

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

REVOLUCION, LUTTE DE REPRÉSENTATIONS, ÉMERGENCE DE LA
PRESSE INDÉPENDANTE ET QUÊTE DE LIBERTÉ DANS LA SPHÈRE
NUMÉRIQUE CUBAINE

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN COMMUNICATION

PAR
GUY BOIS

DÉCEMBRE 2019

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont d'abord à celles et ceux qui ont participé à cette étude. La confiance qu'ils m'ont accordée, couplée à la passion qui les anime, ont été pour moi une redécouverte de l'essence même du journalisme : la nécessité de la pluralité de paroles sur la place publique. Ils et elles ont tous et toutes mon profond respect et mon admiration. Ils représentent la preuve vivante que le combat pour la liberté est toujours à l'ordre du jour, non seulement à Cuba.

Un gros merci aux autorités de l'Ambassade de Cuba à Ottawa. Elles m'ont accueilli avec ouverture, chaleur, simplicité et intelligence. Ces personnes ont, par leurs suggestions, enrichi et élargi les perspectives de cette thèse.

Mon collègue Martin Movilla mérite également un chaleureux merci. Sa profonde connaissance de Cuba, sa crédibilité auprès des autorités cubaines et sa grande générosité m'ont permis de mieux saisir une problématique beaucoup plus complexe qu'elle n'y paraît et de rencontrer des gens hors de l'ordinaire.

Je dois beaucoup à Jean Fugère qui, grâce à cette thèse, est devenu un ami très cher. L'« aubergiste » de la rue Escobar de La Havane m'a ouvert les yeux et l'esprit sur des réalités – le mot est emprunté à Brel – que « j'ignorais d'ignorer ». *¡Un abrazo fuerte querido Jean!*

Je souligne l'empathie exemplaire de Soleïman Mellali, mon patron à Radio-Canada. Il a saisi dès nos premières rencontres l'importance que revêtait pour moi cette thèse. Son ouverture d'esprit et son statut de citoyen du monde ont été des signes d'encouragement irremplaçables et essentiels pour mener à terme cette aventure qui

aurait apparu à plusieurs tout à fait hasardeuse. Soleïman sait mieux que quiconque ce que représente la lutte pour la conquête et le maintien de la parole libre.

شكرا لك سليمان

La patience, la grande capacité d'écoute et les vastes connaissances de mon directeur de thèse Serge Proulx doivent être également soulignées. Mes méthodes de travail peu orthodoxes ont dû parfois le heurter, mais il a su y réagir avec humour, générosité et bienveillance. Nos multiples repas partagés qui ont jalonné la production de cette thèse demeureront comme de précieux souvenirs.

Mon frère Denis mérite aussi un énorme merci pour sa grande générosité. La maison de Saint-Fabien a été inspirante et essentielle à la rédaction de cette thèse.

Enfin, Valérie Drivet mérite toute ma reconnaissance et mon amour. Elle est toujours l'être le plus extraordinaire que je connaisse et le plus beau cadeau que la vie m'a fait. Merci pour ton intelligence, ta joie de vivre, ta patience, ta générosité et ton amour. Tu es ce que j'ai de plus précieux.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES TABLEAUX.....	VII
RÉSUMÉ.....	VIII
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I. LA PROBLÉMATIQUE.....	8
1.1 Un monopole de la parole contesté à Cuba.....	8
1.2 Un contexte historique marqué par une quête de liberté.....	22
1.2.1 La guerre d'indépendance appropriée par les États-Unis	23
1.2.2 Une éclaircie démocratique, suivie de l'entrée en scène de Batista.....	25
1.2.3 Le 26 juillet 1953, la défaite fondatrice	28
1.2.4 Des conditions économiques difficiles sur fond de corruption.....	31
1.2.5 La Révolution (1956-1959).....	33
1.2.5.1 La visite d'un romantique	36
1.2.5.2 Radio <i>Rebelde</i> : outil de propagande et de surveillance	42
1.2.5.3 L'appropriation symbolique de la victoire révolutionnaire : la marche entre Santiago et La Havane	44
1.2.5.4 La prise du pouvoir, Fidel, seul et contre tous	46
1.3 Vers le monopole de la représentation : courte histoire de la prise de contrôle de la parole publique.....	48
1.4 Un contexte guerrier, celui de la Guerre froide.....	55
1.5 Les conditions de vie sous la <i>Revolución</i>	61
CHAPITRE II. LE CADRE THÉORIQUE	68
2.1 La théorie des champs : les principaux concepts à l'œuvre	70
2.2 Le pouvoir de la représentation.....	74
2.3 La parole publique est action sur le monde.....	79

2.4 L'institutionnalisation des significations	84
CHAPITRE III. L'APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE.....	96
3.1 Une approche qualitative.....	97
3.2 Immersion ethnographique à La Havane	98
3.3 Une série d'entretiens réalisés avec les blogueurs et journalistes.....	100
3.4 Des entretiens semi-dirigés	102
3.5 Une ethnographie en ligne du champ médiatique numérique.....	103
3.6 La collecte de données	106
3.7 Une place prépondérante pour l'acteur	109
3.8 La rencontre avec les acteurs	112
3.9 L'analyse des données.....	115
CHAPITRE IV. L'ANALYSE.....	120
4.1 Les principales représentations en luttés et leur sens.....	120
4.1.2 Fidel et Martí : les deux faces de la Révolution.....	121
4.2 Des voix discordantes, une sphère médiatique polarisée	129
4.3. Des libertés sacrifiées.....	136
4.4 La relation d'amour-haine entre Cuba et les États-Unis	138
4.4.1 La visite d'Obama, une victoire américaine?.....	142
4.4.2 La guerre contre les États-Unis se transporte dans la sphère médiatique et la blogosphère	147
4.5 Le journalisme révolutionnaire	149
4.6 Les autres grands thèmes récurrents au sein de la sphère médiatique et de la blogosphère	154
4.6.1 La représentation de la dissidence et la question de la liberté	155
4.6.2 Les acquis de la Révolution critiqués	156
4.7 Une liberté nouvelle est apparue	160
4.8 La blogosphère et la presse indépendante : un espace où s'exerce de la violence... mais aussi une résistance à cette violence.....	166
4.9 L'utilisation politique de la blogosphère et de la sphère médiatique.....	172

4.10 Une presse révolutionnaire divisée entre orthodoxes et réformistes sur la place publique.....	179
4.11 Le pluralisme de la presse indépendante.....	187
4.12 Un accès limité à Internet.....	190
4.13 La représentation du futur de la Révolution.....	199
CHAPITRE V. LA CONSTRUCTION ET LA CONTESTATION DU MONOPOLE DE LA REPRÉSENTATION À CUBA	208
5.1 Fidel Castro le maître des illusions	208
5.2 L'apparition de la presse indépendante et dissidente et la désaffection à la Révolution	219
5.3 La soumission conflictuelle.....	225
5.4 La soumission conflictuelle étendue à la presse indépendante	230
5.5 La migration du blogue vers le journal numérique indépendant, le cas de <i>14 y medio</i>	237
5.6 Le cas de <i>Periodismo de Barrio</i>	242
5.7 Une sphère médiatique qui influence... mais aussi sous haute surveillance	254
5.7.1 La question de l'influence.....	254
5.7.2 L'échange entre le local et le global	259
5.7.3 Une liberté... surveillée	262
5.8 La Liberté.....	268
5.8.1 Le défi de la pluralité et de la société sujette d'elle-même	274
CONCLUSION.....	278
C.1 Retour sur la question de recherche et la problématique.....	278
C.2 Le champ médiatique cubain : une contestation du monopole de la Révolution sur l'ensemble du champ social cubain.....	279
C.3 La sphère médiatique cubaine plus complexe qu'elle n'y paraît	281
C.4 Habitus vs subjectivité.....	283
C.5 La liberté présente partout	284
C.6 Les limites de cette étude	286
BIBLIOGRAPHIE	287

LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
Tableau 1.4 Dictatures militaires en Amérique latine.....	59
Tableau 2.4 Concepts utilisés dans cette recherche	95
Tableau 3.3 Personnes interviewées à La Havane	101
Tableau 3.4 <i>La Revolución</i> en tant que signification centrale ou religieuse	103
Tableau 4.13 Principaux résultats	205

RÉSUMÉ

Cette thèse analyse les luttes de représentations qui se déploient dans la sphère numérique et médiatique cubaine. Ces luttes de représentations incarnent les tensions politiques qui secouent l'État révolutionnaire. La sphère siconumérique est ainsi abordée comme un microcosme révélateur des grandes tensions qui traversent l'espace social cubain. Les représentations sont vues dans cette recherche comme porteuses et créatrices de significations, des sens qui, une fois lancées dans la sphère médiatique cubaine, se retrouvent en lutte avec d'autres significations proposées.

Cette pluralité de sens mis en compétition dans la sphère médiatique numérique constitue un phénomène émergent à Cuba. Deux facteurs sociopolitiques ont favorisé cette émergence. D'abord, une conjoncture politique où un changement de garde intervient au sommet de l'État, tandis que, d'autre part, l'usage des nouvelles technologies (Internet, ordinateur, télévision par câble, téléphone cellulaire) – malgré ses limites – donne de la visibilité à des significations qui contestent, par leur pluralité, le monopole étatique de produire du sens.

Les significations en opposition dans les sociétés ne sont pas toutes de valeur égale. Cette recherche s'intéresse à la représentation centrale qui a façonné l'espace social cubain depuis 1959, c'est-à-dire la Révolution. Elle incarne le rôle joué par la religion pour d'autres sociétés. La Révolution a ses grands symboles, ses icônes, ses rituels, ses dogmes incontestables, une structure verticale, ses propres institutions, son droit « canon », ses croyants les plus fervents, ses hérétiques. Bref, la révolution cubaine a institué son régime de vérité. La Révolution mobilise pour ses tenants, comme pour ses opposants, l'essentiel des luttes de représentations qui secouent l'espace médiatique numérique de Cuba.

Les significations dominantes de la Révolution reposent sur trois piliers : Fidel Castro, en tant que figure centrale et héritier du père de la lutte pour l'indépendance cubaine, José Martí; une guerre d'intensité variable qui oppose la Révolution aux États-Unis; et le journalisme révolutionnaire mit au service de l'État cubain qui détient le monopole légal des moyens de production de la presse, un monopole construit pièce par pièce depuis 1959. En fait, cette thèse aborde la Révolution comme une construction symbolique. D'autres constructions symboliques seront également abordées, comme la justice sociale, l'éducation pour tous, l'accès à la médecine, etc., qui traversent le discours révolutionnaire.

La théorie des champs de Pierre Bourdieu (1994, 2001) constitue l'outil principal d'analyse de la sphère numérique cubaine. Cet espace est vu comme un champ de force où les acteurs qui entrent dans le « jeu » sont abordés comme des producteurs de sens qui se livrent une compétition dont l'enjeu principal consiste à conquérir, à terme, le monopole du capital symbolique. Une forme de capital, soumis au champ politique cubain, qui permet de faire voir, de faire croire, de créer un régime de vérité. En d'autres mots, le monopole du capital symbolique permet la construction symbolique de l'espace social sur lequel repose la société cubaine tout en permettant l'exercice de la violence symbolique à l'encontre des acteurs sociaux.

La liberté constitue également une valeur suprême de la Révolution. Elle se nourrit pour les révolutionnaires cubains de l'indépendance du pays, en particulier vis-à-vis des États-Unis. Pour les opposants ou les réformistes, les restrictions des libertés appliquées au nom d'un avenir meilleur n'ont plus leur raison d'être. Cette quête de liberté est mesurable à la parole et à l'action (Arendt, 1972, 1983) qui se déploient au sein de la sphère numérique cubaine.

Le corpus de cette recherche est composé de productions symboliques recueillies dans la sphère médiatique numérique de Cuba à partir de blogues et d'articles produits dans les journaux officiels de même que dans les publications indépendantes et d'opposition. Des entrevues ont été réalisées également avec des journalistes-blogueurs à La Havane lors de deux séjours réalisés en janvier 2017 et 2018.

Mots-clés : révolution cubaine, représentation, sphère numérique, théorie des champs, capital symbolique.

INTRODUCTION

Au cours des ères, la vie terrestre va se ramifier en plantes et en animaux. Les lignées diverses évolueront, acquérant des propriétés nouvelles, accroissant leur capacité d'interaction avec l'environnement. Jusqu'au jour, encore très récent, où émerge la conscience humaine : le regard de l'observateur sur cet univers qui l'a engendré.

Hubert Reeves (2008, p. 29)

Il se déroule dans la sphère médiatique cubaine une lutte de représentations inégalée depuis la victoire de la Révolution en 1959. C'est la dynamique politique qui nourrit cette lutte, à travers les différentes représentations qui s'affrontent et leurs significations dans le contexte cubain, que tente de saisir, d'expliquer et d'analyser cette thèse.

J'aborde la représentation comme la production de significations à travers l'usage d'un langage. Le langage employé dans la sphère médiatique repose essentiellement – mais pas exclusivement – sur les mots. Les significations ainsi produites entrent en compétition avec une acuité particulière dans la sphère médiatique, grâce à Internet en tant que support. L'enjeu de cette lutte sémiotique demeure la mainmise sur le capital symbolique et vise, à terme, l'acquisition du plein monopole de faire croire, d'ériger en fait la vérité.

Les représentations qui circulent dans un espace social n'ont pas toutes la même valeur. Dans la tradition sociologique (Durkheim et Weber), on s'intéresse d'abord à la représentation centrale qui, pour toute société, devrait être constituée par la

religion. Or, à Cuba, un régime athée, la représentation centrale, qui a toutes les caractéristiques de la religion, est la Révolution.

Il y a ainsi les croyants, ceux qui doutent et les hérétiques. Le Vatican à Cuba est constitué par le Parti communiste cubain (PCC). C'est lui qui concentre ce que Bourdieu (1994) appelle le « capital symbolique ». Le PCC, comme le Vatican, établit le droit canon. Dit autrement, il trace les frontières entre le dicible et l'indicible. C'est essentiellement ce monopole qui est contesté.

Les principaux symboles qui traversent la Révolution sont : 1) Fidel, Dieu le père, dont la parole est infaillible en tant qu'héritier de Martí, « l'apôtre » de l'indépendance; 2) les États-Unis, qui incarnent Satan; et 3) le journalisme « révolutionnaire », dont le rôle consiste à disséminer les grands symboles révolutionnaires et qui éclaire – au même titre que le St-Esprit pour les chrétiens –, c'est-à-dire qui « donne un sens » aux grandes représentations, à travers les espaces que constituent les principaux organes de presse de la Révolution (*Granma*, *Trabajadores*, *Juventud Rebelde*, etc.). Nous pourrions poursuivre dans la métaphore religieuse avec le Fils de Dieu, le Sauveur, qui a donné sa vie pour l'humanité en voulant créer « l'homme nouveau » incarné par Che Guevara, dont la figure christique fait encore le tour du monde.

Le sens n'est jamais donné, il fait toujours l'objet d'une lutte politique constante. Si le « signifiant », c'est-à-dire le support sur lequel repose le symbole est stable, le « signifié » – autrement dit le sens de ce qui est évoqué –, lui, fait l'objet d'une constante remise en question.

Actuellement, à Cuba, en raison d'une nouvelle conjoncture politique (mort de Fidel, départ de Raúl, un nouveau président, la transformation petit à petit du modèle économique socialiste, etc.) combinée à la présence accrue des nouvelles technologies, le monopole de créer du « sens », autrement dit de construire la vérité,

est contesté à l'intérieur même de Cuba, au sein de la sphère médiatique, avec l'apparition de blogues et de journaux numériques indépendants. La sphère médiatique, considérée comme un « microcosme », concentre en son sein les grandes contradictions – les grandes tensions – du « macrocosme » que constitue l'espace social cubain dans son entièreté.

Pour Bourdieu (1994, 2001), changer les représentations veut dire changer le monde, parce que toute société repose avant tout sur son système symbolique, soit sur le sens qu'on donne au monde. Quant à la liberté, elle se mesure, selon Arendt (1983), essentiellement par l'usage de la parole et de l'action dans un espace commun, c'est-à-dire dans l'espace public, à l'image de l'agora pour les Grecs. Jusqu'à récemment, à Cuba, le monopole de l'usage public de la parole appartenait à un seul homme : Fidel Castro.

En d'autres termes, pour Arendt, parler publiquement constitue aussi une action sur le monde parce que la parole publique construit symboliquement le monde par la confrontation des significations entre les acteurs sociaux. Dans cette perspective, l'exercice de la liberté, caractérisé par la prise de parole publique et l'action n'a jamais été aussi grande depuis 1959 à Cuba.

Le Chapitre I de cette thèse est consacré à la problématique qui établira, d'abord, qu'il existe bel et bien une pluralité des voix qui émerge dans la sphère médiatique cubaine. Cette pluralité, que les révolutionnaires de la frange dure associent à « une guerre de quatrième génération »,¹ une reconnaissance implicite qu'il existe effectivement un conflit des significations au sein de la sphère médiatique.

¹ Les guerres de première génération constituent un conflit classique avec affrontements directs entre deux armées. Les guerres de deuxième génération sont des affrontements indirects, de plus ou moins grande intensité, par des combattants interposés. Les Cubains financent les rebelles au Nicaragua, pendant que les États-Unis appuient les « contras ». La guerre de troisième génération sont caractérisées dans le discours cubain par l'embargo américain qui étouffe l'économie de l'île. Enfin, cette guerre de quatrième génération dont il est question est basée par le financement par les États-Unis

J'identifierai, par la suite, les principaux symboles de la Révolution et les valeurs dominantes sur lesquelles repose la société cubaine, le tout abordé en tant que produit historique. En d'autres mots, la Révolution sera saisie en tant qu'institution, traversée par un ordre symbolique qui s'est construit patiemment, pièce par pièce, depuis 1959.

La problématique m'obligera aussi à faire un détour historique qui me permettra d'identifier la source des principales représentations actuelles traversées par des récurrences du passé et qui sont réactualisées en permanence dans les discours qui traversent la sphère médiatique et dont les sens « canoniques » sont contestés. Cette démarche me permettra de mesurer combien la lutte pour le monopole du capital symbolique s'est matérialisée par la mainmise du régime sur l'ensemble de l'appareil médiatique, un monopole qui a été déterminant dans l'institutionnalisation de la Révolution.

De la guerre d'indépendance contre l'Espagne, jusqu'à la victoire de la Révolution, suivie par l'assaut repoussé de la baie des Cochons, l'alliance avec l'URSS, la crise des missiles, à la contestation aujourd'hui de cet ordre, il y a, partout, une quête de liberté qui traverse les principales représentations en lutte qui se déploient dans la sphère médiatique cubaine. Et, pour plusieurs journalistes-blogueurs, la reconquête de la liberté passe par la fin du régime.

Enfin, je terminerai ce chapitre consacré à la problématique par une revue de la littérature consacrée à des recherches sur Cuba afin de saisir l'état des rapports de force qui traversent l'espace social cubain. Cette revue permettra par ailleurs de montrer combien la lutte de représentations qui se déroule actuellement a été très peu traitée, malgré le potentiel de découvertes que recèlent ces affrontements symboliques.

d'une opposition interne au régime castriste à travers la mise en place de blogues ou de journaux indépendants financés par les Américains et qui vise la déstabilisation du régime.

Le Chapitre II articule les outils théoriques qui seront mis en œuvre dans cette recherche. La théorie des champs de Pierre Bourdieu s'est imposée d'elle-même, à la fois par sa simplicité et son efficacité. Bourdieu nous permet en effet d'aborder la sphère numérique médiatique comme un espace où se déroule une lutte, menée par des acteurs sociaux, dont l'objet demeure le pouvoir symbolique, ce pouvoir de faire croire, d'imposer une vérité et les frontières de sa « contestabilité ». Les concepts de *champ*, de *violence symbolique*, de *luttés symboliques*, de *capital symbolique*, d'*institutionnalisation* et d'*habitus* seront sollicités et appliqués à la sphère médiatique cubaine. Ils serviront à la fois à souligner les convergences, à montrer les divergences et à mesurer les écarts qui s'établissent entre les représentations mises en scène dans la sphère médiatique.

Arendt, pour qui la liberté se mesure essentiellement par la parole et l'action dans un lieu commun, viendra par la suite donner de la hauteur à cette recherche. Arendt martèle en effet dans son œuvre que seule une vie publique alimentée par la présence d'acteurs pluriels s'avère garante de l'exercice de la liberté à travers la parole et l'action.

Le Chapitre III expose la méthodologie que j'ai utilisée, celle-ci essentiellement tirée de l'approche ethnographique. Je traiterai d'approche et d'analyse qualitatives. Cette façon de faire est constituée d'une part par une « veille » des écrits des principaux blogueurs, journalistes et médias de Cuba. La cueillette a été aléatoire, en ce sens que j'étais abonné aux comptes Twitter des journalistes et des blogueurs les plus actifs à Cuba. Cette technique me permettait d'être au fait de leurs dernières publications. J'ai complété cette veille par des visites quasi quotidiennes des principaux blogs et médias cubains. Il était important, pour moi, d'avoir 1) des journalistes-blogueurs représentatifs des divers courants politiques à Cuba et 2) que tous ces blogueurs-journalistes produisent leurs articles et leurs commentaires à partir de Cuba. Car enfin, si l'opposition existe depuis les tout débuts de la Révolution dans la sphère

médiatique – qu'on pense à *Radio Martí* qui diffuse depuis Miami –, l'aspect nouveau de cette recherche est de se pencher sur la production contradictoire de représentations au sein même de la sphère médiatique cubaine.

Trois types d'acteurs ont été dégagés : les croyants les plus convaincus dont les écrits sont publiés par des médias révolutionnaires; des dissidents qui ne cachent pas, dans leurs écrits, leur opposition au régime; et un entre-deux, des journalistes-blogueurs qui travaillent pour des médias indépendants, ni révolutionnaires ni dissidents. Cette dernière catégorie a émergé au fur et à mesure de l'avancement de cette recherche. Au moment où vous lirez cette thèse, d'autres médias indépendants auront sans doute surgi.

La migration des blogues vers la création d'un journal socionumérique constitue également un phénomène émergent à Cuba. Cette nouvelle réalité est caractérisée par un journalisme qui couvre des aspects de la vie cubaine pratiquement invisibles dans la presse révolutionnaire : la dissidence politique bien sûr, mais aussi les conditions de vie de la population, la pollution, les changements climatiques, l'état des logements, l'approvisionnement difficile en nourriture, etc. Ce journalisme donne aussi la parole aux citoyens, alors que la presse dite « révolutionnaire » ou « officielle » tend avant tout le micro aux dirigeants et aux officiels du PCC, qui constitue le siège du pouvoir.

Cette veille a été complétée par une quinzaine d'entrevues avec des blogueurs-journalistes, de tous les horizons, à Cuba même, lors de deux séjours. Techniquement, j'étais en situation illégale, n'ayant pu obtenir un visa de chercheur. J'ai donc travaillé avec un visa de touriste, ce qui m'a tout de même permis de rencontrer en toute liberté les journalistes-blogueurs qui voulaient bien me recevoir. Il s'agit là d'un des nombreux paradoxes de Cuba, puisque j'avais au préalable rencontré l'ambassade cubaine d'Ottawa et que les autorités connaissaient assez bien l'objet de ma recherche.

La synthèse entre les écrits de ces journalistes-blogueurs et les propos tenus en entrevue semi-dirigée serviront à saisir plus en profondeur les liens de ces acteurs sociaux avec la Révolution. Je pars du principe qu'il existe une connexion entre la structure mentale interne de l'acteur – ce que Bourdieu désigne par l'*habitus* – et la structure externe, incarnée par l'espace social. Je tiendrai compte, aussi, de la subjectivité des acteurs sociaux que représentent les journalistes-blogueurs, m'attardant cette fois à l'importance de la singularité de chacun et à l'influence que cette singularité peut avoir sur l'engagement dans la sphère médiatique.

Le Chapitre IV nous fait entrer au cœur de cette recherche. Ce chapitre d'analyse est divisé en deux parties. Une première partie, que j'aurais pu appeler « résultats », permettra d'identifier les principales représentations en lutte dans la sphère médiatique, représentations qui unissent et divisent à la fois, avec des fluctuations importantes, fluctuations elles-mêmes dépendantes des rapports de force qui conditionnent le champ médiatique.

La deuxième partie de ce dernier chapitre s'ouvrira sur la « reconstruction » du processus qui a mené à la mainmise de Fidel Castro sur l'appareil médiatique et, à terme, à sa contestation. C'est là un passage obligé pour comprendre la désaffection révolutionnaire qui afflige plusieurs « croyants » qui remettent en question des aspects fondamentaux de leur foi, tandis que d'autres ont déjà rejoint le camp des « athées », sans pour autant attaquer le régime, et que d'autres sont devenus des « hérétiques » demandant la fin du castrisme.

CHAPITRE I

LA PROBLÉMATIQUE

Quand il s'agit du monde social, les mots font les choses, parce qu'ils font consensus sur l'existence et le sens des choses, le sens commun, la doxa acceptée par tous comme allant de soi.

Pierre Bourdieu (1994, p. 138)

1.1 Un monopole de la parole contesté à Cuba

La blogueuse dissidente cubaine Yoani Sánchez écrivait, le 18 février 2016 dans le *14 y medio*², au sujet de la visite officielle projetée du président américain Barack Obama le 21 mars³ de la même année à Cuba, que « la presse du Parti communiste cubain (PCC) aura à jouer les équilibristes pour nous expliquer la visite officielle du commandant en chef des forces armées d'un pays ennemi⁴ ».

² Depuis le 21 mai 2014, le blogue de Sánchez est intégré à *14 y medio* dont elle est une des têtes dirigeantes, avec son mari, le journaliste dissident Reinaldo Escobar. Le serveur du *14 y medio* est situé à Madrid et son site est bloqué par les autorités cubaines sur l'île. Malgré tout, l'essentiel de la production des articles et des blogues se fait à partir de Cuba.

³ Les dates en diplomatie internationale ne sont jamais neutres. Ainsi la visite d'Obama coïncide avec l'arrivée du printemps pour marquer un « dégel » des relations, expression utilisée (*deshielo*) aussi par *14 y medio* pour désigner la rubrique où sont traités les articles consacrés à la reprise des relations diplomatiques entre les deux pays.

⁴ Sánchez, Y. (2016, 18 février). Una visita más simbólica que política. *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/blogs/generacion_y/visita-simbolica-politica_7_1946875295.html. Traduction libre de : « *La prensa del Partido Comunista tendrá que hacer malabarismos para*

Le mari de Sánchez, Reinaldo Escobar⁵, tient également un blogue dans les pages du *14 y medio* qui s'intitule *Desde aquí*, où il lance sporadiquement des attaques à la presse officielle cubaine. Il écrit : « la constitution assure “qu'on reconnaît aux citoyens la liberté d'expression et de la presse conforme aux objectifs de la société socialiste”, mais la ligne éditoriale des médias nationaux est régie par le Département d'orientation révolutionnaire⁶. » En d'autres mots, Sánchez et Escobar parlent de la presse officielle cubaine comme d'une presse censurée, bâillonnée et servile.

Or la presse officielle leur rend bien. Ils y sont présentés comme le couple maudit, au service des États-Unis, comme dans cet éditorial de *Radio Rebelde*, une des voix du régime :

Il a été prouvé [qu'il existe] des liens systématiques avec le gouvernement des États-Unis et ses agents à Cuba. La blogueuse impériale [Sánchez] possède le record d'être la personne collaborant avec les ambassades des États-Unis la plus citée par les câbles de Wikileaks, apparaissant dans 11 notes non censurées et dans d'autres câbles avec des noms qui ont été caviardés, mais qui font de toute évidence référence à cette femme⁷.

Fidel Castro, qui incarne la *Revolución*, confie au journaliste Ignacio Ramonet que la pluralité de la presse existe bel et bien à Cuba : « Nous avons plusieurs journaux et

explicarnos el recibimiento oficial al comandante en jefe de las fuerzas armadas del “país enemigo” ».

⁵ Escobar, R. (2018, 19 septembre). Mi asamblea del debate constitucional. *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/blogs/desde_aqui

⁶ Escobar, R. (2016, 28 janvier). Une década por la libertad de prensa. *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/opinion/decada-libertad-prensa_0_1934206561.html

Traduction libre de : « *La constitución cubana asegura que “se reconoce a los ciudadanos libertad de palabra y prensa conforme a los fines de la sociedad socialista”, pero la línea editorial de los medios nacionales está regida por el Departamento de Orientación Revolucionaria.* »

⁷ Radio Rebelde (2012, 20 juin). *Festival Clic: un engendro subversivo*. Récupéré de <http://www.radiorebelde.cu/noticia/festival-clic-engendro-subversivo-20120620/>. Traduction libre de : « *Tiene probados y sistemáticos vínculos con el gobierno de los Estados Unidos y sus agentes en Cuba. La bloguera imperial posee el récord de ser la persona que colabora con una de las embajada de EEUU más citadas en los cables de Wikileaks -aparece en 11 despachos no censurados y en otros, con nombre tachado, se aluden con toda certeza a esta mujer* ».

revues, chaque organisation a son organe de presse : les travailleurs, la jeunesse, le Parti, les paysans, les Forces armées⁸. » Et le *líder máximo* ajoute une nuance importante, fondamentale dans le discours cubain :

Nos organes de presse ne sont pas entre les mains des ennemis de la *Revolución* ni dans les mains des agents des États-Unis. Ils sont dans les mains de révolutionnaires. Notre presse est révolutionnaire, nos journalistes, à la radio, à la télévision, sont révolutionnaires⁹.

La figure centrale de la révolution cubaine a raison et tort à la fois. La pluralité existe bel et bien, mais la presse non révolutionnaire occupe aussi un espace dans la sphère médiatique cubaine. *14 y medio* constitue l'exemple le plus connu, mais il en existe d'autres comme nous le verrons plus loin.

Nous sommes devant une lutte qui sépare, mais qui unit également. Autrement dit, les positions des uns et des autres dans la sphère médiatique cubaine se définissent à travers les éléments qui les unissent, les différencient, par les écarts qui s'installent entre les uns et les autres, tout en demeurant liées inexorablement, comme le champ magnétique terrestre qui, tout en éloignant la lune, la maintient dans son orbite.

Pour illustrer ce phénomène, revenons au 23 mars 2015, alors qu'une autre polémique éclate entre *Cuba Si*¹⁰, proche du régime communiste cubain, et *14 y medio*. *Cuba Si* vient de lancer son portail *Reflejo*, « le service qui fonctionne comme un miroir de la réalité nationale et qui contribue à la nécessaire souveraineté technologique en faveur

⁸ UPEC (s.d.) Fidel y Ramonet dialogan sobre la prensa en Cuba. *Cuba periodistas*. Récupéré de <http://www.cubaperiodistas.cu/index.php/fidel-y-ramonet-dialogan-sobre-la-prensa-en-cuba/>.

Traduction libre de : « *Nosotros tenemos muchos periódicos, cada organización tiene su órgano de prensa: los trabajadores, la Juventud, el Partido, los campesinos, las Fuerzas Armadas. Hay decenas de periódicos, y todos son revolucionarios* ».

⁹ *Ibid.* Traduction libre: « *Nuestros órganos de prensa no están en manos de los enemigos de la Revolución, ni en manos de agentes de los Estados Unidos. Están en manos de revolucionarios. Nuestra prensa es revolucionaria, nuestros periodistas, en la radio, en la televisión, son revolucionarios* ».

¹⁰ Voir <http://cubasi.cu/>.

de l'informatisation de la société [cubaine]¹¹. » On ajoute que « la principale politique d'usage de cet espace est et sera toujours d'accueillir la *vérité* [je souligne] sur Cuba et de sa Révolution, depuis [un point de vue] de compromis et de respect¹² ». Prenant *Cuba Si* au mot, *14 y medio* s'invite sur la plateforme étatique.

Cuba Si refuse et attaque :

Selon la perspective impériale [de Yoani Sánchez] et son équipe de « journalistes » de *14 y medio* jouent un rôle important dans les appels à la guerre de quatrième génération basée sur l'usage des nouvelles technologies. La fonction de ces groupes a été jusqu'à maintenant de servir de facteurs médiatiques qui encouragent ou justifient des sanctions et des invasions contre les pays qui ne seraient pas au goût des États-Unis¹³.

Cette prise de position de *Cuba Si* au sein de la sphère médiatique cubaine reconnaît l'autre comme « ennemi », mais aussi, implicitement, l'organe de presse *oficialista* trouve son rôle et son identité (un sens à son action) à travers une lutte à l'opposant. Il s'agit là d'une forme de « reconnaissance », imposant un positionnement – dans ce cas, antagonique – à l'un et à l'autre au sein d'un espace particulier.

Cuba Si exprime une position d'une frange importante du gouvernement cubain qu'on pourrait résumer ainsi : 1) la guerre avec les États-Unis se poursuit et « l'empire » représente toujours le principal ennemi de la *Revolución*; 2) ceux qui

¹¹ Cuba Si (2015, 18 mars). Plataforma cubana de blogs gana espacio en debate social. *CubaSi.cu*. Récupéré de <http://www.cubasi.cu/cubasi-noticias-cuba-mundo-ultima-hora/item/37565-plataforma-cubana-de-blogs-gana-espacio-en-debate-social>. Traduction libre de : « *El servicio hoy funciona como un espejo de la realidad nacional, y contribuye a la necesaria soberanía tecnológica propuesta por la informatización de la sociedad.* »

¹² *Ibid.* Traduction libre de : « *la principal política de uso de este espacio es y será siempre acogerse a la verdad de Cuba y su Revolución, desde el compromiso y el respeto.* »

¹³ *Ibid.* Traduction libre de : « *Según la perspectiva imperial, [Yoani Sánchez] y su equipo de "periodistas" de 14ymedio juegan un importante papel en las llamadas guerra de cuarta generación basadas en el uso de las nuevas tecnologías invasiones contra los países que no sean del agrado de Estados Unidos* ».

remettent en question les principes de la *Revolución* sont des *gusanos*¹⁴ au service de l'ennemi; et 3) cette guerre entre les États-Unis et la *Revolución* se poursuit maintenant sur le terrain des nouvelles technologies de l'information et de la communication.

14 y medio avance de son côté que la réalité peut être « autre », que d'autres « possibles » s'avèrent « possibles » : « On ne traite pas de gauche ou de droite, on parle exactement d'une dictature, d'un système qui au-delà de sa couleur politique et de ce qu'ils disent dans les discours, est un système qui a dérobé les libertés du peuple¹⁵ », écrit Yoani Sánchez.

Ces positions des uns et des autres montrent comme l'affirme Bourdieu que :

La production de prise de position ne peut jamais être complètement indépendante du système des prises de position concurrentement proposées par l'ensemble des agents et des organisations en concurrence [...] Les partis, comme les « tendances » ou les « courants » au sein des partis, n'ont d'existence que relationnelle et il serait vain d'essayer de définir ce qu'ils sont et ce qu'ils professent indépendamment de ce que sont et professent leurs concurrents au sein du même champ. (Bourdieu, 2001, p. 231.)

Le travail de recherche exposé dans cette thèse montre que non seulement il existe une pluralité dans la presse à Cuba, mais aussi qu'une lutte de représentations s'est installée dans la sphère médiatique cubaine. Les représentations sont vues, ici, comme ce qui contribue « à faire l'ordre social en imposant le principe de di-vision (sic), et, plus largement, le pouvoir symbolique de tout le théâtre politique qui réalise

¹⁴ *Gusanos*, littéralement « ver de terre », désigne dans le langage castriste ceux qui travaillent à l'intérieur de Cuba pour les États-Unis. Voir, à ce sujet, le documentaire : <https://www.youtube.com/watch?v=pW7i48fSCZ4&t=920s>

¹⁵ Citée dans Muñoz, M. F. (2015). Discurso político cubano está débil sin Fidel según Yoani Sánchez. *Cubanos Por El Mundo*. Récupéré de <https://cubanosporelmundo.com/blog/2015/11/19/discurso-politico-cubano-esta-debil-sin-fidel-segun-yoani-sanchez/>. Traduction libre de : « *No se trata de izquierdas o de derechas, se trata exactamente de una dictadura, de un sistema que más allá de su color político y de lo que digan en el discurso es un sistema que ha arrebatado las libertades de un pueblo* », dijo en declaraciones a la emisora » ».

et officialise les visions du monde et les divisions politiques » (Bourdieu, 2001, p. 190).

Entre les deux extrêmes incarnés par les médias « *oficialistas* » d'un côté et, de l'autre, le quotidien socionumérique *14 y medio*, il existe des positions variées, et derrière toute lutte de représentations se terre l'enjeu de la signification à donner à la vie sociale, car « *the meaning circulated through media have social consequences* » (Couldry, 2012, p. 8). Il existe ainsi une variété de journalistes qui utilisent différentes plateformes de la sphère médiatique cubaine pour émettre des opinions et qui produisent des représentations de la société cubaine qui sont mises en concurrence, discutées, attaquées, contestées. Bref, une lutte de significations se déroule à travers cette sphère malgré le monopole octroyé à l'État par la constitution cubaine.

Les positions de chacun des journalistes, des blogueurs, des commentateurs par rapport aux autres peuvent être cernées, en partie, à l'aide des trois postures du « récepteur » définies par Stuart Hall : hégémonique, négociée et oppositionnelle. Le journaliste est abordé non seulement en tant que producteur de représentations, mais aussi en tant que « récepteur » du discours révolutionnaire qu'il décline ensuite dans la sphère médiatique. La posture adoptée par le journaliste s'avère déterminante quand, à son tour, il produit symboliquement les sens à donner aux différents aspects de la *Revolución*. Les journalistes sont ainsi vus comme des fabricants de sens, qui s'appuient sur ce que Hall désigne comme le « code professionnel », lequel est « relativement indépendant » du code dominant en ce qu'il met en œuvre des critères et des opérations de transformation qui lui sont propres, de nature technicopraticque notamment. Le code professionnel, néanmoins, opère dans le cadre de « l'hégémonie » du « code dominant » (Hall, 1994, p. 37). En d'autres termes, la référence demeure toujours – peu importe la posture adoptée par le journaliste – le « sens » hégémonique. Autrement dit encore, la majorité des positions au sein de la

sphère médiatique cubaine se définissent par rapport à une signification hégémonique centrale, dans ce cas-ci la *Revolución*.

Lorsque le commentateur n'oppose aucune forme de résistance au message révolutionnaire et qu'il reproduit les sens « canoniques », la posture hégémonique s'impose en tant que « cela va de soi ». Cette première position n'est pas pour autant passive, puisque les journalistes de cette catégorie s'inscrivent, comme les autres, dans l'action sociale. Ils redirigent, parfois transforment, d'autres fois enrichissent les dogmes révolutionnaires : « C'est la position [...] que les professionnels de la télévision prennent quand ils codent un message qui a déjà été signifié de manière hégémonique. » (Hall, 1994, p. 37.)

Ici, nous retrouvons les porte-parole du gouvernement, les gardiens de l'orthodoxie, de la *doxa* de la *Revolución*. C'est le cas du commentateur Iroël Sánchez, qui partage par exemple ses opinions sur la position américaine au sujet des migrants cubains dans le *Cuba información*, un média près du régime : « La particularité de la politique migratoire des États-Unis envers Cuba est un instrument de propagande et de déstabilisation à laquelle Barak Obama n'ose pas renoncer parce que son objectif demeure de renverser la Révolution¹⁶. »

La seconde position, qualifiée de posture négociée, est celle que l'on peut identifier chez le journaliste qui, de « l'intérieur », critique certains aspects de la *Revolución* tout en évitant de rompre avec le régime (voir paramètre 2 plus bas) : « Il reconnaît la légitimité des définitions hégémoniques pour établir [dans l'abstrait] les grandes significations, tandis qu'à un niveau plus limité, situationnel [situé], il pose ses

¹⁶ Sánchez, I. (2015, 2 décembre). Washington contra Cuba y contra sí mismo. *Cubainformación*. Récupéré de <http://www.cubainformacion.tv/index.php/la-columna/251-iroel-sanchez/66010-washington-contra-cuba-y-contra-si-mismo>. Traduction libre de : « *La particular política migratoria de EEUU hacia Cuba es un instrumento de propaganda y desestabilización al que Barack Obama no se atreve a renunciar porque su objetivo sigue siendo derrocar la Revolución pero no debe olvidar que esa política se volvió una peligrosa bomba para tres administraciones demócratas y a una de ellas (la de Carter) le costó las elecciones* ».

propres règles de base – il opère avec des exceptions à la règle. » (Hall, 1994, p. 38.) Ce courant peut être illustré par ces jeunes blogueurs, qui, tout en écrivant pour un média « officiel » de l'État cubain, se permettent des critiques sur certains aspects du régime.

Le cas d'Harold Cárdenas¹⁷ illustre cette position mitoyenne qui consiste à remettre en cause publiquement des politiques du régime, ou encore un point de vue gouvernemental, sans rompre ni demander la fin de l'hégémonie révolutionnaire. Ainsi, Cárdenas commente l'arrivée de blogues indépendants non pas comme une attaque à la *Revolución*, mais bien comme un « plus » pour elle. Dans un blogue, aussi publié par *Cuba Información*, Cárdenas commente ainsi le pluralisme chez les blogueurs : « l'idéal serait qu'ils surgissent à Cuba des initiatives de médias nationaux sans subordinations absurdes dans leur politique éditoriale et sans thèmes tabous qui répondent à l'intérêt public et qui défendent la souveraineté du pays¹⁸. »

La migration de ces blogueurs vers des médias indépendants constitue une caractéristique commune des deux premières positions décrites : on écrit pour un média officiel, mais on crée aussi son propre blogue, et les chroniques peuvent se retrouver dans l'espace de l'un ou de l'autre, ou encore dans les deux à la fois. Parfois, comme nous le verrons plus loin, un journal numérique indépendant est fondé, sans pourtant prendre de front le régime.

¹⁷ Ce blogueur m'a été recommandé par les autorités cubaines elles-mêmes lors d'une rencontre avec une diplomate en poste à Ottawa le 21 février 2015. La fonctionnaire en question a même ajouté, lors de notre conversation, qu'elle « n'était pas toujours satisfaite du travail de la presse à Cuba », faisant référence aux organes du parti et à la télévision d'État. Quant au *14 y medio*, ce média est « tout simplement illégal », dit-elle.

¹⁸ *Cubainformación*. Récupéré de <http://www.cubainformacion.tv/index.php/pagina-principal>. Traduction libre de : « *Lo ideal sería que surgieran en Cuba emprendimientos mediáticos nacionales, sin subordinaciones absurdas en su política editorial ni temas tabú, que respondan al bien público y defiendan la soberanía del país. Los nuevos no son la panacea pero diversifican el panorama, más que verlos como un peligro deberíamos crear otros que presenten una alternatividad de izquierda que hoy escasea.* » *Cet article est maintenant introuvable, le site ayant été l'objet d'une attaque semble-t-il. Voir : <http://www.cubainformacion.tv/index.php>.

Enfin, la troisième position opère à travers un mode oppositionnel. Le journaliste « détotalise le message dans le code préféré pour le retotaliser dans un autre cadre de référence [...]. C'est là que l'on rejoint la "politique de la signification" : la lutte au sein du discours » (Hall, 1994, p. 38). Ce courant peut être associé à *14 y medio* et à toutes ces publications qui demandent la fin du régime. Par exemple, Reinaldo Escobar commente la crise migratoire dans son blogue : « Cuba saigne à travers une incontrôlable hémorragie migratoire, mais à écouter les fonctionnaires et les journalistes officiels, on a l'impression que cela est le problème le moins important du pays¹⁹. »

Pour Hall (1994), il existe un moment charnière, un point de rupture dans les luttes sociosémiotiques :

Un des moments politiques les plus significatifs (ce genre de moments coïncide aussi, pour des raisons évidentes, avec des périodes de crise au sein des organismes émetteurs) est celui où des événements qui sont normalement signifiés et décodés de façon négociée commencent à faire l'objet d'une lecture oppositionnelle. (p. 38.)

On comprend que les blogueurs ou les journalistes de l'opposition n'apparaissent jamais dans les médias officiels, sauf pour y être dénoncés. Mais, certains blogueurs peuvent être publiés dans le *14 y medio* et dans les colonnes d'autres médias « oppositionnels ». C'est le cas de JB-2, une ancienne membre des services de renseignement cubains, passée dans la dissidence, dont les chroniques apparaissent dans le *14 y medio* et dans le blogue *Estado Stats*²⁰. Nous verrons également qu'un

¹⁹ Escobar, R. (2015, 11 novembre). El síndrome del avestruz. *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/blogs/desde_aqui/sindrome-avestruz_7_1891080874.html. Traduction libre de : « Cuba se desangra en una incontrolable hemorragia migratoria, pero al escuchar a los funcionarios y los periodistas oficiales, da la impresión de que ese es el problema menos importante del país » in

²⁰ Voir *Cuadernos para la transición* : <http://www.estadodesats.com/wp-content/uploads/2014/03/REVISTA-2-DIGITAL.pdf>.

blogueur-journaliste du *Granma*, organe officiel du PCC, publie aussi dans la presse indépendante.

Selon Hall, toutes ces positions – marquées par l’adhésion, la négociation ou l’opposition – sont dépendantes des luttes de pouvoir, comme le sont également les représentations produites par ces mêmes blogueurs. Plus précisément, les représentations nous parlent, illustrent, signifient et mettent en scène des luttes de pouvoir qui s’expriment à travers des luttes sémiotiques au sein d’un espace défini.

Hall rejoint Bourdieu (2001), pour qui :

L’action proprement politique est possible parce que les agents, qui font partie du monde social, ont une connaissance (plus ou moins adéquate) de ce monde et que l’on peut agir sur le monde social en agissant sur leur connaissance de ce monde. Cette action vise à produire et à imposer des représentations (mentales, verbales, graphiques ou théâtrales) du monde social qui soient capables d’agir sur ce monde en agissant *sur la représentation* [je souligne] que s’en font les agents. Ou, plus précisément, à faire ou à défaire les groupes [...] en produisant, en reproduisant les représentations qui rendent visibles ces groupes pour eux-mêmes et pour les autres. (p. 187.)

Bourdieu montre ici que l’action qui consiste à produire des représentations, loin de n’être que des paroles en l’air, doit être saisie d’abord et avant tout comme de l’action sociale puisque les représentations agissent sur le monde. Il précise ainsi que l’adversité, ce qui sépare – autrement dit, ce qui crée des écarts et différencie – est aussi, paradoxalement, ce qui unit les différents acteurs au sein d’un champ. La sphère médiatique cubaine sera donc abordée en tant que *champ*, précisément

comme un champ de force; c’est-à-dire comme un ensemble de rapports de force objectifs qui s’imposent à tous ceux qui entrent dans ce champ et qui sont irréductibles aux intentions des agents individuels ou même aux *interactions* directes entre les agents (Bourdieu, 2001, p. 294).

Une précision s’impose toutefois. Ce ne sont pas toutes les représentations qui possèdent les mêmes valeurs pour une société, c’est-à-dire qui agissent de manière

déterminante dans la relation symbolique que nous établissons avec le monde social et les acteurs qui le composent. Les représentations qui nous intéressent ici agissent en relation avec une « signification centrale », soit la *Revolución*.

La *Revolución*, dans le contexte cubain, écrit Geoffray (2012), veut dire « à la fois le renversement du gouvernement de Batista en 1959, l'ensemble des valeurs qui fonde la mise en place d'une société dite révolutionnaire ainsi que la société cubaine actuelle » (p. 22). Voilà pourquoi la *Revolución* mérite d'être abordée en tant que signification centrale, alors qu'elle agit au même titre que la religion dans d'autres contextes, c'est-à-dire comme produit historique de la « magie » sociale avec, d'une part, « toute la symbolique constitutive de son existence, sigles, emblèmes et d'autre part la fraction la plus convaincue des croyants, qui, par leurs croyances, permettent aux représentants de donner la représentation de leur représentativité » (Bourdieu, 2001, p. 322).

Par « magie » sociale, je fais référence au « pouvoir quasi magique » des mots de créer la réalité sociale – et parfois une contre-réalité – en s'appuyant sur des symboles :

Nous parlons de l'imaginaire lorsque nous voulons parler de quelque chose d'« inventé » – qu'il s'agisse d'une invention absolue (« une histoire inventée de toute pièce »), ou d'un glissement, d'un déplacement de sens, où des symboles déjà disponibles sont investis d'autres significations que leurs significations normales ou canoniques. (Castoriadis, 1975, p. 190.)

Dans le contexte cubain, l'archétype d'un symbole déjà disponible, investi d'un autre sens – autrement dit réactualisé – est celui de José Martí, dit l'« apôtre ». Héros de l'indépendance, mort au combat, Martí a été récupéré comme un symbole puissant de la Révolution. La technique utilisée consiste à investir un symbole connu et vénéré de tous les Cubains – même par la dissidence – pour en faire une représentation révolutionnaire centrale, dont l'héritier naturel serait Fidel Castro. Après tout, se battre pour l'indépendance de Cuba – hier contre les Espagnols, aujourd'hui contre

les Américains – guidé par l'idéal de la justice sociale n'est-il pas le principe social légué par Martí et repris par la Révolution et son incarnation, Fidel Castro? En d'autres termes, nous sommes devant des rapports politiques de significations, une lutte sans fin de construction de ce qui doit être considéré comme *la vérité*.

La *Revolución*, notion construite donc, nourrie de représentations, gorgée de significations « canoniques », s'avère constituée d'une partie fonctionnelle, facilement identifiable : le Parti communiste cubain (PCC), Fidel Castro, l'appareil d'État, les médias officiels, etc. Mais la *Revolución* a aussi sa partie imaginaire, remplie de symbolique, d'images iconiques, de personnages (Che Guevara, Camillo Cienfuegos, le bateau *Granma*) et de rituels (rassemblements sur la *Plaza de la Revolución*, hommage à Martí, commémoration du 26 juillet).

Le symbolique comporte, presque toujours, une composante « rationnelle-réelle » : ce qui représente le réel, ou ce qui est indispensable pour le penser, ou pour l'agir. [...] Derrière la Loi, qui est « réelle », une institution sociale effective se tient le Seigneur imaginaire qui s'en présente comme la source et la sanction ultime (Castoriadis, 1975, p. 192).

Formulé autrement, le signifié central a aussi besoin d'une autorité pour son maintien et sa reproduction.

La sphère médiatique cubaine foisonne justement de significations – de vérités ! – à accoler à la *Revolución* aujourd'hui, sens qui comportent à leur tour une partie « réelle », symbolique et imaginaire.

Les rapports profonds et obscurs entre le symbolique et l'imaginaire apparaissent aussitôt si l'on réfléchit à ce fait : l'imaginaire doit utiliser le symbolique, non seulement pour s'« exprimer », ce qui va de soi, mais pour « exister », pour passer du virtuel à quoi que ce soit de plus (Castoriadis, 1975, p. 190),

c'est-à-dire pour apparaître comme « allant de soi », devenir une réalité palpable après qu'on lui ait assigné un sens, sens lui-même contestable en permanence sur le

plan politique. Et les luttes politiques, qui sont aussi des luttes de représentations symboliques, demeurent essentielles à la compréhension du monde social.

En résumé, les acteurs de la sphère médiatique cubaine s'inscrivent dans l'action sociale, en produisant ou en reproduisant des représentations du monde mises en lutte pour définir le sens à donner au monde social cubain. Par ailleurs, des alternatives aux sens hégémoniques font leur apparition, entrant en lutte avec les « significations centrales ou canoniques » de la *Revolución*, montrant que d'autres « possibles », d'autres sens, existent.

Deux éléments importants – qui ne réduisent pas pour autant le tout exclusivement à ceux-ci – ont permis l'émergence d'une pluralité de représentations mises en concurrence publiquement à Cuba ces dernières années : 1) des technologies de l'information de plus en plus accessibles, favorisant une circulation locale et globale de ces mêmes représentations et 2) un contexte socio-historico-politique fait de bouleversements au sein d'un régime socialiste qui tente du mieux qu'il le peut de maîtriser un changement imminent et inexorable.

C'est ce discours que je traquerai au sein de la sphère médiatique cubaine à travers les tensions qui la traversent, la sphère médiatique numérique cubaine abordée comme un champ de rapport de force à un moment singulier. Je ne parlerai pas de crise en ce qui concerne Cuba, mais plutôt d'un « revirement significatif », marqué par le rétablissement des relations diplomatiques avec l'ennemi historique, qui a culminé avec la visite de Barak Obama en mars 2016. Un entre-deux historique où l'ancien n'est pas mort alors que le nouveau se refuse à naître. Un moment riche en apprentissage nous dit Arendt (1974).

L'appel à la pensée se fait entendre dans l'étrange entre-deux qui s'insère parfois dans le temps historique où non seulement les historiens, mais les acteurs et les témoins, les vivants eux-mêmes prennent conscience d'un intervalle dans le temps qui est entièrement déterminé par des choses qui ne sont plus et par des choses qui ne sont pas encore. Dans l'histoire, ces

intervalles ont montré plus d'une fois qu'ils peuvent receler le moment de la vérité. (p. 19).

À partir de ces constats, je formule la question de recherche suivante : quelles sont les principales représentations de la *Revolución* mises en scène et en opposition dans la sphère médiatique cubaine et que signifient-elles sur plan politique ?

Cette approche oblige : 1) à identifier et à décrire ces représentations; 2) à expliquer comment elles se sont construites historiquement; 3) à cerner les positions sociales des acteurs au sein de la sphère médiatique cubaine; et 4) à saisir les rapports de force qui les unissent et les opposent, de même que les écarts qui s'installent entre eux, pour en saisir la signification sur le plan politique à Cuba.

Cette approche m'amènera à aller au-delà de l'analyse des discours mis en concurrence au sein de la sphère médiatique cubaine. Les significations qui s'affrontent n'ont de sens que dans leur contexte d'évocation, ce que précise Bourdieu (2001) :

Les productions symboliques doivent donc leurs propriétés les plus spécifiques aux conditions sociales de leur production et, plus précisément, à la position du producteur dans le champ de production qui commande à la fois, et par des médiations différentes, l'intérêt expressif, la forme et la force de la censure qui lui est imposée et la compétence qui permet de satisfaire cet intérêt dans la limite de ces contraintes (p. 345).

Vue ainsi, la lutte de représentations n'est que le moyen, non la fin. L'enjeu est d'agir sur ce monde en agissant sur les représentations ; autrement dit, le jeu dans le jeu consiste à imposer, à travers les luttes de représentation, une signification particulière à donner au monde social pour que les comportements des acteurs sociaux s'y conforment... comme par magie.

1.2 Un contexte historique marqué par une quête de liberté

Bourdieu vient de nous rappeler une évidence, une manière de faire employée aussi dans la pratique journalistique de qualité : celle de faire surgir le sens à travers la mise en contexte. « Toute recherche sociale est recherche à l'intérieur d'une époque et au sein d'une culture qui font figure, en quelque sorte, d'arrière-plans de référence [...]. Cette base est multidimensionnelle, elle est existentielle, sociale, culturelle, historique » (Paillé et Muchielli, 2013, p. 120). La mise en contexte interroge l'histoire, identifie les moments clés, souligne les récurrences issues du passé encore présentes aujourd'hui, parfois sous d'autres formes. Ces symboles investis de sens anciens, constamment réactualisés et qui conditionnent en bonne partie le rapport au monde social, imposent – ou tentent de le faire – les significations qu'on donne à ce même monde. En d'autres mots, le contexte sert à construire un sens, à travers des liens historiques, sociaux, politiques, culturels.

Un premier constat s'impose : « *Sociologically speaking, Cuba is no longer in revolution because the social transformations that changed the basis of political power occurred during the 1960s.* » (Pérez-Stable, 1999, p. 11.) Prenons donc acte, avec Pérez-Stable, que les changements de l'ordre social cubain, qu'on a appelé « révolution », ont été faits, que les institutions qui la constituent (le PCC, la presse révolutionnaire, le cadre légal, etc.) sont bien en selle. Nous sommes, depuis les années 1970, à l'étape de la conservation et de la reproduction, plutôt que dans le développement ou encore dans la poursuite des bouleversements. Le monde politique cubain a pour ainsi dire été privatisé par le PCC et, à l'époque de Fidel, approprié par un seul homme.

1.2.1 La guerre d'indépendance appropriée par les États-Unis

Les récurrences du passé, toujours présentes dans les représentations du monde social cubain dont il était question un peu plus haut, ont des racines qui, pour l'essentiel, se retrouvent dans la guerre d'indépendance de Cuba. Nous verrons avec le développement qui suit que la Révolution y puise sa genèse. Cette époque a donné naissance aux principaux symboles que l'on retrouve vivants à Cuba, toutes positions politiques confondues : indépendance et justice sociale personnifiées par une source historique qui est José Martí comme le rappelle l'historienne d'origine cubaine Pérez-Stable : « *[i]n the late nineteenth-century struggle against Spain, many Cubans forged a commitment to national independence and social justice that served as the basis of their radical nationalism.* » (Pérez-Stable, 1999, p. 3.) Ce dessein de justice sociale et d'indépendance allait être usurpé, selon les révolutionnaires, par les États-Unis.

En 1895, l'armée de libération cubaine contrôlait pour ainsi dire l'ensemble du pays et s'appêtait à prendre d'assaut La Havane. Cette victoire à portée de main arrive plus de soixante ans après le mouvement de libération mené par Bolivar en Amérique du Sud.

En 1898, alors que le fruit est mûr et que les Espagnols sont encerclés dans la capitale, les Américains interviennent lorsque l'un de leurs bateaux explose dans le port de La Havane. Ils déclarent la guerre à l'Espagne, dont plus personne ne doutait de la défaite, pour prendre le contrôle de Cuba. C'est le début de l'occupation américaine qui durera jusqu'en 1902.

In 1898, U.S. intervention has frustrated the Ejercito libertador in the final onslaught against Spanish colonialism. Between 1898 and 1902, the United States occupied the island to safeguard order, property, and privilege [...]. With the inclusion of the Platt Amendment in the constitution, the United States finally agreed to Cuba independence. (Pérez-Stable, 1999, p. 3.)

L'amendement Platt allait légaliser une nouvelle forme d'occupation à travers la transformation de Cuba en satellite des États-Unis. Ce décret dictait autant la conduite politique cubaine que les stratégies économiques avec la complicité d'une classe dominante rentière. Ainsi, « *[o]n May 20, 1902, the republic was proclaimed under a new constitution and the Platt Amendment, which allowed the United States to intervene in Cuban affairs whenever order threatened. Indeed, Cuban independence was compromised.* » (Pérez-Stable, 1999, p. 4.) Pérez-Stable précise que cette dépendance vis-à-vis du puissant voisin devait favoriser, une soixantaine d'années plus tard, la Révolution :

During the twentieth century, six factors interacted to render Cuba susceptible to radical revolution: mediated sovereignty, sugar-centered development, uneven modernization, the rises of political authority, the weakness of the clases economicas (economic classes), and the relative strength of the classes populares (popular sectors) (Pérez-Stable, 1999, p. 7).

De tous ces facteurs toutefois, retenons surtout que la dépendance extraordinaire à l'économie sucrière a joué un rôle déterminant : « *Without sugar, there was no Cuba, and there was no sugar without the U.S. Market.* » (Pérez-Stable, 1999, p. 5.)

Les États-Unis fixaient alors les prix à payer et mobilisaient une portion importante de patrimoine agricole cubain pour répondre à un intérêt purement domestique, empêchant du même souffle toute possibilité de diversification économique ou d'industrialisation tout en plombant, à terme, une quelconque expansion économique.

The centrality of sugar underscored a structural crisis of economic stagnation. Cuba depended on sugar for its export earnings. Sugar cane was planted on well over 50 percent of the land cultivation. The sugar sector produced about half of all agricultural output and one-third that of industry. It employed 23 per cent of the labor force and generated 28 percent of GNP. (Pérez-Stable, 1999, p. 16.)

Sans compter que les Cubains subissaient constamment une détérioration des termes de l'échange. Les acheteurs américains, pourtant champions en théorie du libre

marché, fixaient en fait les prix payés au fournisseur parce que Cuba était coincé dans un marché fermé :

From the late 1920s to the late 1940s, Cuban export prices rose 66 per cent; import prices, 85 per cent. After World War II, Cuba imported nearly 5 percent less in value and 15 percent less in volume than it had before the depression. The continued primacy of sugar augured further deterioration in the terms of trade. (Pérez-Stable, 1999, p. 16.)

Quant aux riches cubains, ils pratiquaient une complicité active avec les Américains à travers, comme nous l'avons signalé, un capitalisme de rentiers. Ils exportaient pour la plupart un capital issu de Cuba, transmis de génération en génération, capital qui « travaillait » à l'extérieur du pays :

Cuban capital continued to prefer real estate, U.S. bank deposits, U.S. stock and securities purchases, and idle bank balances in Cuba over national and industry and agriculture. Cuban nationals had over \$300 million in short-term assets and long-term investments in the United States. (Pérez-Stable, 1999, p. 22-23.)

Une situation que les nationalistes de l'île – en fait les héritiers de Martí – utiliseront pour cimenter le combat pour l'« indépendance », qui allait devenir la *Revolución*.

1.2.2 Une éclaircie démocratique, suivie de l'entrée en scène de Batista

En 1934, Roosevelt abroge l'amendement Pratt. Les grandes compagnies américaines demeurent cependant dans le pays tout comme les casinos qui pullulent à La Havane. L'année précédente marquait en outre la fin de la prohibition aux États-Unis qui durait depuis 1920 et qui avait permis de faire de Cuba le lieu où l'Amérique puritaine s'« acoquinait ».

Des gains sociaux sont également enregistrés pendant cette décennie à la suite de luttes sociales qui, pour certaines, portaient fruit sans pour autant changer radicalement le pays :

It included the recognition of many social and economic rights as well as protection of civil liberties and private property. Under its charter, representative democracy was reconstituted and three presidents were elected, but new políticos and political parties continued the tradition of corruption. (Pérez-Stable, 1999, p. 36.)

En 1940, une nouvelle constitution garantit la propriété privée et met en branle une réforme agraire, tout en faisant la promotion des droits sociaux. Il flotte dans l'air comme un parfum de révolution, une résurgence une fois de plus de la guerre d'indépendance :

Tout le problème de la révolution cubaine inachevée, celui de l'indépendance tronquée, était devenu le sujet de la plupart des débats publics les plus sérieux auxquels participaient les porte-parole des principaux courants politiques et idéologiques. (Szulc, 1987, p. 180.)

Or l'éclaircie sera de courte durée :

The 1940s, however, failed to consolidate that compromise. In 1952, Fulgencio Batista overthrew Carlos Prío, ending twelve years of constitutional government. Compounded over six decades, a crisis of political authority marked the Cuban state. (Pérez-Stable, 1999, p. 7.)

L'année 1952 représente une année d'élection et l'entrée en politique d'un jeune avocat de 26 ans : Fidel Castro Ruz. Il était le fils d'un propriétaire terrien *del Oriente* qui vendait sa production de sucre aux entreprises américaines. Le jeune Castro de l'époque se tenait loin du Parti communiste. Il militait plutôt dans un parti social-démocrate nationaliste, inspiré par Martí, qu'on appelait les « orthodoxes » (*ortodoxo*). « *The ortodoxo candidate Roberto Agramonte was favored to win* » (Pérez-Stable, 1999, p. 52), tout comme Castro dans un district de La Havane. Fidel

menait déjà une campagne basée sur une présence active dans la sphère médiatique. Voici les paroles rapportées de l'historien marxiste Manuel Moreno Frajinals par Tad Szulc (1987) dans la biographie qu'il consacre au futur *líder máximo* :

Castro, dit-il, avait compris très tôt qu'il était vital d'avoir accès aux médias, sinon d'en avoir la maîtrise; dès l'époque où il était à l'université, il concentrait son effort sur les moyens de communication destinés aux masses – les journaux, les magazines et la radio – qui étaient extrêmement développés à Cuba. En fait, il ne perdait aucune occasion de faire voir et entendre aussi largement qu'il était possible (p. 107).

De manière paradoxale, Fulgencio Batista, candidat à cette élection, allait propulser à l'avant-scène de la politique cubaine le jeune Castro lorsqu'il met abruptement fin au processus électoral qui lui échappait à travers un *golpe* (coup d'État appuyé par les militaires) : « *The coup (of Batista) preempted the elections of June 1952 in which Batista was running a distant third.* » (Pérez-Stable, 1999, p. 52.)

La force de Batista reposait sur trois éléments : un appui indéfectible de l'armée cubaine, l'aval des États-Unis et la division de l'opposition entre les « authentiques » et les « orthodoxes ». Fait peu connu, Montréal allait devenir le lieu où l'opposition cubaine à Batista allait tenter une dernière fois de s'unir contre « l'usurpateur » :

In mid-1953, some auténtico and ortodoxo leaders met in Montreal and signed a “unity” pact supporting negotiations and elections. The Montreal Pact proved to be inconsequential, serving to underscore auténtico and ortodoxo disarray: they were incapable of effective leadership, common purposes, and united action. Restoring the Constitution of 1940 became the rallying cry of the slowly mounting Batista opposition. (Pérez-Stable, 1999, p. 53.)

L'année suivante, Batista allait légitimer sa dictature à travers une élection. Pour le jeune Castro cette usurpation du pouvoir apparaissait inacceptable. Il y voit cependant une occasion de mobiliser l'opposition cubaine et du même coup de devenir une figure nationale. Le moyen pour y parvenir : attaquer un camp militaire. Un coup de dé comme nous le verrons dans les lignes qui suivent qui aurait pu lui coûter la vie,

comme cela a été le cas pour des dizaines de compagnons qui l'ont suivi dans une aventure hasardeuse où ses talents de communicateur masquent mal ses piètres qualités militaires.

1.2.3 Le 26 juillet 1953, la défaite fondatrice

L'année 1953 constitue le prélude à la Révolution et demeure encore aujourd'hui au cœur du système de représentation de l'histoire cubaine. Hasard ou non, 1953 demeure aussi l'année où Cuba commémore le 100^e anniversaire de la naissance de José Martí, le père de la nation. Fidel Castro, très attaché au grand symbole, en profitera pour devenir une figure politique nationale, au risque de sa vie.

Castro est alors marié à Mirta Díaz-Balart, issue de la grande bourgeoisie havanaise. Elle est la sœur du vice-ministre de l'Intérieur de Batista, Rafael Díaz-Balart, ce qui sauvera probablement la vie de Castro après l'échec de l'assaut de la caserne de Moncada le 26 juillet 1953. Fidel devient père d'un premier enfant Fidélito²¹ (petit Fidel). Fidel sort de l'université en 1950, où il a milité avec plus ou moins de succès à la *Federación de los Estudiantes Universitarios* (FEU). Le militantisme politique prenait le pas sur les études. Le journaliste Serge Raffy (2003) rappelle l'ambiance qui régnait alors au sein du mouvement étudiant à l'Université de La Havane.

Ce sont généralement des étudiants nationalistes, tous révolutionnaires, dont les programmes ne brillent pas par la clarté. Tous ont la même idole, José Martí, héros de la guerre d'indépendance, mort au combat en 1895, surnommé « l'Apôtre » pour la pureté de son engagement. Ils règlent leurs comptes parfois au cours de joutes oratoires, plus souvent au pistolet. (p. 58.)

²¹ Victime d'une profonde dépression, le fils aîné de Fidel Castro se suicidera le 1^{er} février 2018. Voir : https://www.lemonde.fr/international/article/2018/02/02/cuba-fidelito-fils-aîne-de-fidel-castro-est-mort_5250634_3210.html

Castro décide donc en cette année du centenaire de la naissance de Martí de frapper un grand coup : attaquer la caserne de Moncada le 26 juillet 1953, une date qui deviendra symbolique malgré son échec cuisant. L'idée consiste à illustrer – à *représenter* – qu'il est possible de porter un coup à la dictature de Batista, malgré la solidité apparente du « tyran », et de se procurer des armes afin de lancer la guérilla dans le pays :

L'idée d'attaquer la caserne de Moncada à Santiago permettait de répondre à deux besoins : obtenir une grande quantité d'armes modernes et posséder une forte base militaire autour de laquelle la révolution pourrait se développer. Castro avait eu l'habileté de rappeler à ses camarades que les armées cubaines, au cours des guerres d'indépendance antérieures, avaient été formées, au début, par des groupes de guérilleros qui s'étaient équipés avec du matériel saisi dans les forteresses espagnoles prises d'assaut. (Szulc, 1987, p. 181.)

Attaque mal préparée, avec de jeunes idéalistes sans expérience militaire et des armes plus ou moins adaptées, contre des forces entraînées au combat, la défaite devait être cuisante : « *It was a resounding fiasco. Dozens of youths were captured, tortured, and killed, the rest imprisoned.* » (Pérez-Stable, 1999, p. 53.)

Raffy avance l'hypothèse, jamais confirmée, que Fidel Castro serait en grande partie responsable de l'échec. Fidel, qui est très myope, avait oublié ses lunettes à La Havane. Il conduisait pourtant la troisième voiture partie à l'assaut. Or il perd le contrôle du véhicule, fonce dans un trottoir et un des assaillants est expulsé de la voiture sous la force de l'impact. Deux soldats en patrouille déclenchèrent l'alarme. C'en était fini de l'effet-surprise de ce qui deviendrait pourtant un mythe et le nom d'un mouvement, le M-26, qui se transformerait, quatre ans plus tard, en la principale force de la guérilla, l'outil qui allait permettre à Castro de prendre le pouvoir.

« Le bilan du fiasco est terrible : huit assaillants tués pendant les combats, cinquante-six autres liquidés dans les heures qui suivent : vingt-deux soldats ont trouvé la

mort » (Raffy, 2003, p. 126). Fidel Castro des années plus tard, jurait au journaliste Ignacio Ramonet que le plan pour prendre la *Moncada* avait été le bon.

Si nous avions à organiser encore un plan pour prendre la Moncada, je le ferais exactement de la même façon, je ne modifierais rien. Ce qui a échoué était dû uniquement à notre manque d'expérience au combat. Ensuite, nous l'avons acquise [cette expérience]. (Ramonet, 2006, p. 157²².)

Un nouveau sens – une nouvelle *représentation* – se substitue à la cuisante défaite, qui permet la prise de contrôle par le futur *líder máximo* du mouvement d'opposition à Batista :

L'assaut de la caserne n'est pas une déroute, mais, au contraire, un triomphe : Fidel Castro est à nouveau au centre de l'actualité; tout le pays a les yeux tournés vers Santiago, vers ces fous armés qui ont osé affronter une garnison, vers ces jeunes révoltés devenus martyrs. (Raffy, 2003, p. 127.)

Le procès qui suivra permettra à Castro, le tribun et avocat qui assumera lui-même sa défense, de lancer sa célèbre formule : « L'Histoire m'absoudra », une phrase, soutient Raffy (2003), « puisée dans Mein Kampf » (p. 140).

Un objectif plus large de Castro était toutefois atteint dans la défaite : celui de devenir la figure principale de l'opposition à Batista à travers la mainmise pratiquement inespérée d'un puissant capital symbolique. « Ce fut alors que Castro se vit véritablement célèbre à Cuba pour la première fois, qu'il devint le foyer d'un vaste mouvement national de sympathie (et la cible des foudres du général Batista), le chef reconnu de l'opposition contre la dictature » (Szulc, 1987, p. 222).

La première pierre du mythe Castro en construction est posée.

²² Traduction libre de : « *Si fuera de nuevo a organizar un plan para tomar el Moncada, lo haría igual, no modifico nada. Lo que fallo allí fue debido únicamente a no poseer suficiente experiencia combativa. Después lo fuimos adquiriendo.* »

1.2.4 Des conditions économiques difficiles sur fond de corruption

Pendant que Fidel Castro ébauchait de sa prison nombre de plans pour que se concrétise enfin la révolution, les Cubains, eux, subissaient une détérioration de leurs conditions de vie. Incompétence et corruption s'entremêlaient et accentuaient les tensions qui traversaient le monde social cubain :

During the 1950s, public works expenditures alone added up to more than a billion pesos. Less than 50 percent covered actual costs; the rest, commissions and profits margins [...]. The military regime subordinated the incipient development infrastructure to the logic of corruption. (Perez-Stable, 1999, p. 54.)

L'amendement Pratt avait beau avoir été abrogé, Washington dictait toujours, dans les années 1950, les lois du commerce à Cuba. L'allié qu'était Batista obtempérait aux ordres en retour d'une impunité pour son régime. Bref, les États-Unis se comportaient à Cuba comme si l'île était une colonie :

During the 1940s, rice imports actually grew about 50 percent. By 1955-1956, domestic production (of rice) has risen to satisfy 52 percent of consumption, and imports fell below their 1941 level. The U.S. Department of Agriculture conveyed their concern to the Cuban government and implied that the sugar quota might be reduced [...]. Then, under the Sugar Act of 1956, the United States formally secures a Cuban commitment to purchase rice in exchange for continued preferential treatment of sugar. Cuba purchased about 75 percent of all U.S. rice exports. The Cuban rice industry disclosed the entrapment of the state in the imperatives of sugar production. (Perez-Stable, 1999, p. 26.)

Malgré tout, Cuba demeurait parmi les pays les plus développés d'Amérique latine : « *During the 1950s, Cuba ranked among the top five countries in Latin America on a wide range of socioeconomic indicators such as urbanization, literacy, per capita income, infant mortality, and life expectancy.* » (Perez-Stable, 1999, p. 5.)

Or Cuba portait sensiblement les mêmes contradictions qui embrassaient l'ensemble du continent, à savoir une forte concentration de la richesse à la ville et, par le fait

même, une concentration des services en milieu urbain, en particulier dans la capitale : « *The doctor-to-population ratio was the second highest and the hospital beds-to-population ratio ranked among the top ten in Latin America. Sixty percent of the physicians, 62 percent of dentists, and 80 percent of hospital beds were in Havana.* » (Perez-Stable, 1999, p. 29.)

Il s'agit là d'une donnée fondamentale. La situation socioéconomique du monde rural, où la misère était le quotidien d'une paysannerie dépossédée, allait justement servir de base à la future guérilla qui se préparait déjà sur l'île des Pins, où Castro était incarcéré.

En 1954, comme promis, Batista déclencha des élections. Il affrontait l'ex-président Grau, dont la candidature ne devait pas tenir longtemps devant l'appareil de Batista qui contrôlait l'ensemble du pays. Grau se retira de la course présidentielle et Batista fut élu président, faute d'adversaire, avec cette fois la légitimité constitutionnelle.

Fort de cette victoire, de l'appui américain réitéré au préalable par le vice-président Richard Nixon lors d'une visite à La Havane en février 1953, Batista était convaincu que son pouvoir était incontestable. Au début de l'année 1955, une campagne d'amnistie fut alors lancée dans le pays pour libérer les prisonniers politiques.

Les pressions vinrent d'abord du comité des « mères des prisonniers » dont le manifeste « Cuba, Liberté pour tes Fils! » est distribué un peu partout dans le pays. Au sein de ce comité, on y retrouvait la sœur des Castro, Lidia, ainsi que la future épouse de Raúl, Vilma Espín et Celia Sánchez, qui deviendra plus tard la plus proche collaboratrice de Fidel dans la Sierra Maestra. S'ajoute à ce manifeste un « Appel au public » lancé le jour même de l'entrée en fonction de Batista par des journalistes et des intellectuels en faveur de la mise en liberté des prisonniers de l'île des Pins. Batista accepte :

Le 10 mars [1955], troisième anniversaire du coup d'État [de Batista], des projets de loi d'amnistie furent présentés aux deux chambres du pouvoir législatif et le régime fit savoir qu'il lui donnerait sa bénédiction si les *Fidelistas* s'engageaient à ne plus tenter de nouvelle insurrection. (Szulc, 1987, p. 259.)

Fidel, en bon élève des Jésuites, emprunte alors pour sa réplique la voie de l'analogie chrétienne puisée à même le Nouveau Testament :

Les Pharisiens avaient demandé au Christ s'il fallait ou non payer un tribut à César. Les Pharisiens de tous les temps ont usé de ce stratagème. Aujourd'hui, ils cherchent à nous discréditer aux yeux du peuple ou à se procurer un bon prétexte pour nous garder en prison. Cela ne m'intéresse pas du tout de me faire amnistier par ce régime. [...] Nous ne renoncerons pas à un iota de notre honneur en échange de notre liberté. (Szulc, 1987, p. 259.)

En mai 1955, l'amnistie des prisonniers politiques se concrétisait tout de même sous la pression populaire. Castro et ses compagnons du M-26, qui constitueront le futur noyau révolutionnaire, sortent de prison. Deux mois plus tard, c'était l'exil au Mexique où Castro sera possédé par une obsession : revenir à Cuba, incarner la figure de Martí et en finir avec la dictature de Batista. Et c'est à Mexico que Fidel allait faire une rencontre déterminante avec un jeune médecin argentin qui allait devenir un des principaux artisans de la conquête et de la consolidation du pouvoir révolutionnaire.

1.2.5 La Révolution (1956-1959)

La conquête du pouvoir absolu à Cuba par Fidel Castro a aussi été réalisée grâce à un talent inné de communicateur. Castro avait une conscience aiguë que la réalité constitue en bonne partie une construction symbolique. Dans tout l'arsenal que possédait le révolutionnaire, il y avait aussi, et peut-être surtout, l'arme de la communication, celle de la mise en scène, celle de la rhétorique. Sans ces outils, on peut aisément poser l'hypothèse que jamais Fidel Castro n'aurait conquis un pouvoir

aussi vaste et aussi durable à Cuba, ne serait-ce que par son infériorité numérique devant Batista, qui possédait une armée bien équipée, avec l'appui de la première puissance mondiale. L'usage intensif de la communication procédait également – et surtout – d'une nécessité objective, en tant qu'arme du négligé, de celui dont les moyens n'avaient aucune commune mesure avec l'adversaire. En d'autres mots, une guerre de type conventionnel à Cuba condamnait rapidement Castro et ses hommes à leur perte. Autrement dit encore, Castro se battait avec les armes qui lui étaient accessibles. La communication n'engageait que peu de frais en soldats comme en moyens; elle se combinait à une stratégie s'appuyant sur les paysans, dans un territoire difficile d'accès comme la Sierra Maestra, gangréné par la misère, qui permettait une guerre de guérilla à intensité variable. Les prochaines lignes aborderont la révolution sous l'angle de la communication en tant qu'outil révolutionnaire, un processus qui ultimement mènera au monopole, par Castro, du pouvoir symbolique, monopole qui, une fois la victoire acquise, devenait essentiel à la durabilité du régime.

Trois exemples d'opération de communication seront exposés : l'entrevue avec le journaliste du *New York Times* Herbert Matthews; la création de *Radio Rebelde*; et la marche triomphale de Castro, du 1^{er} au 8 janvier 1959, de Santiago à La Havane, où il deviendra, grâce à une mise en scène, *el líder máximo* en s'appropriant l'entièreté du butin symbolique de la victoire révolutionnaire. D'abord, revenons cependant aux conditions vécues par les guérilleros qui prévalaient au moment de l'arrivée de Fidel à Cuba après son exil mexicain pour bien mesurer l'extraordinaïreté de cette victoire. C'est justement le caractère inédit de cette victoire qui nourrira en bonne partie le capital symbolique révolutionnaire pour en faire une légende du XX^e siècle. La victoire de la révolution cubaine tient en fait du miracle pour demeurer dans l'analogie religieuse. Les 81 compagnons de Castro arrivent à Cuba le 2 décembre

1956 après 7 jours d'un voyage terrible²³ marqué par le mauvais temps à bord d'un yacht surchargé, qui ironie du sort, avait été acheté à un Américain au Mexique. « Le *Granma* devait chevaucher les vagues avec un poids trop élevé, des machines mal adaptées à cet emploi et un équipage peu compétent. » (Szulc, 1987, p. 312.)

L'arrivée en terre cubaine a été, comme la traversée, désastreuse, et l'aventure révolutionnaire a bien failli se terminer de manière hâtive. Le *Granma* avait non seulement pris du retard, mais l'équipage se retrouvait bien loin du point de rendez-vous qui avait été fixé avec les membres du M-26 sur les rivages de l'île :

À un certain moment, Castro se sentit en proie à la peur paralysante d'avoir atterri sur un îlot de la côte (il y en a près de deux mille le long des rivages cubains) et non pas sur la terre ferme, de sorte qu'il était pris au piège de l'eau, sans aucun moyen de s'en sortir. (Szulc, 1987, p. 315.)

Ensuite, la riposte des forces de Batista, alertées par des paysans, a été immédiate. Une embuscade avait été tendue alors que les hommes de Castro tentaient tant bien que mal de récupérer de leur arrivée catastrophique. En fait, les guérilleros étaient encerclés par une centaine d'hommes, appuyés par l'aviation. Une fois de plus, la chance joue en faveur de Castro.

Le mauvais temps a empêché l'aviation de repérer l'embarcation de Castro au large et de la couler. Le ciel lui a été encore une fois favorable. À sa façon, Fidel vient de franchir la mer Rouge. [...] Sur Playa Colorada, ce 2 décembre 1956, à la tête d'une troupe exténuée, en guenille, l'enfant de Biran (village natal de Fidel) trempé jusqu'aux os, hurle, comme un damné. Il harangue sa troupe : « Nous avons gagné ! Comme José Marti, nous reprenons possession de notre terre ! » » (Raffy, 2003, p.201-202.)

Mort de fatigue, Fidel Castro trouvait refuge dans un champ de canne à sucre avec trois compagnons d'armes, bien décidé dit-il à ne pas se laisser prendre vivant.

²³ Autre hasard de l'histoire : Fidel Castro devait mourir le 25 novembre 2016, date qui coïncidait jour pour jour avec le 60^e anniversaire du départ du *Granma* du Mexique pour lancer la révolution à Cuba.

« Quand j'ai vu qu'il était inévitable que je m'endorme, je me suis mis sur le côté et j'ai mis la crosse du fusil entre mes deux jambes et le canon du fusil sous mon menton. Je ne voulais pas être capturé vivant²⁴. » (Castro, cité dans Ramonet, 2006, p. 210.)

1.2.5.1 La visite d'un romantique

Les forces rebelles ont tout de même su se regrouper trois semaines plus tard. Il restait une vingtaine d'hommes. Il était temps de passer à l'attaque. Fidel put se consacrer alors aux composantes politiques de la révolution et, en particulier, faire savoir qu'il était vivant. Une légende d'invincibilité a besoin d'être réactivée constamment pour qu'elle continue à faire son œuvre. Avant même de lancer une première attaque contre les forces de Batista, Castro allait d'abord mettre en branle sa première campagne de relations publiques.

Une mission à La Havane avait été organisée avec deux objectifs précis : « exposer la situation des rebelles de la Sierra Maestra au Directoire national du Mouvement 26 de juillet, et attirer des journalistes – si possibles des correspondants étrangers – dans la montagne, pour faire savoir au monde que Castro était vivant et combattant » (Szulc, 1987, p. 315).

Fidel Castro apparaissait dès cette époque comme un précurseur dans l'usage et la manipulation, sachant que lorsqu'on maîtrise la construction du sens, les représentations deviennent ainsi une arme politique tout aussi puissante que le sont les tanks ou les avions B26 (Szulc, 1987), alors récemment fournis par les Américains à Batista.

²⁴ Traduction libre de : « *Quando vi que era inevitable que me durmiera, me puse de lado y coloqué la culata del fusil entre los dos piernas y la punta del canon debajo de la barbilla. No quería que me capturan vivo.* »

À ce moment, sur le plan militaire, une première victoire était cependant obligatoire pour soutenir cette propagande. Une victoire qui montrerait *urbi et orbi* qu'il faudrait dorénavant compter sur une véritable armée rebelle capable d'infliger à l'adversaire des blessures qui, à la longue, seraient mortelles.

Cette première victoire devait être enregistrée le 17 janvier 1957, un mois et demi après le débarquement en catastrophe sur l'île. Castro allait livrer la première bataille révolutionnaire à la tête de vingt-six hommes contre une petite caserne de La Plata. Cette fois, Castro possédait un avantage numérique significatif : « La petite garnison, sur la plage, était composée de cinq gendarmes sous le commandement d'un sergent. » (Szulc, 1987, p. 333.)

Une fois cette première « conquête » réalisée, il fallait maîtriser le territoire. Cette maîtrise reposerait d'abord sur la population rurale, qui deviendrait peu à peu les oreilles et les yeux des révolutionnaires. Voici ce que raconte le journaliste Tad Szulc (1987) :

En vérité, il ne semblait pas y avoir de limites à ce que les paysans étaient disposés à faire pour les guérilleros de Castro. Argeo Gonzalez, épicier et colporteur de la sierra, au moment où étaient arrivés les rebelles, s'en explique : « Si tous les paysans les ont aidés c'est parce qu'ils avaient appris la vérité sur leur lutte contre la tyrannie... Les propriétaires fonciers ne laissaient personne avoir des terres; tout leur appartenait... Les paysans ne pouvaient s'en sortir sans révolution ». (Szulc, 1987, p. 333.)

L'écart socioéconomique entre la *ciudad* et le *campo* constitue un marqueur qui imprègne non seulement Cuba, mais l'ensemble de l'Amérique latine. La paysannerie latino-américaine représentait – et représente encore aujourd'hui – une classe de dépossédés. Rien ne lui appartient ou alors très peu. Une situation qui s'incarne dans le quotidien du jeune médecin argentin Ernesto Guevara, devenu guérillero dans la *Sierra Maestra* cubaine. Il avait été à même de constater, dans son voyage initiatique (Guevara, 2007) – avant qu'il soit connu sous le nom de *Che* –, la grande pauvreté

que peut occulter une relative prospérité urbaine, maquillée par les symboles de la modernité d'alors incarnés entre autres par la voiture, les électroménagers, l'eau courante, les centres commerciaux et les hôtels de luxe qui pullulaient dans les capitales d'Amérique latine, dont La Havane :

À cette époque je devais remplir mes devoirs de médecin et dans chaque petit village ou lieu où nous arrivions je réalisais des consultations. C'était monotone parce que je n'avais pas de médicament à offrir et les cas cliniques ne présentaient pas de grandes différences [entre eux] dans la Sierra; des femmes prématurément vieilles, sans dents, des enfants aux ventres énormes, parasitismes, rachitismes, manque de vitamine en général, c'étaient les signes de la *Sierra Maestra*²⁵. (Guevara, 2010, p. 79.)

Nous sommes loin, ici, des plumes et des paillettes des casinos de La Havane. Cette situation de misère rurale constituera un carburant pour la révolution : les guérilleros sauront profiter de l'énergie générée par les tensions sociales, tout en s'appuyant sur la vie sociale *campesina* tricotée serrée, faite de réseaux où tout le monde est un peu parent les uns avec les autres.

Conscient de ces « conditions objectives » sur lesquelles il prenait appui, Fidel Castro allait, une fois la toute première victoire réalisée, opérer une stratégie de relations publiques en ne visant rien de moins que le quotidien le plus réputé des États-Unis, le *New York Times* (NYT).

L'éditorialiste du *New York Times* Herbert L. Matthews a été le premier journaliste à se rendre dans la *Sierra*, le 17 février 1957, deux mois et demi après que la minuscule armée révolutionnaire ait frôlé la destruction complète lors du débarquement du *Granma*. La personnalité de Matthews – heureux hasard une fois de plus – collait

²⁵ Traduction libre de : « *En aquella época tenía que cumplir mis deberes de médico y en cada pequeño poblado o lugar donde llegábamos realizaba mi consulta. Era monótona pues no tenía medicamentos que ofrecer y no presentaban una gran diferencia los casos clínicos de la Sierra; mujeres prematuramente avejentadas, sin dientes, niños de vientres enormes, parasitismo, raquitismos avitaminosis eb genral, eran los signos de la Sierra Maestra.* »

parfaitement aux desseins de Castro. Tad Szulc (1987), lui-même du prestigieux quotidien américain, décrit ainsi Herbert Matthews :

C'était un homme cultivé et réservé, chez qui battait un cœur romantique. Il ne s'était jamais complètement remis du choc affectif que lui avait causé la victoire des Nationalistes fascistes sur les Républicains espagnols, tragédie à laquelle il avait assisté. [...] Aux yeux d'un homme qui s'était fait le champion de la démocratie en Amérique latine dans ses éditoriaux du *Times*, la révolte castriste constituait la dernière des grandes causes à défendre sur le continent. [...] Matthews, alors âgé de cinquante-sept ans, éprouvait des sentiments quasi paternels pour ces jeunes Cubains révoltés (p. 333).

Herbert Matthews constituait donc pour Fidel le metteur en scène, un public parfait, disposé à croire ce qu'il allait « voir ». Le futur *líder máximo* allait lui en mettre plein la vue pendant l'entrevue qui allait durer trois heures, déployant sa rhétorique, passant de la gravité à l'exaltation alors qu'autour d'eux les *barbudos* donnaient l'impression d'un mouvement perpétuel :

Avant l'arrivée du célèbre journaliste, Fidel a préparé avec ses troupes une petite farce : il faut faire croire à Matthews que l'armée rebelle est nombreuse et bien organisée. Prince des metteurs en scène, Fidel ordonne à ses hommes de se déplacer sans cesse durant la visite pour faire nombre, de prendre des allures martiales, d'avoir l'air débordé alors qu'ils ne font rien, sinon attendre des renforts. (Raffy, 2003, p. 217.)

Castro précise lui-même que, lors de la visite de Matthews, ses troupes avaient « atteint de nouveau le chiffre de 20 combattants²⁶ » (Fidel Castro, cité dans Ramonet, 2006, p. 212). Le journaliste américain Tad Szulc (1987) écrit « que l'armée rebelle se composait en tout et pour tout de dix-huit hommes » (p. 349) au moment où Matthews met le pied dans le maquis. Et pourtant, moins de deux ans plus tard, Castro allait entrer triomphalement à La Havane malgré l'iniquité des forces en présence.

²⁶ Traduction libre de : « (*Nuestra tropa habia*) alcanzado de nuevo la cifra de 20 combatientes ».

Matthews se présentait ainsi dans la *Sierra Maestra*, alors que Castro devait essayer de renverser ou du moins d'atténuer ce rapport de force défavorable. Première étape : jouer les humbles, se revendiquer des plus pauvres, des dépossédés, tout en démontrant aux lecteurs du *New York Times* que les Américains étaient complices des atrocités commises à l'endroit des paysans qui tombaient sous les balles et les obus américains en tant que victimes « collatérales », comme on les désigne aujourd'hui :

Le Congrès des États-Unis apprenait qu'entre 1955 et 1957, Les Américains avaient livré à Cuba 7 tanks, une batterie légère d'artillerie de montagne, 4 000 fusées, 40 mitrailleuses lourdes, 3 000 fusils semi-automatiques M-1, 15 000 grenades à main, 5 000 grenades de mortier, et 1 000 000 de cartouches perforantes anti-chars calibre 50 pour mitrailleuses. (Szulc, 1987, p. 352.)

Castro comprenait l'urgence d'envoyer un message de paix à l'opinion publique américaine, lui dont les troupes devaient posséder qu'une trentaine de fusils à l'époque. Son arme la plus puissante et la plus accessible pour s'opposer à l'artillerie de Batista était donc les pages du NYT que lui ouvrait Matthews. Il devait assurer le journaliste « romantique » qu'il n'avait aucune velléité à l'endroit des États-Unis, encore moins l'intention de vouloir installer un régime communiste.

L'article de Matthews, le premier d'une série de trois, paraît le 24 février 1957²⁷ dans l'édition dominicale du NYT, c'est-à-dire la journée du plus fort tirage de la semaine. On y lit dans « l'amorce » :

*Fidel Castro, the rebel leader of Cuba's youth, is alive and fighting hard and successfully in the rugged, almost impenetrable fastnesses of the Sierra Maestra, at the southern tip of the island. President Fulgencio Batista has the cream of his Army around the area, but the Army men are fighting a thus-far losing battle to destroy the most dangerous enemy General Batista has yet faced in a long and adventurous career as a Cuban leader and dictator*²⁸.

²⁷ Voir le format PDF de l'article : http://www.nytimes.com/packages/html/books/matthews/matthews_022457.pdf

²⁸ *Ibid.*

Nous sommes devant l'un des plus grands tours de prestidigitation de l'histoire, aux dépens du plus grand quotidien américain, et ce, bien avant l'invention du terme de *fake news*. Et ce n'est que le début, puisque d'autres caravanes de reporters, nationaux comme étrangers, seront reçues dans la *sierra* cubaine :

C'est un triomphe pour Castro. Le plus grand journal des États-Unis le présente comme l'ennemi principal de Batista, le leader d'un mouvement en pleine ascension, porteur des plus grandes espérances du peuple cubain. [...] Puis des reporters de télévision, en particulier de la chaîne CBS, feront le voyage en Oriente. Tous fonceront tête baissée dans la mythologie du nouveau Robin des bois. Gains de l'opération : Fidel s'attire la sympathie du peuple américain et renaît sur la scène politique cubaine. (Raffy, 2003, p. 217-218.)

En fait, Castro, une fois de plus, avait trouvé l'inspiration chez Martí :

En effet l'Apôtre avait fait appel à un journaliste américain pour rendre compte de sa guérilla contre les Espagnols, peu de temps après avoir débarqué en Oriente, le 11 avril 1895. C'était George E. Bryson, du *New York Herald*, qui avait interviewé Martí le 2 mai, tandis que le rebelle traversait les montagnes situées au Nord-Ouest de Santiago. [...] Soixante-deux ans plus tard, la scène du dialogue entre Martí et Bryson allait se répéter avec Matthews. (Szulc, 1987, p. 347.)

La *Revolución* n'est et n'a été jusqu'à maintenant qu'un « possible », mais qui s'est réalisé. Une partie de ce succès de Castro était cependant dû aux Américains qui l'ont bel et bien aidé, indirectement il est vrai. Jusqu'à la fin de 1957, le dictateur Batista avait les choses bien en main à Cuba. C'est à partir de 1958 que tout bascula lorsqu'en mars « le gouvernement des États-Unis décrétait [...] un embargo sur les fournitures d'armes à Cuba, ce qui revenait à placer sur un pied d'égalité la légitimité du combat du dictateur Batista et celui de la guérilla » (Szulc, 1987, p. 347).

1.2.5.2 Radio *Rebelde* : outil de propagande et de surveillance

Une fois que Castro avait établi les communications avec le monde, il fallait bien maîtriser les territoires qui peu à peu étaient conquis. Dans mon mémoire de maîtrise (Bois, 2010), j'ai montré l'importance des radios populaires en Amérique latine et l'arme de combat qu'elles représentent. C'est exactement ce potentiel qui allait être développé avec *Radio Rebelde*, cette fois par Che Guevara :

Les problèmes du guérillero étaient très simples, pour subsister individuellement il avait besoin de nourriture en petite quantité, quelques vêtements et quelques médicaments indispensables, pour subsister comme guérilla, c'est-à-dire, comme une force armée en lutte, des armes et un abri, pour développer l'aspect politique, des véhicules de propagande. Pour assurer ce minimum (vital), il était primordial qu'il existe un appareil de communication et d'information²⁹. (Guevara, 2010, p. 195.)

Il y a là, en condensé, la « recette » des *barbudos*. D'abord, des soldats, de quoi les nourrir et les soigner, ensuite, des armes et, enfin, la propagande et la surveillance. Autrement dit, l'aspect « communicationnel » apparaît tout aussi important que les autres éléments. Sur le plan communicationnel aussi, Castro devait l'emporter haut la main à l'intérieur comme à l'extérieur du pays contre son adversaire Batista, qui peu à peu, allait être ruiné sur le plan du capital symbolique.

Ce système de communication implanté dans la *Sierra Maestra*, dont la base reposait en bonne partie sur *Radio Rebelde*, incarne l'exemple d'un territoire contrôlé par une minuscule minorité de guérilleros devant une armée pourtant beaucoup plus forte sur papier. Selon Fidel Castro, qui sans doute en exagère le nombre, « dans la province de l'Orient (où était installée *Radio Rebelde*)[,] il n'y avait pas moins de 17 000

²⁹ Traduction libre de : « *Los problemas de la guerrilla eran muy simples, para subsistir individualmente necesitaba comida en pocas cantidades, alguna ropa y algunas medicinas indispensables, para subsistir como guerrilla, es decir. Como fuerza armada en lucha, armas y parque, para desarrollarse en el aspecto político, vehículos de propaganda. Para poder asegurar estas necesidades mínimas, era precioso que existiera un aparato de comunicaciones e información.* »

soldats ennemis [...] qui n'avaient pas d'issue et qui ne pouva[en]t pas sortir de l'Orient où se déroulait la guerre depuis le débarquement du *Granma*.³⁰» (Castro, cité dans Ramonet, 2006, p. 224.)

Quand enfin notre station a commencé à diffuser et qu'elle fût connue sans aucun doute la présence belligérante de nos troupes dans toute la république, et qu'augmentaient les connexions, cela rendait le tout compliqué [pour les autorités]. Nous diffusions aussi à La Havane et à Camagüey, où on avait des centres importants d'approvisionnement, pour l'ouest, et à Santiago pour l'est³¹. (Guevara, 2010, p. 199.)

On y décèle déjà l'embryon de ce qui deviendra, sous la *Revolución* victorieuse, les Comités de défense de la Révolution (CDR), qui incarnent à la campagne, comme en ville, les yeux et les oreilles du régime. Le contrôle de l'information par les autorités révolutionnaires prenait déjà racine.

Pour Fidel, *Radio Rebelde* a par ailleurs constitué la première tribune où il a pu s'adresser directement au peuple :

Dans son refuge, Fidel harangue quotidiennement le peuple, mais surtout distille le venin de la contre-propagande à destination des troupes ennemies. Il invente des batailles qui n'ont jamais eu lieu, gonfle les chiffres de ses troupes, transforme de menues embuscades en combats épiques. [...] Selon la formule d'Aragon, Fidel est un adepte du mentir-vrai; il arrange le réel à sa convenance. (Raffy, 2003, p. 236.)

L'embryon d'un nouveau type de presse fait son apparition.

³⁰ Traduction libre de : « *En la provincia de Oriente había no menos de 17 mil soldados enemigos [...] que no tenían escapatoria, no podía ya salir nadie de Oriente, donde se desarrolló la guerra desde el desembarco de « Granma. »* »

³¹ Traduction libre de : « *Cuando ya nuestra emisora se hizo al aire y se conoció sin lugar a duda en todo el ámbito de la república, la presencia beligerante de nuestras tropas, fueron aumentado las conexiones y haciéndose más complicadas, llegando incluso a La Habana y Camagüey, donde teníamos centros importantes de aprovisionamiento, por el oeste, y a Santiago por el este. »* »

1.2.5.3 L'appropriation symbolique de la victoire révolutionnaire : la marche entre Santiago et La Havane

On January 1, 1959, Fidel Castro, the Rebel Army, and the July 26th Movement were incontestably the liberators of Cuba, and virtually all Cuban supported them. Victory was not theirs alone, but the unfolding of the anti-Batista struggle had rendered them – not others – indispensable. (Perez-Stable, 1999, p. 62.)

En ce 1^{er} janvier 1959, lorsque Fidel Castro apprend la fuite de Batista, c'est sur *Radio Rebelde* qu'il s'appuiera pour coordonner l'avance de ses troupes vers la capitale qui lui échappe encore :

Nous sommes allés rapidement à *Radio Rebelde* qui à cette époque était dans la ville de Palma Soriano. Nous avons donné des instructions à nos troupes : « vous ne devez pas vous arrêter une minute, n'acceptez pas le cessez-le-feu. » À toutes les colonnes : l'ordre est donné de continuer à avancer et de se battre. Et aux travailleurs et à tout le peuple, on appelle à la grève générale révolutionnaire³². (Castro, cité dans Ramonet, 2006, p. 228.)

Une fois les ordres transmis, un spectacle qui durera « cinq jours et cinq nuits » (Szulc, 1987, p. 404) s'enclenche sur un parcours de 800 kilomètres qui mènera ultimement à La Havane et qui se terminera par une mise en scène digne des studios Disney devant une foule en liesse :

Avec sa célèbre barbe, son cigare entre les dents et son treillis vert olive (sans oublier la petite médaille de la Vierge de Cobre³³ pendue à une chaîne

³² Traduction libre de : « *Nos dirigimos rápidamente hacia donde estaba en ese momento la emisora Radio Rebelde, en la ciudad de Palma Soriano. Dimos instrucciones a nuestras tropas. "No deben detenerse un minuto, no aceptar alto al fuego." A todas las columnas: orden de seguir avanzando y combatiendo. Y a los trabajadores y a todo el pueblo, un llamado a la huelga general revolucionaria.* »

³³ La Vierge de Cobre constitue une substitution typique d'un symbole populaire dit « païen » par un symbole catholique. La *Virgen de Cobre*, à Cuba, est la reproduction d'« Oshun [qui] est la déesse sensuelle de l'amour, de la fertilité et des fleuves. C'est l'un des principaux "orishas" (divinité) des cultes d'origine africaine, la "santería" » (LeMonde.fr [2015, 21 septembre]. La Vierge de la charité du cuivre, emblème de la religiosité ambiguë des Cubains. *LeMonde.fr*. Récupéré à https://www.lemonde.fr/ameriques/article/2015/09/21/le-double-visage-de-la-vierge-de-la-charite-du-cuivre-patronne-de-cuba_4765777_3222.html).

accrochée à son cou et fort opportunément visible dans l'échancrure de sa chemise ouverte), il présentait à la foule tous les accessoires symboliques de sa personnalité [...] Cette marche sur La Havane, tout au long de la grand'route [*sic*] qui traverse l'île de l'Est à l'Ouest, représentait un capital politique d'une valeur inestimable; elle prouvait abondamment la domination absolue du vainqueur sur la nation, voire l'adoration dont il était entouré, et qui – grâce à la télévision – croissait en progression géométrique. (Sculz, 1987, p. 405.)

À peine arrivé le 8 janvier, Castro prononce un discours qui se poursuit jusqu'aux premières lueurs du jour. Une fois de plus, la mise en scène n'est pas laissée au hasard. Au moment de conclure son discours, l'éclairage saisit deux colombes blanches qui, tout à coup, se perchent sur l'épaule de Fidel. La foule devient en transe :

À Cuba, les superstitions religieuses et spiritualistes sont puissantes; elles se relient à des traditions afro-cubaines datant de l'esclavage, et cette nuit de janvier confirmait toutes les croyances, car, dans les mythes cubains, la colombe représente la vie; désormais Fidel était sous la protection de ces oiseaux. (Sculz, 1987, p. 409-410.)

Le journaliste Raffy (2003) est encore plus précis sur la signification de l'événement et montre que « l' élu » avait aussi quelques tours dans son sac :

Selon le culte de la *santeria*³⁴, ces oiseaux sont en effet des messagers du dieu Obbatala, la plus haute divinité après le dieu de la Création. Pour beaucoup Fidel est *El Eligido*, une apparition messianique version vaudou. Télévisée la scène est diffusée dans toute l'île. [...] La ruse est pourtant flagrante : un colombophile installé à sa gauche, à la tribune, dissimule des appeaux destinés à orienter sur Fidel les « oiseaux divins » (p. 281).

Fidel persiste et signe dans le religieux. Voilà pourquoi aborder la Révolution cubaine sous l'angle de la religion porte un éclairage nouveau sur ce séisme qui va, à terme, secouer un continent. Ted Szulc (1987) raconte même que « vingt-cinq ans

³⁴ Les pratiques liées à la *santeria* ont toujours été présentes à Cuba, principalement chez les descendants des esclaves africains. Encore aujourd'hui, la *santeria* est une pratique largement répandue au sein de la population cubaine.

plus tard, Fidel Castro continuait d'invoquer le modèle du Christ et considérait le christianisme comme le fondement philosophique de la révolution socialiste cubaine » (p. 411).

C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre qu'à partir du moment où Castro victorieux s'installe au pouvoir, le « crois ou meurs » devient le principe de base implicite de la Révolution.

1.2.5.4 La prise du pouvoir, Fidel, seul et contre tous

Castro s'impose comme le symbole central, l'incarnation même de la Révolution. Un rapport religieux s'installe ainsi entre le peuple, son *líder máximo* et le mal incarné par les États-Unis :

The affirmation of national sovereignty, the promulgation of social justice, and the integrity of the revolutionary leadership – the dynamic of Fidel-patria-revolution – were the basis of the new politics. Within the logic of the revolution, there was no legitimate opposition to la patria and socialism, and opponents suffered repression or exile. (Perez-Stable, 1999, p. 105.)

Perez-Stable précise aussi que « *the suppression of capitalism was never the stated objective of the opposition movement* » (Perez-Stable, 1999, p. 6). Castro devait plutôt s'attaquer dans les premiers temps à la prise de contrôle totale de la Révolution, c'est-à-dire qu'il fallait éliminer, à travers un processus d'institutionnalisation, tous ceux qui s'opposaient à son monopole... ou qui pourraient le faire. Ce processus passait par la création d'un parti unique : « Un parti unique, vertical, constitué par la confluence de trois courants : le Mouvement du 26

juillet, la Direction révolutionnaire des étudiants [...] et le Parti socialiste populaire³⁵. » (Castañeda, 1997, p. 265-266.)

Pour y arriver, Castro refusera d'abord de faire partie du nouveau gouvernement qui devait prendre la succession de celui du dictateur Batista parti en exil. Il se concentra à deux tâches visant concurremment à conquérir les monopoles symbolique et politique :

Pendant les trente jours qui suivirent son arrivée dans la capitale le 8 janvier, Fidel prononça devant des foules immenses, [*sic*] au moins douze discours dont certains constituaient d'importants exposés politiques, et adressa des déclarations à divers auditoires; il tint cinq grandes conférences de presse, surtout destinées aux journalistes étrangers, et fit deux longues apparitions à la télévision. (Szulc, 1987, p. 411.)

L'organisation du futur régime, plus politique elle, se construisait plutôt dans l'ombre. Castro avait aménagé son quartier général secret à Cojimar, à une quinzaine de kilomètres à l'est de La Havane, où le véritable pouvoir agissait :

Fidel Castro crée en coulisse un « gouvernement parallèle », en somme un « cabinet noir » composé de « rouges » [...] et de dirigeants du M26. [...] Pour ne pas éveiller les soupçons, Castro donne le nom de « Bureau des plans et de la coordination révolutionnaire ». (Raffy, 2003, p. 294.)

On retrouvait entre autres, au sein de ce « Bureau », les proches de Castro, comme son frère Raúl et sa nouvelle épouse, Vilma Espín, et, bien sûr, Che Guevara.

Pourtant, Castro nie une fois de plus, des années plus tard, qu'il ait eu en janvier 1959 quelques velléités de conquête exclusive du pouvoir, feignant une humilité toute chrétienne, lui qui n'était alors que « le Commandant en chef des forces armées » :

³⁵ Traduction libre de : « *Un partido, único y vertical [...] constituidas por la confluencia de tres corrientes: el Movimiento 26 de Julio, el Directorio Estudiantil Revolucionario [...] y el Partido Socialista Popular* ».

Je me battais pour la Révolution, et les charges ne m'importaient pas. La satisfaction de la lutte, du succès, de la victoire, est une bien meilleure récompense que n'importe quelle fonction, et quand j'ai soulevé que je ne voulais pas être président, je l'ai fait de manière délibérée³⁶. (Castro, cité dans Ramonet, 2006, p. 246.)

Pourtant, deux ans plus tard, l'unité politique était faite sous le pouvoir absolu de Castro, fruit de l'intense travail de l'ombre qui se déroulait à Cojimar :

En 1961, prélude à la création du nouveau Parti communiste qui devait se faire en 1965, les trois organisations³⁷ se fondirent officiellement en une seule. En réalité cette naissance se déroula en 1959, dans la villa de Cojimar, ce village où Hemingway avait découvert le pêcheur de son roman *Le Vieil Homme et la mer*. (Szulc, 1987, p. 411.)

Un schéma récurrent sur le plan du fonctionnement castriste émerge. Il y a, d'un côté, la lumière où Castro apparaît publiquement, construisant pièce par pièce les grandes représentations de la Révolution et, de l'autre, un côté obscur, occulte, où, sur le plan de l'organisation politique, tout se trame dans l'ombre.

1.3 Vers le monopole de la représentation : courte histoire de la prise de contrôle de la parole publique.

Dès sa prise du pouvoir, Castro a été clair sur les limites qu'il entendait imposer dans le domaine des représentations :

Dans la révolution, tout; contre la révolution, rien. Contre la Révolution, rien, parce que la Révolution a aussi ses droits; et le premier droit de la Révolution est le droit d'exister. Et devant le droit de la Révolution d'être et d'exister,

³⁶ Traduction libre de : « *Luchaba por una Revolución, y los cargos no me importaban. La satisfacción de la lucha, del éxito, de la victoria, es un premio mucho más grande que cualquier cargo, y cuando planteé aquello que no quería ser Presidente lo hice muy deliberamente.* »

³⁷ Le Mouvement du 26 juillet, le Parti socialiste populaire (d'obédience communiste) et le Directoire révolutionnaire étudiant.

personne – parce que la Révolution comprend les intérêts du peuple, parce que la Révolution signifie les intérêts de la nation entière –, personne ne peut réclamer à juste titre un droit contre elle³⁸.

Vu de cet angle, les droits des individus doivent céder le pas aux droits supérieurs de la Révolution. Il s'agit d'un dessein qui échappe aux Cubains, une dynamique qui se déploie en dehors de la volonté des humains, tout en s'appuyant sur les humains. C'est de ce pouvoir – à l'instar du Pape dont l'infaillibilité vient du Saint-Esprit – que se réclame Castro. Il est la Révolution fait homme.

C'est guidé par ces principes qu'est née la presse post-Batista, et ces principes s'appliquent aussi pour quiconque produit des représentations du monde social cubain à partir de Cuba. Castro, comme nous l'avons vu, saisit l'importance cruciale que constitue l'enjeu de faire croire, quitte à fabriquer de toutes pièces une réalité.

Le *líder máximo* se montre on ne peut plus clair sur le sujet lorsqu'il assiste, le 20 juin 1961, à un rassemblement d'écrivains, d'artistes et de professeurs organisé par le supplément littéraire *Lunes* du journal *Revolución*. Castro clôt la rencontre dans un discours d'une durée de deux heures, où il fixe en conclusion les limites de la « libre expression » : « Quels sont les droits des écrivains et artistes, révolutionnaires ou non? À l'intérieur de la Révolution, ils ont tous les droits; contre la Révolution, ils n'ont aucun droit » (Castro, cité dans Raffy, 2003, p. 396). Guidé par ce nouveau droit canon, tout un processus de prise de contrôle de la parole publique est déjà en marche. Conséquences :

³⁸ Rojas, R. (2017, 28 janvier). Breve historia de la censura en Cuba (1958-2016). *La Razón de México*. Récupéré de <https://www.razon.com.mx/breve-historia-de-la-censura-en-cuba-1959-2016/>. Traduction libre de : « *Dentro de la Revolución, todo; contra la Revolución, nada. Contra la Revolución, nada, porque la Revolución tiene también sus derechos; y el primer derecho de la Revolución es el derecho a existir. Y frente al derecho de la Revolución de ser y de existir, nadie — por cuanto la Revolución comprende los intereses del pueblo, por cuanto la Revolución significa los intereses de la nación entera— nadie puede alegar con razón un derecho contra ella.* »

À partir de 1962, année de la création de l'Union des écrivains et artistes de Cuba (UNEAC) et de son magazine *Union*, ainsi que de la majeure partie de la sphère culturelle cubaine, passe sous le contrôle du gouvernement. Un contrôle qui impliquait non seulement l'exclusion des intellectuels « bourgeois » de l'ancien régime, mais aussi la censure des « révolutionnaires » hétérodoxes³⁹.

La conquête des esprits, par la force s'il le faut, était un vieux réflexe chez Castro. Autant en avait-il usé pendant ses années de lutte comme leader étudiant ou dans la *Sierra*, autant le *líder máximo* allait faire de la communication politique, lors des phases de consolidation de son pouvoir, un pilier du régime. La question de la représentation s'imposera comme une priorité de tous les instants. La représentation est vue une fois de plus comme un moyen : celui d'imposer une *fe ciega* (une foi aveugle) (Salado, 2016) en la Révolution.

Comme pour toutes les religions, la foi révolutionnaire repose sur la peur du châtement, mais aussi sur la culpabilité :

La censure de la presse : un processus qui impliquait la séduction personnelle du leader (F. Castro), qui, à partir du discours sur l'urgence d'instaurer un nouveau régime porteur du nécessaire changement dans les structures sociales, coupables des inégalités existantes, nous submergeait dans la croyance que les changements les plus profonds devaient s'opérer en nous-mêmes⁴⁰. (Salado, 2016, p. 15.)

³⁹ Rojas, R. (2017, 28 janvier). Breve historia de la censura en Cuba (1958-2016). *La Razón de México*. Récupéré de <https://www.razon.com.mx/breve-historia-de-la-censura-en-cuba-1959-2016/>. Traduction libre de: desde 1962, cuando se crean la Unión de Escritores y Artistas de Cuba (uneac), y su revista Unión, ya la mayor parte de la esfera cultural cubana está bajo control gubernamental. Un control que no sólo implicaba la exclusión de los intelectuales “burgueses” del antiguo régimen sino la censura de los “revolucionarios” heterodoxos.

⁴⁰ Traduction libre de : « *La censura de prensa : un proceso que implico la seducción personal del líder, quien a partir del discurso sobre la urgencia de instaurar un nuevo régimen portador del necesario cambio en las estructuras sociales, culpables de la desigualdad existente, nos sumergió en la creencia de que los cambios más profundos debían operarse en nosotros mismos, no en lo que pensábamos, sino en lo que éramos como individuos y en lo que aspiramos a ser como profesionales.* »

Cette citation de Minerva Salado, une ancienne journaliste cubaine, illustre assez bien l'usage « doux » de la violence symbolique à travers une imposition d'un ou de sens à donner, combiné à une adhésion de la part des journalistes aux principaux dogmes, c'est-à-dire aux définitions canoniques contenues dans le corpus révolutionnaire des représentations, une adhésion, sinon aveugle, du moins myope, à la foi révolutionnaire, une condition de base à l'institutionnalisation du sens à donner au 1^{er} janvier 1959.

Castro savait d'instinct que la représentation du régime cubain – une construction particulière de la réalité cubaine – devait être dirigée autant à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays, en particulier vers les États-Unis, comme nous l'avons vu plus haut du temps de la vie dans la *Sierra* lorsqu'il avait reçu Herbert Matthews du NYT.

Un de ses premiers gestes qui devait mener à terme au monopole de la représentation a été de fonder, pour l'extérieur, une revue de type « *Life* », c'est-à-dire un média versé dans le « style de vie » plutôt que dans la politique à l'état brut. C'est la naissance de *Cuba internacional* :

Le projet était conçu comme une vitrine du processus de la Révolution qui s'amorçait. Le magazine devait souligner la marche triomphante des conquêtes sociales et des luttes contre l'agression étrangère, en passant par un culte de la personnalité du leader, qui montrait son écrasant (pouvoir) qui correspondait à son charisme et son discours⁴¹. (Salado, 2016, p. 26.)

Nous sommes ici devant la matrice qui façonne la presse officielle. La signification centrale demeure : la révolution vise la fin des inégalités sociales et à défendre la liberté de Cuba, en particulier face aux Américains qui menacent son indépendance encore et maintenant. Fidel est la Révolution et c'est à lui, avec l'appui du peuple, de

⁴¹ Traduction libre de : « *El proyecto se concibió como una vitrina del proceso de la Revolución que se estrenaba. La revista debía registrar la marcha triunfante de las conquistas sociales y la lucha contra la agresión externa, pasando por un culto de la personalidad del líder, que se mostraba avasallador en correspondencia con su carisma y su discurso.* »

mener à bien ces deux tâches. Une façon pour le régime – on le comprend – de faire reposer sur un discours la légitimité du monopole de l'exercice du pouvoir symbolique.

Le monopole du pouvoir symbolique s'imposait comme une sorte de mise à niveau afin de correspondre au monopole politique qui avait été obtenu par la fusion, sous le contrôle du commandant, des différents courants au sein du PCC, du M-26 et des autres factions « révolutionnaires ».

Il fallait maintenant, pour soutenir le régime, obtenir le monopole de la production symbolique et contraindre les différentes voix à chanter dans la chorale de la Révolution : « Ça été sans aucun doute une trajectoire vertigineuse durant laquelle il y eut une refonte de l'idée de liberté et, avec elle, des concepts de liberté d'expression et de la liberté de presse⁴². » (Salado, 2016, p. 33.) La liberté, en d'autres mots, devenait soumise au diktat de la Révolution. C'est à ce moment qu'est apparu un type inédit de journalisme, le « journalisme révolutionnaire » :

On laissait derrière la liberté illégitime de mentir, de tromper, des époques coloniales et néocoloniales représentées par les médias dominants. Avec la vérité qui arrivait dans les rédactions [arrivait aussi], le défi d'exercer un journalisme dans lequel la liberté était associée à la responsabilité d'informer et d'orienter avec un sentiment révolutionnaire et éthique, comme un reflet des valeurs de la nouvelle société en développement⁴³. (Salado, 2016, p. 38.)

Nous sommes dans le credo du « crois ou meurs ». Castro allait d'ailleurs réserver au quotidien *Granma*, en plein débarquement de la baie des Cochons, l'exclusivité de la

⁴² Traduction libre de : « *Fue un trayecto sin dudas vertiginoso durante el cual se rediseño la idea de libertad y, junto a ella, los conceptos de libertad de expresión y de libertad de prensa, a cuya sombra surgen las primeras nociones de lo que tuvimos como periodismo revolucionario.* »

⁴³ Traduction libre de : « *Quedaba atrás la libertad ilegítima de mentir, engañar, de las etapas colonial y neocolonial representadas por los medios dominantes. Con la verdad llegaba a las redacciones el reto de ejercer un periodismo en el que la libertad estuviera asociada a la responsabilidad de informar y orientar con sentido revolucionario y ético, como reflejo de los valores de la nueva sociedad en desarrollo.* »

déclaration qui affirmait pour la toute première fois le « caractère socialiste » de la Révolution. Ce moment particulier marque l'achèvement de la prise de contrôle des outils de production de sens à Cuba. La concentration de la presse atteint alors des niveaux inégalés à Cuba :

La concentration des médias contre ce qu'ils appellent la dispersion a abouti à cette diversité nulle qui permettrait de mieux contrôler l'opinion cachée sous l'appel à un exercice journalistique « dans la Révolution », comme cela avait été établi depuis 1961 : sur rien⁴⁴. (Salado, 2016, p. 57-58.)

Cette unité – autre paradoxe – devait aussi être construite et se nourrir de division, ou du moins s'appuyer sur des divisions. Autrement dit, la Révolution unit et divise à la fois. Le monopole de la construction du sens – comme le monopole du pouvoir politique – a en effet de particulier de se nourrir d'antagonisme. C'est la nécessité de l'unité révolutionnaire qui justifie d'agir sur le plan de la « dispersion », euphémisme pour désigner qu'il fallait en finir avec ce pluralisme inscrit universellement au cœur de la race humaine, et non seulement sur le plan politique :

Pendant que les classes sociales étaient supprimées, selon les principes marxistes, une stratégie ségrégationniste a été appliquée qui proposait de diviser les Cubains en secteurs, distancés non seulement par les idéologies, mais aussi par les croyances religieuses, les préférences sexuelles, les manières de s'habiller, la manière aborder la réalité dans l'art, les lettres, le journalisme, les sources pour l'étude et l'interprétation de l'histoire et de la philosophie⁴⁵. (Salado, 2016, p. 75.)

⁴⁴ Traduction libre de : « *La concentración de medios frente a lo que nombraban dispersión, dio como resultado esa nula diversidad que haría más fácil el control de la opinión encubierto bajo el llamado a un ejercicio periodístico “dentro de la Revolución”, como se había establecido desde 1961: afuera nada.* »

⁴⁵ Traduction libre de : « *Mientras se suprimían las clases sociales, bajo el indicativo marxista, se aplicaba una estrategia segregacionista que se propuso fraccionar los cubanos en sectores, distanciados no solo por las ideologías sino también por las creencias religiosas, las preferencias sexuales, los modos de vestir, la forma de abordar la realidad en el arte, las letras, el periodismo; las fuentes para el estudio e interpretación de la historia y la filosofía.* »

Nous sommes devant un processus d'atomisation de la société. Les citoyens sont isolés les uns des autres, la vie sociale est morcelée, la *vita politica* est étouffée, l'autre devient menaçant, c'est l'anéantissement de la pratique de la citoyenneté. C'est là toutes les conditions préalables, selon Arendt (1972), qui mènent à l'instauration du totalitarisme en étouffant toute possibilité de prise de parole et d'action sur le monde et, ultimement, de renouveau politique : « Une société de masse n'est rien de plus que cette espèce de vie organisée qui s'établit automatiquement parmi les êtres humains quand ceux-ci conservent des rapports entre eux, mais ont perdu le monde autrefois commun à tous. » (p. 120.)

Les citoyens sont confinés dans la sphère privée. Il s'agit d'annihiler la potentialité d'apparaître à l'autre, d'être confronté au pluralisme, de débattre du sens à donner au monde social. Mieux, dans ce contexte révolutionnaire, l'espace public devient la représentation même de ce monopole de la représentation en tant que conquête ultime de la Révolution. Un monopole à son tour incarné par le *líder máximo*, qui, à travers les grands rendez-vous révolutionnaires, célébrés par des discours-fleuve, montrait que lui et la Révolution ne faisaient qu'un. Fidel constitue l'unité en chair et en os qui se dresse devant la dispersion.

Il faudra attendre le changement de siècle pour qu'un début de pluralité dans la sphère médiatique réapparaisse, en s'appuyant principalement sur la sphère numérique :

Dans les années quatre-vingt, l'uniformité, conséquence de la censure, s'est appropriée de la presse, et ce n'est que depuis 2000 qu'un courant [politique] débat de la liberté d'opinion en s'exprimant dans l'espace numérique, mais aussi dans certains médias traditionnels de plus petits tirages⁴⁶. (Salado, 2016, p. 89.)

⁴⁶ Traduction libre de : « *En los ochenta, la uniformidad, como gran resultado de la censura se apropió de la prensa, y solo a partir del 2000 surgió una corriente que aun pugna por la libertad de*

Je reviendrai plus loin sur l'enjeu primordial que représente l'accès à Internet. Notons cependant, à ce stade-ci, que c'est dans ce nouveau contexte que les frontières du « dit », du « non-dit » et de l'« indicible » sont en train de basculer significativement à Cuba. Cette recherche entend décrire et analyser ce processus de reconstruction de la sphère médiatique cubaine, et plus largement de l'espace politique, basée sur le pluralisme des voix.

1.4 Un contexte guerrier, celui de la Guerre froide

Le contexte politique international dans lequel la *Revolución* baigne mérite également un détour afin de saisir comment le discours guerrier s'est construit à Cuba. Il s'agit en effet d'un contexte marqué par la guerre, ce qui explique en partie que les principales figures de la révolution cubaine, de Fidel à Raúl, en passant par le Che et Camilo Cienfuegos, sont avant tout des soldats, des hommes de guerre. Une activité où il ne peut y avoir ultimement qu'un seul gagnant.

À partir de 1950, le prisme de la guerre froide s'imposait dans la géopolitique mondiale. L'Amérique latine devenait dans cette perspective un terrain où les États-Unis et l'URSS s'affrontaient à travers des forces interposées, dans une guerre à l'intensité variable. Dans ce contexte, « à court terme, la révolution cubaine eut pour effet d'affoler les bourgeoisies latino-américaines et les militaires procédèrent à des Coups d'État préventifs en série » (Dabène, 2006, p. 101).

Cette lecture de la réalité postulait une guerre de civilisation qui opposait l'Occident « libre » et chrétien à un Orient athée et communiste. On l'appelait l'Idéologie de la

Sécurité nationale. C'était, une fois de plus, le « crois ou meurs ». L'entre-deux était inexistant.

Salado (2016) avance que « la révolution cubaine a divisé l'histoire de l'Amérique latine en deux. Tout ce qui est arrivé plus tard dans les mouvements sociaux et l'accès de la gauche au pouvoir dans cette région du monde est le résultat de ce qui s'est passé à Cuba en janvier 1959⁴⁷ » (p. 17).

La tentative la plus spectaculaire de défaire le régime de La Havane devait être le débarquement de la baie des Cochons qui a eu lieu le 17 avril 1961. Les Américains avaient organisé une opération militaire bâclée, avec des soldats de fortune, sans véritable stratégie militaire, sauf celle de mettre les pieds à Cuba. Cette opération avait été pensée et planifiée par l'administration Eisenhower, mais exécutée par le président Kennedy, dont la tiédeur face à l'opération est mesurable au refus qu'il a opposé d'envoyer la force aérienne américaine en renfort.

Le débarquement avait de plus fait l'objet d'une fuite auprès des services de renseignements cubains, bien installés au sein de l'opposition à Miami. L'« Empire », par mercenaires interposés, a subi un revers, ce qui a contribué à donner une aura d'invincibilité à la *Revolución* : « L'événement constitua un triomphe pour Castro [...]. La veille de l'attaque, Castro avait proclamé sa révolution "socialiste" » (Dabène, 2006, p. 120).

Cette victoire contre l'ennemi juré donnait également à Castro l'occasion, d'une part, de montrer que cet ennemi de la Révolution existait bel et bien et, d'autre part, d'entreprendre un « nettoyage » qui lui permettrait d'en finir avec l'opposition qui restait encore dans le pays :

⁴⁷ Traduction libre de : « *La convicción de que la Revolución cubana partió en dos la historia de la América latina. Todo lo que ha sucedido después en los movimientos sociales y el acceso de las izquierdas al poder en esta área del mundo, es resultado de lo que sucedió en Cuba en enero de 1959.* »

Entre le 15 et 17 avril [de 1961], plus de cent mille personnes ont été arrêtées à La Havane : le Théâtre Blanquita, La Cabaña, le terrain de baseball Matanzas et le Castillo de Príncipe étaient remplis de présumés complices contre le régime. Ses principaux dirigeants – plusieurs dizaines – ont été fusillés les mêmes jours, ou peu de temps après⁴⁸. (Casteñada, 1997, p. 254.)

Le rapprochement avec les Soviétiques, lui, connut son paroxysme lors de la crise des missiles d'octobre 1962, plongeant le monde au bord de la déflagration nucléaire. Khrouchtchev céda à la pression américaine en échange d'une promesse des États-Unis de ne pas attaquer Cuba. « La crise (des missiles) permettait certes au processus révolutionnaire de suivre son cours, mais Cuba venait d'acquérir de façon spectaculaire le statut de satellite de Moscou. » (Dabène, 2006, p. 120.)

Ce que souligne Dabène correspond aux mémoires de Henry Kissinger. Cet ancien responsable de la politique étrangère au cabinet de Nixon rappelle, dans ses mémoires, qu'il y avait bel et bien eu un accord en 1962 entre Khrouchtchev et Kennedy au sujet de Cuba, où les Cubains n'avaient pratiquement rien à dire à partir du moment où les États-Unis promettaient de ne pas envoyer leurs troupes sur l'île. (Kissinger, 1979).

En d'autres termes, Cuba représentait, pour les deux grandes puissances de l'époque, beaucoup plus un pion sur l'échiquier mondial qu'un chevalier. En fait, Cuba pouvait bien envoyer quelques conseillers militaires au Nicaragua ou une armée en Angola, ultimement, l'île dépendait de l'URSS, pour qui les relations avec les Américains avaient beaucoup plus d'importance que le régime castriste.

Quoique Castro ait pu prétendre, les États-Unis étaient beaucoup plus préoccupés, dans les décennies 1960-1970, par un rapprochement avec la Chine, par le retrait du

⁴⁸ Traduction libre de : « *Entre el 15 y el 17 de abril [de 1961] mas de cien mil personas fueron detenidas en La Habana: el Teatro Blanquita, La Cabaña, el parque de béisbol de Matanzas y el Castillo de Príncipe se colmaron de presuntos conspiradores contra el régimen. Sus principales dirigentes –varias decenas– fueron fusilados esos mismos días, o poco después.* »

Vietnam ou encore par le contrôle de l'arsenal nucléaire avec l'URSS que par Cuba. Kissinger, pour qui l'Amérique latine était une quantité négligeable – même s'il s'était mêlé de l'élection au Chili qui devait porter, à son grand dam, Allende au pouvoir –, ne consacre qu'une dizaine de pages au content américain sur les quelque 1600 que font ses mémoires.

Cela n'a pourtant pas empêché le président Kennedy de lancer, après l'échec de la baie des Cochons, l'Alliance pour le Progrès. Il garantissait alors à son camp la victoire de la « liberté » sur le collectivisme (Bois, 2010). « L'Alliance pour le progrès, lancée par John F. Kennedy [...] obéira à cette logique : elle évite de nouveaux débordements révolutionnaires par la canalisation hypothétique de grandes ressources vers les pays au sud du Rio Bravo⁴⁹. » (Castañeda, 1997, p. 240.) « Il s'agissait d'entreprendre une véritable révolution à froid, reposant sur un effort commun de tous les Américains. Les États-Unis s'engageaient pour cela à apporter 20 milliards de dollars en dix ans et les Latino-américains étaient invités à mobiliser 80 milliards » (Dabène, 2006, p. 127⁵⁰.)

Le plan parrainé par l'administration Kennedy visait à la fois une vaste réforme agraire pour l'ensemble du continent et l'implantation de démocraties libérales où l'économie de marché, souvent dépendante des États-Unis, dominerait : toutes des mesures qui visaient à enclaver le « castro-communisme ». La réforme agraire qui devait servir de base à la relance économique et permettre une amélioration des conditions de vie échoua cependant, créant plutôt de l'instabilité :

À peine 1 million de familles de paysans latino-américains profiteraient d'une redistribution des terres, délaissant 14 millions de familles démunies [...] Alors que l'objectif était de favoriser l'éclosion de régimes démocratiques, 9 coups

⁴⁹ Traduction libre de : « *La Alianza para el Progreso, lanzada por John F. Kennedy ano [...] obedecerá a esa lógica: evita nuevos estallidos revolucionarios mediante la canalización hipotética de cuantiosos recursos a los países al sur del río Bravo.* »

⁵⁰ Également cité dans mon mémoire de maîtrise (Bois, 2010, p. 9).

d'État eurent lieu les 5 premières années de mise en œuvre du programme contre des présidents civils légitimement élus. (Dabène, 2006, p. 127.)

Du Chili au Brésil, de la Bolivie à l'Argentine en passant par l'Uruguay et le Pérou, c'est tout un continent qui fut marqué par ce que Dabène (2006) appelle des « coups d'État terroristes » (p. 150) dont l'objectif consiste à

réformer toute la société, afin que toute trace de réformisme de gauche soit complètement et définitivement éradiquée. Une idéologie de la sécurité nationale se développ[era], mettant l'accent sur le danger que représentait la gauche pour les valeurs chrétiennes occidentales (p. 151).

L'Amérique latine se radicalise, à droite, comme à gauche (Tableau 1.4). Les oligarchies nationales se crispent, tandis que des guérillas apparaissent ici et là inspirées par la révolution cubaine ou encore carrément financée par le régime castrisme, comme la guérilla sandiniste qui reversa le dictateur Somoza au Nicaragua en 1979.

Tableau 1.4 Dictatures militaires en Amérique latine

Pays	Date du coup d'État	Type de régime renversé	Auteur ou bénéficiaire du coup d'État	Durée du régime autoritaire
Bolivie	1971	Dictature	Colonel Hugo Banzer	11 ans
Chili	1973	Démocratie	Général Augusto Pinochet	17 ans
Uruguay	1973	Démocratie	Junte militaire	11 ans
Pérou	1976	Dictature	Gén. Francisco Morale Bermúdez	5 ans
Argentine	1976	Démocratie	Junte militaire	7 ans
Équateur	1976	Dictature	Junte militaire	3 ans

Source : Dabène, 2006, p. 151; aussi cité dans mon mémoire de maîtrise (Bois, 2010, p. 12).

La chute du Mur de Berlin en 1989, qui suivait le retour à la démocratie pour la plupart des pays d'Amérique latine au début des années 1980, mis Cuba très à mal : « *Between 1989 and 1993, Cuba's economy shrunk 35 to 50 percent; already austere living standards plummeted* » (Pérez-Stable, 1999, p. 174).

On appela cette époque la « période spéciale ». Cuba perdait avec l'URSS son principal client pour l'achat du sucre et son principal fournisseur de pétrole. En fait, avec la chute du Mur de Berlin, Cuba était lâché par ses principaux partenaires économiques :

À la fin des années 1980, Cuba effectuait environ 80 % de son commerce extérieur avec les pays membres du COMECON. Ces pays achetaient 63 % du sucre exporté, 73 % du nickel et 95 % des agrumes. En retour, ils comptaient pour 86 % des importations cubaines, dont 63 % de la nourriture importée, 86 % des matières premières, 98 % du pétrole, 80 % de la machinerie et 57 % des produits chimiques (Nadeau, 2005, p. 8).

Hugo Chavez, le nouveau président du Venezuela, devait par ailleurs prendre momentanément la relève jusqu'à sa mort, qui coïncide avec le début du cycle de la baisse du prix du pétrole. Fidel Castro, malade, diminué, passera la main, en 2006⁵¹, à son « jeune » frère Raúl, qui, à son tour, quitte la présidence en avril 2018. Il demeure tout de même commandant en chef de l'armée cubaine et secrétaire général du PCC. Entre-temps, sa gestion se caractérise par une ouverture progressive du régime qui culmine par l'annonce du rétablissement des relations diplomatiques avec l'« Empire » le 17 décembre 2014.

Le rapprochement historique entre Cuba et les États-Unis brise le socle de l'idéologie castriste, ce mélange d'anti-impérialisme et d'antiaméricanisme, qui légitimait, dans le discours cubain, les restrictions de toute sorte sur l'île :

⁵¹ En 2006, Fidel cède temporairement le pouvoir. Un retrait qui devient définitif le 19 février 2008.

Le nationalisme défensif, le syndrome de la forteresse assiégée ne peuvent plus justifier l'autoritarisme du régime cubain, affirme l'historien Manuel Cuesta Morua, opposant social-démocrate rencontré à La Havane [...]. Derrière cette rupture une autre révolution se profile : la libération de la parole et celle de la mémoire. La révolution de Fidel Castro (1959) a débouché sur un « récit national »⁵².

L'influence de Cuba se mesure encore aujourd'hui avec l'Alliance bolivarienne, mais la révolution mondiale n'est plus à l'ordre du jour. Cuba, sous la gouverne de Raúl Castro et, depuis avril 2018, sous celle de Díaz-Canel, essaie tant bien que mal d'appliquer quelques réformes (intensification du tourisme, appui à de petits commerces privés, libéralisation partielle des produits agricoles, etc.), mais, comme nous le verrons, la vie sous la Révolution impose aux Cubains un système fait à la fois de corruption, de stratégie de contournement et de dépendance aux capitaux envoyés de l'étranger par la famille exilée.

1.5 Les conditions de vie sous la *Revolución*

Un discours crée de la réalité. Ce « récit national » devient palpable lorsque confronté à la réalité « révolutionnaire » vécue par le peuple cubain, lui dont les conditions de vie sont marquées par l'accès à des services de santé gratuits, à l'éducation supérieure – de grands privilèges en Amérique latine –, mais aussi par une lutte quotidienne pour la survie. Toutes ces conditions sont liées à la *Revolución*, elles en incarnent les « signifiés », c'est-à-dire le sens au quotidien.

⁵² Paranagua, P. A. (2015, 27 août). Cuba retrouve la mémoire. *LeMonde.fr*. Récupéré de http://www.lemonde.fr/ameriques/article/2015/08/27/cuba-retrouve-la-memoire_4738518_3222.html#gZPEcRcCkxIptBVg.99

Or la conscience de l'acteur social n'est pas faite que de sens imposés. Il développe toute sorte de stratégies pour mieux se mouvoir dans un monde où les règles implicites l'emportent très souvent sur celles explicites. Vues ainsi,

les significations ne *sont* évidemment pas *ce* que les individus pensent. Elles sont ce moyennant et à partir de quoi les individus sociaux, pouvant participer au faire et au représenter/dire social, pouvant représenter, agir et penser de manière compatible, cohérente, convergente même si elle est conflictuelle (Castoriadis, 1975, p. 528).

Autrement dit, une analyse des significations centrales au sein d'une société doit être mise en rapport avec les différents champs sociaux qui constituent l'espace social, car « ce qui tient une société ensemble, c'est le tenir ensemble de son monde de significations » (Bourdieu, 2001, p. 519). Un espace social abordé comme

un espace multidimensionnel, ensemble ouvert, ensemble de champs relativement autonomes, c'est-à-dire plus ou moins fortement et directement subordonnés, dans leur fonctionnement et leurs transformations, au champ de production économique : à l'intérieur de chacun des sous-espaces, les occupants des positions dominantes et les occupants des positions dominées sont sans cesse engagés dans des luttes de différentes formes (sans pour nécessairement se constituer pour autant en groupes antagonistes) (Bourdieu, 2001, p. 519).

Dans le contexte « révolutionnaire », le champ « dominant » n'est pas celui du « champ économique », mais bien celui du champ politique dominé par le Parti communiste cubain (PCC), qui contrôle à la fois l'État, l'armée, les principaux médias, mais aussi le champ économique. En prenant le contrôle de l'État, le PCC a mis en place « une technologie sociale spécifique : ces gens (les professionnels de l'appareil, les permanents) deviennent des professionnels de la manipulation de la seule situation qui pourraient leur poser des problèmes, c'est-à-dire la confrontation de leurs mandants » (Bourdieu, 2001, p. 519).

Cette technologie sociale bien spécifique a échoué, d'abord, à donner accès à la nourriture de base pour les Cubains, dont le combat quotidien consiste, en un premier

temps, à se procurer des denrées : « Les personnes ont besoin de lutter pour acquérir des produits comme le lait ou la viande. C'est une course contre la montre pour obtenir le peu qu'il y a dans un minimum de temps possible étant donné qu'à midi, plusieurs magasins de l'État sont fermés.⁵³ »

Cette lutte pour la survie quotidienne est assez bien documentée à Cuba :

La réalité cubaine se caractérise par la rareté de l'offre de produits de consommation, du fait d'une économie de pénurie qui transforme l'approvisionnement en biens de base en une épreuve redoutable [...] L'« économie de pénurie » traduit ici une économie dans laquelle la sécurité de l'approvisionnement n'existe pas, l'offre institutionnelle étant insuffisante pour répondre aux besoins. D'autres mécanismes entrent alors en jeu (Cojimar, 2011, p. 65).

Dit autrement, les Cubains sont en situation de survie pour s'alimenter, et s'ils veulent d'abord survivre « physiquement », ils doivent élaborer une panoplie de subterfuges afin de déjouer un système dont l'observation stricte des règles mènerait tout droit à la malnutrition, sinon à la famine. Voilà pourquoi d'« autres mécanismes entrent alors en jeu » :

La limitation du pouvoir d'achat implique donc l'établissement de relations entre les parties concernées. Ce n'est que par le bouche-à-oreille au sein des réseaux familiaux ou amicaux que l'on sait qui vend quoi. Ce phénomène illustre clairement l'impossibilité de séparer l'économique et le social à Cuba. (Cojimar, 2011, p. 65.)

Nous sommes devant une stratégie de « contournement » faite de troques, d'échanges de bons procédés, de réseaux d'informations privilégiées, mais aussi d'arnaques à tous les échelons.

⁵³ Ramírez, M. (2014, 8 octobre). La feria de Ciego de Ávila: ¿Estamos en estado de emergencia?. *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/nacional/feria-Ciego-Avila-emergencia_0_1648035182.html. Traduction libre de : « *Las personas necesitadas luchar por adquirir productos como carne, lácteos o viandas. Es una carrera contra reloj por alcanzar tanto cuanto se pueda y en el menor tiempo posible, pues al mediodía muchos lugares estatales cierran la venta.* »

Ce système d'arnaqes a un nom : le *sociolismo* (*socio* veut dire, en espagnol, « associé »). Il s'agit d'un réseau de contacts et de pratiques au sein même de l'appareil d'État. Il touche autant le boucher des magasins d'État, qui « oublie » quelques dizaines de grammes de viande par-ci par-là, que le magasinier qui prend une « commission » de quelques millilitres sur l'huile de cuisson pour alimenter tout un réseau informel d'achat et de vente de nourriture.

Le *sociolismo* était loin d'être un avatar de la Révolution cubaine, il était l'un de ses organes centraux et demeurait indispensable à son fonctionnement. Les autres formes d'arrangement observées aux niveaux inférieurs de l'échelle sociale s'inséraient également dans des échanges plus larges permettant au régime politique de se perpétuer (Bloch, 2011, p. 32).

Le régime s'accommode de ses activités parce qu'elles demeurent intégrées à la *Revolución*, obéissant ainsi à une règle d'or : « *tout en dedans, rien en dehors* ». Cette marge de manœuvre a aussi un prix : une soumission publique au régime. « Tous cherchaient à rendre leurs pratiques plus tolérables en donnant dans la surenchère : appui verbal sans faille à la politique d'émulation. Fidélité au chef à toute épreuve. » (Bloch, 2011, p. 31.)

Le régime cubain est caractérisé par des cycles d'ouverture et de fermeture, de tolérance et d'intolérance, de répression et de permissivité. Il n'est pas toujours facile, pour les Cubains, de « lire » la conjoncture, parce que les frontières de ce qui est permis et ce qui ne l'est pas apparaissent très souvent opaques pour ceux qui ne maîtrisent pas les codes. Les frontières des *paramètres*, concepts centraux de la *Revolución*, sont en constante mouvance. C'est un défi permanent pour la population, en particulier pour les intellectuels et les artistes :

En l'absence de liberté d'expression et d'association, les paramètres délimitent les propos qui peuvent *probablement* être tolérés par le régime. Les contraintes et les punitions liées aux paramètres (le *parametrage* ou *parametracion*) sont assez bien connues des artistes, écrivains et intellectuels, mais aussi des bureaucrates culturels, et ce pour des raisons évidentes : *ils œuvrent dans le*

domaine de la représentation [je souligne], de l'imaginaire, des valeurs et de l'idéologie, et sont susceptibles de s'y heurter quotidiennement. (Grenier, 2011, p. 150.)

Grenier (2011) distingue deux types de paramètres. Les limites fixées par les paramètres de la première catégorie sont en théorie infranchissables, incontestables, non négociables, parce qu'elles plongent au cœur du politique cubain, soit la légitimité même de la *Revolución*. Fidel lui-même avait défini ce paramètre comme, nous l'avons vu plus tôt, pour les artistes et les écrivains. Ces paramètres « primaires » fixent une ligne rouge politique au-delà de laquelle votre billet n'est plus valide, du moins jusqu'à tout récemment. Ils reposent sur trois dogmes :

la *Revolución* est un processus sans fin, un mouvement avec une direction, et non un processus clos appartenant à l'histoire; la *Revolución* est Fidel Castro (et Raúl) et *vice versa*; et la *Revolución* est en principe unitaire, tout ce qui fomenté la division est contre-révolutionnaire (Grenier, 2011, p. 150-151).

La seconde catégorie de paramètres permet une critique du fonctionnement de la *Revolución*. Comme il s'agit d'un processus inachevé et évolutif, il est « normal » que des ajustements deviennent nécessaires, d'autant plus que l'« Empire » poursuit ou poursuivait son travail de sape depuis l'installation d'une société communiste à 160 kilomètres de ses côtes.

Les paramètres secondaires délimitent les frontières de la participation politique à l'intérieur du système. Ils déterminent ce qui peut être exprimé « dans » la *Revolución*. Faits de règles explicites ou implicites, ils sont une source permanente d'incertitude parce que les règles implicites ne sont pas toujours intelligibles, tandis que les règles explicites peuvent changer sans préavis. (Grenier, 2011, p. 153.)

Autrement dit, les paramètres de cette seconde catégorie permettraient une forme de « subordination négociée », dont les termes sont soumis à des conjonctures en éternelle mouvance. Ma recherche a montré – comme nous le verrons plus loin – que

plusieurs blogueurs et journalistes jouent constamment avec les limites de ce second paramètre, tandis que d'autres ont carrément franchi la ligne rouge.

L'idée d'une capacité d'adaptation du régime, parfois exceptionnelle, qui pourrait en partie expliquer sa durabilité, est décrite par Geoffray (2012) à travers le concept de *plasticité* : « Dans le cas du régime cubain, on ne peut comprendre son maintien après l'effondrement de l'URSS sans s'interroger sur le fonctionnement concret des mécanismes de la domination politique et sur ce qui en fait la *plasticité*. » (Geoffray, 2012, p. 20.) La *plasticité* du régime lui permettrait parfois de céder, de prendre une nouvelle forme, d'intégrer certaines demandes, sans pour autant rompre avec la *Revolución*.

Geoffray reprend en partie l'idée d'une « *subordination négociée* » en étudiant trois « collectifs⁵⁴ » d'artistes et d'intellectuels dont l'expression est de l'ordre, nous dit-elle, du « culturel ». On note cependant chez Geoffray l'absence de définition claire de ce qui est « politique » et de ce qui est de l'ordre du « culturel ». On croit comprendre que tout ce qui comporte une sorte de « performance » ou de création artistique demeure de l'ordre du culturel, c'est-à-dire que les critiques qui s'expriment demeurent « dans » la *Revolución*, sous couvert d'« expression artistique », d'autant plus que ces collectifs sont intégrés à des institutions de l'État. Les collectifs ne s'opposent donc pas à la « *Revolución* ». Ils y adhèrent. Ils la discutent. Ils la critiquent. Ils entendent la perfectionner.

Geoffray effectue des allers-retours « micro/macro », portant sur un mode de relation marqué par la négociation, le conflit, la « plasticité » du régime cubain, le tout se déroulant sur fond de normes fluctuantes, redessinant en permanence les frontières du paradigme révolutionnaire du « tout en dedans, rien en dehors ». Un dialogue qui évolue, selon Geoffray, dans un espace de contestation : « Il y a contestation quand il

⁵⁴ Trois organisations : un groupe de musiciens et un chanteur hip-hop, un groupe de poètes performeurs, Omni Zona Franca et Catédra Haydée Santamaria, issus du monde universitaire.

y a controverse, donc quand il y a un espace commun d'interaction, de débat, de discussion, même si cette espace peut aussi être le lieu d'affrontements. » (Geoffray, 2012, p. 8.) Geoffray oublie cependant de préciser quels sont ces espaces, et comment ces occupants y évoluent concrètement.

Geoffray (2012) démontre aussi l'importance de la « prégnance de l'utopie révolutionnaire » (p. 9). Dit autrement, les collectifs dont il est question veulent toujours y croire à cet homme nouveau issu de l'utopie révolutionnaire. Bref, si le régime tient toujours, avance l'auteure, ce n'est pas seulement en raison de l'éducation et des soins de santé accessibles à tous ou à la répression : il existe bel et bien, à Cuba, une adhésion négociable au « paradigme révolutionnaire ».

L'auteure est vite rattrapée, comme Grenier (2011) précédemment, par *le* politique. L'approche que j'entends privilégier dans cette recherche est non pas

la politique au sens habituel du terme (l'art de gouverner, les relations entre les institutions et les partis, les élections, etc.), mais considère le politique comme tout ce qui a un rapport à la vie de la cité et aux affaires publiques. [...] *Le* politique est donc entendu comme étant ici étroitement relié aux expériences sociales des individus. (Jouët et Rieffel, 2013, p. 12.)

Certains blogueurs ont franchi depuis longtemps la ligne rouge, celle fixée par le premier paramètre (Grenier, 2011), et ils s'attaquent directement au pouvoir non pas de l'étranger, mais bel et bien du « *dedans* ». Geoffray (2012), d'ailleurs, en prend acte dans le dernier chapitre de sa thèse :

La plupart des blogueurs, comme les opposants, appellent à un renversement de la situation politique, à la mise à bas d'un système jugé répressif politiquement, inefficace économiquement, et de moins en juste socialement. Ils rejettent le modèle socialiste et disent souhaiter la construction d'une démocratie libérale et sociale-démocrate, sur le modèle européen. Les blogueurs construisent donc une position antagoniste vis-à-vis de l'État cubain (p. 262).

CHAPITRE II

LE CADRE THÉORIQUE

L'homme qui parle pose un sens; c'est sa manière verbale d'œuvrer.

Paul Ricœur (1995, p. 33)

Ce qui précède nous permet de saisir qu'il y a des changements importants qui s'opèrent à Cuba. Des changements qui se situent dans un contexte marqué à la fois par l'histoire, les relations internationales, en particulier les relations avec le puissant voisin américain, et une jeunesse qui n'a connu que la *Revolución* et ses restrictions, alors que l'usage d'Internet, bien que restreint, ne peut aller qu'en augmentant. Une démarche qui veut que

[l]orsqu'on étudie des opinions, des *représentations* [je souligne] ou des pratiques[, il faut] éviter de les étudier pour elles-mêmes, comme si elles tombaient du ciel, les restituer dans leur contexte historique, tenter de saisir leur genèse et leurs fonctions, montrer comment elles sont liées à des positions sociales, à des rapports de force et à des intérêts spécifiques. (Quivy et Van Campenhoudt, 2006, p. 82.)

Bref, il s'agit d'éviter le piège de s'enfermer dans un discours qui se suffit à lui-même et dont l'émergence serait due au hasard. Un discours est toujours construit par les humains, dans un contexte historique déterminé dont il est le produit.

L'établissement d'un cadre théorique représente, après la problématique, un travail de conceptualisation avant tout qui « constitue une création abstraite qui vise à rendre

compte du réel. À cet effet, elle ne retient pas tous les aspects de la réalité concernée » (Quivy et Van Campenhoudt, 2006, p. 115.). Il s'agit d'abord de déterminer les dimensions du concept pour ensuite élaborer les indicateurs qui nous aideront, tant soit peu, à interroger la réalité. On essaie en fait de découper plus finement la réalité, sachant qu'en bonne partie, elle continuera tout de même pour l'essentiel à nous échapper.

Les changements politiques à Cuba peuvent être saisis partiellement à travers la sphère médiatique cubaine, où s'affrontent des représentations sur le sens à donner à ce qui constitue le ciment même de la société cubaine, c'est-à-dire la *Revolución*, qui agit en tant que « signification centrale » ou religieuse. Le tout se déroule dans une conjoncture où le régime cubain a renoué avec les États-Unis – même si l'administration Trump montre moins d'enthousiasme sur le sujet que celle d'Obama –, dont l'embargo permet au régime de justifier les restrictions à la fois des libertés comme du peu d'accès aux biens et aux denrées essentiels.

De plus, au nom de la *Revolución*, les contestations étaient et sont toujours restreintes, pour ne pas dire interdites. C'est toujours la posture du « communisme de guerre » pour qui « toute opposition de l'intérieur [est] vouée à apparaître comme collusion avec l'ennemi. [Cette posture] renforce la militarisation qu'elle combat en renforçant l'unanimité du “nous” assiégé qui prédispose à l'obéissance militaire » (Bourdieu, 2001, p. 257).

Or les frontières bougent. La *Revolución* est non seulement contestée dans son fonctionnement, mais elle est aussi radicalement remise en question et ses figures historiques attaquées, non pas seulement par les « ultras » de Miami, ces exilés fanatiques, mais bel et bien de l'intérieur, à quelques pâtés de maisons de la Place de la *Revolución*.

Le défi de ce second chapitre consiste en fait à élaborer les deux facettes que comporte une théorie à travers la conception d'un « système plus ou moins sophistiqué de concepts hiérarchisés [...] et une manière spécifique d'interroger les phénomènes sociaux » (Bourdieu, 2001, p.95), gardant comme arrière-plan la situation actuelle à Cuba en tant que résultat d'un développement historique singulier, tel que je l'ai montré dans la problématique.

2.1 La théorie des champs : les principaux concepts à l'œuvre

Les principales représentations en lutte au sein la sphère médiatique cubaine seront interrogées, comme nous l'avons vu, à partir de la théorie des champs de Pierre Bourdieu. La boîte à outils théorique sera composée des concepts que j'ai abordés au chapitre précédent, mais qui demandent maintenant à être définis plus précisément.

La sphère numérique cubaine est vue comme un *champ*, cela veut dire qu'elle sera abordée

[à] la fois comme un champ de forces, dont la nécessité s'impose aux agents qui s'y trouvent engagés, et comme un champ de luttes à l'intérieur duquel les agents s'affrontent, avec des moyens et des fins différenciés selon leur position dans la structure du champ de force contribuant ainsi à en conserver ou à en transformer la structure (Bourdieu, 1994, p. 95.)

Ce champ possède les caractéristiques d'un microcosme doué d'une relative autonomie. Autrement dit, je postule que les tensions sociales qui traversent l'espace social cubain (macrocosme) agissent aussi au sein du champ médiatique numérique cubain (microcosme).

L'inégalité des positions nourrit la lutte au sein des champs, comme c'est le cas dans la sphère médiatique cubaine, compte tenu de la position hégémonique des médias liés à l'appareil étatique.

Cette lutte au sein du champ – ou ce jeu – a pour objet de conquérir ce que Bourdieu appelle le *capital symbolique*, c'est-à-dire ce qui procure le pouvoir « de faire voir et de faire croire, de prédire et de prescrire, de faire connaître et de faire reconnaître » (Bourdieu, 2001, p. 224).

Plus précisément, le *pouvoir symbolique*

procure les moyens de faire en faisant croire que l'on peut faire ce qu'on dit, en faisant connaître et reconnaître des principes de vision et de division du monde social qui, comme les mots d'ordre, produisent leur propre vérification en produisant des groupes, et, par là, un ordre social (Bourdieu, 2001, p. 239).

Le pouvoir symbolique est ainsi producteur de sens, mais aussi de réalité. Il fait la réalité. Il la nomme, lui donne un sens, et ce sens fait consensus... par la « force » des choses.

Je postule implicitement, par ce choix épistémologique, que les représentations dominantes qui ont servi à ériger la Révolution en tant que « fiction » – avec des effets bien concrets sur le plan sociopolitique – ont participé aussi à la création de l'ordre révolutionnaire sur l'île. En qualifiant la Révolution de « fiction », j'indique qu'elle constitue une construction, qu'elle fait appel à l'imaginaire qu'elle nourrit justement de représentations, c'est-à-dire de significations, de consignes qui circulent dans l'espace social et, en particulier, dans la sphère médiatique.

Les pratiques qui seront identifiées au sein du champ pour l'obtention de ce pouvoir de construire en somme la fiction du monde, doivent « être envisagées comme le produit d'une rencontre en un *habitus* et un *champ*, mutuellement “compatibles” ou “conformes” à un degré variable » (Bourdieu, 2001, p. 30). Voilà pourquoi je ferai référence assez fréquemment aux rapports qui s'établissent entre la structure interne de l'acteur (l'*habitus*) et son rapport à la structure externe (le champ).

Plus précisément, les *habitus* sont définis comme « des principes générateurs de pratiques distinctes et distinctives [...]. Ils font des différences entre ce qui est bon et ce qui est mauvais, entre ce qui est bien et ce qui est mal, entre ce qui est distingué et ce qui est vulgaire » (Bourdieu, 1994, p. 23). En fait, les *habitus* agissent comme des outils de décodage, d'interprétation, qui guident l'acteur social dans ses choix politiques, comme ses choix de vêtement ou encore les endroits où il passe ses vacances. L'*habitus* des individus constitue ce fond social, culturel, historique qui unit et divise à la fois. Il permet le décodage du monde social par les acteurs en leur indiquant « la loi de leur direction et de leur mouvement, le principe de la “vocation” qui les oriente vers telle institution ou telle discipline » (Bourdieu, 1994, p. 46). Plus précisément, l'*habitus* crée, chez les acteurs sociaux, des « dispositions ».

La conquête du capital symbolique au sein d'un champ s'obtient à travers une forme de guerre dont l'intensité est variable. C'est particulièrement vrai dans le contexte de la sphère médiatique plurielle qui apparaît à Cuba. Cette lutte carbure à la *violence symbolique* « qui ne peut être exercée que par celui qui l'exerce et subie par celui qui la subit que sous une forme telle qu'elle soit méconnue en tant que telle, c'est-à-dire reconnue comme légitime » (Bourdieu, 2001, p. 347). La violence symbolique constitue une forme de contrainte, de micro pouvoir, qui traverse l'espace social, qui se terre au cœur de l'institution, de la gestion de l'entreprise, du système éducatif, qui « implique une certaine forme d'objectivisation où les diplômes et les qualifications formellement définies finissent par constituer un mécanisme qui engendre et maintient des inégalités, rendant de ce fait inutile le recours à la force déclarée » (Thompson, dans Bourdieu, 2001, p. 42). La violence symbolique s'immisce dans les recoins de la vie sociale, là où la loi est absente ou encore inefficace. La répression pure et simple ne doit intervenir que lorsque l'usage de la violence symbolique s'avère inefficace.

La violence symbolique participe au maintien de l'ordre, à sa reproduction ou encore tente d'imposer un contre-discours, une contre-vérité. C'est parfois l'arme des plus faibles. Le champ est le théâtre d'une guerre symbolique qui ne vise rien de moins que « la production du sens commun ou, plus précisément, [...] le monopole de la *nomination* légitime comme imposition officielle – c'est-à-dire explicite et publique » (Bourdieu, 2001, p. 307).

Cette lutte symbolique évolue au sein d'un champ, dont la caractéristique de base est d'être public, nous rappelle Bourdieu dans la citation précédente. En d'autres mots, les affrontements sémiotiques ont besoin d'un espace relativement accessible, situé hors de la sphère privée, un espace qui unit les acteurs qui ont décidé de participer au « jeu ». Ce jeu engendre à son tour une guerre à l'intensité variable, nourrie par les divisions qui traversent le champ, et on comprend que les « unions » comme les « divisions » au sein du champ en question fluctuent en fonction de l'état des rapports de force qui le traversent.

Les acteurs sociaux, visibles les uns aux autres, se retrouvent dans une forme d'obligation de nourrir symboliquement le champ en question, particulièrement quand il s'agit du champ médiatique : « *It is now a truism of political science that politics is fundamentally mediated, so the picture of politics that media circulate is not "just another" narrative: it underwrites contemporary politics, spaces of appearance* » (Couldry, 2012, p. 24). Nous sommes au cœur du politique lorsque nous abordons le champ médiatique.

Les représentations en tant que construction symbolique de sens constituent justement le support qui permet aux significations d'être confrontées les unes aux autres. Voilà pourquoi je définirai plus profondément, dans les lignes qui suivent, ce que nous entendons par le concept de *représentation*.

2.2 Le pouvoir de la représentation

Le concept de *représentation* est au cœur de la sociologie. Durkheim a été un des premiers à souligner le danger qu'il y a à confondre la représentation de la réalité avec la réalité elle-même : « Les représentations ont avant tout pour fonction d'exprimer une réalité qu'elles ne font pas » (Durkheim, cité dans Dantier, 2003, p. 12). Dit autrement, les représentations ne font pas le monde, même si elles y participent.

Les représentations possèdent également une utilité indéniable, voire fondamentale : elles servent à décoder le monde social, un monde où nous naissons avec le statut d'étranger.

Ce processus de construction génère un monde à la fois objectivé et intériorisé : nous faisons nôtre le monde objectivé que nous trouvons à notre naissance, les espaces, les objets, les institutions, les règles, le langage, etc., qui constituent autant d'éléments contraignants et structurants de nos actions. Simultanément, nous l'intériorisons sous la forme de perceptions, de connaissances, de représentations qui nous permettent d'agir. La réalité objectivée et la réalité subjectivée se génèrent l'une l'autre. (Danic, 2006, p. 30.)

La récurrence du lien qu'on établit entre la structure objective et la structure interne de l'acteur est à nouveau présente. Techniquement, pour Hall (1997), le lien entre l'individu singulier et la société dans laquelle il évolue passe par deux systèmes de représentation. L'un est de l'ordre du système linguistique, qui investit les symboles de sens, et l'autre permet de faire le lien avec le système symbolique de la société :

At the heart of the meaning process in culture, then, are two related "systems of representation". The first enables us to give meaning to the world by constructing a set of correspondences or a chain of equivalences between things – people, objects, events, abstract ideas, etc. – and our system of concepts, our conceptual maps. The second depends on constructing a set of correspondences between our conceptual map and a set of signs, arranged or organized into various languages which stand for or represent those concepts.

The relation between “things”, concepts and signs lies at the heart of the production of meaning in language. The process which links these three elements together is what we call “representation”. (Hall, 1997, p. 5.)

Les représentations ont pour d'autres un pouvoir d'imitation. C'est le cas d'Arendt (1983) : « L'élément d'imitation réside non seulement dans l'art de l'acteur mais aussi, comme Aristote le dit justement, dans la composition ou l'écriture de la pièce, dans la mesure du moins où le drame ne s'épanouit que *lorsqu'il est représenté* [je souligne] sur le théâtre. » (p. 245.)

La pratique sociale de produire des représentations semble être évacuée, ou du moins négligée, dans ces définitions d'ordre pragmatique. Il faut en effet aborder les représentations comme une série de codes donnant accès à la compréhension du monde social, nous permettant entre autres de nous arrêter au feu rouge parce que nous en comprenons la signification. Les représentations aident l'acteur à se diriger sur la scène sociale, à faire les liens entre les concepts, à développer ses « cartes conceptuelles », mais c'est aussi ce même acteur qui produit ces représentations :

It is social actors who use the conceptual systems of their culture and the linguistic and other representational systems to construct meaning, to make the world meaningful and to communicate about that world meaningfully to others. (Hall, 1997, p. 11.)

C'est la dernière partie de la citation de Hall qui constitue l'élément essentiel à saisir : la signification se construit en communication avec les autres. Nous sommes une fois de plus de plain-pied dans le politique, c'est-à-dire dans l'échange avec l'autre, dans un espace commun, donc public. Car si c'est bel bien l'acteur qui construit son système symbolique, en contact avec l'autre, pour se faire comprendre par l'autre et se mouvoir dans le monde social, nous devons du même souffle admettre, que sans l'autre – que ce soit dans un lien d'opposition ou de collaboration –, il n'y a pas de sens qui puisse être construit, confronté, contesté, mis en compétition. Voilà pourquoi les représentations constituent – au-delà des éléments linguistiques qui les composent

et de leur fonctionnement technique – les véhicules porteurs des significations générées par l'action des acteurs sociaux sur le monde, un monde marqué aussi par les écarts entre les acteurs. « C'est en tant qu'instruments structurés et structurants de communication et de connaissance que les "systèmes symboliques" remplissent leur fonction politique d'instruments d'imposition ou de légitimation de la domination », rappelle Bourdieu (2001, p. 206).

Vues depuis cette perspective, les représentations colorent la vie politique marquée par l'inégalité des acteurs sociaux. Elles véhiculent des « vérités », en triturent d'autres, vérités qu'elles fabriquent elles-mêmes par évocations lancées sur la place publique. Elles distillent les significations de la vie en société. Elles construisent le monde social à travers une remise en question permanente des sens à donner en tant que reflet – parfois caricaturale – des rapports de force qui traversent l'espace politique : « *If meaning is the result, not of something fixed out there, in nature, but of our social, cultural and linguistic conventions, then meaning can never be finally fixed.* » (Hall, 1997, p. 9.) Les représentations nourrissent en fait ce processus inépuisable que constituent la quête de sens et les luttes de significations avec pour objet le pouvoir de faire croire et d'être autorisé à le faire.

Les représentations se logent ainsi au cœur de l'échafaudage symbolique du monde social en tant que matériel de base à la construction d'une fiction qu'on appellera révolution, nazisme, libéralisme, marxisme, catholicisme, judaïsme, islam... ou thèse de doctorat. Surtout, les représentations produisent du savoir sur le monde social en tant que résultats des luttes de pouvoir : « *Representations are a material site for the exercise of, and struggle over, power. Put most simply, our sense of "what there is" is always the result of social and political struggle, always a site where power has been at work.* » (Couldry, 2012, p. 30.)

En tant que produit de l'action des femmes et des hommes, les représentations ont besoin d'être disséminées, d'être incarnées par des porteurs qui auront conquis, à

travers cette lutte de pouvoir, la légitimité de représenter. Bourdieu (2001) désigne ce processus comme le « cercle originel de la représentation » :

Le représentant existe, parce qu'il représente (action symbolique), que le groupe représenté, symbolisé, existe et qu'il fait exister en retour son représentant comme représentant d'un groupe. [Le représentant] est la cause de ce qui produit son pouvoir, puisque le groupe qui le fait comme investi de pouvoir n'existerait pas [...] s'il n'était pas là pour l'incarner (p. 260).

Cette incarnation du pouvoir symbolique par un acteur social désigné – qui permet l'exercice d'une forme de monopole du capital symbolique – est particulièrement observable en régime autoritaire, où on mesure une tendance à une forte concentration du pouvoir de représenter, créant ainsi ce qu'on désigne dans le langage commun comme un « aura » qui accompagne les « leaders charismatiques ». Il s'agit d'une voie toute tracée menant au fétichisme politique, palpable à travers l'idolâtrie qu'elle engendre pour le représentant, très souvent autoproclamé. « L'idolâtrie politique réside précisément dans le fait que la valeur qui est dans le personnage politique, ce produit de la tête de l'homme, apparaît comme une mystérieuse propriété objective de la personne, un charme, un charisme. » (Bourdieu, 2001, p. 261.)

Or ne nous égarons point. Il faut préciser que celui qui parle produit le discours avec d'autres agents à travers une pratique, mais cet acteur est aussi porté par le discours. Lesdites représentations s'inscrivent en effet dans un temps construit, sociohistorique, dont l'acteur demeure dépendant. Les représentations, toutes subjectives qu'elles soient (ou spirituelles, comme le dit Durkheim, parce qu'intérieures), demeurent cependant révélatrices du monde dans lequel elles se développent. Les représentations du monde ne peuvent porter que sur le monde social, et c'est ce monde que porte le discours qui se nourrit de représentations. C'est ce que croit Foucault, ici repris par Hall (1997) :

It is discourse, not the subjects who speak it, which produces knowledge. Subjects may produce particular texts, but they are operating within the limits of the episteme, the discursive formation, the regime of truth, of a particular period and culture. Indeed, this is one of Foucault's most radical propositions: the "subject" is produced within discourse. This subject of discourse cannot be outside discourse because it must be subjected to discourse (p. 39).

L'idée n'est pas de savoir si les représentations sont bonnes, mauvaises, exactes, ou si l'acteur se trompe. Les représentations sont de toute façon incapables de décrire parfaitement le monde. Le défi consiste plutôt à saisir ce que les représentations, en tant que constructions symboliques, nous apprennent sur le monde social dans lequel elles se développent et qu'elles ont contribué à développer.

Les productions symboliques doivent donc leur propriété les plus spécifiques aux conditions sociales de leur production et, plus précisément, à la position du producteur dans le champ de production qui commande à la fois, et par des médiations différentes, l'intérêt expressif, la forme et la force de la censure qui lui est imposée et la compétence qui permet de satisfaire cet intérêt dans la limite de ces contraintes. (Bourdieu, 2001, p. 345.)

C'est en fait toute l'idée que le pouvoir génère du savoir à travers les luttes qu'il provoque pour imposer une ou des significations qui portent ultimement sur la légitimité, ou non, de l'ordre établi dans l'espace social.

Toute tentative pour instituer une nouvelle division doit en effet compter avec la résistance de ceux qui, occupant la position dominante dans l'espace ainsi divisé, ont intérêt à la perpétuation d'un rapport doxique au monde social qui porte à accepter comme naturelles les divisions établies. (Bourdieu, 2001, p. 19.)

La lutte de représentations peut donc être abordée comme une compétition pour définir ce qu'est le sens commun et, ultimement, ce qui est véridique ou non. On peut ainsi non seulement contester l'ordre symbolique à travers de nouvelles représentations, mais aussi s'en servir en tant qu'outils de production d'un nouveau discours dont le but consiste à « produire un nouveau sens commun et [à] y faire

entrer, investies de la légitimité que confèrent la manifestation publique et la reconnaissance collective, les pratiques et les expériences jusque-là tacites ou refoulées de tout un groupe » (Bourdieu, 2001, p. 189).

De nouvelles représentations donc, qui en voulant instaurer un ordre nouveau ou restaurer un ordre ancien, unissent, dans un discours, de nouvelles significations portées par de nouveaux acteurs, qui provoqueront simultanément de nouvelles divisions et de nouvelles luttes.

2.3 La parole publique est action sur le monde

Si Bourdieu fournit des outils simplifiés qui permettent de décrire et de saisir en partie les rapports de force symboliques liés aux positions sociales des acteurs dans le champ médiatique en général, il y manque l'idée d'un dépassement, nécessairement chargé d'utopie. Il y manque en fait l'essence de ce qui fait évoluer les personnes au sein du champ.

En d'autres mots, on ne peut réduire, même en régime autoritaire, les luttes sémiotiques au sein d'un microcosme pourvu d'une relative autonomie à des affrontements entre agents en quête de positions plus avantageuses et d'avantages associées à ces positions. Surtout pas dans le contexte cubain, où l'histoire regorge de lutte au nom de la liberté et de l'indépendance, les deux concepts se confondant l'un et l'autre, la liberté passant d'abord par l'indépendance de l'Espagne et, ensuite, par une lutte pour l'indépendance vis-à-vis du puissant voisin américain, qui incarne, pour compliquer la situation géopolitique, la première puissance économique et militaire au monde.

Au-delà de la description et de l'analyse que la théorie des champs nous permet de faire des luttes menées au sein des microcosmes composant l'univers social, j'é mets

l'hypothèse qu'il existe une quête des acteurs sociaux justifiant ces luttes, une quête plus ou moins consciente, qui surgit au détour des mots qui nourrissent les représentations des uns et des autres, une quête qui est celle de la liberté.

La liberté n'est jamais loin du discours, peu importe le « signifié » qu'on accole à cette notion. « La parole a une fonction émancipatoire. Elle n'a pas qu'une fonction représentationnelle, elle a également des fonctions d'ordre interactionnel et culturel, "où l'enjeu majeur est la construction d'un Nous" », écrit Amorim (cité dans Paillé, 2013, p. 113). Sans compter que la parole qui énonce, dénonce et évoque n'a jamais de valeur en soi, mais qu'elle trouve plutôt sa force dans l'environnement social dans lequel elle évolue :

C'est dans la constitution et l'affirmation d'un je discursif et dans sa capacité de subjectivation du monde que peuvent naître les paroles qui déconstruisent les carcans des récits publics, les figures convenues et les discours imposés, les canevas prêts à l'emploi et les programmations institutionnalisées. (Delory-Momberger et Niewiadomski, cités dans Paillé, 2013, p. 113-114.)

La liberté constitue donc un concept complexe, difficile à saisir, à penser même, avertit Arendt (1972). Elle est comme un trésor que l'humanité aurait perdu en cours de route et qu'on retrouve sous différentes formes dans la pensée moderne : « Le nom en Amérique était "bonheur public", et ce nom avec ses harmoniques de "vertu" et de "gloire" ne nous est guère plus intelligible que son équivalent français "liberté publique" » (Arendt, 1972, p. 13-14). On pourrait y ajouter les visages cubains donnés à la liberté que sont « l'indépendance », la « justice sociale », la santé et l'éducation pour tous.

Faisant référence spécifiquement au poète René Char et à son expérience de quatre ans au sein de la Résistance en France lors de la guerre 1939-1945, Arendt (1972) écrit :

Dans cette nudité, dépouillée de tous les masques [...] par ce qu'ils étaient devenus des « challengers », qu'ils avaient pris l'initiative en main et par conséquent, sans le savoir ni même le remarquer, avaient commencé à créer cet espace public entre eux où la liberté pouvait apparaître. (p. 13.)

Autrement dit, il serait réducteur d'aborder l'acteur social uniquement à travers une poursuite d'intérêt matériel ou politique. L'exemple de René Char et de ses compagnons de la Libération nous montre qu'au-delà de la lutte à la barbarie sans nom des nazis, il y avait une « quête », chargée d'utopie, c'est-à-dire qui s'inscrivait dans un devenir au-delà de la « rationalité », qu'on peut associer au « Royaume des cieux » chez le chrétien. « La liberté n'est pas plus constatable pour le sens interne et à l'intérieur du champ de l'expérience interne qu'elle ne l'est aux sens par lesquels nous connaissons et nous comprenons le monde », ajoute Arendt (1972, p. 187) en s'inspirant de Kant.

Cette « utopie », nous pouvons l'envisager à la manière de Paul Ricœur (1997), c'est-à-dire comme un projet en construction, comme « une promesse non encore tenue » de la *Revolución* : « L'utopie est toujours en voie de réalisation. L'idéologie, au contraire, n'a pas à être réalisée, puisqu'elle est la légitimation de ce qui est [...]. Les idéologies sont plutôt dirigées vers le passé, là où les utopies sont orientées vers le futur. » (Ricœur, 1997, p. 359.)

Arendt (1972) nous ramène donc au cœur de cette pensée lorsqu'elle écrit que « la raison d'être de la politique est la liberté et son champ d'expérience est l'action » (p. 190). Premier constat, donc, la liberté représente justement cet horizon de toute organisation politique, la promesse non encore tenue. Bref, la liberté devrait constituer le « nord magnétique » de toute structure sociale. Nous sommes devant un horizon éthique, utopique et subjectif.

La liberté consiste également en une construction de l'acteur social en interaction avec l'autre : une construction sans fin, produite par les acteurs sociaux, une

construction érigée par les outils fondamentaux que constituent la parole et l'action, mais en public. « L'homme ne saurait rien de la liberté intérieure s'il n'avait d'abord expérimenté une liberté qui soit tangible dans le monde [...] un monde politiquement organisé, en d'autres termes, où chacun des hommes libres pût s'insérer par *la parole* et par *l'action* [je souligne]. » (Arendt, 1972, p. 190.) Arendt montre en fait que la liberté est d'abord politique, parce que « tangible dans le monde », et que cette liberté s'exerce par la parole et l'action. Le corollaire de cette affirmation est que toute restriction imposée à la parole comme à l'action doit être vue comme des atteintes à la liberté. Voilà pourquoi l'exemple de Char et de ses compagnons de fortune parle par lui-même : la parole et l'action étaient au cœur de la Résistance, qui puisait son carburant dans la quête de liberté volée, tout comme la parole et l'action qui constituaient le cœur de l'activité de *guérilla* des *barbudos* de la *Sierra Maestra* cubaine.

Arendt (1972) précise que les communautés gouvernées de manière despotique éliminent pour ainsi dire l'aspect public de la liberté, obligeant les acteurs sociaux à un repli dans la sphère privée : « Un État où il n'y a pas de communications entre les citoyens et où chaque homme ne pense que ses propres pensées est par définition une tyrannie. » (p. 213.)

La liberté, insiste Arendt, a aussi besoin d'un lieu où apparaître, un espace où elle peut se déployer, être visible à tous. En bref, une scène où elle se représente :

Nous comprenons le politique au sens des polis, sa fin ou raison d'être serait d'établir et de conserver dans l'existence un espace où la liberté comme virtuosité puisse apparaître. Tel est le domaine où la liberté est une réalité du monde, tangible en paroles qu'on peut entendre, en acte qu'on peut voir, en événements dont on parle dont on se souvient et que l'on transforme en histoires avant de les incorporer dans l'histoire du monde. *Tout ce qui arrive sur cette scène est, par définition, politique* [je souligne]. (p. 201.)

Ce lieu public – cet espace où la liberté devient un « possible » – est l'aire où la liberté se matérialise en paroles et en actes sur une scène qui parle du « nous », rendant les acteurs visibles les uns aux autres, dans l'action. Voilà pourquoi cette scène est au cœur du politique.

La sphère médiatique cubaine sera donc aussi abordée, s'appuyant sur Arendt, dans sa forme idéalisée et utopique, comme un espace d'action et de paroles « où la liberté comme virtuosité peut apparaître ». Il s'agit d'introduire un premier niveau d'analyse, où les journalistes-blogueurs seront vus en relation avec la production de représentations de ce qu'est et devrait être la liberté car produire des représentations du monde, c'est-à-dire donner du « sens » à la vie sociale, constitue un acte de liberté.

Je serai plus précis cependant : la parole et l'action n'ont pas à être totalement séparés, puisque la parole agit sur le monde. Il y a là plutôt complémentarité, puisque les deux se complètent et se renforcent dans un lien dialectique.

La parole a en effet cette « capacité de faire exister à l'état explicite, de publier, de rendre public. [Elle] représente un formidable pouvoir social, celui de faire les groupes en faisant *le sens commun*, le consensus explicite de tout le groupe » (Bourdieu, 2001, p. 303). Autrement dit, « parler » publiquement constitue une action sur et dans le monde.

Dans le contexte cubain, la parole a toujours joué un rôle essentiel, qu'on pense, entre autres, à ces discours de Fidel Castro, sur la *Plaza de la Revolución* à La Havane, qui pouvaient durer plusieurs heures. Sans compter les efforts décrits plus haut pour imposer à la presse le discours révolutionnaire comme seul et unique horizon de sens à donner au monde social cubain.

2.4 L'institutionnalisation des significations

La parole nourrit les représentations de symboles et de mots. « Être dans la langue, c'est accepté d'être dans la signification », dit Castoriadis (1975, p. 507) en écho à Ricœur, que je citais plus tôt. Ce sont ces significations, produites par les représentations, qui entrent dans un conflit sans fin.

Une signification est indéfiniment déterminable (et cet « indéfiniment » est évidemment essentiel) sans que cela veuille dire qu'elle est déterminée [...]. Mais ces déterminations ne l'épuisent, par principe, jamais. Plus même, elles peuvent obliger et en fait obligent toujours à revenir sur « un quelque chose » du départ et conduire à le poser comme « un autre quelque chose », bouleversant par là même ou pour ce faire les relations moyennant lesquelles la première détermination avait été faite. (Castoriadis, 1975, p. 502.)

Castoriadis prend acte, ici, que la lutte symbolique traverse en permanence l'espace social et que de nouveaux sens peuvent investir des significations anciennes. Bourdieu (2001) prend le relais en précisant que l'objet de cette lutte « sans fin » – objet tout à fait applicable à l'échelle de la sphère médiatique cubaine – vise « à conserver ou de transformer le monde social en conservant ou en transformant les catégories de perception du monde » (p. 303). Une lutte, donc, de pouvoir symbolique qui ultimement vise à faire croire et faire reconnaître le monde à travers les divisions que ce même monde recèle.

La sphère médiatique cubaine a aussi besoin, pour être comprise, d'être située par rapport aux autres champs de l'espace social cubain. « *The space of social is not unitary but differentiated into multiple fields of competition.* » (Couldry, 2012, p. 136.) J'aborderai ainsi la sphère médiatique cubaine – pour revenir à Bourdieu – comme un champ subordonné au champ politique cubain, avec une relative autonomie. Un champ, qui du point de vue de la constitution cubaine, appartient entièrement à l'État cubain. Un champ qui constitue un espace où s'exerce le pouvoir symbolique. Un champ où la *Revolución* possède pourtant, du moins officiellement,

le monopole du pouvoir symbolique, monopole de plus en plus contesté. Le pouvoir symbolique est vu

comme pouvoir de constituer le donné par l'énonciation, de faire voir et de faire croire, de confirmer ou de transformer la vision du monde et, par-là, l'action sur le monde, donc le monde[. Le] pouvoir quasi magique qui permet d'obtenir l'équivalent de ce qui est obtenu par la force (physique ou économique), grâce à l'effet spécifique de mobilisation, ne s'exerce que s'il est *reconnu* c'est-à-dire méconnu comme arbitraire [...]. Le pouvoir symbolique, pouvoir subordonné est une forme transformée, c'est-à-dire méconnaissable, transfigurée et légitimée, des autres formes de pouvoir. Il agit en occultant les rapports de domination et de violence. (Bourdieu, 2001, p. 210.)

Ce pouvoir, je l'aborderai aussi à la manière de Foucault, c'est-à-dire un pouvoir qui dévoile, qui construit une « vérité », dont on doit tirer des enseignements :

Il faut cesser de toujours décrire les effets de pouvoir en termes négatifs : il « exclut », il « réprime », il « refoule », il « censure », il « abstrait », il « masque », il « cache ». En fait le pouvoir produit; il produit du réel; il produit des domaines d'objets et des rituels de vérité. L'individu et la connaissance qu'on peut en prendre relèvent de cette production. (Foucault, 1975, p. 227.)

Dans le cas spécifique du pouvoir symbolique abordé dans le contexte cubain, on peut affirmer qu'il a produit la *Revolución*, ses principaux symboles (Fidel, Raúl, Che, Camilo Cienfuegos) et les rituels qui l'accompagnent (commémoration du 26 juillet, Fête des travailleurs, anniversaire de la victoire de la *Revolución*, etc.). C'est ce processus de construction qui recèle la connaissance produite par le pouvoir, et ce, à travers les significations « dominantes, canoniques et légitimes » qu'il construit et qu'il met en opposition au sein de la sphère médiatique cubaine. L'étude de l'espace médiatique permet cependant d'avoir pour ainsi dire « en concentré » les luttes de représentations qui s'opposent dans l'espace social cubain.

Comme tous les autres pouvoirs, le pouvoir symbolique s'exerce à travers la contrainte, des formes de violence et, entre autres, à travers un ou des agents en possession de la légitimité pour parler :

Le porte-parole autorisé ne peut agir par les mots sur d'autres agents et par l'intermédiaire de leur travail, sur les choses mêmes, que parce que sa parole concentre le capital symbolique accumulé par le groupe qui l'a mandaté et dont il est le *fondé de pouvoir*. (Bourdieu, 2001, p. 163.)

Autrement dit, le pouvoir symbolique est mesurable, entre autres, à sa capacité d'exercer « légitimement » de la violence symbolique à travers des porte-parole autorisés.

Cette violence symbolique agit en « douceur », « Des rapports de violence symbolique [...] ne peuvent s'instaurer qu'avec la complicité de ceux qui les subissent, comme les rapports intradomestiques. Le dominé collabore à sa propre exploitation à travers son affection ou son admiration. » (Bourdieu, 1994, p. 198.) La complicité apparaît donc comme un élément essentiel qui permet l'efficacité de la violence symbolique, la violence physique ne devant intervenir que lorsque le système symbolique dominant échoue à provoquer l'adhésion.

La complicité du dominé, pour employer les termes de Bourdieu, a fait l'objet d'une préparation. L'acteur social est le produit d'un système scolaire, d'une religion, d'une adhésion à un parti, d'une histoire qui le rendent apte à « décoder » son univers social. Il n'est pas forcément un animal toujours docile, totalement soumis, même dans un régime autoritaire, sinon les sociétés seraient figées à jamais.

Il peut exister une subversion hérétique [qui] exploite la possibilité de changer le monde social en changeant la représentation de ce monde qui contribue à sa réalité ou, plus précisément en opposant une *pré-vision paradoxale*, utopie, projet, programme, à la vision ordinaire, qui appréhende le monde social comme monde naturel. (Bourdieu, 2001, p. 188.)

L'acteur social évolue cependant au sein d'un champ particulier, qui a ses symboles, ses rituels, ses *a priori*, etc. L'acteur social se construit à travers un « dressage social », au sein d'une « discipline » selon Foucault (1975) : « La discipline fabrique des individus; elle est la technique spécifique d'un pouvoir qui se donne les individus à la fois pour objets et pour instruments de son exercice. » (p. 200.)

Pour Bourdieu, le résultat de ce dressage produit l'*habitus* de l'acteur social, qui consiste en « une structure mentale qui, ayant été inculquée dans tous les cerveaux socialisés d'une certaine façon, est à la fois individuelle et collective; c'est une loi tacite (*nonos*) de la perception et de la pratique qui est au fondement du consensus sur le sens du monde social. » (Bourdieu, 1994, p. 137-138.)

La question du « sens » resurgit. Les représentations nourriraient pour ainsi dire la structure des *habitus unificateurs, différenciés et qui différencient*. L'ouvrier et le patron ne mangent pas les mêmes choses, ne s'habillent pas de la même façon, ne pratiquent pas les mêmes manières à table, ne fréquentent pas les mêmes centres de conditionnement physique, ne prennent pas leurs vacances aux mêmes endroits, n'envoient pas leurs enfants aux mêmes écoles. L'*habitus* unit, sépare, différencie, reproduit, maintient les écarts. L'*habitus* enfin, agirait comme une boussole, repérant plus ou moins consciemment les choses à dire au bon moment, opérant les liens entre le symbolique, le réel et l'imaginaire.

Il manque toutefois un ingrédient, un liant, unissant le pouvoir symbolique, les luttes de pouvoir symbolique, la violence symbolique, les *habitus* et la discipline qui s'impose. Ce qui fait qu'une société se tient, disait-on plus tôt, c'est qu'elle partage un système symbolique, issu lui-même des luttes politiques, d'une histoire, bref d'un contexte sociopolitique. Il manque donc la sanction officielle, celle qui confère à un symbole, de manière symbolique essentiellement, un sens « canonique ». Cette sanction officielle s'obtient à travers l'*institutionnalisation d'un sens*.

L'institution donne une existence publique aux sens – qui ont passé l'épreuve de la lutte sémiotique, une lutte qui ne se déroule jamais à armes égales. Plus précisément, l'institution « objectivise » un sens. Autrement dit, l'institutionnalisation donne un caractère objectif à un aspect de la réalité dont la nature est la plupart du temps subjective. On crée ainsi une réalité – une vérité – qui ultimement se retrouvera dans le domaine public. « Le passage de l'implicite à l'explicite, de l'impression subjective

à l'expression objective, à la manifestation publique dans un discours ou un acte public représente une forme d'officialisation de légitimation. » (Bourdieu, 2001, p. 213.) Le succès du processus d'« institutionnalisation » se mesure entre autres par le cadre légal qui lui est ultimement octroyé.

Voilà pourquoi « l'adhésion » en apparence « libre » de l'acteur social aux grands dogmes sanctionnés est primordiale, car ces dogmes ne sont que des « possibles » parmi tant d'autres. Ils ne tiennent souvent que par un fil, c'est-à-dire que les dogmes reposent en bonne partie sur l'adhésion des acteurs sociaux à une forme de magie sociale. Pensons à la baisse drastique de la pratique religieuse au Québec depuis cinquante ans, laquelle illustre combien l'adhésion est au centre même de l'existence d'un pouvoir. Il n'y a pas eu de rupture brutale avec l'Église au Québec; tout simplement, les Québécois ont arrêté d'aller à l'église... tout en gardant le crucifix à l'Assemblée nationale. Le catholicisme, en d'autres mots, est passé du statut de représentation centrale à celui d'un symbole historique et culturel. Comme nous le verrons dans le chapitre consacré à l'analyse, ce phénomène de « désaffection » touche aussi la Révolution.

Un des rôles de l'institution consiste à sanctionner une version de la réalité qui se transforme ainsi en réalité « officielle », à travers les sanctions, la loi, l'imaginaire collectif, la tradition reconnue, etc., une réalité construite qui « officialise » les divisions et qui, se faisant, fixe les frontières entre le dicible et l'indicible, entre l'orthodoxie et l'hérésie.

L'institution est aussi elle-même une créature essentiellement symbolique précise Castoriadis (1975) : « L'institution est un réseau symbolique, socialement sanctionné, où se combinent en proportion et en relations variables une composante fonctionnelle et une composante imaginaire. » (p. 197.) L'institution, qui se cache « derrière », n'est jamais aussi visible que lorsque se tiennent des événements officiels, comme la remise des diplômes, l'intronisation d'un nouveau président aux États-Unis ou encore

l'assermentation d'un Conseil des ministres, sans parler du défilé sur la *Plaza de la Revolución* du *Granma* en janvier de chaque année à La Havane.

L'institution n'est pas que symbolique, mais elle doit une grande partie de son existence au pouvoir symbolique, car « une organisation donnée de l'économie, un système de droit, un pouvoir institué, une religion existent socialement comme des systèmes symboliques sanctionnés » (Castoriadis, 1975, p. 174). La soutane du prêtre, la toge de l'avocat, l'uniforme kaki du révolutionnaire cubain, ou des expressions comme « les mains invisibles du marché » – qui en fait « objectivise » le concept d'offre et de demande en économie – témoignent du pouvoir symbolique qui agit par le biais de l'imaginaire porté par les institutions. Cette définition et ce mode de fonctionnement, nous pourrions aussi l'appliquer au PCC, qui agit – à l'instar du Vatican pour l'Église catholique – comme une institution qui sanctionne, autorise, bannit et divise.

Un processus précise Castoriadis qui consiste

à attacher à des symboles (à des signifiants) des signifiés (des *représentations* [je souligne], des ordres, des injonctions ou incitations à faire ou ne pas faire, des conséquences – des significations, au sens lâche du terme) et à les faire valoir comme tels, c'est-à-dire à rendre cette attache plus ou moins forcée pour la société ou le groupe considéré (Castoriadis, 1975, p. 174-175).

Dans le monde, selon Castoriadis, c'est donc autour du « signifié » que se déroule la lutte sémiotique. Si nous transposons cette affirmation dans le contexte cubain, nous pourrions dire que ce sont les « signifiés » du « signifiant » *Revolución* qui sont les objets de la lutte sémiotique, et c'est sur ce point que cette thèse se penche.

Le pouvoir peut aussi être abordé comme la capacité à « institutionnaliser » un sens, institutionnalisation qui à son tour renforce le pouvoir, permettant de faire le plein de capital symbolique. Ce pouvoir essentiellement symbolique est reconnu et méconnu à la fois. « Les termes de “reconnaissance” et de “méconnaissance” jouent ici un rôle

important : ils mettent en relief le fait que l'exercice du pouvoir à travers l'échange symbolique s'appuie toujours sur une croyance partagée. » (Bourdieu, 2001, p. 39-40.) Ce pouvoir symbolique opère à travers la contrainte (ordres, injonctions, sanctions) en imposant sa discipline.

Or il ne s'agit pas d'un système symbolique figé à jamais, totalitaire et totalisant à la fois :

On ne peut dire non plus, évidemment, que le symbolisme institutionnel « détermine » le contenu de la vie sociale. [...]. Le symbolisme détermine des aspects de la vie de la société (et pas seulement ceux qu'il était supposé déterminer) en même temps qu'il est plein d'interstices et de degrés de liberté. (Castoriadis, 1975, p. 188.)

Dans le contexte cubain, c'est par cet interstice que ce serait glissé *14 y medio*, les journaux indépendants et même quelques blogueurs *oficialistas*. Il pourrait expliquer en partie la *plasticité* du régime cubain, une plasticité dont on omet de dire qu'elle est issue elle-même des rapports politiques.

En résumé, la production de représentation est vue, ici, comme une pratique sociale. Il s'agit de représenter le monde comme allant de soi, comme une créature naturelle, masquant dès lors qu'il est le résultat – la construction – d'une lutte symbolique permanente où le combat n'est pas à armes égales. Nous pouvons ainsi parler d'un « ordre symbolique » institutionnalisé.

La sanction transforme pour le dehors, comme pour le dedans... Transforme la représentation des autres face à la personne (intronisation comme président par exemple) et transforme la représentation que la personne a d'elle-même et les comportements qu'elle se croit tenue d'adopter pour se conformer à cette représentation. (Bourdieu, 2001, p. 178.)

Voilà pourquoi, si je veux saisir et expliquer les représentations de la *Revolución* en lutte dans la sphère médiatique cubaine, il me faut aussi intégrer dans cette étude les représentations individuelles des journalistes-blogueurs à propos d'eux-mêmes, la

perception personnelle de leur travail et leur rapport à la *Revolución* en tant que représentation centrale, voir comment cette action sociale, qui consiste à bloguer, à produire des reportages, les transforme « pour le dehors, comme pour le dedans ». Il s'agit de saisir, cette fois, le « discours sur le discours » et la quête qui se cache derrière ce discours au-delà des intérêts « rationnels ».

Je présume ainsi que la sphère médiatique cubaine est un espace institutionnalisé parce qu'elle existe en tant que champ relativement autonome du champ politique, que les journalistes-blogueurs dialoguent entre eux – donc se reconnaissent entre eux même dans l'affrontement – à travers les représentations qu'ils y produisent. Ces mêmes journalistes-blogueurs sanctionnent une réalité et les acteurs qui l'incarnent. Loin d'être univoque, leur relation devrait montrer que la sanction institutionnelle s'obtient à travers une lutte de sens.

L'enjeu des luttes qui se déroulent dans la sphère médiatique cubaine concerne le pouvoir d'imposer un sens au monde, de construire une vérité sur ce monde, mais aussi, ultimement, le pouvoir de définir un monde qui tendra à ressembler au monde *dessiné* par les représentations dites « canoniques » ou « dominantes », ou encore « oppositionnelles », représentations qui contiennent toutes une bonne part d'imaginaire. Cette lutte de pouvoir vise à instituer une forme de vérité :

Truth isn't outside power. ... Truth is a thing of this world; it is produced only by virtue of multiple forms of constraint. And it induces regular effects of power. Each society has its regime of truth, its "general politics" of truth; that is, the types of discourse which it accepts and makes function as true, the mechanisms and instances which enable one to distinguish true and false statements, the means by which each is sanctioned ... the status of those who are charged with saying what counts as true. (Foucault, cité dans Hall, 1997, p. 44.)

L'institution, dans ce contexte, institue le sens, la « vérité » sur le monde, mais aussi les relations sociales qui en découlent, voilà pourquoi les luttes de sens peuvent être interprétées comme de l'action sociale. Les

relations sociales réelles [...] sont toujours *instituées*, non pas qu'elles portent un vêtement juridique (elles peuvent très bien ne pas en porter dans certains cas), mais parce qu'elles ont été posées comme façons de faire universelles, symbolisées et sanctionnées (Castoriadis, 1975, p. 186).

Nous pouvons ainsi aborder le champ médiatique cubain comme un champ – un espace d'action sociale (Couldry, 2012) – qui agit sur le monde en symbolisant et, d'une certaine manière, en créant et en sanctionnant des représentations.

C'est toute la question du régime de vérité cubain qu'on pose ainsi, une question qui tient autant de l'idéologie pour les tenants du régime, parce que légitimant le présent à partir du passé, que de l'utopie pour les opposants qui aborde le régime cubain à travers une « promesse non tenue ». Ce régime de vérité repose sur le discours révolutionnaire pour les uns et sur le discours d'opposition pour les autres :

By “discourse”, Foucault meant “a group of statements which provide a language for talking about – a way of representing the knowledge about – a particular topic at a particular historical moment... Discourse is about the production of knowledge through language”. It is important to note that the concept of discourse in this usage is not purely a “linguistic” concept. It is about language and practice [je souligne] [...]. The concept of discourse is not about whether things exist, but about where meaning comes from. (Hall, 1997, p. 212.)

Foucault et Castoriadis s'entendent : « Ce que le discours vise, c'est autre chose que le symbolisme : c'est un *sens*, qui peut être perçu, pensé ou imaginé; et ce sont les modalités de ce rapport au sens qui en font un discours ou un délire. » (Castoriadis, 1975, p. 210-211.)

Les significations instituées constituent en fait les bases sur lesquelles s'érigent les échanges et les conflits : « C'est cette institution des significations [...] qui, pour chaque société, pose ce qui est et ce qui n'est pas, ce qui vaut et ce qui ne vaut pas, et *comment* est et n'est pas, vaut ou ne vaut pas ce qui peut être ou valoir. » (Castoriadis, 1975, p. 532.) Nous pouvons même ajouter que ce processus est

permanent parce que nourri par les luttes de sens dont l'institution est dépendante. Voilà pourquoi les luttes sémiotiques constituent l'essence même de la sphère médiatique à Cuba comme ailleurs. Avec cet élément particulier pour le Cuba d'aujourd'hui, qu'il s'agit d'un phénomène relativement nouveau parce que, pour la première fois depuis l'institutionnalisation du castrisme, c'est la Révolution même qui est remise en cause dans l'espace public.

Les médias carburent au pouvoir symbolique et c'est particulièrement vrai dans le cas de Cuba, où la concentration des médias est très forte.

All forms of power work in dispersed way, but symbolic power impacts upon wider society more pervasively than other forms of power (such as economic power) because the concentration of society's symbolic resources affects not just what we do but our ability to describe whatever "goes on". (Couldry, 2001, p. 87.)

Décrire, c'est aussi construire, donné un sens, une cohérence, un aspect naturel. En d'autres termes, il s'agit d'ordonner le monde et les relations au sein de ce monde.

Je parlerai, pour ma part, d'« influence déterminante » des médias ayant une incidence concrète sur les relations sociales. Cette influence s'obtient non seulement par la construction du sens, mais aussi par la capacité de dissémination des représentations et des sens, ou des propositions de sens, que les représentations véhiculent. Il s'agit d'une action sociale qui exerce une influence sur les interactions entre les acteurs sociaux : « *The use of communication media involves the creation of new forms of action and interaction in the social world, new kinds of social relationship and new ways of relating to others and to oneself.* » (Thompson, 1995, p. 4.)

Nous pouvons alors postuler que les journalistes d'opposition comme les journalistes « *oficialistas* » et les journalistes indépendants font bel et bien partie du champ médiatique cubain, jouissant d'une relative autonomie, mais fortement déterminé par

le champ politique où le PCC exerce un monopole légal. Les journalistes ont des « clients » à l'intérieur comme à l'extérieur du pays. Leur pratique sociale consiste à produire des représentations du monde, représentations qui entrent en concurrence, les unes avec les autres, dans un champ délimité par les rapports de force variables, par le dicible et l'indicible, dont les frontières sont sans cesse mouvantes.

Cette capacité de prendre la parole, d'agir et d'interagir, atteint un autre potentiel inégalé avec le Net, sans pourtant réduire ces capacités uniquement à l'apparition sur le web :

Online connection changes the space of social action, since it is interactive, draws on report of interaction elsewhere and puts them to use in stills further interactions. In this way, the Internet creates an effectively infinite reserve for human action whose existence changes the possibilities of social organization in space everywhere. (Couldry, 2012, p. 2.)

Les médias créent de nouveaux espaces d'échanges symboliques comportant un aspect globalisant où une interaction s'établit entre notre environnement social proche ou local, comme avec le monde global. Avec la mondialisation, « *media's social consequences must therefore be examined in relation to both society and world* » (Couldry, 2012, p. 1). Ces deux aspects, qui se côtoient, se complètent, parfois s'entrechoquent, seront toujours présents quand j'aborderai la sphère médiatique cubaine, sans oublier les nouvelles perspectives que procure un usage grandissant du Net.

Les concepts qui seront utilisés dans cette recherche peuvent être résumé ainsi (Tableau 2.4) :

Tableau 2.4 Concepts utilisés dans cette recherche

Concepts	Définitions
1) Représentation	Une construction symbolique véhiculant un ou des sens mis en lutte dans l'espace public.
2) Champ	Un espace ou un champ de force où se livre une lutte de signification dont l'enjeu est d'ériger un système de vérité et d'améliorer les positions des acteurs qui participent au « jeu ».
3) Pouvoir symbolique	La capacité de faire croire ou d'ériger un régime de vérité.
4) Violence symbolique	Une forme de contrainte qui est exercée sur les acteurs sociaux pour provoquer l'adhésion à une signification ancienne ou nouvelle.
5) <i>Habitus</i>	La structure interne de l'acteur social qui agit comme un lien entre l'acteur et le champ social où il évolue. <i>L'habitus</i> « est constitué d'un ensemble de <i>dispositions</i> qui portent les agents à agir » (Bourdieu, 2001, p. 25).
6) Liberté	Se mesure à la capacité de l'acteur à user de la parole et de l'action dans l'espace public.
7) Institutionnalisation	Instituer, « c'est consacrer, c'est-à-dire sanctionner et sanctifier un état de choses, un ordre établi, comme fait, précisément, <i>constitution</i> au sens juridico-politique du terme » (Castoriadis, 1975, p. 177).

CHAPITRE III

L'APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE

Revenons à la question de recherche pour bien saisir la démarche stratégique qui suit : quelles sont les principales représentations de la *Revolución* mises en scène et en opposition dans la sphère médiatique cubaine et que signifient-elles sur plan politique?

Cette démarche – je l'écrivais plus haut – nous oblige à identifier, mais aussi à analyser, c'est-à-dire à expliquer les représentations de la *Revolución* dans la sphère médiatique cubaine et la position des acteurs-blogueurs au sein du champ, un champ singulier et révélateur de l'univers social cubain parce que riche en luttes symboliques. En effet,

[o]n ne peut saisir la logique la plus profonde du monde social qu'à condition de s'immerger dans la particularité d'une réalité empirique, historiquement située et datée, mais pour la construire comme « un cas particulier », selon le mot de Gaston Bachelard[,] [...] en se donnant pour fin de saisir l'invariant, la structure dans la variante observée. (Bourdieu, 1994, p. 16.)

L'invariant, ici, consiste à saisir les luttes de sens au sein d'un espace social en faisant le lien avec la variante particulière que constituent la sphère médiatique cubaine et son contexte singulier. Voilà pourquoi il faut, dans un premier temps, saisir les dimensions importantes du discours sur la *Revolución* et identifier les racines sociohistoriques de celui-ci – ce que nous avons fait précédemment – pour, dans une deuxième temps, être en mesure de choisir la stratégie qui permet d'interroger cette

action sociale qui consiste à produire du « sens » et à le mettre en lutte avec d'autres « sens ».

3.1 Une approche qualitative

La présente recherche est caractérisée par une approche méthodologique qualitative. Il ne s'agit pas de mesurer, mais bien de comprendre, ou du moins de s'approcher d'une compréhension d'un phénomène social circonscrit au sein de ce que j'appelle la « sphère médiatique numérique cubaine » et que j'aborde comme un champ de force.

La logique à l'œuvre participe de la découverte et de la construction du sens. Elle ne nécessite ni comptage ni quantification pour être valide. Généreuse et complète, même si elle n'exclut pas de telles pratiques. Son résultat n'est, dans son essence, ni une proportion ni une quantité, c'est une qualité, une dimension, une extension, une conceptualisation de l'objet. (Paillé et Mucchielli, 2013, p. 22.)

Il y a donc, qu'on le veuille ou non, une part de subjectivité du chercheur – elle-même construite, habitée elle aussi par des fictions – qui risque de teinter à la fois la sélection comme l'interprétation du matériel qui apparaîtra digne de valeur : « Tout questionnement est une prise de position sur le monde. Tout regard porte en lui des arrangements *a priori* du monde. » (Paillé et Mucchielli, 2013, p. 73.) Dans le cas spécifique de cette recherche, la rencontre du chercheur et de l'acteur social en est une entre deux subjectivités, elles-mêmes issues, dans ce cas-ci, de cultures différentes produites par deux champs sociaux étrangers un à l'autre.

La meilleure façon d'effectuer la recherche qualitative avec la plus grande objectivité possible – à travers une « mise entre parenthèses » de la subjectivité du chercheur lui-même – consiste à se donner une feuille de route pour que la recherche puisse respecter les critères scientifiques de bases : la description, l'explication, la compréhension et l'évaluation. (*Ibid.*)

La description, pour cette recherche, consiste à identifier les principales représentations qu'on retrouve dans la sphère médiatique numérique de Cuba. Il faut, en complément, montrer comment elles se sont développées historiquement, à partir de quel contexte politique. C'est ce que j'ai fait lors de l'élaboration de la problématique. Cette description sera approfondie dans le Chapitre IV consacré à l'analyse.

L'explication, elle, consiste à saisir comment ces représentations ont construit le système symbolique cubain à travers les symboles que sont les luttes pour la justice sociale et l'indépendance du pays, deux éléments encore au cœur du discours révolutionnaire porté historiquement par un acteur central : Fidel Castro. C'est aussi ce que nous avons vu plus tôt, à travers une reconstruction sociohistorique, en démontrant que la mainmise de la Révolution sur la production médiatique représente avant tout une conquête politique dont le résultat est l'asservissement du champ de la presse au champ politique révolutionnaire.

La compréhension et l'évaluation, finalement, seront au cœur du chapitre d'analyse suivant. Il s'agira alors d'identifier les récurrences, de mesurer autant que faire se peut les écarts à travers la confrontation des significations et des discours tenus par les blogueurs-journalistes.

3.2 Immersion ethnographique à La Havane

Cette étude a été marquée par deux séjours à La Havane. Le premier voyage s'est déroulé du 2 au 30 janvier 2017 et un second a duré une semaine, du 30 décembre 2017 au 7 janvier 2018. Le séjour de janvier 2017 m'a permis de rencontrer et d'interviewer 13 personnes. Une d'entre elles – JB-3 – a tenu à me rencontrer une deuxième fois, désirant, sans le préciser davantage, poursuivre plus loin notre

échange, une invitation que j'ai acceptée. Six personnes rencontrées lors de ce premier contact étaient à la fois blogueuses et journalistes; 6 personnes étaient uniquement blogueuses; et une seule était uniquement journaliste. Lors du second séjour, un an plus tard, la consolidation de la presse indépendante m'imposait de m'y intéresser de plus près. J'avais en effet pu constater, entre les deux séjours havanais, l'amélioration constante de la presse indépendante, mesurable à la qualité des mises en page, à la profondeur des couvertures, à l'originalité des illustrations, dans un contexte où ces journaux ont rencontré des difficultés importantes : interdit de publication pour le journal *El Estornudo*, arrestation des journalistes de *Periodismo de barrio* lors d'une couverture journalistique à Guantanamo, manque d'accès à l'internet, refus de reconnaissance du statut de journaliste pour le personnel, etc.

Le professionnalisme de ces publications s'améliorait constamment en ce qui concerne le contenu et devenait de niveau comparable à la presse mondiale. Surtout, *El Estornudo* et *Periodismo de barrio* tranchaient par leur qualité et leur présentation graphique, en comparaison à leurs concurrents révolutionnaires dont la mise en page était – et demeure – marquée par une austérité rendant la lecture peu attrayante. Enfin, ces deux publications indépendantes avaient aussi lancé une invitation de financement populaire en sollicitant l'appui financier de leurs lecteurs, un phénomène tout à fait nouveau dans une situation de monopolisation de la presse par l'État cubain.

J'avais déjà interviewé JB-8 l'année précédente, journaliste du journal indépendant *El Estornudo*. Je devais, en 2018, m'intéresser davantage à l'autre journal numérique indépendant, *Periodismo de barrio*. Ce dernier séjour d'étude plus court s'est avéré très riche en contenu grâce à la rencontre avec deux journalistes de ce second journal.

3.3 Une série d'entretiens réalisés avec les blogueurs et journalistes

Le lieu des entrevues était laissé au choix des interviewés. Les rencontres ont eu lieu à la maison où je résidais dans la Vieille Havane ou encore dans des cafés, dont un en particulier dans le quartier Vedado. En d'autres termes, malgré ma situation techniquement illégale et celle des journalistes indépendants, elle aussi techniquement illégale, cette étude s'est faite à visage découvert.

Je n'ai pu rencontrer la directrice du journal dissident *14 y medio*, Yoani Sanchez, malgré de nombreuses demandes. J'ai cela dit pu inclure certains de ses témoignages – de même que des extraits de déclarations de son mari Reynaldo Escobar, chroniqueur au même journal – à partir d'entrevues données à des médias. J'ai aussi cité des articles de ces deux acteurs majeurs de la presse cubaine accessibles à partir de *14 y medio*. L'une des participantes (JB-2) est cependant une collaboratrice régulière de *14 y medio*. Le Tableau 3.3 présente la liste des personnes interviewées à La Havane.

Tableau 3.3 Personnes interviewées à La Havane

Participant	Âge	Scolarité	Statut professionnel	Plateformes utilisées
JB-1	53	Universitaire (Littérature)	- Écrivain - Blogueur	- Blogue
JB-2	62	Universitaire (Histoire)	- Blogueuse - Journaliste - Correspondante presse étrangère	- Blogue - Journal dissident - Publication internationale
	36	Universitaire (Philo)	- Blogueur	- Blogue indépendant et communiste réformiste
JB-4	59	Universitaire (Ingénierie)	- Fonctionnaire - Blogueur	- Blogue indépendant révolutionnaire
JB-5	31	Universitaire (Journalisme)	- Blogueur - Journaliste	- Blogue - Presse révolutionnaire - Presse indépendante
JB-6	54	Universitaire (Journalisme)	- Blogueur - Journaliste - Dir. information journal révolutionnaire	- Blogue indépendant (gay) - Journal révolutionnaire
JB-7	25	Universitaire (Journalisme)	- Blogueuse - Journaliste - Dir. information édition numérique	- Blogue personnel - Journal révolutionnaire
JB-8	32	Universitaire (Journalisme)	- Journaliste - Dir. journal indépendant	- Journal indépendant
JB-9	34	Universitaire (Ing. Informatique)	- Chef parti politique dissident	- Blogue dissident
JB-10	42	Universitaire (Journalisme)	- Correspondant presse étrangère	- Blogue personnel - Journal étranger
JB-11	72	Inconnu	- Blogueuse indépendante	- Blogue personnel
JB-12	27	Universitaire (Journalisme)	- Blogueuse - Journaliste indépendante	- Blogue personnel - Journal indépendant

JB-13	28	Universitaire (Journalisme)	-	Journaliste indépendante	-	Journal indépendant
JB-14	67	Universitaire (Ingénierie)	-	Blogueur indépendant	-	Blogue indépendant
JB-15	29	Universitaire (Journalisme)	-	Journaliste indépendante	-	Journal indépendant

3.4 Des entretiens semi-dirigés

Les entrevues étaient semi-dirigées et avaient comme point de départ la même question : « Que pensez-vous de la Révolution? ». Ensuite, les différentes dimensions de la Révolution, telles qu'elles sont élaborées dans le Tableau 3.4, étaient abordées. Parfois, ces dimensions étaient discutées spontanément par les interviewés, d'autre fois, je devais les introduire. Bien sûr, d'autres dimensions ont surgi d'elles-mêmes au fil des échanges, comme nous le verrons dans les chapitres suivants consacrés aux résultats et à l'analyse.

Tableau 3.4 *La Revolución* en tant que signification centrale ou religieuse

Dimensions	Indicateurs des représentations
Fidel (Raul, Camillo, Che)	<ul style="list-style-type: none"> - Sauveur/dictateur - Invincibilité/infailibilité - Homme nouveau/homme ancien - Résistance/courage/sacrifice/répression
Le Parti communiste cubain	<ul style="list-style-type: none"> - État - Courant Raúl/courant Fidel - Économie planifiée/entreprise privée - Membre du Parti/société civile - Élections
Embargo avec les États-Unis	<ul style="list-style-type: none"> - Guerre - Migration - Pénurie - Résistance - Prisonniers politiques/prisonniers de droit commun
Éducation	<ul style="list-style-type: none"> - Accès - Écoles - Université - Système scolaire
Santé	<ul style="list-style-type: none"> - Accès - Hôpitaux - Accès à un médecin
Journalisme révolutionnaire	<ul style="list-style-type: none"> - Tout à l'intérieur de la Révolution - Au service de la perfectibilité de la Révolution - Journalisme servile

3.5 Une ethnographie en ligne du champ médiatique numérique

La première étape de cette recherche en a été une de l'ombre. Le champ de la presse numérique à Cuba constitue un champ en reconstruction compte-tenu, comme nous l'avons vu, du monopole de l'État qui s'est imposé à partir du début des années 1960 et qui, maintenant, subit une reconfiguration significative. Pour étudier le « champ » de la presse numérique – c'est-à-dire les médias et les blogues publiés via Internet –,

il fallait d'abord identifier les principales publications et, ensuite, ceux et celles qui en étaient les principaux acteurs.

La première étape a donc été marquée par un travail de l'ombre. L'observation du champ se faisait sans que l'observateur que j'étais ne soit connu et sans que les acteurs du champ journalistique ne sachent qu'ils étaient observés en prévision d'une étude. Ce type d'ethnographie n'est pas nouveau. Elle a été qualifiée par Christine Hine (1994) de « *virtual ethnography* » (ethnographie en ligne) : « *Accordingly, the first step of this ethnography, which explicitly set out to “shadow” a technology rather than a human.* » (p. 6.)

Dans le cas précis de notre étude, ce n'est pas tant la technologie qui, dans cette première étape, faisait l'objet de l'observation que la plateforme, c'est-à-dire un blogue ou encore un journal qui s'appuyait, pour ses diffusions, sur les potentialités du web. Le web, en effet, permet de réaliser avec peu de moyens une production que l'on peut diffuser à l'intérieur comme à l'extérieur du pays, chose impensable avec le modèle de la presse papier ou électronique, qui nécessite une infrastructure d'une lourdeur inaccessible.

Notre première étape a donc consisté en une phase d'identification et d'observation avec comme outil le moteur de recherche Google. Nous avons interrogé le web avec des mots-clés comme « *blogueros en Cuba* », « *periodicos independientes en Cuba* » ou « *prensa alternativa en Cuba* ». Invariablement, Google nous amenait vers *14 y medio*, *Periodismo de barrio*, *El Estornudo* ou encore vers les blogueurs les plus actifs.

La sortie de l'invisibilité s'est faite en prenant contact directement avec les journalistes et les blogueurs. La lecture des articles et des blogues nous révélait non seulement le positionnement politique des uns et des autres vis-à-vis de la Revolución, mais, en plus, elle permettait d'avoir accès, très souvent, aux comptes

Twitter des protagonistes et à leur adresse courriel. Dès lors, nous sommes passé à une seconde phase d'approfondissement des contacts, ce qui a mené ultimement à l'organisation des séjours à La Havane et aux entretiens. Entre temps, la « veille » des publications se poursuivait. *The virtual ethnography* consiste justement, écrit Hine (1994), en un va-et-vient entre le terrain et la réflexivité : « *the alternation between field and home, between full participant and distanced researcher was in some senses made easier by the technology* » (p. 8).

Cette recherche, compte tenu du régime cubain et de l'éloignement géographique du chercheur, n'aurait jamais pu être réalisée sans s'appuyer sur la technologie du web. En termes séquentiels, l'observation a été dirigée vers les blogues, puis les réseaux sociaux numériques et, enfin, vers les journaux numériques. Cette technologie du web construit des représentations sociales et politiques à travers la production et la réception de textes, de photographies, d'extraits vidéo; en même temps, elle sert de support à la mise en compétition entre ces mêmes représentations. En fait, cette technologie constitue le support technique de l'ensemble du champ médiatique numérique cubain.

Il aurait été intéressant – voire souhaitable – de participer à une réunion éditoriale d'une de ces publications. Il s'agit d'un moment riche où s'effectuent les discussions sur les sujets à retenir, ceux qui sont rejetés, l'ordre dans lequel ils seront publiés, l'espace qui leur sera consacré, l'angle par lequel ils seront abordés. C'est là un moment singulier qui permet l'émergence des premiers éléments de la représentation qui sera plus tard exposée dans l'article. En effet, ce qui apparaît dans un article est le résultat de discussions en amont marquées par des négociations, parfois des heurts et des compromis. Ces discussions sont révélatrices de la situation politique du moment dans lequel elles se déroulent. Ces échanges nous permettent aussi d'identifier les rapports de force entre les journalistes, la place qu'occupent les positions les plus radicales et la capacité de négociation des uns et des autres.

Les publications dites « révolutionnaires » demeurent d'emblée fermées à accueillir en leur sein de tels observateurs. Plusieurs témoignages concordent à l'effet que les sujets à traiter viennent « d'en haut », c'est-à-dire directement du PCC. Une demande a été faite d'assister à une réunion éditoriale de *Periodismo de barrio* et de *El Estornudo*, mais, si aucune n'a été formellement refusée, aucune n'a reçu de réponse.

3.6 La collecte de données

L'approche qualitative qui a été choisie pour cette recherche conditionne également la cueillette de l'information. L'activité du chercheur lorsqu'il entreprend une recherche qualitative s'avère ainsi

scripturale plutôt qu'orale, c'est-à-dire qu'il analyse toujours des traces écrites (son matériau qualitatif est normalement composé de transcriptions d'entretiens, de notes de terrain ou de tout document constitué de mots et destiné à des fins de recherche). L'analyse qualitative a avant tout une fonction de dénomination. (Paillé et Mucchielli, 2013, p. 22.)

En d'autres mots, le processus ici décrit consiste à identifier et à nommer les choses.

Dans cette perspective, le corpus de cette recherche s'est construit à partir d'une veille constante des grandes publications révolutionnaires cubaines incarnées par *Granma*, *Trabajadores* et *Juventud Rebelde*, qui sont trois institutions liées au PCC. Non seulement y avait-il une visite quasi quotidienne de ces différents journaux en ligne, mais aussi la veille s'étendait à Twitter, où les articles étaient mis de l'avant par leurs auteurs. C'est cette veille qui a aussi permis d'identifier des blogueurs et des journalistes dont la présence est significative dans la sphère médiatique numérique, d'entrer en contact avec eux et d'obtenir une entrevue. La grande majorité des

personnes contactées ont répondu à l'invitation de participer à cette étude, soit 15 personnes sur les 22 à qui la demande avait été envoyée.

La veille s'étendait également au journal d'opposition *14 y medio*, le journal non révolutionnaire dirigé par la dissidente Yoani Sánchez dont il a été question à quelques reprises jusqu'à maintenant. Le corpus était complété par les journaux indépendants que sont *Periodismo de Barrio* et *El Estornudo* qui ne demandent pas la fin du régime, mais qui contestent le monopole étatique des médias d'information. Leurs politiques éditoriales seront étudiées plus finement dans le Chapitre IV consacré à l'analyse. Les blogues comme les chroniques des différents journalistes-blogueurs qui ont pris part à cette étude ont également été consultés.

La stratégie consistait, dans un premier temps, à identifier les articles traitant des grandes représentations de la Révolution, qu'il soit question de Fidel, de la relation avec les États-Unis, des activités du PCC, ou encore des échanges parfois acrimonieux entre la presse révolutionnaire, la presse dissidente et les deux journaux indépendants. Je me suis concentré uniquement sur la sphère médiatique numérique cubaine puisque la radio, la télévision, comme la presse écrite cubaine m'étaient plus difficilement accessibles.

Notez que je n'ai pas tenu compte des journaux cubains produits à l'extérieur de l'île et qui, à quelques nuances près, s'inscrivent tous dans la dissidence et parfois même dans la pure démagogie.

Dans un deuxième temps, il m'apparaissait obligatoire d'aller à la rencontre des acteurs qui alimentent la sphère médiatique, puisqu'il me fallait « confronter » les écrits des journalistes-blogueurs à leurs représentations plus personnelles de ce qu'est la Révolution, avec sa figure centrale qu'incarne Fidel, ses grands idéaux de justice sociale, d'éducation pour tous et d'indépendance nationale :

Le moment de la production des données sur le terrain est celui où, en situation, le chercheur est en présence des acteurs et de leur vie dans un contexte où ce sont justement ces personnes et leurs expériences qui sont la raison d'être de sa recherche nommée enquête [...]. L'analyse prend racine là, dans l'intention de communication et dans le dialogue qui prendra forme. (Paillé et Mucchielli, 2013, p. 88.)

Je présumais intuitivement, au moment de l'élaboration de cette stratégie méthodologique, qu'une part de subjectivité des journalistes-blogueurs allait surgir lors de ces entretiens, une subjectivité construite qui repose sur des quêtes à la fois personnelles et politiques et foncièrement utopiques, c'est-à-dire, comme le soutient Ricœur (1997), tournée essentiellement vers l'avenir.

En tant que langage religieux, le langage de la *Revolución* « fonctionne en permanence comme instrument d'euphématisation. Il suffit de le laisser jouer, de laisser jouer les automatismes inscrits dans l'*habitus* religieux, dont il est une dimension essentielle » (Bourdieu, 1994, p. 207). Il s'agissait donc, à travers le discours des journalistes-blogueurs, de s'approcher de ce que j'appellerai l'*habitus* des sujets, qui se définit à travers les oppositions avec toutes les nuances qui apparaissent entre les deux positions extrêmes. L'*habitus* est abordé, rappelons-le, comme ce qui « fournit un sens de l'action et du comportement au cours [de] l'existence quotidienne » (Thompson, cité dans Bourdieu, 2001, p. 25). Dans le contexte cubain, il fallait cerner le sens que les journalistes-blogueurs donnent à leur travail de producteurs de représentations de ce qu'est ou devrait être la *Revolución* à travers les dimensions du discours révolutionnaire que j'avais préalablement et sommairement identifié.

Pour saisir un discours en action, il est primordial d'établir « la relation entre les propriétés du discours, les propriétés de celui qui les prononce [je souligne] et les propriétés de l'institution qui l'autorise à les prononcer » (Bourdieu, 2001, p. 165). Le but est de voir si les luttes de représentations sont aussi des affrontements entre

discours sur la *Revolución* à travers une institution – ici, la sphère médiatique. Ces affrontements au sein du champ médiatique numérique ont trait à des luttes entre acteurs sociaux (journalistes-blogueurs) dont le sens de l'action dans le quotidien entre en conflit les uns avec les autres. L'accent se fait ainsi sur le « micro », plutôt que sur le « macro », en postulant que la réalité se construit par les acteurs à travers l'action sociale. Loin d'être fixée une fois pour toutes, cette construction est fugace et éphémère. Elle se construit, se déconstruit et se reconstruit à travers l'interaction humaine sans cesse « négociée, temporaire, fragile, qui doit être renégociée à chaque nouvelle interaction » (Coulon, 1990, p. 12). C'est cet éternel conflit, nourri par les luttes de pouvoir, entre différentes visions du monde, qui devrait générer un certain savoir sur les tensions politiques qui traversent l'espace social cubain et les luttes de pouvoir qui, ultimement, déterminent l'état d'un champ social.

Concrètement, ce travail d'identifications se fera en deux temps. D'abord, il s'agira de cerner le discours nourri de représentations que déploient les journalistes-blogueurs sur leur rapport à la *Revolución* pour ensuite identifier les éléments qui les unissent et ceux qui les séparent. En analyse, il faudra aussi décrire et expliquer les écarts lorsqu'il est question de la *Revolución*.

3.7 Une place prépondérante pour l'acteur

La stratégie est d'aborder ces journalistes-blogueurs comme des acteurs sociaux, car « [c]'est à travers le sens qu'ils assignent aux objets, aux situations, aux symboles que les acteurs fabriquent leur monde social » (Coulon, 1990, p. 11). L'outil de base de ces journalistes-blogueurs consiste justement à produire à l'aide de symboles les représentations en lutte dans la sphère médiatique numérique cubaine. La production de représentations est vue comme une activité sociale, entre autres de production de « réel ».

Faire de la place à l'acteur nous amène naturellement à mettre en tension les éléments qui composent les *habitus* des acteurs, avec leur subjectivité en tant que sujet, une entreprise qui n'est pas sans risque, puisque « *[t]he self is a symbolic project that the individual actively constructs* » (Thompson, 1995, p. 210). C'est aussi là que devrait surgir toute la question de la liberté et de sa quête.

L'*habitus*, comme je l'ai abordé, s'apparente à une forme de dressage social. C'est un concept qui nous aide à porter un regard sur l'individu à travers sa classe sociale, ses origines, sa scolarité et le contexte politique dans lequel il évolue. Or cet *habitus*, une fois confronté à l'autre – la prise de parole publique est aussi une démarche d'altérité –, risque d'en ressortir altéré. La parole qui se déploie sur la place publique en étant confrontée à la parole de l'autre laisse des traces dans le monde. Ce sont ces paroles – vue comme de l'action sur le monde – qui construisent après tout l'espace social. « La parole n'est pas qu'une succession de mots, elle est aussi un pouvoir, elle a donc la capacité de se mouvoir. Elle appartient d'abord à l'acteur, elle est l'occasion pour lui d'une action sur le monde. » (Paillé et Mucchielli, 2013, p. 141.)

Cela dit, le sujet qui devient acteur de par sa présence dans l'action politique, qui se déroule pour l'essentiel dans l'espace public – ici, spécifiquement, le lieu de l'action a pour scène la sphère médiatique –, est aussi fait de subjectivité :

Le sens de soi individuel ne se développe pas seulement par le biais des relations intersubjectives immédiates, mais aussi par des relations médiatisées à large échelle. Et, à ce titre, ce sont bien des enjeux de reconnaissance qui sont au cœur des médias de communication. (Voirol, 2005, p. 113.)

En d'autres termes, il ne faut surtout pas négliger les rapports que la subjectivité entretient avec l'espace social. Cette recherche de reconnaissance a aussi besoin d'espace sur le plan social et politique. Dans le cas d'un blocage, la *Revolución* en tant que signification centrale ou religieuse, c'est-à-dire de l'impossibilité que cette recherche de reconnaissance puisse avoir une existence publique – l'opposé de la

reconnaissance étant le mépris –, cette situation génératrice de tension peut déborder aussi sur des revendications d'ordre politique. C'est particulièrement le cas lorsque l'espace social, politique et médiatique fait l'objet d'une appropriation par un régime autoritaire crispé sur ses acquis ou souffrant d'un manque d'espaces de médiation comme c'est le cas à Cuba.

L'*habitus*, tout en étant utile pour cadrer les comportements des acteurs sociaux en surlignant les rapports entre le surmoi politique ou culturel et le milieu social, rappelle qu'il faut éviter d'enfermer l'acteur social dans une forme de déterminisme où les éléments de sa culture seraient indépassables et ainsi les seuls à intervenir dans le développement du sujet. Ce sujet-acteur qui pourrait s'identifier comme féministe, gai, écologiste, cinéaste engagé, etc. est aussi animé du « désir d'être un individu, de créer une histoire personnelle, de donner un sens à l'ensemble des expériences de la vie individuelle » (Sainsaulier, cité dans Burns-Michel, Enriquez, et Lévy, 2006, p. 29).

Sans négliger les forces de la culture, de l'éducation, de l'embrigadement en régime autoritaire ou non, il apparaît juste d'affirmer que les acteurs sociaux ne peuvent être enfermés dans un *habitus* où la « superstructure » s'immisce dans les plus petits recoins du moi, de la pensée ou des comportements. Les métaregards critiques sur les limites de sa culture ou de sa manière d'être ou de penser sont possibles. Un acteur social, en d'autres mots, ne peut être confiné à jamais aux limites imposées par la culture sans espoir de jeter un regard critique sur cette même culture ou d'en remettre en question certains éléments.

C'est en ce sens que la subjectivité de l'être, les regards qu'il porte sur lui, les désirs qu'il possède, les rêves qui l'habitent représentent autant de territoires de liberté qui ont aussi des résonances en « rétroaction » sur la culture et des répercussions politiques dans l'espace social. Comme l'affirme Morin (1995), « ce sont les interactions entre individus qui produisent la société, cependant que la société, avec

sa culture, avec ses normes, rétroagit sur les individus humains et les produit en tant qu'individus sociaux dotés d'une culture » (p.48).

Concrètement, les individus aiment, détestent, ont des rêves, posent un regard sur eux-mêmes, bref ils affichent aussi des caractéristiques qui forment leur singularité et qui permettent de repousser les limites préalablement fixées par l'origine sociale, l'éducation, la richesse, etc. Ces « sentiments », par ailleurs, font aussi la culture.

La singularité s'exprime notamment par ce désir de liberté, de réussir sa vie. Elle se révèle à travers un parcours parsemé de quêtes multiples, qui sont non négligeables en raison de leur signification sociale, et qui peuvent – et parfois doivent – se réaliser à travers des conquêtes politiques. Que nous pensions, par exemple, au désir de vivre sa singularité amoureuse à travers une relation homosexuelle, une quête qui amène bien souvent à Cuba, comme ailleurs – avec différentes intensités –, à l'activité politique. C'est le cas, entre autres, d'un journaliste qui a participé à cette étude.

En bref, j'aborde aussi les journalistes-blogueurs comme des sujets-acteurs. La raison d'être du sujet-acteur demeure la liberté. Il ne s'est pas libéré des Dieux, de l'immuable, pour être enfermé dans la nouvelle religion que constitue l'économie de marché, ou dans une idéologie où il doit se sacrifier au nom d'un idéal en construction, situé quelque part dans un futur incertain.

3.8 La rencontre avec les acteurs

La pluralité des voix, des opinions et des provenances (médias étatiques, d'opposition ou indépendants) des participants était essentielle. En fait, la diversité du corpus montre *de facto* que la pluralité existe bel et bien dans le champ médiatique cubain.

Le but des entrevues, à la lumière de ce que j'écrivais plus tôt, consistait, dans un premier temps, à saisir les composantes du discours construit par ces communicateurs au sujet de la *Revolución* à travers le « dessin verbal » qu'ils produisent, mais aussi, dans un deuxième temps, de recueillir leur point de vue « personnel » sur le monde social cubain et d'où pourrait surgir, je rappelle, une part de subjectivité.

Les entrevues étaient d'une durée moyenne d'une heure. Mes 35 ans de journalisme m'ont appris qu'un bon interviewer se mesure à la qualité de son écoute. Une technique aussi appliquée en sciences sociales :

Le récit reproduit la ligne le long de laquelle se construit le sens vécu et s'articule le cas [...]. « Que raconte le sujet? », « Quelle est l'essence de l'expérience du sujet et le sens de son témoignage tels que mis en avant par lui? », « Quel est la parole donnée, la logique exposée, le regard proposé? (Paillé et Mucchielli, 2013, p. 149.)

Voilà les questions que j'avais constamment à l'esprit lorsque j'étais avec les participants. La plupart du temps, la sous-question consistait à reprendre la dernière phrase prononcée par l'interviewé. Je demeurais attentif pour saisir un élément nouveau non prévu, pour demander des éclaircissements, pour identifier ce qui devait être approfondi, avec des questions qui demeuraient courtes et les plus précises possible. Bref, mes « invités » étaient traités comme de précieux collaborateurs, comme les dépositaires d'un savoir, sans compter la reconnaissance qu'ils méritaient en ayant accepté de me consacrer du temps.

Les entrevues ont également évolué au fil des rencontres. Il semble que ce soit là un processus normal et même souhaitable :

La collecte et l'analyse se chevauchent également, par exemple lorsque quelques entretiens ou observations ont lieu, puis une première analyse des matériaux recueillis intervient, laquelle fournit de nouvelles pistes pour les entretiens ou les observations à venir, et ainsi de suite. (Paillé et Mucchielli, 2013, p. 26.)

Pour cette étude, je m'astreignais à réécouter rapidement l'entrevue, content parfois d'avoir bien réagi lorsqu'une sous-question s'avérait nécessaire pour préciser le propos, mais aussi – hélas – désolé parfois lorsqu'il m'apparaissait que j'aurais dû être plus attentif à un nouvel élément qui venait de surgir.

Plus le temps avançait dans l'entrevue et moins d'éléments nouveaux surgissaient. À la fin des entretiens, j'ai senti une fatigue chez certains participants qui étaient parfois inquiets du temps que durait l'entrevue. D'autres, au contraire, souhaitaient qu'on se rencontre à nouveau, ce qui a été fait.

Je souligne finalement l'ouverture de toutes ces personnes, sans exception, au-delà des conceptions politiques qui souvent les opposent. Certains m'ont reçu chez eux, d'autres m'ont rejoint à la maison où je vivais dans la Vieille Havane et d'autres ont été rencontrés dans un même café – à la suggestion des participants – avec des pro et des contre-révolutionnaires.

Le chercheur en moi a développé pour ces collègues journalistes à la fois du respect et de l'admiration pour le travail et les convictions qui les habitent. « Bien humblement, le chercheur peut même considérer que son rôle est de donner forme à la rencontre entre le fond de sa culture, son histoire, sa vie, et le fond de la culture de l'histoire, de la vie du texte dont il se fait l'interprète. » (Paillé et Mucchielli, 2013, p. 109.) En fait, Paillé et Mucchielli nous disent, dans cet extrait, que la rencontre entre le chercheur et les acteurs sociaux est marquée avant tout par l'altérité. L'altérité, ici, a été imprégnée d'un immense respect mutuel, mais aussi d'une reconnaissance des différences de chacun.

Enfin, j'ai pu travailler à Cuba en toute liberté malgré ma situation techniquement illégale. Je devais, comme la loi le prescrit, posséder un visa de chercheur, ce qui impose d'être l'invité d'une université cubaine. Des démarches ont été faites en ce sens par l'ambassade cubaine d'Ottawa, par l'UQAM et par moi auprès de la Faculté

de journalisme de l'Université de La Havane. J'ai même offert à l'institution de donner gracieusement un stage sur la construction sonore d'un reportage radiophonique, histoire de m'inscrire dans une démarche de réciprocité et de partage des connaissances. La demande auprès de l'Université de La Havane n'a reçu aucun accusé de réception.

Finalement, l'anonymat des participants a été requis par les règles éthiques de l'UQAM, même si l'exercice est périlleux compte-tenu que les personnes qui ont pris part à cette étude constituent des acteurs sociaux évoluant dans un espace public et qu'ils sont tous par le fait même connus, lus et suivis par les autorités. Par ailleurs, le renvoi aux articles cite les auteurs puisque les productions des journalistes-blogueurs sont signées et qu'elles font partie intrinsèque du domaine public.

3.9 L'analyse des données

Le travail d'analyse des données a été produit essentiellement à partir d'un travail d'écriture.

L'analyse se présente [...] comme un acte à travers lequel s'opère une « lecture » des traces laissées par un acteur ou un observateur relativement à un événement de la vie personnelle, sociale ou culturelle. Rappelons qu'une chose peut être lue lorsqu'elle peut être comprise et que la compréhension de quelque chose, c'est l'attribution d'un sens à ce quelque chose [...]. Le sens émerge toujours d'une mise en contexte. (Paillé et Mucchielli, 2013, p. 75.)

Le travail d'analyse s'est réalisé en trois étapes : le travail de transcription, de transposition et, enfin, de reconstruction.

Le travail de constitution d'un corpus d'article s'est concentré sur deux matériaux de base. Le premier de ces matériaux consistait, comme je l'ai mentionné plus haut, à repérer les articles les plus significatifs par rapport au cadre de cette recherche. Les

hyperliens menant à ces articles ou aux blogues étaient archivés. Une note était également inscrite en fonction du thème abordé par chacun des articles.

Ce travail était complété par les entrevues avec des journalistes-blogueurs. Chaque entrevue a été enregistrée avec un appareil de qualité professionnelle puis transcrite intégralement. Chaque entrevue était ensuite transférée et traitée à partir du programme *HyperRESEARCH* pour être découpée plus finement.

C'est là qu'intervenait le travail de transposition. Il s'agissait d'abord de créer de grandes catégories que le programme *HyperRESEARCH* appelle « *groups* ». Les grandes catégories en question correspondent à Fidel, la Révolution, les relations avec les États-Unis, mais aussi la sphère publique, l'importance d'Internet, etc. Plusieurs des catégories ont émergé lors des entrevues semi-dirigées.

Ensuite, chaque catégorie était divisée en « *codes* », qu'on peut désigner comme « sous-catégorie » ou thème. Une sous-catégorie, par exemple du grand thème « Fidel », s'appelait « héritier de Martí » ou « culture de résistance », ou encore « menteur et manipulateur ». En tout, 12 catégories (*groups*) ont été créés, et 319 thèmes (*codes*) ont été élaborés. Un thème de la catégorie « Fidel » pouvait également se retrouver sous la catégorie « Révolution ».

Les thèmes abordés pendant l'entrevue ont en outre, grâce aux verbatim, été mis en rapport avec les écrits de ces mêmes blogueurs-journalistes – parfois même mis en tension – pour permettre l'analyse subséquente. N'oublions pas que produire des blogues, des reportages, des commentaires est abordé dans cette recherche comme de l'action sociale, comme de l'action pour modeler le monde : « L'action est alors une réponse stratégique à une situation vécue. Ce vécu étant d'ailleurs partagé par d'autres acteurs sociaux se trouvant dans des situations analogues. » (Paillé et Mucchielli, 2013, p. 167.) En fait, la parole agit en symbolisant l'action. Le travail de « symbolisation » consiste non seulement à nommer, mais aussi à donner vie à la

parole en injectant ultimement du sens à la vie politique. Des significations seront discutées, débattues, niées, supportées, portées aux nues ou dénoncées comme hérésie. C'est à travers ces affrontements que surgit le sens.

Dans les méthodes qualitatives, ce qui caractérise les techniques de traitement ou d'analyse c'est, essentiellement, la mise en œuvre des ressources de l'intelligence pour saisir des significations. Les rapprochements, les confrontations et les mises en relation de données, les mises en perspectives et les cadrages, la saisie des récurrences et des analogies ainsi que les généralisations et les synthèses font surgir ces significations. (Paillé et Mucchielli, 2013, p. 15.)

Enfin, le travail de reconstitution est apparu comme le cœur du travail d'analyse. Nous sommes dans la thèse elle-même : quelles sont les grandes représentations en lutte? Quelles sont celles qui unissent et celles qui divisent? Que nous disent ces convergences entre blogueurs et les écarts qui les séparent? C'est souvent à travers la mise en forme de l'analyse, c'est-à-dire à travers l'écriture elle-même, que le sens émerge tout à coup pour le chercheur :

L'analyse en mode écriture est une forme du récit. Elle est donc un mode d'expression dynamique de la pensée et de sa communication. Elle permet de dépasser le statisme des descriptions ou des catégorisations isolées [...]. Elle permet de dévoiler et tout à la fois d'exposer une pensée. L'une des grandes vertus de l'écriture est qu'elle est un moyen, non seulement de consigner la pensée, mais de la développer. Dans ce sens, le syllogisme propre à l'analyse en mode écriture serait le suivant : c'est en écrivant que l'on pense, c'est en pensant que l'on analyse, c'est en écrivant que l'on analyse. (Paillé et Mucchielli, 2013, p. 190.)

Cette position rejoint d'ailleurs celle d'Arendt. La philosophe déclarait en effet, lors d'une entrevue, que « *the most important thing for [her] is to understand. For [her], writing is part of this process of understanding*⁵⁵ ».

⁵⁵ Entrevue avec Arendt : <https://www.youtube.com/watch?v=dsoImQfVsO4> (6:24).

Un travail de reconstitution s'opère donc avec le support de l'écriture, qui « se pose comme discours signifiant par rapport à une volonté de faire surgir le sens, de donner à voir ce qui peut être vu, de débusquer le non-dit ou l'implicite, de rapprocher ou d'opposer des logiques, de retracer des lignes de force. [On] opère une herméneutique » (Paillé et Mucchielli, 2013, p. 195).

La démarche ici décrite vise à répondre aux impératifs de ce que nous appelons la « restitution écrite ». D'abord, le chercheur doit identifier et s'immerger dans « la logique propre des acteurs » (Paillé et Mucchielli, 2013, p. 77) ; c'est la nécessité d'enracinement. Concrètement, il faut identifier ce qui constitue le moteur de cette action sociale qui consiste à écrire sur le monde social que nous habitons et à confronter ces visions à celles portées par d'autres acteurs.

Ensuite, le chercheur est aussi soumis à l'impératif d'exhaustivité. Les informations récoltées doivent en effet donner un portrait assez complet du champ qu'on décrit. Il faut donc tenir compte de toutes les informations, même celles qui nous semblent à première vue se situer en dehors de la logique dominante. Ces informations, dites « périphériques », sont souvent révélatrices d'aspects inédits tout en se posant comme des indicateurs de la complexité de la pensée des acteurs.

Puis, un autre défi de l'analyse consiste à répondre à l'impératif de complétude. Il faut « rapporter, le plus complètement possible, le jeu complexe de la pensée, des actions et des interactions sur lesquelles se fonde – et par lesquelles se livre – l'expérience humaine et sociale » (Paillé et Mucchielli, 2013, p. 77). Nous verrons plus loin que de nouveaux thèmes ont ainsi émergé lors des entretiens qui montre ou du moins s'approche de la complexité des significations mises en compétition.

Enfin, le chercheur est lié au devoir de communicabilité, une question, pour moi, essentielle. Il m'est en effet toujours apparu primordial que cette recherche puisse être comprise non seulement par le monde académique, mais qu'elle soit également

accessible pour quiconque porte un intérêt à ce phénomène politico-social, que nous avons appelé la « Révolution », sous l'angle de la construction symbolique. Mon travail d'écriture visait donc d'abord la clarté. Un objectif qui m'obligeait, pour ainsi dire, à « laminer » les concepts, à bien les définir, quitte à provoquer quelques répétitions. Mon travail d'écriture consistait à raconter une histoire, celle de la Révolution, de ces principaux acteurs historiques, mais aussi à mettre en scène l'histoire de celles et de ceux qui, aujourd'hui, luttent pour sa survie ou pour qu'elle soit réformée, ou encore qu'elle disparaisse carrément.

Mon travail d'écriture s'impose également en tant qu'outil d'analyse, parce que l'écriture favorise la mise en ordre dans ce qui peut apparaître à première vue comme un capharnaüm rempli d'idées éparses sans lien entre elles. L'écriture nous oblige à saisir une logique, à maintenir un fil conducteur. Elle favorise, dans cette recherche, l'émergence du sens à donner aux paroles et aux écrits des journalistes-blogueurs, et ce, dans un « double-sens ». « D'abord, émergence de ces “données qualitatives”, car le chercheur les provoque en partie; puis émergence d'une mise en ordre compréhensive de ces données, d'un sens explicatif global répondant à la problématique. » (Paillé et Mucchielli, 2013, p. 82.) Voilà en quoi consiste le défi du prochain chapitre.

CHAPITRE IV

L'ANALYSE

L'analyse sera divisée en quatre sous-chapitres :

- 1) les principales représentations en lutte et leur sens;
- 2) l'analyse de l'appropriation du système symbolique cubain par Fidel Castro;
- 3) l'analyse de la désaffection au discours révolutionnaire; et
- 4) les conceptions de la liberté qui émergent et qui s'opposent.

Cette démarche s'inscrit, faut-il le préciser, dans le champ de l'analyse qualitative qui

[p]eut être définie comme une démarche discursive de reformulation, d'explication ou de théorisation de témoignages, d'expériences ou de phénomènes. La logique à l'œuvre participe de la découverte et de la construction du sens. [...]. Son résultat n'est, dans son essence, ni une proportion ni une quantité, c'est une qualité, une dimension, une extension, une conceptualisation de l'objet. (Paillé et Mucchielli, 2013, p. 11.)

4.1 Les principales représentations en luttes et leur sens

Ce premier sous-chapitre, que je pourrais intituler « résultats obtenus », consiste donc, comme je l'expliquais dans le chapitre précédent, à saisir les principales représentations en lutte, représentations identifiées à partir d'une veille des principaux

blogues et journaux socionumériques à Cuba. Cette démarche est complétée par les 16 entrevues réalisées avec 15 blogueurs-journalistes. Le tout constitue la base des analyses qui seront faites dans les sous-chapitres subséquents. Il s'agit en fait, dans cette première partie, de décrire les principales représentations qui ont surgi des entretiens. Ensuite, de faire le lien avec ce qui s'écrit dans les principaux blogues et médias cubains. Enfin, il faut « confronter » ces écrits plus systématiquement pour mieux saisir les principaux sens en lutte et d'identifier ce qui les unit, tout en mesurant les écarts qui s'établissent entre eux lorsqu'il y a affrontement. Je m'inspire de Weber, cité par Bourdieu (1994), qui, pour comprendre le message religieux, n'étudie pas que les formes symboliques, mais aussi « s'attache aux producteurs du message religieux, aux intérêts spécifiques qui les animent, aux stratégies qu'ils emploient dans leurs luttes (l'excommunication par exemple) » (Bourdieu, 1994, p. 129-130).

Les résultats présentés ici ne seront pas pour autant complètement dénués d'analyse : des récurrences seront identifiées, des positions seront mises en rapport les unes aux autres et parfois même opposées. Il s'agit d'établir un processus où l'analyse, c'est-à-dire le sens à donner aux paroles des acteurs, se développera tout au long des trois sous-chapitres suivants. Je commencerai par la figure centrale de la *Revolución* : le commandant Fidel Castro.

4.1.2 Fidel et Martí : les deux faces de la Révolution

La mort de Fidel Castro, le 25 novembre 2016, a suscité une effervescence dans la sphère médiatique cubaine qui a permis une explosion de représentations dominantes comme oppositionnelles ayant trait au père de la révolution cubaine. Les articles comme les opinions, récoltés à un moment hautement symbolique et majeur de Cuba,

permettent de décliner les différentes représentations et les différents sens en lutte concernant le *líder máximo* et, ultimement, les sens à donner à la révolution cubaine.

Pour les révolutionnaires ou ceux qui en réclament le titre, Fidel Castro incarne la figure autorisée, sanctionnée, c'est-à-dire institutionnalisée de la *Revolución*. Il constitue la signification centrale du régime cubain. Et bien qu'il soit mort, Fidel tient toujours un blogue au journal *Granma*⁵⁶.

L'*habitus* du révolutionnaire comme du contre-révolutionnaire regorge de représentations du *líder máximo*. Pour les révolutionnaires, c'est la figure centrale du régime, celui qui a sauvé le monde cubain, pour y créer l'homme et le monde nouveaux, tout en s'inscrivant dans le courant historique de José Martí, qui « est certainement l'homme le plus glorifié par le peuple cubain, qui le considère comme le plus grand martyr et l'apôtre de la lutte pour l'indépendance⁵⁷ ». En d'autres mots, il est primordial, pour bien saisir le discours révolutionnaire cubain, d'ancrer l'analyse de celui-ci dans la guerre d'indépendance gagnée d'abord contre l'Espagne, une victoire contrecarrée par les États-Unis. Comme le rappelle le blogue *Joven Cuba* :

La direction du commandant en chef avait une base historique nationaliste profonde que beaucoup semblent ignorer, ou déprécier, même aujourd'hui. La cause de l'indépendance cubaine – peut-être la plus populaire du dernier tiers du dix-neuvième siècle – a été brisée, par l'intervention américaine de 1898, qui pourrait avoir un autre résultat, par l'imposition de l'infâme amendement Platt, qui a laissé la république naissante dans des conditions proches de celles d'un protectorat⁵⁸.

⁵⁶ Voir *Granma*, « Reflexiones del compañero Fidel » : <http://www.granma.cu/reflexiones-fidel>

⁵⁷ Voir *L'Amérique latine sur Internet*, « Jose Martí » : http://www.abc-latina.com/personnalites/jose_marti.htm

⁵⁸ Valdés Navia, M. (2017, 27 novembre). Fidel y el imperio un año después. *La Joven Cuba*. Récupéré de <https://jovencuba.com/2017/11/27/fidel-y-el-imperio-un-ano-despues/>. Traduction libre de : « *El liderazgo del Comandante en Jefe tuvo un profundo fundamento histórico nacionalista que muchos parecen ignorar, o menospreciar, aún hoy. La causa de la independencia cubana – quizás la más popular del último tercio del XIX a nivel mundial – fue malograda, más que por la intervención* »

Fidel, en tant qu'héritier de Martí – l'apôtre de l'indépendance –, incarne donc non seulement la *Revolución* fait par un homme, mais aussi la *Revolución* qui fait homme. Cette représentation a occupé pratiquement tout l'espace de la sphère médiatique cubaine *oficialista* lors du décès du *líder máximo*, résultat du déchaînement qu'on a pu observer dans la presse étatique cubaine.

JB-4 est un des blogueurs les plus influents et un acteur majeur des communications à Cuba. Il possède sa propre émission de télévision publiée sur son blogue⁵⁹. C'est aussi un important fonctionnaire de l'État cubain, un militant classique dont la foi dans la *Revolución* ne peut en aucun cas être remise en cause. Il a été dirigeant des jeunesses communistes puis fonctionnaire au ministère des Communications cubain, en passant par l'*Instituto cubano del libro*. C'est enfin un habitué des pages de *Granma*, l'organe officiel du Comité central du PCC. Il dit, en entrevue au sujet de Fidel :

Quand tu parcours le monde, tu peux voir que les pays qui ont résisté aux États-Unis sont des pays avec une culture ancienne : l'Iran, la Chine, la Russie, qui ont leur propre langue et ont une chose en commun, celle d'être de grandes puissances. Mais notre résistance vient d'un pays de 11 millions d'habitants, qui possède une langue parlée par 500 millions de personnes. Cuba n'a pas une culture millénaire. Et pourtant, il [Fidel] a réussi [à résister aux États-Unis] parce qu'il a construit une culture qui nous est propre. Une culture de justice, de solidarité et d'indépendance nationale⁶⁰.

norteamericana de 1898, que pudo tener otro desenlace, por la imposición de la infame Enmienda Platt que dejó a la naciente república en condiciones cercanas a las de un protectorado. »

⁵⁹ Voir *La pupila insomne* : <https://lapupilainsomne.wordpress.com/>

⁶⁰ JB-4, 4 janvier 2017. Traduction libre de : « *Cuando recorre el mundo y ve los países que han resistido a Estados Unidos son países que tienen una cultura milenaria: Irán, China, Rusia, que tienen una lengua propia y que tienen una cosa que son fuertes potencia. Pero nuestra resistencia proviene de un país de 11 millones de habitantes y que habla una lengua hablada por 500 millones de españoles hablados. No tiene (Cuba) una cultura milenaria [...]. Y sin embargo, lo ha logrado (a resistir) por qué ha construido una cultura propia. Esa cultura de justicia, de solidaridad y de independencia nacional. »*

Notre journaliste-blogueur pose les bases de la doxa révolutionnaire cubaine tout en révélant l'*habitus* dont il est porteur, fruit d'une éducation nourrie de représentations auxquelles il a adhéré. D'abord, la *Revolución* a permis l'indépendance du pays vis-à-vis de son puissant voisin, une indépendance conquise sur la base d'une culture propre qui a écloso grâce à Fidel et la *Revolución*. Il a fini le travail amorcé par Martí à la fin du XIX^e siècle en instaurant une résistance qui repose sur la justice et la solidarité sur le plan social et qui permet, sur le plan politique, l'indépendance vis-à-vis de l' « Empire ».

Ces principes, si nous lisons bien, sont indissociables pour ce blogueur, comme pour les révolutionnaires dont il porte le discours. Car comment préserver l'indépendance – lire la liberté – si celle-ci ne repose pas sur la justice et la solidarité?

Les 28 et 29 novembre 2016, trois jours après son décès, l'hommage à Fidel s'est fait au Memorial José Martí. Pour le régime, il s'agissait d'illustrer la filiation entre le *Comandante* et la grande figure historique cubaine. Voilà un rituel chargé d'un symbolisme puissant : Fidel rejoint son père spirituel, le père de la patrie cubaine. C'est la métaphore du Christ qui revient aux côtés de Dieu le Père. Un an après la mort de la figure dominante de la *Revolución*, ce commentateur rappelle que

[I]es places de Santiago de Cuba et de La Havane et la route qui, sur plus de mille kilomètres, alors qu'on transportait les cendres du Commandant, étaient inondées de Cubaines et de Cubains aux visages empreints d'admiration pour celui qui était si souvent diabolisé par les propriétaires de la communication globale⁶¹.

⁶¹ La pupila insomne (2017, 27 novembre). La doble derrota de los enemigos de Fidel. Recupéré de <https://lapupilainsomne.wordpress.com/2017/11/27/la-doble-derrota-de-los-enemigos-de-fidel-por-iroel-sanchez/>. Traduction libre de : « *Las plazas de Santiago de Cuba y La Habana, y el recorrido que por más de mil kilómetros unió a ambas llevando las cenizas del Comandante se inundaron de cubanas y cubanos con el rostro marcado por la admiración hacia aquel que fue tantas veces demonizado por los dueños de la comunicación global* ».

L'édition spéciale de *Granma* du 27 novembre 2017 en hommage au *líder máximo* relatait l'interrogatoire de Fidel par les autorités qui a suivi l'assaut de la caserne de Moncada le 26 juillet 1953, l'acte fondateur du mouvement révolutionnaire cubain malgré son échec.

Fidel apparaît sur un cliché largement diffusé à l'époque, avec, en arrière-champ, une photo de Martí. *Granma* relate qu'à la question que lui posait alors le procureur sur sa responsabilité en tant qu'« auteur intellectuel » de l'attaque, c'est-à-dire en tant que tête dirigeante du groupe d'insurgés, Fidel répliquait que « personne n'a à craindre d'être accusé d'être le cerveau des événements puisqu'il s'agit de José Martí, l'apôtre de notre indépendance⁶² ». Nous sommes de nouveau dans la métaphore chrétienne : Fidel aurait été guidé par Martí, comme le Christ par le Saint-Esprit. L'attaque de la caserne de Moncada aurait en fait été commandée par l'exemple laissé par l'apôtre.

Cette réponse de Fidel montre que, déjà, la filiation avec Martí faisait partie de la représentation du mouvement des insurgés en 1953. L'article se concluait d'ailleurs par une synthèse des deux grandes figures historiques de Cuba : « Comme le disait Martí : “les hommes qui possèdent des âmes faibles ne peuvent pas comprendre la vertu”. Pour Fidel, comme l'homme Martí, “on ne regarde pas de quel côté on vit le mieux. Mais de quel côté est le devoir⁶³” ».

Fidel lui-même a toujours mis de l'avant son rôle d'héritier de Martí. Il déclarait au journaliste français Ignacio Ramonet (2006) : « La première chose que j'ai lue dans mon adolescence était sur les guerres d'indépendance et les textes de Martí. Je suis

⁶² *Granma* (2017, 27 novembre). Edición Única. 52(286), p. 15. Traduction libre de : « *Nadie tiene que preocuparse porque lo acusen [sic] de ser el autor intelectual de los hechos es José Martí, el Apostol de nuestra independencia* ».

⁶³ *Granma* (2017, 27 novembre). Edición Única. 52(286), p. 15. Traduction libre de : « *Es como decía Martí: “Los hombres de alma baja no puede comprender la virtud”. Para Fidel, como Martí el hombre “no mira de qué lado se vive mejor. Sino de qué lado está el deber* ».

devenu un partisan de Martí quand j'ai commencé à lire ses œuvres⁶⁴. » (cité dans p. 50.)

Si Fidel est l'héritier de Martí, JB-4 rappelle, dans l'entrevue qu'il m'a accordée, que le leader de la révolution cubaine incarne aussi le continuateur de Marx et Lénine, comme l'exige le caractère socialiste de la révolution cubaine. « Ramonet lui demande au sujet de sa formation et il [Fidel] lui dit qu'il y a trois choses [sur lesquelles elle repose] : l'éthique de José Martí; l'économie de Marx; Lénine et l'État [...]. Il s'agit de trois monuments de l'humanité⁶⁵. »

Fidel confirme : « Premièrement, j'ai été martien et, ensuite, j'ai été martien, marxiste et léniniste⁶⁶ » (Ramonet, 2006, p. 54).

JB-3 s'inscrit dans le courant réformiste du PCC. Ses idées sont mises de l'avant sur un blogue appelé *Joven Cuba*⁶⁷ fondé en 2010. Voici ce qu'on pouvait y lire au lendemain de la mort de Fidel Castro :

Aucun étranger ne peut comprendre que, pour les Cubains, Fidel est un thème plus émotif que rationnel, et à ça que je m'étais préparé pour ce jour. Je suis un marxiste pratique qui connaît la réalité objective, le sens de la vie et les lois de la dialectique, mais rien ne vous prépare [à une telle chose]. [...] Le Commandant repose aux côtés de Lénine, du Che, d'Allende, de Mandela, de

⁶⁴ Traduction libre de : « *Lo primero que leo en mi adolescencia es acerca de las guerras de independancia y los textos de Martí. Me convierto en un simpatizante de Martí cuando comienzo a leer sus obras.* »

⁶⁵ JB-4, 4 janvier 2017. Traduction libre de : « *Él le pregunta (a Fidel) en una entrevista con Ignacio Ramonet, no sé si usted la conoce [...]. Ramonet les pregunta sobre sur formación y él le dice que hay tres cosas: al ética de José Martí; la economía de Marx; et de Lenin el Estado [...]. Son tres monumentos de la humanidad.* »

⁶⁶ Traduction libre de : « *Primero fui martiano, y después fui martiano, marxista y leninista.* »

⁶⁷ Voir : <https://jovencuba.com/>.

Chavez et plusieurs autres. Hier a été le dernier jour de Fidel Castro entre nous, mais le premier de sa légende. Pour toujours⁶⁸.

L'homme était imparfait, reconnaît ce blogueur en entrevue, mais son héritage demeure immense :

Même avec tous les problèmes que nous avons, Cuba est un pays en meilleur état que ce qu'ils [les révolutionnaires cubains] l'ont trouvé en [1959]. Avec tous les problèmes rencontrés par Cuba, l'insatisfaction, la capacité de payer des gens en fonction de ce que vaut leur travail, avec toutes les libertés sacrifiées pour tout cela. Cette période [aujourd'hui] constitue la période avec le moins de violence et le plus de stabilité [pour Cuba]⁶⁹.

Ce militant du parti unique s'inscrit dans le courant réformiste du PCC (nous y reviendrons plus loin). Il reconnaît les limites de la Révolution, mais aussi ses mérites :

Ce qui nous rend uniques, c'est un bon système de santé. Une bonne éducation. Une sécurité publique qui fait l'envie sur le continent. Aussi, ce qui nous rend uniques, c'est un sentiment de solidarité sociale ce qui n'est pas normal en Amérique latine. À savoir, ressentir de l'empathie pour l'autre et comprendre que nous faisons tous partie de quelque chose. C'est très difficile de trouver cela dans d'autres pays d'Amérique latine. Et beaucoup moins dans d'autres pays qui sont fracturés sur le plan politique⁷⁰.

⁶⁸ El último gran revolucionaria. *La Joven Cuba*. Récupéré de <https://jovencuba.com/2016/11/26/el-ultimo-gran-revolucionario/>. Traduction libre de : « *Ningún extranjero puede entender que para los cubanos Fidel es un tema más emocional que racional, y eso que me había preparado para este día. Soy un marxista práctico que sabe de la realidad objetiva, el sentido de la vida y las leyes de la dialéctica, pero nada te prepara. [...] El Comandante reposa junto a Lenin, el Che, Allende, Mandela, Chávez y muchos más. Ayer fue el último día de Fidel Castro entre nosotros, pero el primero de su leyenda. Hasta siempre.* »

⁶⁹ JB-3, 4 janvier 2017. Traduction libre de : « *Incluso con todos los problemas que tenemos los cubanos, es un mejor país que lo que encontró. Con todos los problemas que encontró Cuba, de insatisfacción, la capacidad de pagar la gente y lo que vale su trabajo, con todas las libertades sacrificadas, con todo eso. Sigo el periodo (hoy) de menor violencia y de más estabilidad.* »

⁷⁰ JB-3, 4 janvier 2017. Traduction libre de : « *Nos hace únicos un buen sistema de salud. Una buena educación. Una seguridad pública que nos hace inviable en el continente. También nos hace únicos un sentimiento de solidaridad social que nos es normal en América latina. Es decir, de sentir empatía uno*

Les conquêtes sociales incarnées par les services de santé, l'éducation gratuite et la solidarité sociale illustrent des éléments essentiels du discours révolutionnaire, une maxime mille fois répétée par ses tenants. Cependant, la Révolution a aussi besoin, pour JB-3, d'être réformée et de revenir à l'audace qui la caractérisait à une époque :

À Cuba aujourd'hui, la rébellion n'est plus à la mode comme dans les années soixante. Certains hérétiques se réfugient dans une poignée d'institutions qui leur donnent un abri comme dans les années 1970, et les révolutionnaires finissent souvent fracturés par le sectarisme et les déformations idéologiques propres à un pays victime de harcèlement⁷¹.

Il ajoute, toujours dans le même article :

Le socialisme pour réussir n'a pas le choix d'être démocratique, comme l'a noté Rosa Luxembourg. Il n'a pas d'autre moyen que l'inclusion de tous ceux qui ne sont pas ses adversaires, comme il est indiqué par Fidel⁷².

Il précise son idée en entrevue. Les difficultés auxquelles a été confrontée la *Revolución* – dont l'agression permanente des États-Unis – a obligé l'État cubain à restreindre les libertés selon lui. Maintenant que le contexte a changé, l'heure est à la récupération de ces libertés, mais toujours à l'intérieur de la *Revolución*, en visant son principal outil, le PCC : « Le parti unique n'a pas été une garantie pour la démocratie. Le multipartisme non plus. Ça veut dire qu'il est difficile de débattre sur le parti

por otro y entender que todos somos parte de algo. Eso es muy difícil de encontrarlo en otros países de América latina. Y mucho menos en otros países que están fracturados al nivel político. »

⁷¹ La vanguardia. *La Joven Cuba* Récupéré de <https://jovencuba.com/2017/03/29/la-vanguardia-en-cuba/>. Traduction libre de : « *En la Cuba de hoy la rebeldía no está de moda como en los sesenta, algunos herejes siguen refugiándose en un puñado de instituciones que les dan cobijo como en los setenta, y los revolucionarios a menudo terminan fracturados por el sectarismo y las deformaciones ideológicas propias de un país acosado.* »

⁷² *Op. cit.* Traduction libre de : « *El socialismo para tener éxito no tiene otra salida que ser democrático, como señalara Rosa Luxemburgo. No tiene otro camino que no sea la inclusión de todos aquellos que no sean sus adversarios, como señalara Fidel.* »

unique ou le multipartisme parce qu'aucun de ces systèmes n'a réussi à garantir la démocratie⁷³. »

Affirmer que le multipartisme ne fonctionne pas pourrait faire l'objet d'une controverse, mais prenons acte, surtout, que prendre la parole, la soumettre au débat à travers un blogue peut servir aux réformes dont la *Revolución* a besoin : « Je ne blogue pas parce que j'aime bloguer. Je blogue parce que c'est l'outil que j'ai trouvé [...] comme un outil de transformation⁷⁴. » Message intéressant de JB-3 : comme la discussion semble bloquée au sein du PCC, le blogue intervient pour déplacer cette discussion dans un autre espace, celui de la sphère médiatique. Une première à Cuba, car, normalement, ce qui se discute au PCC reste au PCC. Nous y reviendrons plus loin.

Retenons donc d'abord que la mort de Fidel a permis aux institutions médiatiques révolutionnaires de réitérer, de réactiver les principes de base de la Révolution : indépendance nationale, justice et solidarité sociales, le tout incarné par Fidel Castro, héritier en ligne droite de José Martí.

4.2 Des voix discordantes, une sphère médiatique polarisée

Fidel incarne la *Revolución*, ai-je écrit un peu plus tôt. Les deux sont indissociables comme les deux faces d'une même médaille. Voilà pourquoi attaquer Fidel, c'est attaquer la Révolution, soit remettre en cause le rôle historique de Fidel, l'embargo américain en tant que responsable des carences qui raréfient les produits essentiels à

⁷³ JB-3, 4 janvier 2017. Traduction libre de : « *El unipartismo no ha sido una garantía de la democracia. Pero el multipartismo tampoco. Es decir, es muy difícil en 2017 de debatir unipartismo-multipartismo por qué ninguno de estos sistemas ha logrado garantizar la democracia.* »

⁷⁴ JB-3, 23 janvier 2017. Traduction libre de : « *Yo no blogueo por qué me gusta bloguear. Yo blogueo por qué es la herramienta que encontré [...] como u herramienta de transformación.* »

Cuba et les acquis de la Révolution, principalement l'éducation et les services de santé. Il faut donc voir, dans les passages qui suivent, que les attaques dirigées personnellement contre Fidel symbolisent aussi des attaques contre la *Revolución*. En d'autres mots, la polarisation qui se déploie dans la sphère médiatique cubaine autour du sens à donner à la vie et à l'héritage de Fidel peut être comprise comme un reflet – sans doute en concentré, c'est-à-dire exagéré – de la polarisation de la société cubaine au sujet de la *Revolución*. La sphère médiatique est abordée, je le rappelle, comme un microcosme de la société cubaine. Vue depuis la perspective de la sphère publique cubaine, la *Revolución* connaît une contestation sans précédent de l'intérieur même de Cuba, saisissable à travers les représentations que l'on y retrouve de Fidel :

Ce qui a ouvert des espaces, ç'a été la maladie de Fidel. Il y a dix ans, quand Fidel est tombé malade et que son frère a pris le pouvoir, les choses ont commencé à s'adoucir parce que Fidel n'avait ni la santé [physique] ni la santé mentale pour assumer [ses responsabilités]. [...] Nous avons souffert d'un régime totalitaire, il [Fidel] était le centre de tout. Raúl a ensuite relâché les [choses]... Et ce n'est pas qu'ils nous aient donné des choses ou que les choses se sont améliorées. Non, non. C'est qu'ils nous ont redonné des droits qu'ils nous avaient usurpés⁷⁵.

JB-11 est une ancienne fonctionnaire de l'État cubain qui a été en poste à l'étranger. Elle tient un blogue depuis 2010 qu'elle a conçu à la suite d'un atelier qu'elle a suivi et qui était dirigé par la blogueuse dissidente Yoani Sánchez⁷⁶.

On pouvait lire en 2012 sur le blogue où elle collabore, à la suite du désir exprimé par le pape d'alors Benoît XVI de célébrer une messe pour que le *Líder máximo* recouvre

⁷⁵ JB-11, 18 janvier 2017. Traduction libre de : « *Lo que abro los espacios fue la enfermedad de Fidel. Hace diez años cuando Fidel se enfermó y que su hermano asumió las cosas empezaban a suavizarse.. Por qué ya Fidel no tenía salud ni salud mental tampoco para asumir [...] Sufriamos de un régimen totalitario por qué el (Fidel) era el centro de todo. Entonces Raul fue aflojando ...y nos es que nos dieron, nos obsecrarián con mejoría. No, no. Devolvieron derecheros que ellos mismo nos usurparon.* »

⁷⁶ Voir : http://www.14ymedio.com/blogs/generacion_y/.

la santé : « Si l'Église est apolitique, pourquoi célébrer une messe pour la santé et la guérison de l'homme qui a soumis ce peuple au plus cruel obscurantisme⁷⁷? »

JB-11 faisait ainsi un bilan très négatif de la Révolution dans l'entrevue qu'elle m'accordait en janvier 2017 à La Havane :

Le changement viendra. Qu'ils le veuillent ou non. Il va venir le changement. [...] On étire, on étire le moment [quand viendra] le changement pour ne pas avoir à rendre des comptes pour toutes les atrocités qu'ils ont faites. Et tous les Cubains qui sont disparus, qui sont morts par la faute du régime. [En 1959], le pays était en plein essor, nous avions notre production [...] nous consommions nos propres produits. On n'avait pas à tout importer comme aujourd'hui, jusqu'aux caramels que nous devons importer! On était [un pays] développé. Regardez l'architecture de La Havane vous allez voir s'il y a eu développement ou non. Ici, il y avait beaucoup de développement, mais Fidel a freiné tout cela⁷⁸.

Elle est plus virulente lorsqu'elle parle de la personnalité de Fidel :

Fidel a toujours eu deux visages. L'un pour l'intérieur, pour nous, pour les gens dont il ne se souciait en rien et l'autre pour l'extérieur : il apparaît comme une bonne personne, comme un révolutionnaire, un homme visionnaire, un homme gentil. Parce que pour le peuple de Cuba, il n'a jamais fait preuve de bonté. La seule directive était de nous opprimer. De nous interdire des choses et de nous tromper. J'étais *fidelista* comme beaucoup de gens de mon âge. J'étais *fidelista*

⁷⁷ La gira de Benedicto XVI. *Per el ojo de la aguja*. Récupéré de <https://porelojodelaaguja.wordpress.com/2012/03/21/la-gira-de-benedicto-xvi>. Traduction libre de : « Si la iglesia es apolítica, como tanto proclaman, ¿por qué dar misa por la salud y pronta recuperación del hombre que ha sumido a este pueblo en el más cruel oscurantismo? »

⁷⁸ JB-11, 18 janvier 2017. Traduction libre de : « El cambio va a llegar. Quieran ellos o no. Va a llegar el cambio. [...]. Estirando, estirando el momento del cambio para no tener rendir cuentas de todas las barbaridades que ellos han hecho. Y de todos los Cubanos que han desaparecidos, que han murto por culpa del régimen. (En 1959) este país estaba en pleno desarrollo, qué teníamos producciones [...] consumíamos nuestros propios productos. No había que importar todo como hoy, hasta los caramelos que hay que importarlo. Teníamos mucho desarrollo. Mira usted la arquitectura de La Habana para que vea si hubo o no hubo desarrollo. Aquí había mucho desarrollo, pero Fidel lo freno. »

jusqu'à ce que je commence à le connaître. Et quand j'ai commencé à découvrir les mensonges, j'ai cessé d'être *fidelista*. Et je n'ai plus cru en lui⁷⁹.

Même son de cloche, quoiqu'en plus nuancé, de la part de JB-2 une collaboratrice, entre autres, de la BBC, mais aussi du quotidien numérique *14 y medio*. Elle a été révolutionnaire et une gradée des Services de sécurité de l'État avant de passer dans le camp de la dissidence :

Il [Fidel] contrôlait tout. Et puis il a éliminé tous les autres. Toutes les autres organisations ont disparu. Il est resté comme le *líder máximo* de cette révolution. Il n'y avait plus d'opposition. Si quelqu'un voulait s'opposer, il lui faisait la vie difficile. Il se retrouvait en prison ou en exil⁸⁰.

Elle va plus loin, aussi, en qualifiant ses méthodes de « fascistes » : « Je reconnais sa capacité, son charisme. Mais dernièrement, j'ai vu des choses [chez Fidel] de Mussolini. Cet homme savait comment faire pour envenimer les gens⁸¹ ».

Elle raconte comment s'est déroulée sa rupture avec le régime, comment elle est passée de révolutionnaire à dissidente :

En 1989, toute cette combinaison de nouvelles internationales et de nouvelles nationales a mis en perspective ma façon de penser. [...] Je viens d'une famille accommodante. Mon père a toujours été un communiste, quand le parti communiste n'était pas légal à Cuba dans les années 1940. [...] On nous a tellement menti. Quand on me disait : « En Union soviétique, il y a quelque

⁷⁹ JB-11, 18 janvier 2017. Traduction libre de : « *Fidel siempre tuvo dos caras. Uno para el interior para nosotros, para su pueblo que nunca les importo nada y el otra por el exterior: parece de buena gente, de revolucionario, de un hombre visionario, un hombre bondadoso. Eso no era así. Pr qué con el pueblo de Cuba jamás fue bondadoso. El único aviso fue oprimirnos. Prohibirnos cosas y además engañarnos. Yo fue fidelista como mucha gente de mi edad. Yo fue fidelista hasta que lo empecé a conocer. Y empecé a descubrir las mentiras, y cuando empecé a descubrir las mentiras, dejé de ser fidelista. Y ya no creía en él.* »

⁸⁰ JB-2, 11 janvier 2017. Traduction libre de : « *Ordinando todo bajo su mando. Y luego (Fidel) elimino a todos los demás. Todas las demás organizaciones desaparecieron. El quedo como el de esta revolución. Ya no hubo oposición. El que quería oponerse se la ponía difícil.* »

⁸¹ JB-2, 11 janvier 2017. Traduction libre de : « *Reconozco su capacidad, su carisma. Pero últimamente he visto cosas de Mussolini. Este hombre sabia como hacerlo para enardecer a la gente.* »

chose appelé Goulag [qui est] comme [un] camp de concentration ». « Propagande, ce sont des mensonges », que je répondais. Ce ne sont pas des mensonges. Puis tout cela m’a ébranlé beaucoup. Je sais que la politique à la fin ne peut offrir presque jamais ce qu’elle a promis. Mais une chose est de ne pas respecter ses promesses, c’est une autre de mentir et d’utiliser des méthodes répréhensibles pour atteindre un objectif⁸².

JB-1 est écrivain. Il a gagné de nombreux prix, autant à Cuba qu’à l’étranger. Il a passé deux ans en prison pour être entré par effraction dans un appartement. Il affirme, en entrevue, avoir présenté 16 témoins-alibis lors de son procès qui ont soutenu qu’il ne pouvait être l’auteur de ce crime. Cette condamnation faisait suite à son refus, dit-il en entrevue, de travailler pour le régime, qui lui offrait un appartement à Cojimar s’il obtempérait à écrire selon les instructions qui lui étaient données.

Ses démêlés avec la justice cubaine ont commencé lorsqu’il a mis sur pied un blogue – où écrit aussi JB-2 – lors de son retour d’un salon du livre à l’étranger.

Pendant près de 60 ans, il [Fidel] n’a pas été capable de faire marcher le socialisme. Il y a une misère absolue. Il nous a laissé une [possible] guerre sociale à Cuba. Une guerre civile. Je veux dire, il nous a laissés dans les pires conditions. Je ne vois donc pas comment il a gagné quoi que ce soit. Je ne veux pas être extrémiste, mais je ne crois pas qu’il ait gagné quoi que ce soit. Je pense que la première chose qu’il aurait dû faire et qu’il voulait faire, c’était de

⁸² JB-2, 11 janvier 2017. Traduction libre de : « *En 1989 toda esta combinación de noticias internacionales, noticias nacionales me puso en perspectivas todo mi pensamiento. [...] Yo provengo de una familia acomodado, pero mi padre siempre fue comunista. Ni padre era del partido comunista, cuando el partido comunista no era legal in Cuba en los años 40. [...] Nos había mentido tanto, por qué para mí era automático cuando me decían: “No por qué en la Unión Soviética hay algo que se llama goulag, son como campos de concentración”. Propaganda, son mentiras (contestaba). No era mentira. Entonces todo aquello me golpeó mucho. Yo sé que la política al final casi nunca puede cumplir lo que promete. Pero una cosa es no cumplir, y es otra cosa mentir y utilizar métodos tan reprobables para lograr un objetivo.* »

garantir la nourriture pour son peuple. Nous sommes chaque fois pire. [...] Et puis, il a limité nos droits. Tout ce qui était contre son pouvoir était sacrifié⁸³.

Voici ce qu'on pouvait lire sur son blogue, le 28 mai 2015, au sujet des autorités étrangères dont les visites se succédaient à la maison de Fidel, le comparant à Hitler et Staline, alors que le *Líder máximo* était diminué par la maladie :

Comme un vieux musée historique de l'horreur de la Révolution cubaine, se poursuit la visite des gouvernants les plus puissants à la tanière de Fidel Castro. C'est comme visiter une momie vivante, capable encore de continuer à faire du dommage à ceux qui ne coïncident pas avec ses desseins. Ils ont opté pour les photos parce que les passe-temps et les simagrées propres à l'âge leur font honte s'ils sont vus par le reste du monde. [...] Je ne me ferais pas photographe avec Hitler ou Staline, même s'ils étaient en cire⁸⁴.

JB-9 est chef d'un parti d'opposition au régime, donc illégal. Sa plateforme lui sert de tribune pour faire avancer ses idées. Son blogue, comme l'ensemble de la plateforme, constitue un outil politique. Paradoxe cubain, JB-9 circule librement dans La Havane, voyage à l'étranger, reçoit qui il veut, tout en demeurant un opposant public au régime. Son ordinateur a cependant été saisi à son retour à Cuba en avril 2017 et son site a été censuré par les autorités un mois plus tard, comme le rapporte le journal numérique d'opposition *14 y medio*. En entrevue, il ne cache pas son agacement vis-à-vis des étrangers qui magnifient la grande figure de la *Revolución* :

⁸³ JB-1, 05 janvier 2017. Traduction libre de : « *Desde hace casi 60 años no ha podido hacer caminar el socialismo. Hay una miseria absoluta. Nos dejó una guerra posiblemente social que puede haber en Cuba. Una guerra civil. Decir nos dejó en las peores condiciones. Entonces no veo en qué el (Fidel) gano. Yo no quiero ser extremista pero no lo veo a el que ha ganado nada. Pienso que lo primero que tenía que haber, haber hecho y lo quería hacer y no lo logro fue garantizarle los alimentos a su pueblo. Nosotros somos cada vez peor. [...] Y después nos restringió los derechos. Todo que esta contra su poder ya estaba ya ...sacrificado.* »

⁸⁴ Hitler, Staline y Fidel. *Sin Justicia*. Récupéré de <https://blogloshijosquenadiequiso.wordpress.com/2015/05/28/hitler-stalin-y-fidel/>. Traduction libre de : « *Como en un viejo museo histórico del horror de la Revolución cubana, se guarda la visita de los gobernantes más poderosos al cubil de Fidel Castro. Es como visitar una momia viviente, capaz aún de continuar dañando a los que no coincidan con sus designios. Han optado por las fotos porque las muecas y manías propias de la edad les avergüenza que sean vistas por el resto del mundo [...]. No me retrataría al lado de Hitler o Stalin ni aunque sean de cera.* »

Comme personne, il s'est dédié à écraser [les gens]. L'image au niveau international de Fidel est très distincte. Quand tu vis avec 20 dollars par mois, tu peux le sentir. Je sens que Fidel, oui, a marqué la politique du XX^e siècle. De cela on ne peut douter. Mais, honnêtement, tout ce qu'il a proposé en réalité a été un échec. Si tu écoutes les discours des années 1960, des années 1970, il [voulait convertir] Cuba en une puissance de production de lait, de fromage, d'œufs, de viande, de café, de tout. Regarde Cuba aujourd'hui, qui importe 92 % de ces produits. Et 76 % des terres productives sont en friche. 62 000 Cubains entre 15 et 23 ans ont franchi la frontière de Mexico cette année (2016) seulement. Nous sommes en face d'une société très désespérée [...]. Alors, je ne me sens pas aussi orgueilleux qu'un autre qui vit à Montréal au sujet de l'héritage de Fidel⁸⁵.

JB-7 incarne la nouvelle génération des journalistes révolutionnaires. Elle travaille à l'édition numérique de *Juventud Rebelde*, une institution incontournable de la révolution cubaine. Elle raconte, ici, le travail de *monitoring* des journaux que son équipe et elle ont effectué dans les jours qui ont suivi la mort de Fidel :

Cette semaine de la mort de Fidel, nous avons effectué un travail sur Internet au sujet de la couverture en relation avec Fidel. Nous avons monitoré et avons vu les titres horribles et les commentaires aussi. Nous avons vu également ce qui se passait à Miami. Ils faisaient la fête... plusieurs. Plusieurs jeunes, des adolescents qui se congratulaient dans la rue comme s'ils avaient connu tout ce qui se vivait à Cuba avec Fidel. Et la figure de Fidel va toujours générer des sentiments contraires. Mais je crois qu'ici, pour le moins, la majorité des blogueurs que je connais bien, comment le décrire... Il y a eu une certaine inspiration. Parce qu'il y a dans les blogues une polémique constante, la

⁸⁵ JB-9, traduction libre de: « *Como persona se dedicó a aplastar. [...] Ahora la imagen al nivel internacional de Fidel es muy distinta. Cuando vives aquí con 20 dólares al mes puedes sentir. Yo siento que Fidel si marco la política del Siglo XX. Eso no se puede dudar. Pero honestamente, todo que él se propuso en realidad fracaso. Si escuchas los discursos de los sesenta, de los setenta, convertir a Cuba en una potencia de producción de leche, de queso, de huevos, de carne, de café, de todo. Mira hoy Cuba importa el noventa y dos por ciento de los consumos. Y el 76% de las tierras productivas están ociosas. 62 miles cubanos han cruzados la frontera de México con una edad entre 15 y 23 anos, este ano, solamente. Estamos asistiendo a una sociedad sumamente desesperanzada. Entonces no me siento tan orgulloso como otro que vive en Montreal sobre la herencia que nos dejó Fidel.* ».

critique, le débat. Et Fidel, ce qu'il nous a appris a été précisément de critiquer les choses et de les corriger⁸⁶.

Une sous-question aurait été nécessaire ici. Le débat, la critique, la polémique, tous des éléments de la démocratie délibérative, mais de quoi est-il permis de débattre au juste? Et dans quel cadre? De la légitimité de la suprématie du PCC sur le pays dans *Granma*? Du rôle démesuré de l'armée révolutionnaire dans la vie du pays au micro de *Radio Rebelde*? Du règne sans interruption de Fidel et Raúl, de 1959 à 2018, dans les pages du journal étatique *Trabajadores*? De l'absence de la moindre critique du régime dans la presse révolutionnaire dont le *Juventud Rebelde* où elle travaille? Et puis, qui peut débattre?

Avant l'arrivée d'Internet, ce débat était essentiellement réservé aux membres du parti, et encore, puisque Fidel occupait presque tout l'espace médiatique. Le débat confiné à l'espace privé devait sans doute exister, mais, publiquement, comme un fard trop épais sur un visage trop vieux, rien ne paraissait... en surface. À prendre, c'est-à-dire se taire, ou à laisser, billet aller simple vers Miami.

4.3. Des libertés sacrifiées

Une des composantes les plus importantes de l'*habitus* du révolutionnaire cubain veut que la liberté conquise à travers la Révolution ait aussi un prix : celui de sacrifier une série de libertés, sans doute jugées « inférieures » à la liberté que représente

⁸⁶ JB-7, 10 janvier 2017. Traduction libre de : « *Esa semana (de la muerte de Fidel) nos entramos en un trabajo de Internet, de la cobertura en el Internet de todo relacionado con Fidel. Y monitoreamos y vimos los titulares horrorosos y vimos los comentarios también. También vimos lo que paso en Miami. Estaban haciendo fiesta...muchos. Muchos jovencitos que probablemente ...Adolescentes prácticamente pateando en la calle como si hubieran conocido todo lo que vivió Cuba con Fidel o algo así. Y la figura de Fidel siempre va generar sentimientos en contrario. Pero yo creo que aquí por lo menos la mayoría de los blogueros que conozco más bien [...] como describirle eso una cierta inspiración. Por qué esta en los blogs la polémica constante. La crítica, el debate. Y Fidel lo que nos enseñaba a nosotros fue precisamente a criticar los hechos y a corregirlo.* »

l'indépendance vis-à-vis de l'empire qui se trouve à moins de 150 kilomètres des côtes cubaines. Voilà un paradoxe difficile à dépasser, même dans la dialectique révolutionnaire. Cette liberté chèrement payée, qui soumet la Révolution à une guerre dont l'intensité varie, impose à son tour – comme dans toute guerre – des privations, des sacrifices, et commande même que des libertés soient sacrifiées au nom de quelque chose de plus grand que soi. C'est ce que croit le blogueur JB-3.

Nous avons sacrifié beaucoup de libertés en général. En 2013, nous avons récupéré la liberté que nous avons sacrifiée en tant que pays. Et ce fut la liberté de voyager librement. Maintenant, un Cubain peut entrer et sortir librement du pays. Sans demander la permission de le faire. Et cette liberté avait été sacrifiée justement pour éviter la fuite des cerveaux dans le pays. Il y a tout un programme pour provoquer la défection des médecins cubains. Il existe plusieurs programmes pour créer une situation instable à l'intérieur de Cuba. Et nous avons dû sacrifier beaucoup de libertés en tant que mécanisme de défense⁸⁷.

JB-3 reprend ici un élément essentiel de la doxa révolutionnaire, qui veut que la guerre soit permanente. La Révolution est attaquée depuis sa victoire. Voilà pourquoi, devant une situation aussi extrême, certaines libertés doivent être restreintes, dont celle de voyager, mais aussi la liberté de la presse. C'est le communisme de guerre, d'une révolution assiégée. Fidel confirme :

Si vous appelez la liberté de la presse le droit de la contre-révolution et des ennemis de Cuba de parler et écrire librement contre le socialisme et contre la Révolution, calomnier, mentir et créer des réflexes conditionnés, je dirais que nous ne sommes pas en faveur de cette liberté⁸⁸.

⁸⁷ JB-3, 04 janvier 2017. Traduction libre de : « *Hemos sacrificado muchas libertades de manera general. En el año 2013 hemos recuperado la libertad que habíamos sacrificada como país. Y fue la libertad de viajar libremente. Ahora un cubano puede salir y entrar en su país libremente sin pedir el permiso para hacerlo. Y esta libertad lo habíamos sacrificada precisamente para evitar la fuga de cerebros del país. Existe todo un programa para provocar de la defección de médicos cubanos del país. Existen muchos programas para crear una situación de inestabilidad dentro de Cuba. Y hemos tenido que sacrificar muchas libertades como mecanismo de defensa.* »

⁸⁸ UPEC (s.d.) Fidel y Ramonet dialogan sobre la prensa en Cuba. *Cuba Periodistas*. Récupéré de <http://www.cubaperiodistas.cu/index.php/fidel/fidel-y-ramonet-dialogan-sobre-la-prensa-en-cuba/>

Tout à l'intérieur, rien en dehors.

4.4 La relation d'amour-haine entre Cuba et les États-Unis

La relation avec les États-Unis constitue, après la figure de Fidel, le second pilier du discours révolutionnaire. Il n'y a pas de liberté possible et encore moins de justice sociale sans une indépendance vis-à-vis des États-Unis. Dans ce contexte, la visite de Barack Obama en mars 2016, alors que Fidel Castro était toujours vivant, est d'une grande valeur du point de vue symbolique.

Un blogueur reprend, à travers les mots de Fidel, le thème de la guerre avec les États-Unis, qui se poursuit sous d'autres formes, réitérant un dogme fondamental au cœur de l'*habitus* du révolutionnaire qui justifie la vigilance et l'économie de guerre avec laquelle doit composer la *Revolución*. L'embargo américain, qualifié de « génocide », mais plus couramment de « blocus » par les autorités – en réalité, le mot *embargo* convient mieux à la situation – est cœur des représentations de la société cubaine :

Le Commandant, dans ses récentes déclarations, a été, comme toujours, politiquement incorrect. « Je ne fais pas confiance à la politique des États-Unis », a-t-il dit en janvier 2015; « mon frère Obama », comme il appelait ironiquement le président américain. Il a mis à nu les intentions de sa visite à Cuba. Et dans un geste digne de Maceo⁸⁹, il a dit « nous n'avons pas besoin que l'empire nous fasse cadeau de quoi que ce soit », et, dans son dernier discours, a confirmé son statut de communiste⁹⁰.

Traduction libre de : « *Si usted llama libertad de prensa al derecho de la contrarrevolución y de los enemigos de Cuba a hablar y a escribir libremente contra el socialismo y contra la Revolución, calumniar, mentir y crear reflejos condicionados, yo le diría que no estamos a favor de esa "libertad".* »

⁸⁹ Antonio Macéo, 1845-1896. Héros de la guerre de l'indépendance cubaine contre l'Espagne, mort au combat.

⁹⁰ Fidel Castro: Un líder políticamente incorrecto. *Cuba Hora*. Récupéré de <http://www.cubahora.cu/especiales/hasta-siempre-fidel/noticias/fidel-castro-un-lider-politicamente->

Ce blogueur réitère les dogmes fondamentaux de la Révolution en faisant référence à une lettre publiée dans *Granma* attribuée à Fidel Castro et coïncidant avec la visite de Barack Obama⁹¹.

Dans son discours de La Havane, Obama demandait d'oublier le passé. Fidel a répliqué « *al hermano* », en soulignant les nombreuses tentatives de déstabilisation dont a fait l'objet la *Revolución* par les États-Unis. Il rappelle à Obama, entre autres, l'attaque de la baie des Cochons, l'année même de la naissance du président américain. Fidel écrit :

En 1961, à peine deux ans et trois mois après le Triomphe de la Révolution, une force mercenaire avec canons et infanterie blindée, équipée avec des avions, a été entraînée et accompagnée par des navires de guerre et des porte-avions des États-Unis, attaquant par surprise notre pays. Rien ne pourra justifier une telle attaque aussi traîtresse qui coûta à notre pays des centaines de vies entre les morts et les blessés⁹².

Une manière, pour Castro, de rappeler deux choses : d'une part, que l'embargo américain demeure, que la dette des États-Unis ne peut être effacée par une visite diplomatique, même historique; et, d'autre part – et peut-être surtout –, que le rétablissement des relations diplomatiques avec l'« Empire » ne fait pas l'unanimité

incorrecto. Traduction libre de : « *a ellos en el corazón de los cubanos, porque logró lo que llevó a aquellos a entregar su vida. Traducción libre de : Los últimos pronunciamientos del Comandante fueron, como siempre, políticamente incorrectos. “No confío en la política de los Estados Unidos” dijo en enero de 2015; “hermano Obama”, llamó irónicamente al presidente de Estados Unidos al desnudar las intenciones de su visita a Cuba y decirle con un gesto digno de Maceo “no necesitamos que el imperio nos regale nada”, y en su último discurso ratificó su condición de comunista. »*

⁹¹ Castro, F. (2016, 28 mars). El hermano Obama. *Granma*. Récupéré de <http://www.granma.cu/reflexiones-fidel/2016-03-28/el-hermano-obama-28-03-2016-01-03-16>

⁹² Castro, F. (2016, 28 mars). El hermano Obama. *Granma*. Récupéré de <http://www.granma.cu/reflexiones-fidel/2016-03-28/el-hermano-obama-28-03-2016-01-03-16>. Traduction libre de : « *En 1961, apenas dos años y tres meses después del Triunfo de la Revolución, una fuerza mercenaria con cañones e infantería blindada, equipada con aviones, fue entrenada y acompañada por buques de guerra y portaviones de Estados Unidos, atacando por sorpresa a nuestro país. Nada podrá justificar aquel alevoso ataque que costó a nuestro país cientos de bajas entre muertos y heridos. »*

dans la sphère politique cubaine, même si c'est le frère cadet du *líder máximo* qui est aux commandes et que c'est Raúl qui a été le promoteur d'un tel rapprochement.

Pour cette frange de révolutionnaires cubains dont fait partie JB-4, la guerre avec l'empire se poursuit donc; elle prend simplement d'autres formes :

Il est également intéressant de faire la lumière sur les intentions cachées derrière [la visite d'Obama]. C'est le renouvellement de la domination, à mon avis, une nouvelle façon de faire parce que la précédente a échoué. Il s'agit d'une nouvelle stratégie de domination. Ce n'est pas une stratégie d'amitié sinon une stratégie d'une nouvelle domination⁹³.

Même son de cloche du côté de JB-7 qui travaille dans un journal révolutionnaire. Pour cette journaliste-blogueuse, l'embargo américain – qui n'a pas été abrogé avec la reprise des relations diplomatiques entre les deux pays – serait responsable des difficultés économiques de Cuba :

On doit nous donner la possibilité maintenant de croître. Ça fait plus de 50 ans [que l'on vit] dans l'urgence, de trouver une troisième voie pour pouvoir trouver une solution aux problèmes nationaux. On devrait avoir les mêmes possibilités de commercer que les autres pays, de commercer aussi avec les États-Unis, le marché le plus près et le plus grand. Ils ont l'idée de faire plier le gouvernement [mais] c'est le peuple qu'ils attaquent, depuis 55 ans⁹⁴.

Cette analyse ne tient pas la route selon des blogueurs et des journalistes indépendants qui y voient plutôt un moyen d'occulter l'incapacité du régime socialiste à fournir à ses citoyens un niveau de vie décent :

⁹³ JB-4, 4 janvier 2017. Traduction libre de : « *Es interesante también dar luz sobre que detrás de eso hay intenciones. Que es la renovación de la dominación –a mi juicio- por una nueva vía ya que fracaso la anterior. Es una nueva estrategia para la dominación. No es una estrategia de amistad sino una estrategia de una nueva dominación.* »

⁹⁴ JB-7, 10 janvier 2017. Traduction libre de : « *Tiene que darnos la oportunidad ya de crecer. Ya llevamos más de 50 años en esta cosa de emergencia, de buscar terceras vías para poder solucionar problemas nacionales. No debería ser así. Deberíamos tener las mismas posibilidades que tienen los otros países de negociar, de negociar incluso con Estados Unidos, con el mercado más cercano y mejor. Están bajo la idea esta de doblegar al gobierno se está atacando al pueblo, hace 55 años.* »

[L'embargo] justifie chaque jour que cette maison n'a pas de peinture, que beaucoup de personnes âgées, qui sont les perdantes, n'en ont pas assez pour vivre avec la retraite... que les gens ont des bas salaires, c'est une chose incroyable. Un pays où les salaires se comparent aux pires pays d'Afrique, je ne sais pas au niveau d'Haïti, cependant que les prix à [la consommation] sont au niveau du Qatar. Une personne gagne 20 dollars [par mois] quand un téléviseur à écran plat coûte 400 dollars. Et les gens gagnent 20 dollars, rien de plus. Une inflation camouflée [par l'État] qui est réelle, qui existe depuis de nombreuses années à Cuba et qui n'est pas reflétée. C'est-à-dire, ils [les dirigeants] justifient toute une série de phénomènes qui sont du système, comme cela est arrivé en Allemagne de l'Est, comme ça fonctionnait en Union soviétique... Ça n'a pas marché nulle part⁹⁵.

JB-2 qui est aussi historienne avance que c'est la chute du Mur de Berlin et la « période spéciale » qui a suivi a ramené au premier plan le blocus dans le discours révolutionnaire.

En fait, c'est très significatif qu'on ne parlait pas du blocus avant 89 [1989]. On parlait du blocus pour se moquer du blocus, de la part de Fidel en tout cas. Il y avait ce spot publicitaire à la télévision aussi qui avait une figurine que représentait un Cubain qui tirait la langue en faisant une grimace au blocus. Pourquoi? Parce que l'Union soviétique envoyait un tuyau d'où [elle] envoyait tout ce qui manquait. Mais en 1989, il ne venait plus rien⁹⁶.

⁹⁵ JB-10, 17 janvier 2017. Traduction libre de : « *[El embargo] justifica diariamente que esta casa no tiene pintura, que muchos ancianos que son los perdedores no alcanzan para vivir con la jubilación... que la gente tenga bajos salarios es una cosa alucinante. Un país donde los salarios son de los peores países de África, no sé al nivel de Haití, sin embargo, que los precios sean al nivel de Qatar. Con una persona que gana 20 dólares (al mes) cuando un televisor de planta plana cueste 400 dólares. Y la gente cubre 20 dólares nada más. Una inflación camuflada (por el Estado) que es real, que existe hace muchos años en Cuba que no se refleja. Es decir, ellos justifican (los dirigentes) todo una seria de fenómenos que son del sistema, como se ha pasada en Alemania oriental, como funciona en Unión Soviética... No ha funcionado en ningún lado.* »

⁹⁶ JB-2, 11 janvier 2017. Traduction libre de : « *De hecho, es muy significativo que no se hablaba de bloqueo antes del ochenta y nueve (1989). Se hablaba del bloqueo para burlarse del bloqueo de parte de Fidel en este caso. Y había este spot publicitario en la televisión también que tenía una figurita que representaba un cubano sacando la lengua y haciendo la mueca al bloqueo. ¿Por qué? Por qué la Unión Soviética manda una tubería así que mandaba de todo lo que hiciera falta [...]. Pero en 89 no venía más.* »

Autrement dit, les propos de JB-4, de JB-2 et de JB-10 illustrent un résultat prévisible : les positions prises par les blogueurs au sujet de Fidel, que j'ai montrées précédemment – avec leurs similarités comme leurs écarts –, se reproduisent presque à l'identique dans le cas des représentations portant sur l'embargo américain au sein de la presse cubaine, en particulier dans la blogosphère. Autrement dit encore, les deux piliers de la *Revolución* que sont Fidel et l'embargo américain suscitent de part et d'autre les mêmes positions antagoniques, les mêmes interprétations opposées, une lutte de sens où se sont les positions contraires qui prédominent. On identifie une première cohérence dans le discours révolutionnaire, qui suscite à son tour une cohérence du discours contre-révolutionnaire. Un discours, donc, qui unit, mais qui divise aussi.

4.4.1 La visite d'Obama, une victoire américaine?

La visite d'Obama a été, sur le plan de la représentation, une victoire américaine aux États-Unis comme à Cuba. Nous avons, au sein de la sphère médiatique, deux politiciens opposés... et pas seulement sur le plan politique. Le dissident politique JB-9 était aux premières loges :

Il y a eu une euphorie collective, cela montre de la sympathie [des Cubains] envers Obama, ce qui a beaucoup contrarié le gouvernement. Après tant d'années de guerre, les gens ressentaient plus de sympathie pour Obama que pour Raúl. Et ça se voyait dans les rues. [...] Cela dérangeait un peu [les autorités]⁹⁷.

Il y avait, d'un côté, un président jeune, charismatique, souriant, bon orateur, qui affichait la bonhomie de celui qui quittera moins d'un an plus tard la présidence de la

⁹⁷ JB-9, 6 janvier 2017. Traduction libre de : « *Habido una euforia colectiva, demuestra de simpatía hacia Obama que le molestaron mucho al gobierno. Después de tantos años de guerra, el pueblo sentía más simpatía para Obama que por Raúl. Y se mostraba por las calles. [...]. Eso les molesto un poco.* »

première puissance mondiale, qui faisait un pied de nez aux ultras de Miami et qui, surtout, maîtrisait la communication politique en général et les rencontres avec la presse en particulier.

De l'autre, nous avons Raúl, un homme de l'ombre, orateur maladroit, petit de taille, dans un costume mal coupé, qui n'avait, sauf erreur, jamais tenu une conférence de presse de sa vie. Le défi du président Obama aurait été plus grand avec Fidel, mais les absents ont tort. Ce combat médiatique remporté haut la main par Obama n'a pas échappé à la presse dissidente. Yoani Sánchez écrivait sur son blogue :

Raúl Castro est soulevé par la colère lorsqu'il est interrogé lors d'une conférence de presse sur l'existence à Cuba de prisonniers politiques, s'empêtre avec les écouteurs et profère une série de bêtises à une courte distance de Barack Obama, qui semble maître et seigneur de la situation. À la fin de la visite du président américain, les médias gouvernementaux lui jettent toute leur fureur, tandis que le discours d'Obama au *Gran Teatro de La Habana* devient numéro un sur la liste des documents audiovisuels les plus demandés dans le « *paquete* »⁹⁸.

La presse officielle cubaine ne pouvait demeurer en reste. Elle y est allée d'un discours convenu dans les circonstances :

Sans aucun doute, c'est un coup d'audace en matière d'intérêts d'une partie considérable de la classe dominante américaine, qui a rejoint Obama dans ce nouveau moment, et basé sur l'héritage du président lui-même, qui n'a pas grand-chose à montrer dans d'autres domaines de la politique étrangère. [Il faut

⁹⁸ Sánchez, Y. (2016, 24 avril). El desmoronamiento. *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/blogs/generacion_y/desmoronamiento_7_1987671214.html.

Traduction libre de : « *Raúl Castro monta en cólera cuando le preguntan en una conferencia de prensa sobre la existencia en Cuba de presos políticos, se enreda con los audífonos y pronuncia una sarta de disparates a poca distancia de Barack Obama, quien luce dueño y señor de la situación. Al concluir la visita del presidente estadounidense, los medios gubernamentales lanzan sobre él toda su furia, mientras el discurso de Obama en el Gran Teatro de La Habana se vuelve el número uno en la lista de los materiales audiovisuales más solicitados dentro del Paquete semanal [de los Cubanos]* ».

souligner, cependant,] le travail louable de la diplomatie cubaine, dans lequel le rôle de notre général d'armée, Raúl Castro, a également été fondamental⁹⁹.

Une frange des opposants cubains « bémolise » ainsi l'importance de la visite d'Obama sur un possible changement de régime à Cuba. Pour eux, la visite équivaut au contraire à « une reconnaissance du régime¹⁰⁰ », et les dissidents sont les grands perdants de la venue d'Obama, qui a ainsi renforcé la dictature :

— Après qu'Obama soit venu à Cuba, les abus, les représailles contre la dissidence cubaine ont été... ont empiré.

— (Question) De quelle manière?

— Il y avait plus de coups, plus d'emprisonnements¹⁰¹.

Or la visite d'Obama comme le rétablissement des relations diplomatiques avec les États-Unis apportent des prises de position beaucoup plus nuancées de la part de certains blogueurs cubains si on fait fi des extrêmes que représentent *14 y medio* et les journaux officiels comme *Granma* :

Dans un contexte d'hostilité et d'agression de la part des États-Unis envers Cuba, je ne peux exiger la liberté d'un secteur [la presse indépendante] qui est utilisé comme un cheval de Troie. [...] Dans un contexte de normalisation, chacun a son droit et il doit y avoir des droits politiques à respecter dans le pays [Cuba]. [Mais] pour moi le jour zéro est le jour où l'embargo cubain se termine.

⁹⁹ Ramírez Cañedo, E. (2016, 19 mars). Una breve opinión sobre la visita de Obama a Cuba. *Cuba Debate*. Récupéré de http://www.cubadebate.cu/especiales/2016/03/19/una-breve-opinion-sobre-la-visita-de-obama-a-cuba/#.WimbNLSdU_U. Traduction libre de : « Indudablemente se trata de un golpe de audacia en función de los intereses de una parte considerable de la clase dominante norteamericana, que se ha unido a Obama en este nuevo momento y en función del legado del propio presidente, que no tiene mucho que mostrar en otras áreas de la política exterior [...] y de la encomiable labor de la diplomacia cubana, en la que el papel de nuestro General de Ejército, Raúl Castro, también ha sido fundamental. »

¹⁰⁰ JB-1, 10 janvier 2017. Traduction libre: « Ha sido esta visita el reconocimiento del régimen. »

¹⁰¹ JB-1, 10 janvier 2017. Traduction libre de : « Después que Obama vino a Cuba los abusos, la represalia contra la disidencia cubana ha sido ...ha empeorado muchísimo./De qué manera? (Pregunta)/Habido más golpiza, mas apresados. »

Le jour où la société civile va jouer un rôle différent [à Cuba] et une normalisation [avec les États-Unis] est pour moi la priorité¹⁰².

JB-3, tout en s'appuyant sur une ligne de parti qui veut que la presse indépendante soit à la solde des Américains, tient des propos significatifs et fort peu habituels dans la bouche d'un « révolutionnaire ». Premièrement, il utilise le terme *embargo* et non *blocus* (*bloqueo*) en ce qui concerne la sanction américaine vis-à-vis de Cuba. Le terme *blocus* représente pourtant le « code » habituel pour le Parti. Deuxièmement, il parle de la « société civile » à Cuba, c'est-à-dire, dans le contexte cubain, d'un corps social indépendant des structures du PCC, qui aujourd'hui n'existe pas, à partir de la règle du « tout en dedans, rien en dehors ». Pour JB-3, ce processus menant à la création de cette société civile – qui ultimement rend le gouvernement imputable – passe par la fin de l'embargo. C'est ce qui explique la priorité absolue à la normalisation des relations avec les États-Unis qui constitue le passage obligatoire devant mettre fin aux sanctions et, éventuellement, provoquer un hypothétique relâchement de l'autoritarisme dans le pays. Ce processus permettra entre autres de récupérer des libertés qu'il a fallu sacrifier, dit JB-3, au nom de la survie de la Révolution¹⁰³. JB-3 parle en fait d'entretenir des relations normales entre pays normaux : « Et cela doit être l'héritage de ma génération¹⁰⁴ », dit-il en entrevue. Un aveu réformiste, car sans la présence d'un ennemi, c'est aussi la fin du communisme de guerre.

¹⁰² JB-3, 4 janvier 2017. Traduction libre de : « *En un contexto de hostilidad y de agresión de Estados Unidos hacia Cuba yo no puedo demandar libertad de un sector [la prensa independiente] que se están usando como caballo de Troya. [...] Para un contexto de normalización cada uno tiene su derecho y tiene que haber derechos políticos a respetar en el país [Cuba]. [Pero] para mí el día cero es el día que se termine el embargo cubano. El día que la sociedad civil va a hacer un papel distinto y la normalización [con los Estados Unidos] para mí la prioridad.* »

¹⁰³ JB-3, 4 janvier 2017. Traduction libre : « *Este proceso, entre otras cosas, permitirá recuperar las libertades que debían ser sacrificadas.* »

¹⁰⁴ JB-3, 23 janvier 2017. Traduciton libre : « *Este debe ser el legado de mi generación.* »

La journaliste révolutionnaire JB-7, emploie sinon le ton de la réconciliation, celui plus diplomatique de la conciliation :

Je crois que ce que Raúl et Obama ont fait est bien. Bien sûr, il était temps. Il était également nécessaire de dialoguer au niveau gouvernemental et de résoudre la réouverture des ambassades. Je souhaite que nous ne retournions jamais en arrière. [...] De 2014 à 2016, ce fut une période historique pour les relations entre Cuba et les États-Unis. Cela va rester dans les livres [d'histoire]. Les différences vont demeurer, les différences de principe [en ce qui concerne] les droits humains, la démocratie et tout ça. Mais ils ont réussi à faire avancer les choses au profit de nous le peuple [cubain]¹⁰⁵.

Mise à part les positions extrêmes, qui demeurent significatives, le rétablissement des relations diplomatiques entre Cuba et les États-Unis, la réouverture des ambassades respectives et la visite d'Obama ont été comme un apport d'oxygène dans un pays étouffé par les difficultés économiques et la répression qui enferment autant le régime que les citoyens, faute de trouver des solutions qui sont les fruits d'une discussion publique.

Retenons donc que les blogues et les journaux de l'opposition comme la presse gouvernementale ne sont pas des sous-champs uniformes du point de vue idéologique. Les entrevues menées à La Havane, comme une lecture plus attentive des blogues, d'une nouvelle presse en émergence, montrent, comme nous le verrons bientôt, que le discours révolutionnaire souffre également de division, tout comme le discours contre-révolutionnaire. Il y a surtout, entre les deux extrêmes, des catégories que sont « révolutionnaire » et « contre-révolutionnaire », tout un espace qui se creuse, espace qui est en train d'être occupé par une réalité toute nouvelle.

¹⁰⁵ JB-7, 10 janvier 2017. Traduction libre de : « *Yo creo que está bien lo que ha hecho Raul y Obama. Claro, era el momento. Había que dialogar al nivel de gobierno así y solucionar la reapertura de las embajadas. Yo deseo que nunca de eso vuelva atrás. [...]. Del 2014 a 2016 ha sido un periodo histórico para las relaciones entre Cuba y Estados Unidos. Eso va a pasar a los libros (de historia). Seguirá las diferencias, las diferencias de principio: derechos humanos, democracia, y todo eso. Pero lograron dar un salto en beneficio de nosotros el pueblo (cubano).* »

4.4.2 La guerre contre les États-Unis se transporte dans la sphère médiatique et la blogosphère

Pour une bonne partie des blogueurs révolutionnaires, la guerre contre les États-Unis – qui s’est transformée – se joue maintenant à travers les nouvelles technologies et, en particulier, la blogosphère et la presse dissidente. L’argent étranger – surtout américain – y jouerait un rôle déterminant.

En premier lieu, les secteurs d’opposition contre-révolutionnaires qu’ils [les États-Unis] utilisent à Cuba ce n’est pas un secteur homogène, comme ne l’est pas non plus le Parti [communiste cubain]. C’est un secteur diversifié, avec des acteurs distincts, avec des lignes [politiques] distinctes aussi. Je pense qu’ils [les contre-révolutionnaires] ont des problèmes généraux. Problèmes qui sont très généraux pour tout le monde qui est la dépendance économique à des intérêts étrangers. Ça veut dire [qu’]il s’est créé dans l’opposition cubaine une industrie économique qui génère de l’argent pour du militantisme. Et ça pour le Cubain qui est très nationaliste, ce n’est pas légitime¹⁰⁶.

Cette représentation esquisse à première vue un portrait de l’opposition à partir de l’orthodoxie communiste cubaine : une opposition nécessairement composée de mercenaires à la solde des puissances étrangères, en particulier des États-Unis, et qui trahit l’idéal d’indépendance du père de la nation de José Martí. Cette représentation incarne une fois de plus le communisme de guerre. L’opposition demeure composée de *gusanos* (vers de terre), mais aussi d’*anexionistas*¹⁰⁷, en référence à ce courant présent dans l’histoire de Cuba qui faisait la promotion de l’annexion avec les États-

¹⁰⁶ JB-3, 25 janvier 2017. Traduction libre de : « *En primer lugar, los sectores de oposición contrarrevolucionarios que se usan en Cuba para ellos no es un sector homogéneo, como tampoco es el Partido (comunista). Es un sector diverso, con distintos actores, con líneas distintas también. Yo creo que ellos tienen problemas generales. Problemas que son muy generales para todo que hace como la dependencia económica de intereses extranjeros. Es decir, se ha creado en la oposición cubana una industria económica que hace generar dinero por una militancia. Y eso por el cubano que es muy nacionalista no es legítimo.* »

¹⁰⁷ Voir Lagarde, M. H. (2011, 6 juillet). Mercenarios cubanos celebraron Día de la Dependancia. *Cambios en Cuba*. Récupéré de <http://cambiosencuba.blogspot.ca/2011/07/mercenarios-cubanos-celebraron-dia-de.html>

Unis au XIX^e siècle. C'est une façon, en théorie du moins, de discréditer, d'enlever toute crédibilité, toute « légitimité » à l'opposition, rendant impossible tout dialogue. Nous sommes devant une forme de violence symbolique où l'adversaire n'a pas la dignité nécessaire pour débattre puisqu'il a choisi, à l'encontre de la Révolution, le camp de son adversaire le plus impitoyable.

JB-3 nous dit explicitement que l'opposition souffre d'une carence d'analyse, qu'elle est nostalgique du Cuba de l'avant-révolution, que les opposants sont à la solde des États-Unis et qu'ainsi l'opposition trahit l'idéal martien d'indépendance pour les Cubains : rien en soi de nouveau vu sous cet angle.

Or, implicitement, en tant que « révolutionnaire » dont le parti est au pouvoir depuis plus de 60 ans, il reconnaît qu'il existe bel et bien une opposition interne au régime cubain et qu'elle s'exprime au sein de la blogosphère et de la presse non gouvernementale à partir de Cuba. Reconnaître l'autre en tant qu'ennemi, c'est aussi lui accorder une forme de légitimité. Et dans un champ donné, les prises de position – rappelons-le – sont interdépendantes des positions opposées.

JB-4 parle même « d'une guerre de 4^e génération à travers les nouvelles technologies¹⁰⁸ », qui se déroule cette fois dans les médias en général, mais surtout dans la blogosphère cubaine, une guerre non plus en provenance de Miami comme le fait toujours Radio Martí, mais bien un conflit qui se déroule entre Cubains, en « sol » cubain.

¹⁰⁸ JB-9, 4 janvier 2017.

4.5 Le journalisme révolutionnaire

À la base de ces désaccords, de cette polarisation que nous venons d'illustrer et qui est l'une des caractéristiques nouvelles de la sphère médiatique émergente cubaine, il y a le différend fondamental sur le rôle du journalisme au sein de la Révolution. Ce journalisme officiel a un nom : le journalisme révolutionnaire. Et il constitue – après la figure centrale de Fidel Castro et les relations avec les États-Unis – le troisième pilier de la Révolution. JB-7, qui travaille au sein de la rédaction d'un média lié au régime, dit au sujet du journalisme révolutionnaire :

C'est un média au service du peuple. Mais d'un peuple qui désire maintenir un système qui est le système socialiste qui recherche le bien commun par-dessus tout, la défense de cette citoyenneté qui avant la Révolution était complètement ignorée. [C'était] un système de médias qui ne répondait pas aux intérêts de la personne. [Le journalisme révolutionnaire] n'est pas au service d'intérêt financier ou [dépendant] de la publicité¹⁰⁹.

On remarque, au passage, que le postulat évoqué dans cet extrait veut que le journalisme révolutionnaire soit issu de la volonté du peuple – « d'un peuple qui désire maintenir un système qui est le système socialiste ». Le corollaire est que s'opposer au journalisme révolutionnaire signifie être contre la volonté du peuple et du côté des dominants. Autrement dit, s'opposer au journalisme révolutionnaire, c'est s'opposer à la Révolution.

Le journalisme révolutionnaire s'apparente en fait à la « *comunicación popular* » pratiquée un peu partout en Amérique latine, avec ceci de particulier à Cuba que cette forme de journalisme est contrôlée par l'État, alors qu'ailleurs, la communication

¹⁰⁹ JB-7, 10 janvier 2017. Traduction libre de : « *Es un medio al servicio del pueblo. Pero de un pueblo que desea mantener un sistema, que es el sistema socialista que busca el bien común por encima de todo, la defensa de esa ciudadanía que antes de la Revolución era obviada completamente. Un sistema de medio que no responda a los intereses de la persona. que no esté mediada por interés financiera. Ni por el ejercicio de la publicidad.* »

populaire est inspirée par la gauche catholique et marquée par une opposition aux autorités, en particulier à l'époque des dictatures (Bois, 2010).

À Cuba, le journalisme révolutionnaire a un maître : le PCC. Le blogueur révolutionnaire JB-9 a critiqué un journaliste qui dénonçait des indigents qui auraient brisé un banc dans un parc public en rappelant à son collègue que le « journalisme révolutionnaire [est] sous la direction du Parti communiste¹¹⁰ » et que son propos est inacceptable dans un contexte révolutionnaire.

JB-7 confirme que le journalisme révolutionnaire, pour elle, constitue une « alternative » au système d'information « marchand » qui domine la planète :

Nous avons un système médiatique qui, dans d'autres pays, constitue un système alternatif. Comme un média de contre-information. Il faut lutter chaque jour pour donner une dimension plus profonde à ce qui est publié par les agences de presse qui, lorsque tu les lis, tu te rends compte des mauvaises intentions que contiennent leurs nouvelles en relation avec des processus politiques [de gauche], en relation avec des mouvements sociaux. Et nous, nous avons établi ce qui dans d'autres pays [constitue] une alternative [médiatique]. Et ça, nous avons à le défendre¹¹¹.

Le journalisme révolutionnaire repose en fait, pour les opposants et la presse indépendante, sur les trois prémisses de la politique culturelle cubaine :

1) la censure est un « droit » de l'État; 2) le gouvernement et ses dirigeants ont le devoir de classer les écrivains et les artistes comme « révolutionnaires », « non-révolutionnaires » et « contre-révolutionnaires »; 3) les limites de la liberté de contenu, fixées par l'État, s'appliquent à tous les intellectuels, y compris les révolutionnaires. Depuis les années 1960, non seulement les « non-révolutionnaires » mais de nombreux écrivains et artistes identifiés au projet

¹¹⁰ Voir : <https://lapupilainsomme.wordpress.com/2015/06/19/la-pregunta-que-falta/>.

¹¹¹ JB-7, 10 janvier 2017. Traduction libre de : « *Nosotros tenemos un sistema de medio que en otros países constituye un sistema alternativo. [...] Como un medio de contra-información. Tiene que luchar todos los días para dar una dimensión más profunda a lo que publica las agencias de prensa que cuando la lees te das cuenta de las malas intenciones que tienen sus notas con respecto a procesos político, con respecto a movimientos sociales. Y nosotros tenemos establecidos lo que en otros países la alternativa. Y eso hay que defenderlo.* »

politique au pouvoir et avec ses principaux dirigeants ont fait l'objet d'un veto ou d'une ségrégation temporaire ou permanente des institutions culturelles du pays¹¹².

C'est dire que, lorsqu'on tente de briser ce monopole de « contenu », on s'inscrit d'emblée en « dehors » de la *Revolución*. Le dissident JB-1 témoigne :

— Quand j'ai commencé à écrire un blogue, ils m'ont immédiatement regardé de travers, ils me regardaient mal.

— (Question) Qui?

— La bureaucratie, les responsables de la culture ont commencé à m'appeler. J'ai commencé à avoir des visiteurs à la maison. Des amis qui sont venus me conseiller qu'il serait mieux de laisser le blogue. « Cela n'a pas de sens. Nous avons eu de très bons journaux. Les meilleurs, avec des valeurs cubaines. Quel besoin y avait-il d'avoir un blogue? » [me disaient-ils] et cela m'a immédiatement donné un statut de contre-révolutionnaire. Avoir un blogue était être un contre-révolutionnaire¹¹³.

Pour les dissidents, le journalisme révolutionnaire constitue un système organisé qui devient, ultimement, le propagandiste du gouvernement. Pour l'opposition, ce type de journalisme carbure aux mensonges, aux demi-vérités. Un journalisme dont le plus grand défaut serait d'omettre, de faire comme si certains problèmes chroniques de la

¹¹² Rojas, R. (2017, 28 janvier). Breve historia de la censura en Cuba (1959-2016). *La Razon*. Récupéré de <https://www.razon.com.mx/breve-historia-de-la-censura-en-cuba-1959-2016/>. Traduction libre de : « la censura es un “derecho” del Estado; 2) el gobierno y sus dirigentes tienen el deber de clasificar a los escritores y artistas en “revolucionarios”, “no revolucionarios” y “contrarrevolucionarios”; 3) los límites de la libertad de contenido, trazados por el Estado, se aplican a todos los intelectuales, incluidos los revolucionarios. Desde los años sesenta, no sólo los “no revolucionarios” sino muchos escritores y artistas identificados con el proyecto político en el poder y con sus principales líderes, fueron vetados o temporal o definitivamente segregados de las instituciones culturales del país ». Cet article ne semblait plus accessible au moment de la révision finale de la thèse.

¹¹³ JB-1, 5 janvier 2017. Traduction libre de : « Cuando comencé a escribir enseguida me miraron feo, me miraron mal./Quién?/La oficialidad, los funcionarios de cultura, me empezaron a llamar. Empecé a tener visitas en mi casa, de amigos que venían a aconsejarme que mejor dejar el blog. Que eso no tenía sentido. Nosotros teníamos los periódicos muy buenos. Los mejores valores, los cubanos. ¿Qué necesidad había de tener un blog? Y eso, inmediatamente me ponía un estatus de contra revolucionario. Tener un blog era un contra revolucionario. »

Révolution n'existaient tout simplement pas. Reinaldo Escobar, du quotidien socationumérique *14 y medio*, écrit :

Ce qui est omis devrait inclure les décès, les licenciements, les défections, les échecs économiques, les défaites militaires, les fiascos diplomatiques, les dommages graves à la nature, les conséquences des erreurs commises et même les données sur le taux de suicide, de divorce ou d'émigration, les références à la dette du pays ou à la diminution du produit intérieur brut. Tout cela et plus est tombé dans ce trou noir de la désinformation¹¹⁴.

Pour Escobar, les responsables de la politique éditoriale dans les « journaux révolutionnaires » ont intégré parfaitement ce que nous appelons ici, dans cette recherche, les « *habitus* révolutionnaires », qui permettent une navigation à vue dans un univers où les paramètres quoique changeants permettent tout à l'intérieur et rien à l'extérieur de la Révolution.

L'immense majorité de ceux qui sont chargés de décider ce qui peut être publié et ce qui doit être réduit au silence sait parfaitement à quel point les limites sont souvent là où se trouve leur responsabilité. Ils savent, par exemple, qu'ils peuvent critiquer la négligence de l'administrateur d'un centre de stockage où des bananes étaient pourries dans un camion, mais qu'ils ne pourront jamais critiquer les effets néfastes de l'excès de centralisme dans l'administration publique¹¹⁵.

Et parmi les sujets tabous, il y a tout ce qui concerne les dirigeants communistes :

¹¹⁴ Escobar, R. (2017, 14 avril). Secretos del secretismo. *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/blogs/desde_aqui/Secretos-secretismo_7_2200649914.html. Traduction libre de : « *lo omitido habría que incluir muertes, destituciones, deserciones, fracasos económicos, derrotas militares, fiascos diplomáticos, graves daños a la naturaleza, consecuencias de errores cometidos e incluso datos sobre el índice de suicidios, divorcios o emigración, referencias a la deuda del país o al decrecimiento del Producto Interno Bruto. Todo eso y más ha caído en ese agujero negro de la desinformación* ».

¹¹⁵ Escobar, R. (2017, 8 février). Una mirada joven al periodismo cubano. *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/blogs/desde_aqui/mirada-joven-periodismo-cubano_7_2160453934.html. Traduction libre de : « *La inmensa mayoría de los que tienen a su cargo decidir lo que puede publicarse y lo que tiene que ser silenciado conocen perfectamente lo difusos que suelen ser los límites por donde discurre su responsabilidad. Saben, por ejemplo, que pueden fustigar la negligencia del administrador de un centro de acopio donde se pudrieron unos plátanos sobre un camión, pero que nunca podrán criticar los efectos nocivos del exceso de centralismo en la administración pública* ».

Un bref inventaire des absences récentes d'information pourrait justifier un certain pessimisme quant à l'avenir du journalisme cubain officiel. Le plus célèbre des exemples est que personne n'est informé sur la cause de la mort de l'ancien président Fidel Castro, bien que sa mort ait été la nouvelle qui a occupé le plus d'espace dans les médias depuis la fin de l'année dernière [2016]¹¹⁶.

Pour les secteurs de l'opposition cubaine, le journalisme révolutionnaire est un trompe-l'œil, alors que sa forme remonte à loin dans l'histoire. Il constitue l'une des caractéristiques de tout système autoritaire. JB-9 affirme ainsi que :

[le journalisme révolutionnaire] n'est pas un nouveau concept journalistique, c'est nommer quelque chose sans le dire, une manière distincte de nommer quelque chose de très vieux et c'est appeler « journalisme » [ce qui est finalement de] la propagande du gouvernement. Les appeler journalistes à Cuba... mais ce ne sont pas des journalistes, ce sont les porte-parole du gouvernement, que partout ailleurs dans le monde on appelle porte-parole. Ici, on les appelle journalistes ou journalistes révolutionnaires ou journalistes engagés, ce qui n'est rien de plus que tu n'as pas la liberté d'écrire un article ni un blogue personnel. Imagine-toi qu'en 59 ans, il n'est jamais apparu dans le journalisme officiel une seule critique du président¹¹⁷.

JB-11 lie le journalisme à la démocratie :

Le journalisme, il n'y en a qu'un. Même chose pour la démocratie, il n'y en a qu'une. Je ne crois pas qu'il y ait un journalisme révolutionnaire de même qu'un journalisme contre-révolutionnaire. [Il n'y a qu']un seul journalisme point! Parce que le journalisme exprime son opinion à travers ses écrits. Le journalisme s'exerce et oui s'exerce en liberté. [...] C'est comme lorsqu'on dit

¹¹⁶ *Op. cit.* Traduction libre de : « *Un breve inventario de recientes ausencias informativas podría justificar cierto pesimismo sobre el futuro del periodismo oficial cubano. El más notorio de los ejemplos es que nadie ha informado sobre la causa de muerte del expresidente Fidel Castro, a pesar de que su fallecimiento fue la noticia que más espacio ocupó en los medios desde finales del año pasado (2016)* ».

¹¹⁷ JB-9, 6 janvier 2017. Traduction libre de : « *No es un nuevo concepto de periodismo es nóbralo sin decirle, una manera distinta de algo muy viejo y es llamarle periodismo a la propaganda del gobierno. Llamarlos periodistas en Cuba, pero no son periodistas son voceros del gobierno, que en toda parte del mundo se llama voceros. Aquí le llaman periodistas o periodismo revolucionario o periodismo comprometido que es no más que tú no tienes la libertad de escribir un artículo ni siquiera un blog personal. Figúrate en 59 años, nunca ha aparecido en el periodismo oficial una sola crítica al presidente.* »

« la démocratie que nous défendons ». La démocratie il n'y en a qu'une! Il n'y en a pas deux. Elle est unique¹¹⁸.

Pour l'opposition, pour les dissidents donc, la pratique du journalisme est intimement liée à la pratique de la liberté. Ils ne se gênent pas pour écrire et dire que pour le journaliste qui travaille au sein des médias d'information « révolutionnaires », la liberté se résume à la liberté d'écrire ce qui est dicté par le PCC. Les journalistes révolutionnaires leur répliquent que le journalisme « libéral » pratiqué ailleurs est à la solde des grands propriétaires de journaux en tant que porte-voix du capitalisme mondial. Nous remarquons à nouveau un « écart » entre les groupes au sujet de la pratique du journalisme, comme dans celle de la liberté.

Or notons une fois de plus que la Révolution est contestée au sein même de l'appareil médiatique cubain – qui diffuse dans l'île et à l'étranger – au vu et au su du régime. Le monopole révolutionnaire de la représentation est brisé de l'intérieur même de Cuba. Les autorités ne peuvent ignorer un pluralisme qui se déploie sur la place publique.

4.6 Les autres grands thèmes récurrents au sein de la sphère médiatique et de la blogosphère

Les grands thèmes révolutionnaires que sont Fidel, la relation avec les États-Unis et le journalisme au service de la Révolution sont des aspects de la vie sociale très

¹¹⁸ J-B-11, 18 janvier 2017. Traduction libre de : « *El periodismo para mí, hay un solo. Igual que la democracia, la democracia hay una sola. No creo que hay un periodismo revolucionario o un periodismo contra-revolucionario. Hay un solo periodismo punto. Por qué el periodista expresa su opinión a través de su escrito. El periodismo se ejerce et si se ejerce con libertad no sé por qué tiene que ser revolucionario o contra-revolucionario. [...] Igual cuando dice "la democracia que defendemos". No, no, no, la democracia hay una sola. No hay dos. Es única* ». »

présents dans la blogosphère cubaine ou la presse indépendante, mais d'autres sujets reviennent avec une récurrence notable.

4.6.1 La représentation de la dissidence et la question de la liberté

Les journaux indépendants et les blogues dissidents font une large place aux sanctions appliquées par l'État cubain aux mouvements oppositionnels. L'exemple du blogueur dissident JB-1 est patent :

Mon blogue actuellement parle des prisonniers, des abus [faits] aux prisonniers à la prison, dans les prisons que j'ai connues, des choses sociales, des désillusions sociales. Des mauvaises mesures du gouvernement. C'est ouvertement un blogue politique¹¹⁹.

En fait, les blogues et le journal dissident *14 y medio* parlent beaucoup... des dissidents, en particulier de la répression dont ces militants sont l'objet. Parmi les blogueurs les plus actifs à ce chapitre, il y a Yoani Sánchez, la fondatrice de *14 y medio*. Ici, elle dénonce la répression exercée chez un autre dissident, l'artiste Luis Manuel Otero Alcántara :

Il a gribouillé sur un mur et on l'a détenu pendant plusieurs mois; il a fondé un parti d'opposition et ils l'ont accusé d'avoir acheté (illégalement) des sacs de ciment; il a ouvert un média indépendant et on l'a dénoncé pour trahison. Chaque mesure prise *pour être libre* [je souligne] s'est terminée par une répression disproportionnée qui ne peut s'expliquer que par la peur que le parti au pouvoir ressent envers ses propres citoyens¹²⁰.

¹¹⁹ JB-1, 5 janvier 2017. Traduction libre de : « *Mi blog en la actualidad habla de los presos, de los abusos de los presos en la prisión, en las prisiones que conocí, cosas sociales, problemas sociales, desilusiones sociales, malas medidas del gobierno. Es abiertamente un blog político.* »

¹²⁰ Sánchez, Y. (2017, 10 novembre). El arte de convertir a los artistas en "enemigos". *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/blogs/generacion_y/arte-convertir-artistas-enemigos_7_2325437434.html. Traduction libre de : « *Garabateó sobre un muro y lo detuvieron por varios meses; fundó un partido opositor y lo acusaron por haber comprado unos sacos de cemento; abrió un medio de* »

Le thème de la liberté devient récurrent lorsqu'il est question de la répression de la dissidence à Cuba. Or, du côté de la presse révolutionnaire, c'est justement cette « supposée » dissidence qui menace la liberté des Cubains, parce que financée par l'étranger et en particulier par les États-Unis.

Nous sommes ici devant un résultat attendu. La blogosphère cubaine est perçue et utilisée comme un outil de revendication, de dénonciation. Il s'agit de rendre public un fait social, de le dénoncer et de le soumettre – éventuellement – à l'opinion publique. En d'autres mots, on veut en débattre. C'est bien ce qui se fait avec cette nuance que le débat demeure circonscrit à la blogosphère ou au sein de la presse indépendante ou dissidente.

4.6.2 Les acquis de la Révolution critiqués

Les débats, identifiables aux représentations qui ont trait de près ou de loin à la Révolution qui agit en tant que noyau central, prennent la forme, pour les secteurs de l'opposition, d'une critique politique souvent radicale, un genre nouveau dans l'espace médiatique cubain. Ce débat se matérialise par des attaques à l'encontre de vaches sacrées, que ce soit la santé ou l'éducation, deux autres piliers de la Révolution. La blogueuse JB-11 :

J'écris sur les événements de tous les jours. Par exemple, les hôpitaux, le mauvais état des hôpitaux, ce qui arrive aux gens que nous connaissons. Les difficultés qu'ils ont eues dans la légalisation des documents ou dans un hôpital ou à l'école de leurs enfants ou avec des médicaments. J'écris toujours à propos de ces problèmes, parce qu'on ne dit pas (ce genre de chose), ils ne sont jamais mis en lumière. Cuba a la réputation d'être une merveille en médecine et ce n'est pas vrai. Puis je me consacre plus que tout dans les hôpitaux, dans les

prensa independiente y la denunciaron por traición a la patria. Cada paso dado para ser libre terminó con una desproporcionada represión que solo se explica a través del miedo que siente el oficialismo hacia sus propios ciudadanos ».

polycliniques, au mauvais état dans lequel ils se trouvent... aux mauvais traitements qu'on donne souvent aux malades¹²¹.

L'éducation constitue un thème de prédilection pour les révolutionnaires, qui mettent de l'avant que rares sont les pays d'Amérique latine qui peuvent se vanter d'avoir éradiqué l'analphabétisme. Les références au passé glorieux regorgent dans les livres d'histoire comme dans les journaux faisant référence à ces « commandos » qui montaient à l'assaut des coins les plus reculés de l'île pour doter les paysans cubains de l'arme ultime : la maîtrise de la lecture et de l'écriture. Les blogueurs dissidents jettent un pavé dans la mare lorsqu'ils traitent de ce thème, éclaboussant au passage cette page glorieuse de l'histoire cubaine. La journaliste indépendante JB-12 affirme :

J'écris beaucoup sur le sujet de l'éducation. Comment Cuba est promue en tant que puissance dans l'éducation et théoriquement vous pouvez avoir de très bons outils, mais dans la pratique cela n'arrive pas. En pratique, il y a beaucoup de violence dans les écoles. Les enseignantes n'ont pas beaucoup d'outils ou de temps pour s'améliorer et ils font les mêmes erreurs. Cours après cours, c'est comme une chaîne. Celles que le gouvernement ne paie pas bien s'ennuient au milieu du cours. [...] On se [re]-trouve avec un groupe [d'enseignantes] totalement névrosées qui donnent des cours à un groupe d'enfants, ce qui ne peut donner que des personnes névrosées et violentes. J'écris également beaucoup sur cela¹²².

¹²¹ JB-11, 18 janvier 2017. Traduction libre de : « *Yo escribo sobre hechos cotidianos. Por ejemplo, los hospitales, el mal estado de los hospitales, las cosas que le pasan a las personas que nosotros conocemos. Dificultades que han tenido en la legalización de documentos o en un hospital o en la escuela de sus hijos o con la medicina. Siempre escribo sobre esos problemas, por qué no se dicen, no salen a la luz. Cuba tiene fama de ser una maravilla en medicina y eso no es cierto. Entonces me dedico más que nada en los hospitales, en los policlinicos, al mal estado que están ...el mal tratamiento que le dan muchas veces a los enfermos.* »

¹²² JB-12, 23 janvier 2017. Traduction libre de : « *Escrito mucho sobre el tema de la educación. Como hay ...como se promueve Cuba como una potencia en la educación y teóricamente se puede que tenga muy buenas herramientas, pero en la práctica no sucede así. En la práctica hay muchas violencias en las escuelas. Las maestras no tienen muchas herramientas, ni tiempo para superarse, se lo pasan cometiendo los mismos errores. Curso tras curso es toda una cadena. La que el gobierno no las paga bien y se aburren a mitad del curso. [...] Te encuentra con un grupo de personas totalmente neurótica dando clase a un grupo de niños y de eso solamente puede salir personas neuróticas y violentas. De eso también escrito muchísimo.* »

Les conditions de vie occupent également une bonne part de l'espace des blogues et des journaux indépendants à Cuba. C'est le cas en particulier de l'accès à la nourriture, qui devient pour le citoyen normal une véritable course contre la montre, pour ne pas dire carrément une course pour la survie. C'est particulièrement vrai pour les retraités qui survivent avec dix dollars américains par mois :

Il arrive vers midi avec une tasse en métal et un sac en plastique. Roberto est l'un des nombreux aînés qui déjeunent dans la salle à manger de la paroisse de *La Milagrosa*, dans le quartier de Santos Suárez, à La Havane. La ration qu'il reçoit au petit-déjeuner, au déjeuner et au goûter est le principal moyen de subsistance de ce retraité de 78 ans qui reçoit une pension de 220 CUP par mois, moins de dix dollars (américains)¹²³.

Un tel reportage est introuvable dans un journal *oficialista*, car contraire au « droit canon révolutionnaire » qui postule que tous les besoins de base sont comblés à Cuba, un idéal au cœur du credo révolutionnaire. Or un blogue comme la *Joven Cuba*, où on se dit encore révolutionnaire, traite sans ambages du difficile accès à la nourriture :

Rien ne décourage plus la population que de voir la plate-forme vide d'un marché agricole ou les prix élevés dans ceux qui ont le produit. [L'ouragan] Irma a fait mal, d'accord, je ne discute pas, mais avant l'ouragan, la situation était loin d'être acceptable. [...] Qui sait [comment résoudre ce problème] pour l'expliquer, mais en attendant le problème persiste sur la table cubaine¹²⁴.

¹²³ Hernández, M. (2017, 24 août). Los comedores para pobres no dan abastp. *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/nacional/Cuba-comedores_para_pobres-pobres-dan-abasto-Iglesia_Catolica_0_2278572128.html. Traduction libre de : « *Llega cerca del mediodía con un vaso metálico y una jabita de plástico. Roberto es uno de los tantos ancianos que almuerzan en el comedor de la parroquia La Milagrosa, en el Barrio habanero de Santos Suárez. La ración que recibe en el desayuno, el almuerzo y la merienda es el principal sustento de este jubilado de 78 años que recibe una pensión de 220 CUP mensuales, menos de diez dólares* ».

¹²⁴ Sánchez, O. (2017, 6 décembre). La mesa del cubano. *Le Joven Cuba*. Récupéré de <https://jovencuba.com/2017/12/06/la-mesa-del-cubano/>. Traduction libre de : « *Nada desanima más a la población que ver la tarima vacía de un agro mercado o los altos precios en aquellos que tienen el producto. Irma hizo daño, ok, no lo discuto, pero es que antes del huracán la situación distaba de ser aceptable. [...] Quien lo sepa (como arreglar este problema) que lo explique, pero mientras tanto el problema persiste en la mesa del cubano* ».

La Révolution devait créer cet homme nouveau, généreux, dénué de tous les plaisirs égoïstes lié au capitalisme, entièrement dédié à la grandeur du socialisme et à l'indépendance de son pays. Nous assistons plutôt, si nous nous fions à ceux qui ont perdu la foi dans le système, à une espèce de délitement éthique lié à la survie. La blogueuse JB-2 :

Ce n'est pas un secret que le salaire à Cuba ne suffit pas. À mon avis, c'est l'une des questions les plus sérieuses que le gouvernement a [à résoudre] dans le présent et dans l'avenir [...], car le salaire ne suffit pas, les gens recherchent presque toujours des solutions de rechange illégales jusqu'à la fin du mois. Et puis, il y a une perception très détendue de ce qui est juste et de ce qui ne l'est pas¹²⁵.

Une opinion partagée par le blogueur et journaliste indépendant JB-10 :

Ce n'est pas que les travailleurs ne produisent pas, c'est seulement que leur salaire n'est pas réel. Cela peut être surmonté dans 5 ou 10 ans. Ici, le gros problème que je vois est anthropologique, c'est des valeurs qui ont été perdues. [Auparavant] même les plus pauvres étaient éduqués, ils disaient « bonjour », ils ne volaient pas. Je ne sais pas [mais] cela s'est perdu. Pour beaucoup de gens, c'est une habitude de voler sur leur lieu de travail pour gagner de l'argent [ou alors] [...] être grossier, ce que le gouvernement reconnaît lui-même¹²⁶.

Opposants comme révolutionnaires s'entendent donc sur un aspect : la situation économique des Cubains doit être améliorée.

¹²⁵ JB-11, 11 janvier 2017. Traduction libre de : « *¡Nos hemos vuelto un pueblo muy trapaloso Guy! ¡Muy rapaloso! ¿Por qué? Es ningún secreto que el salario en Cuba no alcanza. Es uno de los temas que en mi opinión de las cosas más graves que tiene el gobierno en el presente y en el futuro [...] bueno que es que como el salario no alcanza la gente busca alternativas casi siempre ilegales para llegar al fin de mes. Y entonces, hay una percepción muy relajada de lo que es correcto y de lo que no es correcto.* »

¹²⁶ JB-10, 17 janvier 2017. Traduction libre de : « *No es que los obreros no produzcan, solo que su salario no es real. Eso se puede superar en 5 o 10 años. Aquí el grande problema lo veo uno es antropológico, es de valores que se han perdida. [...] Hasta los más pobres eran educados, decían "Buenos días", no robaban, no sé eso se ha ido perdiendo. Por mucha gente es una costumbre robar en su puesto de trabajo para hacer dinero extra, grosería, eso el propio gobierno lo reconoce.* »

4.7 Une liberté nouvelle est apparue

Internet, pour ceux qui y ont accès (nous y reviendrons plus loin), a aussi ouvert une fenêtre sur la liberté d'écrire et de partager ses écrits, comme si le flot des mots avait fait l'objet d'une trop longue rétention. Pour certains, le blogue ou les articles dans les journaux non étatiques bien au-delà d'informer, de revendiquer, de débattre, de remettre en cause, de dénoncer, deviennent aussi, tout à coup, des moyens de s'inscrire dans le monde par la parole, parfois même de manière frénétique. J'écris, donc je suis. Un peu comme si écrire – une forme de prise de parole – se présentait comme un élément essentiel, vital, dont on aurait été privé trop longtemps et qui, lorsqu'il redevient possible, déclenche chez la personne une compulsion pratiquement incontrôlable. C'est le cas de JB-2, qui raconte comment le désir frénétique d'écrire s'est emparé d'elle après avoir vu ce qu'était un blogue lors d'un voyage en Espagne :

Ça m'enchant d'écrire tout ce que je pense. Quand je suis rentrée à Cuba, je suis revenue obsessionnelle : je veux là, ouvrir un blogue. [Je me répétais] Je veux ouvrir un blogue! Je veux ouvrir un blogue! Je n'avais aucune idée de rien [en quoi consiste un blogue], sauf ces jours où j'étais en Espagne [et que j'ai connu des blogues]. Et j'ai commencé à écrire compulsivement le blogue au début. C'était comme avoir besoin, avoir besoin de tout sortir... Faire une catharsis de toutes ces choses que j'avais à l'intérieur. [...] Mais c'était une très bonne expérience pour moi¹²⁷.

JB-14, lui, est un ingénieur à la retraite, qui a étudié en URSS, et qui a écrit sur la plateforme du *El Colimador*¹²⁸. Cet ingénieur avait perdu son travail avec l'État

¹²⁷ JB-2, 11 janvier 2017. Traduction libre de : « *Eso me encanta escribir todo lo que yo pienso. Cuando regresé a Cuba regresé ya obsesiva. Ya me quiero abrir un blog, me quiero abrir un blog, me quiero abrir un blog. Ni idea de nada, más que esos días que estuve en España. Y empecé a escribir el blog al principio de manera compulsiva. Era como necesitar, necesitar sacarme todo ...hacer una catarsis de todas aquellas cosas que tenía por dentro. [...]. Pero si fue una experiencia muy buena para mí.* »

¹²⁸ *El Colimador* (<http://elcolimador.cubava.cu/>) est un blogue qui a sans doute disparu parce que devenu introuvable au moment de la rédaction de cette thèse. Le témoignage du blogueur me semblait tout de même d'intérêt pour cette recherche.

cubain en 1989 alors qu'il travaillait sur un projet financé par les Soviétiques. Il a été, en fait, une victime « collatérale » de la *Perestroïka*. Il a par la suite utilisé ses talents d'ingénieur pour réparer des téléviseurs, ce qui était, de son aveu, un « travail très payant à Cuba¹²⁹ ». Il a par la suite exercé le métier de traducteur avant de devenir, en toute liberté, un blogueur :

De faire de la traduction, d'être indépendant, cela m'a rendu indépendant de toute coercition ou de toute opinion. Mon patron, je le suis moi-même, je m'en fous [de ce qu'on pense de mes écrits]. Il y a des gens qui se fâchent contre les choses que je dis [écris] [...]. Pour moi, je m'en fous, vous ne pouvez pas arrêter ce que je dis. Vous ne pouvez pas m'obliger à le changer¹³⁰.

Ce besoin d'exercer la liberté à travers l'écriture, d'avoir une voix, serait aussi une quête générationnelle qui caractérise en majorité les milléniaux, me dit la blogueuse et journaliste indépendante JB-12 :

— Il y a toute une génération qui s'est appuyée sur la blogosphère. Une génération qui devait avoir moins de voix, moins de voix que nos parents.

— (Question) Moins?

— Beaucoup moins de voix que nos parents qui sont finalement une génération frustrée qui nous voit et qui demande comment nous on y arrive [à avoir une voix], ou comment nous avons pu faire, comment nous avons réussi. Beaucoup de gens font leur blogue sans rien recevoir en retour, sans compensation économique¹³¹.

¹²⁹ JB-14, 5 janvier 2017.

¹³⁰ JB-14, 5 janvier 2017. Traduction libre de : « *De hacer traducción, de ser free-lance, eso me hizo independiente de cualquier coerción, o de cualquier opinión. Mi jefe, soy yo mismo, me da igual [...] Hay personas que se molestan por la cosas que estoy diciendo (escribiendo) [...]. Para mí no me importa tampoco, tú no puedes impedir lo que diga. No puedes imponer que lo cambié.* »

¹³¹ JB-12, 23 janvier 2017. Traduction libre de : « *Hay una generación que ha confiado en la blogósfera. Una generación que debe tener menos voces, menos voces que nuestros padres. (Pregunta) ¿Menos?/Mucho menos voz que nuestros padres que son finalmente una generación frustrada que nos ve y nos pregunta cómo llegar [a tener una voz], o cómo pudimos hacerlo, cómo lo hicimos. Muchas personas hacen su blog sin recibir nada a cambio, sin compensación económica.* »

En fait, la génération des parents à laquelle fait référence la journaliste – en supposant qu'elle est dans la mi-vingtaine – est celle qui a grandi avec la Révolution, sans connaître ou très peu l'époque de Batista. À cette époque, si tu décidais de rester à Cuba, l'obéissance sans faille au régime devenait une obligation. Alors pourquoi la génération de cette jeune journaliste était-elle destinée à avoir « moins de voix » que les parents? Parce que les parents acceptaient la Révolution sans résistance apparente?

On note du même souffle qu'il y a, chez JB-12, d'une part, une rupture avec le régime. En d'autres mots, prendre la parole – cette liberté qui n'est pas donnée, mais qui est tout simplement prise – veut dire pour elle s'inscrire aussi dans la dissidence. D'autre part, cette prise de parole marque non seulement la fin de la complicité, c'est-à-dire la rupture de l'adhésion à la Révolution, mais aussi une brisure avec le monde de ses parents :

— (Question) Tu n'as pas peur?

— (Rires) Oui, j'ai peur. Je n'ai jamais dit que je n'avais pas peur. Ce qui se passe, c'est que je crois que plus on plie, plus on t'écrase. Et la vie il n'y en a qu'une. Je ne me cache pas tout le temps parce que je ne veux pas mourir de cancer ou devenir folle [rires]. Et je n'ai pas dit que je n'avais pas peur. Oui j'ai peur, mais ce qui se passe, c'est que tout le monde aborde leurs peurs de manières différentes. Je préfère ne pas me sauver, affronter et continuer¹³².

Il y a, dans cette citation, une résonance avec la situation vécue par René Char et ses compagnons de la Résistance relatée par Hannah Arendt que nous avons citée plus haut. La philosophe politique soutient qu'il y a des moments précis où un choix

¹³² JB-12, 23 janvier 2017. Traduction libre de : « *Tú no tienes miedo? (pregunta)/(Rires). Si tengo miedo. Nunca dije que no tengo miedo. Lo que pasa es que yo creo que mientras más uno se agacha más te aplasta. Y la vida es una sola y no voy escondido todo el tiempo por qué no morirme de cáncer ni volverme loca. [...] Y no dije que no tenga miedo. Si tengo miedo, pero lo que pasa es que todo el mundo piensa a sus miedos de moda diferente. Yo prefiero no correr y enfrentármele y seguir.* »

s'impose, celui de vivre. Un choix où la liberté s'incarne à travers la parole et de l'action :

Il serait adéquat pour le monde où nous en sommes venus à vivre à définir l'homme comme un être capable d'action; car cette capacité paraît être devenue le centre de toutes les autres possibilités humaines. Il est hors de tout doute que la capacité d'agir est la plus dangereuse de toutes les facultés et possibilités humaines. (Arendt, 1972, p. 86.)

C'est ce choix qu'a fait JB-12 en choisissant d'agir plutôt que de subir. Voilà peut-être ce qu'elle reprochait à ses parents.

Les dissidents n'ont pas pour autant le monopole de la parole « qui libère », qui permet l'expression de la singularité de l'acteur social. JB-7, cadre dans un quotidien révolutionnaire, pense aussi que le blogue, plus que le journalisme, permet l'expression de « sa propre voix » :

Je me souviens qu'à cette époque [2012], presque personne n'avait de blogue et tout le monde commençait tout à coup à créer son propre blogue pour pouvoir discuter, échanger différemment de ce que nous faisons pour le journal. Parce que le journal est un média institutionnel qui représente les intérêts d'une majorité. Et le blogue représente vos intérêts en tant que personne, même si vous voulez donner la parole aux autres. C'est ta voix qui est présente. C'est ce que tu aimes¹³³.

On remarque ici qu'il s'effectue une séparation nette entre le travail journalistique dans un « média institutionnel », c'est-à-dire révolutionnaire, dont le rôle consiste à représenter « les intérêts de la majorité », et celui du blogue, plus personnel, où la subjectivité et la singularité des personnes s'exposent à travers la parole. D'autres

¹³³ JB-7, 10 janvier 2017). Traduction libre de : « *Recuerdo que en ese momento (2012) no tenía blog casi nadie y de pronto todo el mundo empieza a crearse su propio blog para poder debatir, para poder intercambiar de una manera diferente a la que hacíamos para el periódico. Por qué bueno el periódico es un medio institucional que representa los intereses de una mayoría. Y el blog representa tus intereses como persona, aunque cuando quieres darles voz a otros. Es tu voz que está presente ahí. Es lo que tu quieres.* »

critères interviennent donc dans la production d'un blogue, des critères plus personnels.

C'est le cas, aussi, pour un autre blogueur révolutionnaire, JB-6, pour qui le blogue a permis d'exposer non seulement sa subjectivité propre, mais aussi une part importante de son intimité, celle d'être gai et séropositif. Son premier public, me disait-il, était composé, au début, de Cubains qu'il avait connus à l'époque de l'école secondaire et qui maintenant vivaient à l'étranger. C'était une façon, pour lui, de reprendre contact et de montrer un visage inédit de Cuba :

Les gens ne le savaient pas [que j'étais séropositif] ou quelques-uns le savaient parce qu'en définitive, ce ne sont pas des sujets qui définissent la personne ou la relation entre les gens. Si l'un est gai et l'autre non. Que l'on soit séropositif ou non... Ces choses ne sont pas toujours publiques. En ce qui concerne les droits de la personne, j'ai voulu rendre [tout cela] public parce que cela semblait une manière intéressante de leur montrer ce qui se passait à Cuba autour de ces questions. Également le fait d'être père, d'être journaliste [...] en même temps que d'être un « martiste », un communiste, c'était une série d'histoires humaines qui, en raison des stéréotypes qui existent sur Cuba, étaient aussi peu crédibles¹³⁴.

Nous constatons une fois de plus l'élargissement de la sphère publique directement lié à l'émergence d'une blogosphère cubaine. Cet élargissement a permis d'introduire de nouveaux thèmes, portés par de nouveaux acteurs, de représenter une autre réalité de Cuba, plus diversifiée, non seulement sur le plan politique, mais aussi sur le plan social. Cette réalité actualisée, nouvellement représentée, tranche avec les premières

¹³⁴ JB-6, 16 janvier 2017. Traduction libre de : « *Las personas no lo sabían (que yo era seropositivo) o sabían algunas, otras no por qué no son asuntos que definan in definitiva la relación entre personas. Si uno es gay y el otro no lo es. Si uno es seropositivo o no lo es... Sea estas cosas no siempre son públicas. En cuanto a los derechos de la persona, yo quería hacerlo público por qué me parecía una manera interesante de mostrarles lo que estaba pasando en Cuba alrededor de estos temas. También el hecho de ser padre, de ser periodista [...] de a la vez de ser martiano, comunista, sea, era una seria de relatos humanos que adentro de los estereotipos que existen sobre Cuba era como poco creíble* ».

années de la révolution cubaine, où les homosexuels étaient envoyés dans des camps de rééducation¹³⁵.

Il serait erroné de croire, aussi, que tous les blogueurs indépendants sont nécessairement dissidents. Même très critiques, plusieurs blogueurs tiennent plus à leur liberté qu'à une cause politique :

Je ne me considère pas comme une dissidente. Je me considère comme une libre penseuse. Je suis une penseuse libre. Je n'appartiens à aucun groupe [politique]. Je ne veux appartenir à aucun groupe. J'écris sur mon blogue ce que je veux et non ce qu'on m'ordonne [d'écrire]. Personne ne m'ordonne quoi écrire. J'écris ce que je veux. Et je prends la responsabilité de ce que j'écris. Et je ne dois rien à personne. En outre, l'écriture ne me paie pas. Et bien sûr je le fais pour évacuer [la pression], pour répandre la vérité non dite¹³⁶.

Qu'ils soient critiques, membres d'un mouvement politique dissident, ou tout simplement « libres penseurs », les blogueurs et les journalistes indépendants semblent avoir un ennemi commun : la censure. JB-12, qui a réalisé un reportage sur les clubs de strip-tease à La Havane, avait voulu montrer que même si on nie leur existence, ils existent bel et bien. Voilà ce que lui permet de faire son blogue et la pratique du journalisme indépendant :

Ici, la vie nocturne a été « satanisée » depuis les années 1960. [Nous sommes passés] d'une capitale active 24 heures, à une capitale avec un couvre-feu à partir de 9 h du soir. Avec la réactivation des *cuentapropistas*¹³⁷, la vie nocturne à La Havane a été réactivée. Du point de vue moral, c'était aussi un commerce diabolisé [le club de nuit] par les organisations gouvernementales, parce qu'il a

¹³⁵ Voir Breteau, A. (2017, 9 octobre). Homosexuels, hippies, dissidents : quand Cuba se « purifiait » de ses déchets. *LePoint.fr*. Récupéré de http://www.lepoint.fr/culture/homosexuels-hippies-dissidents-quand-cuba-se-purifiait-de-ses-dechets-09-10-2017-2163068_3.php

¹³⁶ JB-1, 18 janvier 2017. Traduction libre de : « *No me considero disidente. Yo me considero libre pensadora. Yo soy libre pensadora. No pertenezco a ningún grupo. No quiero pertenecer a ningún grupo. Yo escribo a mi blog lo que quiero y no lo que me manda. A mí nadie me manda lo que escribir. Yo escribo lo que yo quiero. Y me responsabilizo con los que escribo. Y no le debo nada a nadie. Además, por escribir no me paga. Y por supuesto lo hago para desahogarme, para divulgar la verdad no dicha* ».

¹³⁷ Petits entrepreneurs privés permis par le régime.

amené de la prostitution, de la toxicomanie... Et soudainement il y a deux ou trois clubs dans la ville dont j'ai ouvertement traités [dans mon reportage]. Pour moi, ces mouvements sont culturels et sociologiques. Pour moi, cela semble très intéressant. Et jusqu'à présent, ils n'ont pas été fermés. Mais la presse officielle n'en parle pas parce qu'une des choses à laquelle nous, les Cubains, obéissons le plus, c'est la censure¹³⁸.

La censure qui occulte, gomme, travestit et rétrécit la vie sociale qui s'impose autrement à toi dans le quotidien. Une sorte de schizophrénie sociale semble s'imposer, marquée par la discordance entre d'une part ce qui t'apparaît, ce qui est perçu et senti dans ta vie de tous les jours et ce qui, d'autre part, est représenté dans l'espace médiatique. En d'autres mots, on se sent comme une personne aux prises avec un dédoublement de personnalité, coincée entre ce qui est vécu individuellement et ce qui est reflété publiquement.

4.8 La blogosphère et la presse indépendante : un espace où s'exerce de la violence... mais aussi une résistance à cette violence

Dernièrement [novembre 2017], la violence officielle s'est maintenant concentrée sur la répression du journalisme indépendant comme une méthode pour faire taire les manifestations populaires qui ont trouvé le moyen de rendre leurs plaintes visibles. D'où la persécution contre les journalistes indépendants, les informateurs et les analystes, qui suit le modèle conçu selon les règles classiques pratiquées par les fascistes et leurs cousins communistes : prison, expropriation, harcèlement personnel et familial, accusation « d'usurpation de la capacité juridique », activité ennemie ou interdiction de quitter le pays. [...]

¹³⁸ JB-12, 23 janvier 2017. Traduction libre de : « *Aquí se satanizo desde el 60, la vida nocturna. De ser una capital activa en las 24 horas, pasa a hacer una capital con toque de queda a partir de la nueve de la noche. (Con la reactivación de cuentapropista) se ha reactivado la vida nocturna en La Habana. Desde el punto de vista moral también era un oficio satanizado (el club) por las organizaciones gubernamentales, por qué llevaba consigo prostitución, drogadicción... Y de repente que existan dos o tres clubes en la ciudad que lo traté abiertamente [...] y que a partir de ahí alrededor de estos movimientos es cultural y sociológico, a mí me parece sumamente interesante. Y hasta ahora no han sido clausurados. La prensa oficial no trata de eso. Por qué una de las cosas que más obedecemos nosotros los cubanos es la censura.* »

Quelque 35 journalistes indépendants ont reçu des avertissements, ont été détenus de temps à autre, convoqués dans des commissariats de police et harcelés d'une manière ou d'une autre par la sécurité de l'État¹³⁹.

L'usage de la violence symbolique entre les blogueurs « *oficialistas* » et les blogueurs ou les journalistes indépendants est monnaie courante. L'un et l'autre pratiquent allègrement la chose sans se priver.

Or l'usage de la répression telle que l'on vient de le décrire demeure le monopole de l'État cubain. Cette situation, où les journalistes font l'objet de violence à différents degrés de la part de l'État, est soulevée par le rapport 2017 du Freedom House (2017) :

Independent journalists working with non-state digital media outlets were periodically detained and prevented from covering sensitive stories. Others were banned from state-controlled Internet access points, or fired from their posts in efforts to reign in those who used personal blogs or who simultaneously worked for independent media.

À la lumière des entrevues réalisées pour cette thèse, la répression s'est exercée de manière fort différente d'un individu à l'autre. Un cas extrême est celui de l'écrivain JB-1, que le parcours en tant que blogueur a mené à la prison. Il dit, en entrevue :

En 2013, en février, j'ai été condamné à 5 ans [de prison] soi-disant pour être entré dans une maison et avoir poussé une personne. J'ai présenté 16 témoins (qui ont témoigné) où j'étais. Il était vrai qu'à ce jour et à l'heure qu'ils disaient

¹³⁹ Campos, P. (2017, 24 novembre). Aumenta la violencia castrista, ahora contra el periodismo independiente. *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/opinion/Aumenta-violencia-castrista-periodismo-independiente_0_2333166670.html. Traduction libre de : « *Ultimamente la violencia oficial se centra ahora en reprimir el periodismo independiente como método para acallar las protestas populares que han encontrado en él la vía para hacer visibles sus denuncias. De ahí la persecución desatada contra los periodistas independientes, informadores y analistas, que sigue el patrón diseñado según las normas clásicas practicadas por fascistas y sus primos comunistas: prisión, expropiación de bienes, hostigamiento personal y familiar, acusación de "usurpación de capacidad legal", actividad enemiga o prohibición de salida del país.[...]. Unos 35 periodistas independientes han recibido actas de advertencias, han sido detenidos ocasionalmente, citados a estaciones de policía y hostigados de alguna forma por la Seguridad del Estado* ».

que je n'étais pas là à cet endroit [de l'agression supposée]. C'est eux qui ont le droit de choisir les témoins qu'ils veulent, ils ont pris cinq témoins qui ont été entendus au procès. J'ai été [condamné]. Depuis que j'ai ouvert le blogue, je voulais qu'il soit culturel. Eux-mêmes, avec leurs mesures m'ont poussé du côté politique avec leur censure, pour les coups [qu'ils m'ont donnés], avec mon courrier qu'ils m'ont enlevé, avec mon expulsion de l'hôtel, avec la fermeture de toutes les portes culturelles du pays. Ils m'ont enragé et j'entraîs alors dans le monde politique¹⁴⁰.

Le cas de JB-9 se distingue par le fait qu'il est le chef d'une formation politique interdite puisque le seul parti permis à Cuba demeure le PCC. Il s'inscrit dans l'action politique directe, une situation intolérable pour le régime : « J'ai été arrêté plusieurs fois. Mon père a été accusé au travail. On m'a refusé le travail pendant 19 mois. On ne voulait pas valider mon diplôme universitaire. Et ce fut assez... Il y a eu beaucoup de harcèlement ces derniers temps¹⁴¹. » Et ça se poursuit. il a été arrêté à nouveau – après cet interview –, à l'aéroport de La Havane lors d'un retour de l'étranger.

Même si la répression et les menaces font partie du quotidien de plusieurs blogueurs et journalistes à Cuba, il semble qu'il soit tout de même possible pour certaines personnes de dire « non » et d'affronter l'intimidation. C'est le cas de JB-2, qui a su s'y prendre avec des représentants du *Comité de defensa de la Revolución* (CDR) de son quartier. Le CDR représente les yeux et les oreilles du régime en étant implanté partout à Cuba. Elle raconte :

¹⁴⁰ JB-1, 5 janvier 2017. Traduction libre de : « *En 2013, en febrero, me sancionan a 5 años (de cárcel) supuestamente para entrar en una vivienda y empujar a una persona. Yo presenté 16 testigos donde me encontraba. Eso era cierto que en el día y en la hora que ellos decían que no estaba ahí a ese lugar. Ellos que tenían el derecho a escoger los testigos que quieran, se llevan con cinco testigos de los cual nos hicieron caso en el juicio. Ya yo (fue) sancionado. A partir de que yo abrí el blogueo yo quería que sea cultural. Ellos mismo y con sus medidas me fueron empujando a mí al lado político con su censura, por los golpes, con quitarme el correo, con botarme del hotel, con cerrarme todas las puertas culturales del país. Me fueran enrabando y yo entonces fue entrando en el mundo político. »*

¹⁴¹ JB-9, 6 janvier 2017. Traduction libre : « *Me han arrestado varias veces. Mi padre fue acusado en el trabajo. Me negaron el trabajo durante 19 meses. No queríamos validar mi título universitario. Y eso fue suficiente ... Últimamente ha habido un montón de hostigamiento. »*

Un après-midi sont venus les voisins d'à côté, plus d'autres voisins. Une dame que je ne connaissais pas, mais d'ici, qui dans le quartier dirigeait ce comité. [...] Elle était [la personne] qui dirigeait. Je dînais avec Rafael (son fils).

— L'enfant peut partir, m'a-t-elle dit.

— Non, non, non, l'enfant doit rester et écouter ce que vous avez à dire.

— Nous venons vous dire que nous savons que vous organisez une activité antirévolutionnaire et nous ne le permettrons pas.

— Au moins, ils devaient mieux vous informer. Je n'organise aucune activité contre-révolutionnaire. Je vais participer à une activité pour le jour des Droits de la personne, pour la ratification du pacte de l'ONU.

Et ils se regardaient et me regardaient, et ils n'avaient aucune idée de ce que je disais. [...]

Et elle m'a dit celle qui était la responsable : « Oh, si c'est le cas, il n'y a pas de problème »¹⁴².

Il faut dire que JB-2 connaît les méthodes et sait appliquer les stratégies d'évitement puisqu'elle a déjà travaillé pour les services de renseignement. Et comme elle le dit dans cette entrevue, elle ne représente en aucun cas une figure importante de la contre-révolution et elle n'a jamais appelé à l'action violente. Il semble en effet que la répression s'applique plus fortement – du moins à la lumière des entrevues faites à Cuba pour cette étude – pour ceux qui réclament ouvertement la fin du régime. La plupart du temps, on parle plutôt de harcèlement :

¹⁴² JB-2, 11 janvier 2017. Traduction libre de : « *Una tarde llegaron vecinos de al lado, no más vecinos. Una dama que no conocía, pero desde aquí, quien en el vecindario dirigía este comité. [...] Ella estaba [la persona] mandando. Estaba cenando con Rafael (su hijo). El niño puede irse, me dijo./No, no, no, el niño debe quedarse y escuchar lo que tiene que decir./ Acabamos de decirle que sabemos que está organizando una actividad antirrevolucionaria y no lo permitiremos. Al menos, es mejor que te informen. No organizo ninguna actividad contrarrevolucionaria. Participaré en una actividad para el Día de los Derechos Humanos, para la ratificación del Pacto de la ONU. Y se miraron y me miraron, y no tenían idea de lo que estaba diciendo. [...] Y ella me dijo quién estaba a cargo: "Oh, si lo es, no hay problema".* »

[En 2009], la blogosphère était très persécutée. Si nous arrivions à la maison de Yoani [Sánchez de *14 y medio*], il y avait toujours deux policiers... deux policiers secrets qui s'habillaient en civil au coin de la rue pour nous empêcher d'atteindre la maison de Yoani. Mais nous y arrivions. Et ils nous enlevaient l'électricité et nous avions à grimper les quatorze étages par les escaliers. Nous n'arrêtons jamais d'y aller à cause de la peur¹⁴³.

L'autre technique utilisée par les autorités consiste à utiliser la précarité économique des blogueurs pour les attirer vers les médias officiels :

Ils ont tout un groupe de policiers en civil avec une carte de sécurité de l'État et qui se consacrent à interroger, utilisant la menace bien sûr. Un interrogatoire amical, si ce terme peut exister. Pour tous les gens qu'ils pensent [qu'ils peuvent] causer des problèmes à travers l'écriture. Ils m'ont envoyé [ces gens] deux fois. Par après, je pense qu'ils m'ont catégorisé comme incorrigible. Ils ont décidé, « ok elle est folle » (Rires). Ils m'ont dit par exemple que je pourrais travailler à *Granma*. Je leur ai dit non. [...] Le chantage est fondamentalement lié à l'argent [...]. Quand ils m'ont proposé de travailler pour *Granma* [ils m'ont aussi proposé] de commencer à les informer sur l'activité de mes camarades, de mes amis¹⁴⁴.

L'intimidation carbure à la peur. Ceux qui ont le courage de dire non semblent, jusqu'à une certaine limite j'en conviens, y faire face avec de meilleurs résultats.

Il y a deux ans [en 2015] est venue la Sécurité [de l'État], deux fois. D'abord trois personnes que je connaissais du quartier, mais je ne savais pas si elles venaient du Parti [PCC] ou de la Sécurité ou du CDR [Comité de Défense de la

¹⁴³ JB-11, 18 janvier 2017. Traduction libre de : « [En el 2009], la blogosfera era muy perseguida. Si nosotros llegáramos a la casa de Yoani [Sánchez] y siempre había dos policías...dos policías secretos que vestida de civil en la esquina para impedir que llegáramos a la casa de Yoani. Pero nosotros llegamos. Y nos quitaba la electricidad y subíamos los catorce pisos por la escalera. Nunca dejamos de irnos por el miedo. »

¹⁴⁴ JB-12, 23 janvier 2017). Traduction libre de : « Ello tienen todo un grupo de policías vestidos de civil con carnet de seguridad del Estado y que se dedican a entrevistar, con amenaza por supuesto, con interrogatorio amistoso si esa nominación puede existir. A toda la gente que ellos crean que están causando problemas a través de la escritura. A mi han mando dos veces. Después pienso que me han dejado por incorregible. Han decidido ya ya, esta loca [...]. A me, me dijeron por ejemplo que yo podría trabajar à Granma. Le he dije que no. [...] El chantaje es fundamental siempre ligado al dinero [...]. Y entonces cuando no lo logran, nos hace propuesta de trabajo. Trabajar en sus medios y cuando me propusieron trabajar para Granma y que empiece a informarles sobre la actividad de tus compañeros, tus amigos. »

Révolution] Mais pour me faire peur. Mais je ne me suis pas laissée à avoir peur. Puis vint deux [personnes] de la Sécurité, et qui restèrent assises dans la pièce pour parler avec moi. Et j'ai fini par leur dire que j'étais à l'âge de l'impertinence et je fais ce que je veux. Et qu'à mon âge, ils n'avaient pas à me dire quoi faire. [...] J'écris et personne ne me paie pour écrire. J'écris pour que le monde connaisse la vérité sur Cuba. [...] À la fin, ils sont partis et ils ne sont plus jamais revenus¹⁴⁵.

Nous sommes ici devant un exemple de « non-adhésion » au discours. Le pouvoir symbolique, nous rappelle Bourdieu (2001), repose en partie sur la reconnaissance de ce pouvoir : « Le porte-parole autorisé ne peut agir par les mots sur d'autres agents et par l'intermédiaire de leur travail, sur les choses mêmes, que parce que sa parole concentre le capital symbolique accumulé par le groupe qui l'a mandaté et dont il est le *fondé de pouvoir*. » (p 163.) Or si ce pouvoir fait l'objet d'une non-reconnaissance, le roi est nu.

Bien sûr, lorsque le pouvoir symbolique est tenu en échec, il reste l'option de l'exercice du pouvoir physique, l'exercice de la violence « légale » dont tous les États détiennent le monopole. C'est particulièrement vrai à Cuba.

J'ai été agressé il y a deux mois [octobre 2016] Une voiture Lada s'approche de moi et on me dit de ne pas faire le contre-révolutionnaire. Alors, je lui demande :

— Vous me menacez ? Il a dit : « Oui ! Je te menace ».

Nous sommes sortis.

¹⁴⁵ JB-11, 18 janvier 2017. Traduction libre de : « *Hace dos años (2015) ha venido la Seguridad (del Estado), dos veces. Vinieron primero tres personas que yo conocía del Barrio, pero no sabía si vinieran del partido (PCC) o de la seguridad (del Estado) o del CDR (Comité de defensa de la Revolución). Pero a meterme miedo. Pero no me deje a meterme miedo. Después vinieron aquí dos de la Seguridad (del Estado), y se sentaron ahí en la sala a conversar conmigo. Y yo terminé diciéndole que yo esta en le edad de la impertinencia y yo hacía lo que me daba la gana. Y que a mi edad no tenían que decirme que hacer [...] Yo escribo y nadie me paga para escribir. Escribo para que sepa el mundo la verdad sobre Cuba [...] Al final se fueron y no han vuelto más.* » (NB : Exemple de non-adhésion au discours).

— Vous me menacez ? Essayez de m'enlever ce poster.

Il avait un tube en aluminium. Il m'a frappé là [dans la poitrine] [...] Je lui enlève le tube et je lui donne plusieurs coups au visage. [...] Ça fait un scandale. Le ministre de la Culture [José] Manuel Prieto a ouvert une enquête. Je lui ai dit : « comment allez-vous faire une enquête sur vous-même? Vous êtes celui [qui avez fait ça] »¹⁴⁶.

Or les raisons qui se cachent derrière l'utilisation de la violence par l'État cubain à l'encontre de ceux qui produisent des représentations demeurent complexes. Il devient difficile de tracer la ligne au-delà de laquelle l'utilisation de la violence par l'État s'avère inévitable. Le cas de l'*Estornudo* est révélateur à ce sujet. Malgré sa situation illégale, les autorités semblent faire preuve d'une tolérance à son égard : « Jusqu'à présent rien ne nous est arrivé. Contrairement à ce que les gens peuvent penser [...] dans une large mesure parce que le pays change. [...] Et rien ne s'est vraiment passé¹⁴⁷. » Cette situation, nous le verrons, s'est transformée quelques mois plus tard.

4.9 L'utilisation politique de la blogosphère et de la sphère médiatique

Malgré les dangers que cela représente, la sphère médiatique indépendante est devenue, à Cuba, un outil de revendication politique. Un espace caractérisé dans un premier temps par la polarisation des acteurs. Il s'agit d'un aspect prégnant de la

200 JB-1, 5 janvier 2017. Traduction libre de : « *Me asaltan hace dos meses (octubre 2016). Una auto lada me acerca y me dicen que no me haga el contra revolucionario. Entonces, le pregunto: "Usted me está amenazando?". Él dijo: "¡Si! Si estoy amasando". Yo tenía un post en la mano. "Usted me esta amazando? Intenta quitarme el post". Ahí salimos. Él tenía un tubo de aluminio. Me golpeo ahí (en el pecho). [...]Le quito el tubo y en la cara le doy varios "tubazos" en la cara. [...] Eso fue un escándalo. El ministro de la Cultura (José) Manuel Prieto mando una investigación. Le dije: ¿como usted va a mandar una investigar usted mismo? Son usted mismo (que ha hecho).* »

¹⁴⁷ JB-8, 12 janvier 2017. Traduction libre de : « *Hasta el momento no nos ha pasada nada. Contrario a lo que la gente puede pensar [...] en grande medida por qué el país está cambiando. [...] Y realmente no ha pasado nada.* »

blogosphère cubaine et de la sphère médiatique en générale, où « révolutionnaires » comme dissidents sont d'accord. Un blogueuse d'un journal révolutionnaire :

Beaucoup de blogueurs ont peur de parler de politique. Comme ils vont recevoir plus de visites [sur leur blogue] quand il publie quelque chose comme ça, un débat infernal est généré par des gens qui attaquent le système [la Révolution], qui disent des choses, en postant des « trolls », en rendant la vie impossible pour le pauvre commentateur... [en écrivant] que Cuba est bon, pour te donner un exemple, le pauvre commentateur qui va publier cela sur son blogue va être attaqué tout de suite¹⁴⁸.

Peur ou non, les thèmes politiques traversent la sphère médiatique où les positions deviennent très souvent irréconciliables entre révolutionnaires et non-révolutionnaires. Les attaques deviennent rapidement personnelles entre porteurs de capital symbolique important. Yoani Sánchez, par exemple, la plus connue des dissidentes cubaines, déchaîne contre elle la fureur des blogueurs qui se disent « communistes », comme Harold Cárdenas. Ce dernier écrit :

Yoani Sánchez, drapeau du mouvement d'opposition, a été anéantie en tant que blogueuse quand une explosion de blogs s'est produite à Cuba, elle a dû émigrer vers le journalisme pour ne pas languir. Le jour où notre presse dépassera ses limitations, il ne restera même pas [son journal numérique]. L'ennemi est neutralisé¹⁴⁹.

C'est le langage guerrier qui prédomine, d'ici peu il ne restera rien d'elle, nous prévient Cárdenas. À la guerre, un ennemi neutralisé représente un euphémisme qui signifie que l'ennemi a été terrassé. Dit autrement, il a été abattu.

¹⁴⁸ JB-7, 10 janvier 2017. Traduction libre de : « *Muchos blogueros le temen hablar de política. Como mismo van a ganar visitas cuando publiqué algo así mismo va generarse un debate infernal debajo de gente atacando el sistema (la Revolución), diciendo cosas, troleándolo los "posts" de ellos, haciendo la vida imposible ahí al pobre comentarista que quería así digamos... que Cuba es buena para darte un ejemplo. Al pobre comentarista que va publicar eso en su blog le van a atacar enseguida.* »

¹⁴⁹ Cárdenas, H. L. (2017, 3 mai). El enemigo. *La Joven Cuba*. Récupéré de <https://jovencuba.com/2017/05/03/el-enemigo/>. Traduction libre de : « *Yoani Sánchez, bandera del movimiento opositor, fue aniquilada como bloguera cuando ocurrió una explosión de blogs en Cuba, debió emigrar al periodismo para no languidecer. El día que nuestra prensa supere sus limitaciones gratuitas, no le quedará ni eso. Enemigo neutralizado* ».

Sánchez emploie aussi la méthode de la violence symbolique, prédisant à son tour la mort prochaine de l'ennemi qui en montre, selon elle, tous les symptômes :

Le castrisme, cependant, traverse une agonie sans images glorieuses ou héroïsme collectif. Son résultat médiocre est devenu plus évident ces derniers mois, où les signes de l'effondrement ne peuvent plus être cachés derrière l'attirail du discours officiel. L'épilogue de ce processus, qui s'appelait autrefois Révolution, est parsemé de faits ridicules et banals, mais qui sont – oui – des symptômes évidents de la fin. Comme un mauvais film, avec un scénario hâtif et des acteurs moches, les scènes qui illustrent l'état terminal de ce fossile du XX^e siècle semblent dignes d'une tragicomédie¹⁵⁰.

On pourrait multiplier *ad nauseam* des exemples comme ceux-ci, tellement ce type d'attaques – *l'utilisation de la violence symbolique* – incarne un marqueur significatif de la blogosphère cubaine et de la sphère médiatique alternative.

Or, en regardant de plus près, on se rend compte que la situation politique à Cuba, du moins le reflet qu'elle offre dans la blogosphère et la sphère médiatique indépendante, est plus complexe. C'est justement à cette polarisation révolutionnaire/contre-révolutionnaire, droite/gauche, pro/anti, que JB-3 et ses cofondateurs ont voulu s'attaquer lorsque *Joven Cuba* a été lancé. Leur blogue a été fondé en 2010.

En 2010, la réalité cubaine qu'on dessinait sur Internet était une réalité extrême. Il y avait un côté qui disait que tout va bien et un autre côté qui disait que tout va mal. Et nous qui étions des professionnels cubains, nous n'étions ni d'accord avec cette vision idyllique ni d'accord avec cette vision diabolique de Cuba. À Cuba, tout ne va pas bien, tout ne va pas mal. Il y a du bon et du mauvais

¹⁵⁰ Sánchez, Y. (2016, 26 avril). El desmoronamiento. *14ymedio.com*. Récupéré de https://www.14ymedio.com/blogs/generacion_y/desmoronamiento_7_1987671214.html. Traduction libre de : « *El castrismo, sin embargo, transita por una agonía sin imágenes gloriosas ni heroicidades colectivas. Su mediocre desenlace se ha hecho más evidente en los últimos meses, en que las señales del desmoronamiento ya no pueden ocultarse tras la parafernalia del discurso oficial. El epílogo de este proceso, que una vez se hizo llamar Revolución, está salpicado de hechos ridículos y banales, pero que son – eso sí – claros síntomas del final. Como una mala película, con un guion apresurado y pésimos actores, las escenas que ilustran el estado terminal de este fósil del siglo veinte parecen dignas de una tragicomedia* ».

comme dans n'importe quel pays dans le monde. Et c'est ce que nous racontons dans notre blogue. Nous voulons raconter ce qu'il y a de bon et de mauvais dans notre pays. Défendre les choses auxquelles nous croyons. Et de la même façon, critiquer les choses que nous croyons qui doivent changer¹⁵¹.

Prenons acte, ici, d'une nouvelle réalité émergente dans le monde cubain : le monopole de la représentation détenue par l'État a non seulement été contesté et brisé par les « dissidents », sur l'île même comme je l'écrivais, mais la blogosphère a aussi permis à des blogueurs « révolutionnaires », c'est-à-dire à certains qui se réclament de l'héritage de la *Revolución*, d'effectuer un mouvement – dans le sens d'un déplacement politique – pour s'insérer dans cette brèche provoquée à la fois par de nouvelles technologies de l'information et par une nouvelle conjoncture politique qui coïncidait avec le retrait du pouvoir de Fidel Castro et son remplacement par son successeur désigné, le frère cadet Raúl. JB-3 précise sa pensée :

Le contrôle de l'information est une aspiration soviétique que Cuba a importée. Je crois que, dans le monde d'aujourd'hui, dans le monde du XXI^e siècle, il est même dangereux pour l'État d'avoir l'hégémonie sur toutes les informations qui circulent. [...] Parfois, il me semble que le fantasme de vouloir contrôler tout ce qui est dit continue d'exister. Et parfois, il me semble qu'il y a des gens au sein de l'appareil d'État qui ont un nouveau regard sur le sujet, beaucoup mieux et plus sain¹⁵².

¹⁵¹ JB-3, 4 janvier 2017. Traduction libre de : « *En el año 2010 la realidad cubana que se dibujaba en el Internet era una realidad extrema. Había un lado que decía que todo está bien o el otro lado que decía que todo está mal. Y nosotros éramos profesionales cubanos que no estamos de acuerdo ni con esa visión idílica ni con una visión demonizante del cubano. En Cuba, ni todo está bien, ni todo está mal. Hay cosas malas y buenas como en cualquier país del mundo. Y queremos contar eso (in nuestro blog). Queremos contar las cosas buenas y malas que tiene nuestro país. Defender cosas que creímos que debemos defender. Y a la misma vez, criticar las cosas que creímos que deben cambiar.* »

¹⁵² JB-3, 4 janvier 2017. Traduction libre de : « *El control de la información es una aspiración soviética que Cuba importó. Yo creo que, en el mundo actual, en el mundo del siglo XXI es incluso peligroso que el Estado tenga hegemonía en toda la información que circula ahí. [...]. A veces me parece que el fantasma de querer controlar todo lo que se dice sigue existiendo. Y a veces me parece que hay gente dentro del aparato estatal que tiene una mirada nueva al respecto, mucho mejor y más saludable* ».

Or, force est de constater que tous les « révolutionnaires » ne sont pas identiques... comme les dissidents. JB-3 apparaît comme un « réformiste », parce qu'il ne remet pas en cause l'essence de la Révolution, c'est-à-dire son caractère socialiste, l'hégémonie du PCC, la justice sociale, l'indépendance de l'île. Il veut l'améliorer, la moderniser. Une façon de le faire est de « négocier » ces réformes dans l'espace médiatique. JB-3, qui se désigne lui-même comme marxiste, dit à ce sujet :

À travers un travail – et j'aime penser que *Joven Cuba* fait partie de ce phénomène –, nous avons gagné le respect d'acteurs clés dans les institutions du pays depuis un certain temps, qui respectent ce que nous faisons. Ainsi, un espace de dialogue et de négociation avec le pouvoir a été créé à travers ce que nous publions¹⁵³.

Au passage, *Joven Cuba* dans un de ses *posts*, tend la main aux différents secteurs réformistes : « le socialisme cubain a des ennemis politiques, mais il a aussi des adversaires, des défenseurs et d'autres qui, je l'espère, ne le défendront pas. Nous avons tout cela, bienvenue au Cuba du XXI^e siècle¹⁵⁴ ». *Joven Cuba* confirme en fait qu'il existe bel et bien un « pluralisme » politique, qui a une existence publique, qu'il faut le reconnaître et « faire avec », glissant au passage que la solution à ces contradictions et ces tensions est à l'ordre du jour et non dans un regard tourné vers le passé.

Ainsi, si nous élargissons la définition de ce que nous nommons « politique » à des secteurs qui concernent l'ensemble des enjeux sociaux pouvant être soumis à la

¹⁵³ JB-3, 4 janvier 2017. Traduction libre de : « *Ahora mismo hay un sector de la blogosfera cubana que forma parte de la esfera pública y de otros medios que forman parte de la esfera pública que han surgidos y otros actores que tienen un espacio de negociación con el poder. Es decir, que a través un trabajo – y a mí me gusta pensar que Joven Cuba forma parte de este fenómeno a través de un trabajo de cierto tiempo ya. Nos hemos ganado respecto a actores claves en la institucionalidad del país que respetan lo que hacemos. Entonces, se ha creado un espacio de dialogo y de negociación con el poder a través de lo que publicamos nosotros.* »

¹⁵⁴ El enemigo. *La Joven Cuba*. Récupéré de <https://jovencuba.com/2017/05/03/el-enemigo/>. Traduction libre de : « *El socialismo cubano sí tiene enemigos políticos, pero también tiene adversarios, tiene defensores y tiene otros que ojalá no lo defendieran. Tenemos todo eso, bienvenidos a la Cuba del siglo XXI.* »

discussion au sein d'un espace public, nous sommes à même de constater que la blogosphère cubaine – au-delà de la discussion fortement polarisée entre « révolutionnaires » et « contre-révolutionnaires » – peut constituer un champ où de nouveaux enjeux peuvent être débattus :

La blogosphère est un peu comme un espace alternatif à l'agenda des médias traditionnels qui sont toujours beaucoup plus... plus inflexibles et plus fermés sur des thèmes déterminés. Par exemple, ce thème de la communauté LGBT qui n'est jamais un thème des grands médias¹⁵⁵.

Celui qui parle est un journaliste « révolutionnaire », un journaliste qui se dit « communiste », qui travaille au journal révolutionnaire *Trabajadores*¹⁵⁶, mais qui se tient en équilibre sur le fil du rasoir du « tout en dedans de la révolution ». Il profite cependant d'une alliée de taille : le thème LGBT est du ressort de la fille du président Raúl Castro, Mariela Castro, qui dirige le Cenesex à Cuba¹⁵⁷.

JB-10 affirme :

Je crois que mon blogue est devenu [...] à la fois le fer de lance, le bouclier et le reflet de ce qui se fait du point de vue de l'activisme [LGBT]. Parce que souvent le blogue a été l'espace pour montrer ce qui a été fait et aussi pour influencer la politique, pour mobiliser des opinions autour de certaines discussions. [...] Pour moi, cela a été central. Sinon, je ne sais pas comment j'aurais pu le faire. Je crois qu'il n'y aurait aucun moyen d'avoir pu obtenir de faire le focus, se concentrer sur un problème [les droits LGBT] sans cet espace de communication¹⁵⁸.

¹⁵⁵ JB-6, 16 octobre 2017. Traduction libre de : « *La blogosfera un poco como un espacio alternativo a la agenda de los medios tradicionales que siempre es mucho más... más inflexibles y más cerradas en determinados temas. Por ejemplo, este tema de la comunidad LGBT es nunca un tema en los grandes medios.* »

¹⁵⁶ Voir : <http://www.trabajadores.cu/>.

¹⁵⁷ Voir : <https://www.facebook.com/cenesex/>.

¹⁵⁸ JB-6, 16 janvier 2017. Traduction libre de : « *Yo creo que el blog se ha convertido en la...es como la ...es a la vez la punta de lanza, el escudo y el reflejo de lo que se hace desde el punto de vista del activismo. Por qué muchas veces el blog ha sido el espacio para mostrar lo que se ha hecho y también para incidir en la política, para movilizar opiniones alrededor de determinadas discusiones. Entonces,*

En fait, la blogosphère et la presse indépendante auraient apporté un nécessaire renouvellement de la sphère publique, renouvellement que les structures trop rigides de la presse traditionnelle interdisaient d'effectuer :

Pour avoir moins de public, moins de lecteurs, les blogues, autant les officiels que les blogues dissidents, d'opposition, ou alternatifs, appelle-les comme tu veux, je pense qu'il y a moins de censure. Je crois que l'appareil de censure est moins rigide que pour la presse que reçoivent les gens quotidiennement comme *Granma* ou *Juventud Rebelde* ou la télévision nationale¹⁵⁹.

Le journaliste d'un journal indépendant, JB-8, pense lui aussi qu'un dialogue s'est installé avec les autorités, que les choses se meuvent, sans pour autant y voir une direction claire. Il affirme :

Je ne sais pas si cela a été aussi clair, mais « le plancher bouge », le plancher bouge en raison de ce que nous disons et ils [les dirigeants du pays] vont devoir prendre une décision. Et d'une certaine manière un mécanisme de dialogue avec les citoyens a été installé¹⁶⁰.

Nous sommes devant une situation où la sphère médiatique cubaine constitue un espace à la fois ouvert et fermé. Ouvert, parce qu'accessible à tous ceux qui profitent d'un accès à Internet (ce dont nous allons traiter plus loin) à l'intérieur comme à l'extérieur de Cuba. Fermé, parce qu'il semble que les débats qu'elle suscite ou qu'elle reflète demeurent – à première vue du moins – entre « initiés », c'est-à-dire

es un poco las dos cosas. Para mí ha sido central. De otra manera no sé cómo lo he podido hacer. Yo creo que no habría manera de tener...de lograr un foco sobre un asunto (los derechos LGBT) sin ese espacio comunicativo. »

¹⁵⁹ JB-10, 17 janvier 2017. Traduction libre de : « *A tener menos público, menos lectores, los blogs, tan oficialistas, como los disidentes, opositores, o alternativos, como quieras llamarles, yo creo que hay menos censura. [...] Yo creo que el aparato de censura es menos rígido que la prensa sí que si recibe las personas todos los días con Granma o Juventud Rebelde o la televisión en el espacio nacional. »*

¹⁶⁰ JB-8, 12 janvier 2017. Traduction libre de : « *no sé si ha sido tan claro, pero se está movido el piso, se mueve el piso por las cosas que estamos diciendo y van a tener que tomar una decisión. Y en algún modo un mecanismo de dialogo con la ciudadanía se ha instalado. »*

entre les autorités politiques, les blogueurs et les journalistes, avec une influence mitigée sur la population en général.

4.10 Une presse révolutionnaire divisée entre orthodoxes et réformistes sur la place publique

La tension que nous avons pu observer entre « révolutionnaires » et « contre-révolutionnaires » est observable à l'intérieur de chacun de ces deux groupes. Ce ne sont pas des familles aussi unies que nous pourrions le penser. Ces deux catégories apparaissent traversées par des tensions, parfois même des conflits, et les dialogues « internes » peuvent aussi se transformer en affrontements aujourd'hui publics, un phénomène tout à fait nouveau au sein du PCC où les débats – quand ils avaient lieu – demeuraient « dans la famille ».

Cette nouvelle situation peut être illustrée par le conflit qui a opposé un gardien de l'orthodoxie communiste, à un membre du PCC, perçu comme une figure réformiste. Le réformiste en question voulait obtenir un poste au sein du PCC en tant que représentant « jeunesse », poste qui lui a été refusé parce que trop vieux. Il avait 31 ans. Or cette défaite cache aussi un conflit au sein du PCC, entre orthodoxes et réformistes.

Au lendemain de sa défaite à l'élection comme dirigeant de la *Unión de la juventud comunista*¹⁶¹, il écrivait ceci sur son blogue *Joven Cuba* :

Nous devons être prudents et ne pas confondre les procédures sectaires avec une politique d'État ou du Parti, même si elles essaient de se déguiser comme telles. Les personnes qui appliquent ces procédures, même si cela peut être attribué à la Révolution ou à toute institution, le font pour elles-mêmes. Pour

¹⁶¹ L'organe jeunesse du PCC.

préserver le *statu quo* du connu, motivées par la peur, l'ignorance ou d'autres intérêts¹⁶².

Moins monolithique qu'on pourrait le croire, le pouvoir cubain, concentré au sein du PCC, est aussi porté par des personnes « motivées par la peur, l'ignorance ou d'autres intérêts ». Cette déclaration tirée de *Joven Cuba* citée ci-haut n'a jamais été reprise par les journaux révolutionnaires et, fait sans précédent en aucun temps depuis la mainmise de la Révolution sur l'ensemble des médias cubains, un tel conflit n'aurait pu éclater publiquement, même s'il faut convenir – répétons-le – que la blogosphère n'atteint qu'une mince couche de la population cubaine. L'intention du blogueur réformiste est d'ouvrir au maximum le débat au sein du Parti et ainsi d'emmagasiner les appuis. Son blogue devient dès lors un instrument de pression sur le PCC, du moins sur la franche plus traditionaliste. Voici ce qu'il me confiait en entrevue quelques jours après sa défaite :

Nous devons faire en sorte que toutes les interprétations de la gauche cubaine puissent participer à la gestion du pouvoir, à commencer au sein du Parti et au niveau politique. Et aussi, comme de raison, se doter ainsi d'une capacité politique... de dirigeants sur qui appuyer les propositions. Ainsi, aujourd'hui, il est très difficile de soutenir une personne ou une autre ou une direction ou quelque chose... parce ce que les actions de ceux qui sont au pouvoir sont invisibles¹⁶³.

¹⁶² El Partido. *La Joven Cuba*. Récupéré de <https://jovencuba.com/2017/01/19/el-partido/>. Traduction libre de : « *Debemos tener cuidado, no confundir procedimientos sectarios con una política de Estado o de Partido, aunque intenten disfrazarse como tales. Los individuos que la aplican, si bien pueden adjudicarse hacerlo en nombre de la Revolución o cualquier institución, lo hacen por sí mismos. Para preservar el estatus quo de lo conocido, motivados por miedo, desconocimiento o intereses de otro tipo* ».

¹⁶³ JB-3 25 janvier 2017. Traduction libre de : « *Nosotros debemos lograr que todas las interpretaciones de la izquierda cubana sobre cómo se debe hacer la gestión del poder están empezando en el Partido y al nivel político. Y también por supuesto así dotarnos de una capacidad política ...de dirigentes para poder apoyarnos las propuestas. Así hoy mismo es muy difícil apoyar una persona u otra o tener un liderazgo o algo así ...porqué es invisible las acciones de los que tienen (el poder).* »

Ce blogueur ouvre ainsi – du moins au sein de la sphère médiatique – un débat en soutenant que les dangers qui guettent la *Revolución* viennent également de l'intérieur du PCC et que ce type de débat devrait dorénavant être public. En fait, il craint implicitement l'implosion du parti sur fond d'immobilisme et d'opacité lorsqu'il écrit sur son blogue :

La bataille transcendantale à Cuba a toujours été la révolution vs la contre-révolution, mais aujourd'hui elle n'est peut-être pas la plus dangereuse. La lutte entre les différents courants de pensée au sein des forces révolutionnaires n'est pas seulement un fait, mais une tradition, l'homogénéité n'existe que dans l'esprit de la propagande naïve et mauvaise. Ce sont ces différences, résolues avec respect et équité, qui permettent l'unité du consensus entre tous. C'est ainsi qu'est née cette Révolution, unissant les groupes qui ont combattu Batista et mettant de côté leurs différences pour le plus grand bien. Depuis lors, une maladie menace cet équilibre délicat : le sectarisme politique¹⁶⁴.

En voulant ménager la chèvre et le chou, le jeune réformiste gomme le fait que les conflits au sein du PCC n'ont jamais été résolus « avec respect et équité », mais plutôt par la force, comme nous l'avons vu précédemment. La nouveauté, cette fois, est que la lutte de représentation au sein du PCC est maintenant publique. Il traite justement, sur son blogue, des relations entre le journalisme et le Parti :

Jusqu'à récemment, il était impossible de parler de la relation presse-parti, on pouvait beaucoup parler de la première, mais la seconde était un espace clos, c'est peut-être cela qui explique l'accumulation de contradictions. J'ai toujours été étonné par le contraste qui existait entre un journaliste et son patron, l'état de vulnérabilité que les premiers entretiennent avec l'état de confort de ce dernier. Et pour le confort, je veux dire que leurs arguments sont indiscutables,

¹⁶⁴ El sectarismo en Cuba. *La Joven Cuba*. Récupéré de <https://jovencuba.com/2017/03/15/el-sectarismo-en-cuba/> Traduction libre de : « *La batalla trascendental en Cuba siempre ha sido revolución versus contrarrevolución, pero es posible que hoy no sea la más peligrosa. La pugna entre distintas corrientes de pensamiento dentro de las fuerzas revolucionarias no solo es un hecho sino tradición, la homogeneidad solo existe en la mente de los ingenuos y la mala propaganda. Son estas diferencias, dirimidas con respeto y justeza, las que permiten unidad consensuada entre todos. Así nació esta Revolución, uniendo los grupos que lucharon contra Batista y poniendo a un lado sus diferencias por un bien mayor. Desde entonces una enfermedad amenaza este delicado equilibrio: el sectarismo político.* »

tandis que le travail du journaliste reçoit des (coups de) ciseaux sans compassion, souvent sans raison spécifique, seulement « juste au cas », pour ne pas chercher les problèmes¹⁶⁵.

Implicitement, il remet en question, sur son blogue, un aspect fondamental de la Révolution : le monopole du PCC sur les moyens de communication cubains. En entrevue avec moi, il va même plus loin et reconnaît que le pluralisme politique serait sous certaines conditions acceptables pour lui :

Ce ne sont pas tous les secteurs de l'opposition qui sont semblables. Il n'y a pas de débat public à ce sujet. On généralise simplement et [ce débat] est rejeté par le secteur officiel. Il y a des gens [de l'opposition] qui peuvent être utiles pour l'avenir. Bien sûr, mon opinion personnelle, c'est la minorité. En d'autres termes, je suis très très critique avec la majorité du secteur de l'opposition. [...] Mais je pense qu'il doit y avoir un débat national sur ce qui est une opposition nationaliste et patriotique et ce qu'est une opposition mercenaire¹⁶⁶.

Un autre blogue dirigé par un communiste à la foi inébranlable, plus orthodoxe donc, réplique ainsi au jeune réformiste :

La question est très importante dans le débat culturel et idéologique cubain, car dans le scénario des transformations qui se réalisent à Cuba, il existe une intention médiatisée, fortement financée [par l'étranger], de semer l'idée qu'il faut un journalisme « indépendant » qui ne répond pas, ou qui peut être libéré,

¹⁶⁵ Los periodistas imprescindibles. *La Joven Cuba*. Récupéré de <https://jovencuba.com/2017/01/31/los-periodistas-imprescindibles/>. Traduction libre de : « *Hasta hace poco era imposible hablar de la relación prensa-partido, se podía hablar mucho de lo primero pero lo segundo era un espacio vedado, quizás eso explica la acumulación de contradicciones. Siempre me asombró el contraste que existía entre un periodista y su jefe, el estado de vulnerabilidad que tienen los primeros con el estado de confort de los segundos. Y por confort me refiero a que sus argumentos son incuestionables, mientras el trabajo del reportero recibe tijera sin compasión, a menudo sin una razón concreta, solo "por si acaso", para no buscarse los problemas* ».

¹⁶⁶ JB-3, 4 janvier 2017. Traduction libre de : « *No son todos los sectores de la oposición que son iguales. No hay un debate público sobre eso. Sencillamente se generaliza y se desecha todo eso por parte del sector oficial. Hay personas ahí que pueden ser útiles para un futuro. Por supuesto a mi opinión personal son la minoría. Es decir, la mayoría del sector de la oposición yo soy muy muy crítico. [...] Pero yo creo que debe haber un debate nacional que cosa es una oposición nacionalista, patriótica y que cosa es una oposición mercenaria.* »

sous la forme de la propriété qui le soutient, et si elle appartient à l'État, tant mieux¹⁶⁷.

Nous sommes donc à même de constater l'émergence d'une nouvelle plateforme de débat qui traite sans fard d'un conflit qui traverse la plus haute instance politique cubaine en touchant à deux tabous liés l'un à l'autre : le monopole de la représentation et le monopole politique à Cuba, tous les deux détenus par le PCC.

Le débat s'est poursuivi, toujours entre révolutionnaires, débat cette fois relayé par un autre blogueur communiste qui, dans une lettre ouverte, s'adresse directement gardien de l'orthodoxie :

Plus récemment, le blogue de Sánchez a publié des articles critiquant les positions du blogue *La Joven Cuba* et a offert de l'espace aux détracteurs du blogue coordonné par Harold Cárdenas [...]. Je dois ajouter que, depuis un certain temps, je doutais de la pertinence ou non de faire certaines de ces suggestions publiquement. Je n'aime pas qu'on manipule mes désaccords pour s'envenimer ou se désunir. Je le fais maintenant parce que je crois que les événements les plus récents indiquent une détérioration lamentable de la qualité et de la hauteur éthique des réflexions que vous essayez de promouvoir dans votre blogue, ainsi que le danger de séparation et de perte pour la pratique révolutionnaire de personnes que je considère comme précieuses¹⁶⁸.

¹⁶⁷ La Pupila insomne (2017, 2 février.) Une simple pregunta. Por Carlos Luque Zayas Bazán. *Le Pupila insomne*. Récupéré de <https://lapupilainsomne.wordpress.com/2017/02/02/una-simple-pregunta-por-carlos-luque-zayas-bazan/>. Traduction libre de : « *El tema es importantísimo en el debate cultural e ideológico cubanos, porque en el escenario de las transformaciones que se operan en Cuba, existe la intención mediática, fuertemente financiada, de sembrar la idea de que debe existir un periodismo “independiente” que no responda, o que se pueda liberar, de la forma de propiedad que lo sostenga, y si es de la estatal, mejor* ».

¹⁶⁸ Rodríguez Cruz, F. (2017, 28 février). Carta abierta a Iroel Sánchez o Tengo miedo de que puedas estar dañando a la Revolución. Récupéré de <https://paquitoeldecuba.com/2017/02/08/carta-abierta-a-iroel-sanchez-o-tengo-miedo-de-que-puedas-estar-danando-a-la-revolucion/#more-2948>. Traduction libre de : « *Más recientemente, el blog de Sánchez ha publicado artículos que critican las posiciones del blog La Joven Cuba y ha ofrecido espacio a detractores de la bitácora coordinada por Harold Cárdenas [...] Debo añadir que durante bastante tiempo dudé sobre la relevancia o no de hacerte algunas de estas sugerencias de forma pública. No me gusta que manipulen mis disensos para enconar o desunir. Lo hago ahora porque considero que los acontecimientos más recientes apuntan hacia un lamentable deterioro en la calidad y altura ética de las reflexiones que intentas fomentar en tu blog,*

Au-delà des conflits personnels qui existent sous n'importe quel régime politique, nous constatons que nous sommes devant une confrontation de ce qu'est et doit être l'avenir de la *Revolución* non pas entre dissidents et révolutionnaires, mais bien entre membres du PCC, et ce, dans la blogosphère cubaine, soit publiquement.

Les gardiens de l'orthodoxie révolutionnaire reprochent en fait au réformiste et à ses complices de *Joven Cuba* de fréquenter le milieu « centriste » parce qu'il a côtoyé – quoi qu'il en dise – des membres de la presse « non révolutionnaire », à Washington même. Le blogue la *Pupila insomne* avait plus tôt publié une photo de jeunes Cubains¹⁶⁹ dont faisait partie le jeune membre du PCC de même qu'Elaine Díaz, directrice du journal numérique indépendant *Periodismo de Barrio*¹⁷⁰ et très active à travers son blogue *La Polémica Digital*¹⁷¹, et Julio Cesar Guanche de *Cuba Posible*¹⁷², une publication indépendante. Cette rencontre, prétend la *Pupila insomne*, avait été financée par la *Open Society Institute* du milliardaire George Soros¹⁷³. Le cœur du débat entre le blogueur orthodoxe et le jeune réformiste porte encore et toujours sur celui de la propriété des médias, partant du principe que celui qui paie dicte la conduite des journalistes et les opinions qu'on y retrouve :

Il est bien connu que les grands mécènes, comme le grand spéculateur Soros, financent généreusement de manières indirectes les médias et les journalistes d'État des États capitalistes, ainsi que certaines plates-formes qui se prétendent à gauche¹⁷⁴.

además de que entrañan – según mi humilde juicio – el peligro de separar y perder para la práctica revolucionaria a quienes considero personas valiosas ».

¹⁶⁹ Gómez Sánchez, J. (2017, 13 juillet). Open Society: Entre Cuba Posible y Wikileaks. *La Pupila insomne*. Récupéré de <https://lapupilainsonne.wordpress.com/2017/07/13/open-society-entre-cuba-posible-y-wikileaks-por-javier-gomez-sanchez/>

¹⁷⁰ Voir : <https://www.periodismodeBarrio.org/>.

¹⁷¹ Voir : <https://espaciodeelaine.wordpress.com/>.

¹⁷² Voir : <https://cubaposible.com/>.

¹⁷³ Voir : <https://www.opensocietyfoundations.org/>.

¹⁷⁴ Bazán, C. L. Z. (2017, 2 février). Una simple pregunta. *La Pupila insomne*. Récupéré de <https://lapupilainsonne.wordpress.com/2017/02/02/una-simple-pregunta-por-carlos-luque-zayas->

Une affirmation à laquelle réplique *Joven Cuba* pour montrer que les frontières du dicible et de l'indicible se meuvent à Cuba :

Ainsi, à partir de *La Joven Cuba*, nous avons vu comment la ligne bougeait, alors que nous continuions à publier la même chose ou peut-être en moins audacieux qu'auparavant [mais] pour les juges, nous sommes devenus plus dangereux. L'aiguille a bougé, au point *qu'un fanatique* [je souligne] peut se présenter comme un modèle révolutionnaire et que celui qui reste à sa place peut être au « centre » du jour au lendemain, bien que ce ne soit pas sa place ou sa position politique¹⁷⁵.

Pour le journal dissident *14 y medio*, la frange dure du PCC se cache derrière la manœuvre :

Tout le monde sait que, derrière les attaques brutales, il y a la main du Département idéologique du Comité central du Parti communiste de Cuba et l'appareil de contre-espionnage idéologique de la Sécurité d'État, qui est très facile à identifier parce que, « par hasard », les diatribes sortent de *Granma*, de *Cubadebate* et de la blogosphère parrainée par le gouvernement dogmatique¹⁷⁶.

Le PCC apparaît donc aussi à travers la nouvelle sphère médiatique comme une machine tirillée par les tensions, où le monopole de la représentation de ce que devrait être le socialisme à Cuba est contesté. Non seulement est-il contesté, mais ce

[bazan/](#). Traduction libre de : « *Es muy conocido que los grandes mecenas, como el gran especulador Soros, financia generosamente por muchas indirectas vías tanto a medios y periodistas estatales de estados capitalistas, como a ciertas plataformas que posan de una presunta izquierda* ».

¹⁷⁵ Sospechas y consecuencias. *La Joven Cuba*. Récupéré de <https://jovencuba.com/2017/06/06/sospechas-y-consecuencias/>. Traduction libre de : « *Así desde La Joven Cuba vimos cómo nos movieron la línea, mientras seguíamos publicando lo mismo o quizás menos atrevidos que antes, para los jueces nos hacíamos más peligrosos. La aguja se ha ido moviendo, al punto de que un fanático puede presentarse como modelo de revolucionario y el que permanezca en su lugar puede encontrarse en el "centro" de un día para otro, aunque ese no sea su lugar ni su posición política.* »

¹⁷⁶ Campos, P. (2017, 2 août). La disidencia socialista se rebela contra los extremistas. *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/opinion/disidencia-socialista-rebela-extremistas_0_2265373444.html. Traduction libre de : « *Todos saben que detrás de los burdos ataques está la mano del Departamento Ideológico del Comité Central del Partido Comunista de Cuba y del aparato de contrainteligencia ideológica de la Seguridad del Estado, lo cual es muy fácil de identificar porque "casualmente" las diatribas salen en Granma, Cubadebate y la blogosfera auspiciada desde el oficialismo dogmático* ».

monopole n'existe même plus, même au sein du PCC. Cette contestation est même soumise, maintenant, à un débat sans doute limité, mais pour la première fois publique, où la sphère numérique cubaine fait ce que n'a jamais fait *Granma* ou *Juventud Rebelde*, c'est-à-dire illustrer une lutte de sens brisant la supposée unanimité du parti au pouvoir, symbole ultime de l'unité du peuple cubain en faveur de la Révolution.

Or le signal que la presse officielle doit également changer est venu de haut. Lors d'une première rencontre avec les autorités cubaines à Ottawa, le 21 mai 2015, une diplomate me confiait que « les autorités cubaines sont loin d'être satisfaites du travail de la presse [officielle] à Cuba », un commentaire en écho à une déclaration faite par Raúl Castro lui-même en décembre 2010 devant le parlement cubain :

Notre presse parle beaucoup des réalisations de la Révolution, nous en parlons abondamment dans les discours; mais nous devons aller au cœur des problèmes [...]. Je suis un défenseur de la lutte contre le secret, parce que derrière ce tapis fleuri se cachent les failles que nous avons et il y a ceux qui ont intérêt que ce soit comme ça et que ça se poursuive ainsi¹⁷⁷.

La principale institution de la Révolution – le Vatican du socialisme, détenteur du droit canon et disposant des outils de sanctification des sens – subit donc quelques secousses sismiques, de l'intérieur. Quelques secousses sans gravité jusqu'à maintenant, mais tout de même inédites et qui démontrent qu'effectivement, « le plancher bouge » à Cuba, comme nous le verrons.

¹⁷⁷ Lamrani, S. (2013, 17 janvier). Raúl Castro, el verdadero disidente. *Cambios en Cuba*. Récupéré de <https://cambiosencuba.blogspot.ca/2013/01/raul-castro-el-verdadero-disidente.html>. Traduction libre de : « Nuestra prensa habla bastante de eso, de los logros de la Revolución, en los discursos también abundamos; pero hay que ir a la médula de los problemas [...]. Soy un defensor de la lucha contra el secretismo, porque detrás de esa adornada alfombra es donde se ocultan las fallas que tenemos, y los interesados en que sea así y siga así ».

4.11 Le pluralisme de la presse indépendante

Croire que la presse indépendante à Cuba chante au diapason serait faire preuve d'une méconnaissance de la complexité politique de Cuba. Si les sous-champs « orthodoxes » et « réformistes » existent au sein du PCC – certains parlent même d'un courant fidéliste et d'un courant Raúl – et qu'ils s'expriment et s'affrontent dans le champ de la blogosphère ou de la scène médiatique élargie, les différends sont également observables dans la presse indépendante.

C'est le cas du journal *El Estornudo*, qui, tout en s'inscrivant comme une alternative à la presse officielle, tient aussi à se distinguer de *14 y medio* et de son égérie, la dissidente Yoani Sánchez :

Notre objectif est de faire premièrement du journalisme. Essayer de faire ce qu'on nous a enseigné à la Faculté de journalisme. Pour ça, il n'y a pas de cohérence [quand tu te retrouves dans un média officiel]. Ce qu'on t'enseigne à l'université, par après tu ne peux pas le faire quand tu le pratiques. [Pour nous, à l'*Estornudo*,] la prémisse numéro un est de faire du journalisme. Essayer de montrer, comme Cuba est dirions-nous à la mode, que le pays n'est pas *Granma*, mais pas non plus le pays [que décrit] Yoani Sánchez¹⁷⁸.

Un nouveau secteur, celui d'une presse « ni-ni », ni révolutionnaire ni contre-révolutionnaire, émerge à Cuba, ainsi qu'une nouvelle catégorie de blogueurs-journalistes, qui sont apparus au fur et à mesure de l'avancement de cette recherche. On ne demande pas clairement un changement de régime, mais on s'octroie le droit de critiquer la Révolution :

Personne ne peut nier les conquêtes qui existent encore aujourd'hui [obtenues] grâce au processus révolutionnaire. [...] Il y avait des choses qui restaient [sur le

¹⁷⁸ JB-8, 12 janvier 2017. Traduction libre de : « *El objetivo de nosotros es primeramente hacer periodismo. Intentar hacer lo que nos enseñaron en la facultad de periodismo. [...] Por eso no hay coherencia. Lo que te enseña a la universidad, después tu no lo puedes hacer cuando sale a la práctica. Y la premisa número uno es hacer periodismo. Intentar mostrar al mundo, como ahora Cuba esta como digamos de moda que le país no es Granma, pero tampoco el país no es Yoani Sánchez.* »

plan] du concept [mais] en pratique ce n'est pas facile. Et c'est notre relation avec eux [les révolutionnaires], et c'est notre regard : nous respectons [la Révolution], nous la voulons, mais nous n'arrêtons pas de la critiquer quand nous devons la critiquer. C'est le concept de Fidel qui veut que « la révolution change tout ce qui doit être changé ». Nous voulons la même chose¹⁷⁹.

Une troisième catégorie de médias surgit donc à Cuba : la presse indépendante, qui tente de se trouver une niche entre la presse révolutionnaire et la presse d'opposition. C'est une nouvelle catégorie, qui se rapproche par sa ligne éditoriale des journaux de la presse « libérale » présente dans les grandes démocraties du monde. Cette presse applique une politique éditoriale qui repose sur un engagement envers le lecteur d'informer d'abord, de manière critique, mais de ne jamais remettre en question le régime, qu'il soit révolutionnaire, socialiste ou capitaliste. C'est un journalisme qui demeure au sein de ce qui est prescrit par les institutions, avec cette nuance près, qu'à Cuba, les journaux indépendants demeurent toujours illégaux. « Nous avons besoin d'un système de médias différent qui nous permettrait d'ouvrir des médias privés, à but non lucratif, coopératifs ou d'autres modèles, nous ne pouvons pas fonctionner au milieu d'un vide juridique¹⁸⁰ », dit la fondatrice et directrice du journal socationumérique indépendant *Periodismo de Barrio* Elaine Díaz.

Dans le cas cubain, le travail de l'*Estornudo* ou de *Periodismo de Barrio* lors de la couverture terrain consiste entre autres à prendre de vitesse les journaux « révolutionnaires », en laissant de côté complètement le contexte idéologique.

¹⁷⁹ JB-8, 12 janvier 2017. Traduction libre de : « *Nadie puede negar conquistas que hasta el día de hoy todavía son gracias al proceso revolucionario [...]. Hubo cosas que se quedó [sic] en el concepto, in la práctica no es fácil. Y es nuestra relación con ellos, y es nuestra mirada: nosotros respetamos, lo queremos, pero no dejamos de criticarlo cuando hay que criticarla. Es el concepto de Fidel que es "Revolucion es cambiar todo lo que debe ser cambiado". Queremos los mismos.* »

¹⁸⁰ Elaine Díaz, dans Lauría, C. (2016, 21 mars). Tras la visita de Obama, ¿qué le espera a la prensa independiente cubana?. *América economía*. Récupéré de <https://www.americaeconomia.com/politica-sociedad/politica/tras-la-visita-de-obama-que-le-espera-la-prensa-independiente-cubana>. Traduction libre de : « *Necesitamos un sistema de medios distinto que nos permita abrir medios privados, sin fines de lucro, cooperativos u otros modelos. No podemos funcionar en medio de un limbo legal* ».

Cette façon de faire s'illustre en particulier lors de la couverture des ouragans, où ces journaux vont à la rencontre des victimes, tout en analysant la réponse des autorités. Le meilleur exemple a été la couverture de l'ouragan Irma en octobre 2017 dont on pouvait suivre l'évolution d'heure en heure sur le site de *Periodismo de Barrio*¹⁸¹ avec photos, cartes satellites, bilan des dégâts, reportages sonores *in vivo*, témoignages des victimes. Cette couverture était d'une qualité équivalente aux grands journaux partout dans le monde et, par son efficacité, a laissé loin derrière elle des journaux révolutionnaires qui, tradition oblige, donnaient uniquement la parole aux autorités¹⁸² :

Nous n'offrons pas de solutions, mais nous proposons un débat, les gouvernements locaux nous regardent comme des alliés, même lorsque nous faisons des reportages sur des sujets sensibles. Un article¹⁸³ paru le mois dernier sur une série de propriétés dans le centre de La Havane qui risquent de s'effondrer a été bien reçu par les autorités¹⁸⁴.

Devant cette nouvelle forme de journalisme, les autorités ne sont pas toujours aussi accommodantes que le soutient Díaz. Six journalistes de *Periodismo de Barrio* ont par exemple été arrêtés lors de la couverture de l'ouragan Irma¹⁸⁵. En octobre 2016, lors de l'ouragan Mathews¹⁸⁶, c'est Elaine Díaz qui a cette fois été détenue pendant plusieurs heures avec neuf autres journalistes indépendants qui s'étaient déplacés

¹⁸¹ Voir : <https://www.periodismodeBarrio.org/blog/2017/09/06/irma-cobertura-en-tiempo-real/>.

¹⁸² Voir : <http://www.granma.cu/cuba/2017-10-09/reconocio-miguel-diaz-canel-organizacion-del-proceso-de-recuperacion-09-10-2017-23-10-39>.

¹⁸³ Voir : <https://www.periodismodeBarrio.org/blog/2016/02/09/la-mudanza/>.

¹⁸⁴ Elaine Díaz, dans Lauría, C. (2016, 21 mars). Tras la visita de Obama, ¿qué le espera a la prensa independiente cubana?. *América economía*. Récupéré de <https://www.americaeconomia.com/politica-sociedad/politica/tras-la-visita-de-obama-que-le-espera-la-prensa-independiente-cubana>. Traduction libre de : « *No ofrecemos soluciones pero proponemos un debate. Los gobiernos locales nos miran como un aliado, incluso cuando informamos sobre temas sensibles Un artículo el mes pasado sobre una serie de propiedades en La Habana central que están en riesgo de derrumbarse fue bien recibido por las autoridades.* »

¹⁸⁵ Voir : <https://twitter.com/elainediaz2003?lang=fr>.

¹⁸⁶ Voir : <https://www.diariolasamericas.com/america-latina/cuba-detenidos-periodistas-que-informaban-el-huracan-matthew-n4105166>.

dans les zones affectées¹⁸⁷. Díaz avait rendu publique son arrestation à travers Twitter¹⁸⁸. Difficile de saisir ce en quoi ces journalistes avaient enfreint le « paramétrage », sinon que les autorités avaient été débordées et, par réflexe, face à l'inédit, avaient employé une méthode qui fait ses preuves : la détention, l'argument « imparable » de la prévention faisant foi d'une application adéquate de la sanction. Autrement dit, dans le doute, intervenir!

4.12 Un accès limité à Internet

— On affirme que Fidel avait dit que l'Internet semblait fait pour les révolutionnaires. Je crois que oui! Je crois que oui!

— (Question) Pourquoi?

— Parce que c'est un outil qui permet à tous d'accéder quand ils le veulent et d'exprimer tout ce qu'ils veulent. Et comme cela, vous pouvez changer les choses, l'état des choses qui vous intéressent¹⁸⁹.

Internet serait donc un outil révolutionnaire nous dit JB-7 de *Juventud Rebelde*. Le *líder máximo* lui aurait sans doute rappelé, cependant, la maxime du « tout à l'intérieur, rien à l'extérieur », histoire de souligner les balises imposées par la *Revolución*.

La déclaration n'en demeure pas moins intéressante. D'abord, elle contraste avec la prudence des autorités devant l'ouverture de nouveaux « fronts » de représentations inédites produites à travers Internet, avec son lot de blogues et de journaux

¹⁸⁷ Voir : <https://www.cubanet.org/noticias/detienen-a-elaine-diaz-directora-de-periodismo-de-Barrio/>.

¹⁸⁸ Voir : @elainediaz2003.

¹⁸⁹ JB-7, 10 janvier 2017. Traduction libre de : « *Dicen que Fidel había dicho que Internet parecía hecho para los revolucionarios. Yo ¡creo que sí! Yo ¡creo que sí!/(Pregunta). ¿Por qué?Por qué es una herramienta que permite el acceso de todos cuando quieran y que expresen todo lo que quieran. Y con eso poder cambiar las cosas, el estado de las cosas que te interesan.* »

numériques pour la plupart dissidents, c'est-à-dire réclamant ouvertement un changement de régime. Donc, s'il y a des écarts qui sont apparus précédemment, notons ici une convergence sur l'importance d'Internet pour le plus grand nombre.

Ensuite, l'arrivée d'Internet et la possibilité d'écrire, d'échanger avec d'autres personnes, d'exprimer sa singularité, bref de prendre la parole, représentent en fait un moyen d'exercer une liberté publique et de participer à la vie de la cité. Nous sommes dans la parole en action sur et dans le monde. D'autres possibles deviennent ainsi possibles. L'atomisation du citoyen mesurable à son expulsion de la vie publique par un régime autoritaire et monolithique, sont brisées... en partie. Qu'on soit révolutionnaire ou non, la parole publique devient donc accessible. Mais, encore faut-il avoir les moyens d'accéder à ces espaces publics en émergence, et l'accès commence par la possibilité d'avoir Internet. Dans le contexte cubain, l'accès à la toile demeure un luxe et ce sont d'abord ceux qui sont les plus près du régime qui en ont profité, dont les journalistes :

[La politique de distribution d'Internet] correspondait à une politique du pays de le diffuser auprès de certaines personnes, des professionnels qu'on pensait qu'ils pouvaient l'utiliser plus intensément. Et cela inclut les journalistes [des médias officiels]. Les journalistes des médias cubains ont été parmi les premiers groupes à avoir cette possibilité [d'accès à Internet]¹⁹⁰.

L'achat d'un ordinateur pour les journalistes a aussi été facilité, comme le confirme JB-6, qui était alors le directeur de l'information d'un journal révolutionnaire : « J'ai eu un ordinateur à la fin de 2008, début 2009 [...]. Et le syndicat des journalistes a

¹⁹⁰ JB-6, 16 janvier 2017. Traduction libre de : « *La política de distribución de Internet a ciertas personas) correspondía a una política del país de distribuirlo entre determinadas personas, profesionales que piensan que podría usarla con más intensidad. Y eso incluída los periodistas (de medios oficiales). Los periodistas de los medios cubanos fuimos de los primeros grupos que tuvimos esa posibilidad.* »

fait une vente subventionnée d'ordinateurs aux journalistes, ce qui était la seule façon de l'acheter¹⁹¹. »

C'est ainsi que JB-6 explique, en entrevue, comment lui est venue l'idée d'un blogue, activité rendue possible d'abord par l'accès aux outils de base. Il s'agit aussi d'une illustration de l'importance accordée par le régime au secteur de la presse officielle en tant que producteur de représentations révolutionnaires. C'est ce qui permet de comprendre aussi que l'accès à Internet, en raison de son potentiel, a toujours été géré avec parcimonie par l'État cubain, au-delà des raisons économiques que j'ai aussi évoquées.

Or la situation change, les prix baissent et l'usage augmente : « *Cuba's Wi-Fi hotspots continued to grow as prices dropped from CUC 2 to 1.50 per hour. In December 2016, the government launched a pilot home Internet access program in Old Havana, and in early 2017, Santiago de Cuba tested a first pilot 3G network* » (Freedom House, 2017, s. p.), un programme d'accès où l'offre est plus grande, mais qui demeure aussi très dispendieux dans le contexte cubain. En effet,

[t]here are important caveats: ETECSA described the new service as a pilot project and said prices would be announced in the future. Most Cuban workers earn a state salary of about \$25 a month. Foreign firms in Cuba pay hundreds of dollars a month for home connections for their executives¹⁹².

L'État cubain est encore loin de desserrer l'étoupe en ce qui concerne les contenus qui demeurent toujours fortement contrôlés :

¹⁹¹ JB-6, 16 janvier 2017. Traduction libre de : « *Tuve computadora a finales de 2008, principio de 2009. Y por el gremio de los periodistas se hizo una venta de computadora a los periodistas subsidiada que era la única manera que la podíamos comprar. Entonces yo tenía computadora, tenía conexión.* »

¹⁹² CBC (2016, 31 janvier). Cuba announces launch of broadband home Internet. *CBC/AP*. Récupéré de <https://www.cbsnews.com/news/cuba-announces-launch-of-broadband-home-Internet/>

The government has continued to control the digital landscape by blocking critical sites. Tests also found that the state-owned cellphone provider Cubacel had been systematically filtering domestic SMS containing keywords such as “democracy,” “dictatorship,” and “human rights. (Freedom House, 2017, s. p.)

Cette situation, où des mots tabous doivent être débusqués en permanence, dont le pire semble être *démocratie* selon les constats de Freedom House (2017), avait fait au préalable l’objet d’un reportage par le couple Reinaldo Escobar-Yoani Sánchez dans les pages de *14 y medio* :

Dans le cas cubain, ce n’est pas la morale qui guide les ciseaux de la censure, car tous les mots qui dans l’argot populaire font allusion à la sexualité peuvent être envoyés librement. Un Cubain peut raconter une orgie en 160 caractères, mais il ne peut pas envoyer le mot *démocratie* à sa destination, même lorsqu’il fait le tour de changer le « i » en « l » et d’essayer de lancer la *démocratle*¹⁹³.

Voilà ce qui pourrait expliquer en partie pourquoi les blogues ont une influence limitée auprès des Cubains en général. Non seulement les journaux et les blogues « alternatifs » sont-ils la plupart bloqués sur l’île, mais il existe des mots simples « chargés » politiquement qui demeurent interdits. Or une autre raison moins politique s’impose : l’usager préfère, comme me l’ont confirmé plusieurs blogueurs et journalistes en entrevue, utiliser ses minutes précieuses pour communiquer avec la famille qui vit dans une autre province ou bien à l’étranger. La blogueuse et journaliste JB-12 :

On peut dire que nous nous lisons entre nous (rires). Habituellement, ce sont les Cubains qui vivent à l’extérieur [qui nous lisent]. Certains Cubains qui vivent à l’intérieur sont intéressés, ceux qui ont certains intérêts intellectuels. Entre nous

¹⁹³ Sánchez, Y. (2016, 3 septembre). Cubacel censura los SMS con las palabras “democracia” o “huelga de hambre”. *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/reportajes/Cubacel-censura-SMS-palabras-democracia_0_2064993492.html. Traduction libre de : « *En el caso cubano no es la moral que guía las tijeras de la censura, pues todas las palabras que en el argot popular aluden a la sexualidad pueden ser enviadas libremente. Un cubano puede narrar una orgía en 160 caracteres, pero no podrá enviar a su destino la palabra “democracia”, ni siquiera cuando hace el truco de cambiar la “i” por un “l” e intentar colar “democratle”* ».

bien sûr. [...] Mais la moyenne du public cubain n'a pas accès à la blogosphère. Et nous, pour accéder à cette blogosphère, nous devons faire un effort surhumain [...]. C'est de quitter la maison, de s'asseoir dans un parc pour commencer un travail de recherche¹⁹⁴.

Sans compter que l'accès à un ordinateur est très difficile et que la connexion, lorsqu'elle est disponible, coûte non seulement cher, mais elle souffre aussi d'une qualité qui laisse beaucoup à désirer si on la compare à la qualité du signal disponible dans les pays du Nord :

En plus de la censure qu'implique le prix de l'Internet – une heure coûte 1 CUC –, il y a beaucoup de pages et de blogues qui ne sont pas « ouverts » sur les serveurs cubains, y compris ceux des plus importants journaux indépendants. Les personnes qui ont accès à Internet pour leur travail ou à des courriels d'entreprises sont averties de la perte d'accès que peut entraîner la réception d'informations « contre-révolutionnaires »¹⁹⁵.

Cette situation oblige les blogueurs et les journalistes indépendants à élaborer et à mettre en œuvre toute une stratégie de contournement des obstacles mis en place par l'État révolutionnaire pour empêcher la publication d'autres « voix ». Cette stratégie est faite de réseaux parallèles et de complicité à l'intérieur comme à l'extérieur de Cuba. L'exemple des « contorsions » auxquelles doivent se livrer les journalistes du journal *El Estornudo* pour publier les blogues et les reportages est révélateur :

¹⁹⁴ JB-12, 23 janvier 2017). Traduction libre de : « *Podemos decir que nos leímos entre nosotros mismos (rires). Por lo general son los cubanos que viven afuera. Algunos cubanos que viven adentro están interesados, [...] que tienen determinados intereses intelectuales. Entre nosotros mismo por supuesto. [...] Pero la media del público cubano no tiene acceso a la blogosfera. Es que nosotros incluso poder acceder a esa blogosfera, tenemos que hacer un esfuerzo sobrehumano [...]. Es salir de la casa, sentarnos en un parque en empezar a hacer toda una labor investigativa.* »

¹⁹⁵ Campos, P. (2017, 4 novembre). Aumenta la violencia castrista, ahora contra el periodismo independiente. *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/opinion/Aumenta-violencia-castrista-periodismo-independiente_0_2333166670.html. Traduction libre de : « *Además de la censura que implica el precio de Internet – una hora cuesta 1 CUC –, hay multitud de páginas y blogs que no se “abren” en los servidores cubanos, incluidos los periódicos independientes más importantes. Las personas que tienen acceso a Internet por su trabajo o correos electrónicos de las empresas son advertidas de la pérdida del acceso que puede acarrearles recibir informaciones “contrarrevolucionarias”.* »

Quand nous avons commencé à faire le magazine, le serveur du site était en Australie. [...] Les Cubains sont un peu partout [dans le monde]. Notre site a été conçu par un programmeur qui est au Mexique avec une fille qui est à Miami. Un ami qui est au Brésil nous a aidés. Donc, c'est comme une multinationale. Et puis, comme Internet est très cher... les amis à l'étranger nous aident [...] nous aident avec les réseaux sociaux, c'est très compliqué¹⁹⁶.

Non seulement les stratégies sont-elles déployées par les nouveaux journaux socionumériques comme *El Estornudo* pour briser le monopole de représentation de l'État dans la sphère médiatique, mais un mouvement politique d'opposition comme Somos + va plus loin : il conteste, grâce à diverses stratégies, le monopole politique du PCC à travers la sphère médiatique. Le chef de Somos +, dans une déclaration à *14 y medio*, disait :

le blocage [de notre site] est le signe le plus clair de l'efficacité de notre site. Nous essayons de faire une vidéo [pour montrer] comment on peut accéder [à notre site de parti] malgré la censure et pendant des mois nous avons un bulletin hebdomadaire qui arrive par courriel¹⁹⁷.

C'est un exemple concret d'usage politique d'opposition qui repose sur la sphère médiatique numérique, un usage oppositionnel d'un parti qui conteste, à travers « l'agora » socionumérique, le monopole du pouvoir à la fois médiatique et politique du PCC.

¹⁹⁶ JB-8, 12 janvier 2017. Traduction libre de : « *Cuando empezamos a hacer la revista, el dominio del sitio está en Australia. [...] Los cubanos están en todos los lados. La diseñaron, un programador que está en México con una muchacha que está en Miami. Un amigo que está en Brasil nos ayudó. Así, es como una multinacional. Y entonces, como Internet es muy caro...los amigos al extranjero nos ayudan, nos suben las cosas, nos ayudan con las redes sociales, es muy complicado.* »

¹⁹⁷ Sánchez, Y. (2016, 3 septembre). Cubacel censura los SMS con las palabras “democracia” o “huelga de hambre”. *14ymedio.com*. Récupéré de https://www.14ymedio.com/reportajes/Cubacel-censura-SMS-palabras-democracia_0_2064993492.html. Traduction libre de : « *“El bloqueo (de nuestra sitio) es la muestra más clara de que nuestro sitio está siendo efectivo”, agrega. “Estamos tratando de hacer un videotutorial de cómo se puede acceder a pesar de la censura” y desde hace meses “contamos con un boletín semanal que llega por correo electrónico”* ».

Malgré les obstacles, les stratégies de contournement ont l'air de fonctionner et l'usage d'Internet se répand. Les usagers deviennent – au-delà d'une masse critique difficile à situer – chaque fois plus difficiles à contrôler :

Selon le rapport Onei [*Oficina Nacional de Estadística e Información del país caribeño*] sur l'utilisation des technologies de l'information et de la communication (TIC), l'année dernière, sur l'île, ils étaient 4 529 200 Cubains connectés à Internet, ce qui représente une croissance de 13 %. Cela signifie qu'il y a 403 utilisateurs connectés pour 1 000 habitants¹⁹⁸.

D'autant plus que l'accès à Internet est devenu une revendication politique majeure à Cuba, une revendication qui résonne dans la blogosphère. JB-9 :

Je pense qu'à Cuba, il y a beaucoup de talent qui, lié aux nouvelles technologies, pourrait être d'une grande utilité pour l'emploi, la création de richesse, le développement. Et dans la mesure où le gouvernement est déterminé à ne pas massifier et à réduire l'utilisation d'Internet, nous perdons l'occasion que tous ces milliers de professionnels contribuent de manière décisive à l'économie du pays. Et puis ils [les dirigeants] pensent d'abord aux risques et ensuite aux opportunités. Alors ils sont préparés plus aux risques, pour éviter que les gens s'accordent, débattent, conversent, ou s'unissent et pendant qu'ils font attention à eux, le pays s'effondre économiquement¹⁹⁹.

Et sur le plan de l'accès à Internet, JB-4, en tant que gardien de l'orthodoxie révolutionnaire, joue un rôle déterminant. Selon JB-2, en tant que

¹⁹⁸ Onei, cité dans *14 y medio* (2017, 5 septembre). Cuba registró más de 4,5 millones de usuarios conectados a la red en 2016. *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/nacional/Cuba-registro-millones-usuarios-conectados_0_2285771410.html. Traduction libre de : « *Según el reporte de la Onei sobre el uso de las tecnologías de la Información y las Comunicaciones (TIC), el año pasado en la Isla fueron 4.529.200 los cubanos conectados a Internet, lo que supone un crecimiento del 13 %. Eso significa que hay 403 usuarios conectados por cada 1.000 habitantes.* »

¹⁹⁹ JB-9, 6 janvier 2017. Traduction libre de : « *Considero que en Cuba existe mucho talento que conectado con las nuevas tecnologías podría ser una grande oportunidad de empleo de riqueza, de desarrollo. Y en la medida que el gobierno se empeña en no masificar y abaratar el uso de Internet, nosotros estamos perdiendo la oportunidad que de todos estos miles de profesionales aportan decididamente a la economía del país. Y entonces ellos (el gobierno) primero piensan en los riesgos y luego en las oportunidades. Entonces se preparan más para los riesgos, para evitar que la gente se ponga de acuerdo, debata, converse, se una y mientras ellos se cuidan de eso el país colapsa económicamente* ».

directeur du bureau d'informatisation de la société [appartenant] au ministère de la Technologie de l'Information et de la Communication. Il est la personne des politiques publiques pour l'accès à Internet. Et je le perçois vraiment [comme quelqu'un] avec une pensée très doctrinaire. [Il pense] « pas ici nous devons éduquer les gens d'abord ». [...] Une des vertus que Cuba peut montrer au monde est précisément son niveau d'éducation. Il n'y a pas d'analphabétisme. [...] Nous avons beaucoup de diplômés d'université²⁰⁰.

JB-4 est tout de même conscient que l'accès plus grand à Internet a fait bouger les « lignes » du journalisme cubain. En entrevue, il souligne que [l'arrivée d'Internet] a fait bouger les « lignes » du journalisme cubain :

[L'arrivée d'Internet] a changé le journalisme à Cuba. Il a dû prendre en compte les réseaux sociaux et refléter tout événement immédiatement. Avant, l'effondrement d'un bâtiment, une coupure de courant dans plusieurs provinces et les médias retardaient à couvrir [l'événement]. Maintenant, cela n'arrive pas. C'est plus immédiat parce que cela est devenu moins bureaucratique. Et [l'arrivée d'Internet a] donné de l'espace à des domaines de la vie culturelle et de la vie sociale qui n'étaient pas considérés auparavant. Par exemple, les conflits de genre. Je crois aussi qu'[Internet] a fait plus de place aux jeunes dans les médias²⁰¹.

Soulignons ici une autre convergence entre journalistes « révolutionnaires » et ceux qui œuvrent dans la presse alternative ou indépendante : tous sont d'accord qu'Internet change la donne dans la façon de pratiquer le journalisme, dans la production et la reproduction de représentations du monde social cubain. Sans le dire,

²⁰⁰ JB-2, 11 janvier 2017. Traduction libre de : « *“El es el director de la Oficina de informatización de la sociedad. Y pertenece al ministerio de Informática y de la Comunicación. Él es la persona de las políticas públicas para el acceso al Internet. Y yo lo veo realmente con un pensamiento muy doctrinario. Eso es decir que “no no aquí hay que educar primero la gente” [...]. Nosotros tenemos precisamente una de las virtudes que Cuba puede exhibir en el mundo es su nivel educacional. No hay analfabetismo [...]. Tenemos un montón de graduados universitarios* ».

²⁰¹ JB-4, 04 janvier 2017. Traduction libre de : « *[La llegada de Internet] ha cambiado el periodismo en Cuba. Ha obligado a tomar en cuenta las redes sociales y reflejar cualquier acontecimiento de manera inmediata. Antes derrumbaba un edificio, había un corte de electricidad in varias provincias y los medios se demoraban. Ahora ya eso no ocurre. Es más inmediato porque eso se hace menos burocrático. Y dar espacio a zonas de la vida cultural y de la vida social que antes no era tomado en cuenta. Por los medios, por ejemplo, los conflictos de género. Yo creo también que ha dado paso a los jóvenes en los medios de comunicación* ».

JB-4 concède que l'État cubain a perdu ce monopole, ce que constatent aussi les journalistes indépendants. Il apparaît peu probable que le temps fasse qu'on revienne à ce monopole étatique de la presse à Cuba.

Nous observons donc un des effets immédiats de l'accès, même restreint, à Internet à Cuba. La sphère publique a ainsi été élargie à de nouveaux acteurs, agrandissant du coup le champ des représentations disponibles. De nouveaux acteurs deviennent visibles à un plus grand nombre, tout en faisant en sorte que ces mêmes acteurs se rendent visibles les uns aux autres. Le régime serait même assiégé par Internet, me dit en entrevue la blogueuse JB-11 :

L'Internet a changé le monde. Internet a fait que le régime cubain atténue un peu son intolérance. Parce que cela devient incontrôlable, parce qu'on ne peut pas cacher la vérité, parce la vérité coule. Parce que bien que le peuple cubain ait [peu] d'Internet, il y a [toujours] quelqu'un [de proche] qui l'a. Et celui qui l'a, le dit à l'un et l'autre et à l'autre et c'est ainsi que les choses se propagent. L'Internet a été le pire (rire) assaut que le régime de Cuba a eu²⁰².

L'accès à Internet a non seulement ouvert des espaces d'expression et d'échanges entre acteurs, mais cette ouverture dans la sphère publique a du même coup mise en lumière de nouveaux sujets, comme les revendications LBGT ou féministes dans la revue indépendante *Alas Tensas*²⁰³.

Nous pouvons donc comprendre la prudence des dirigeants, surtout pour les principaux hiérarques issus pour plusieurs de la guérilla révolutionnaire, devant l'émergence d'un pluralisme social et politique au sein d'une sphère publique plus difficilement maîtrisable que les journaux, la télévision ou la radio révolutionnaires.

²⁰² JB-11, 18 janvier 2017. Traduction libre de : « *Internet ha cambiado el mundo. Internet es lo que ha hecho al régimen cubano atenua un poco su intolerancia. Por qué se lleva de los manos, por qué ha no puede ocultar la verdad por qué se cuela la verdad. Por qué, aunque el pueblo cubano tenga Internet todo el mundo hay alguien que la tiene. Y el que la tiene le dice a uno y al otro y el otro y así se divulgan las cosas. La Internet ha sido el peor (rire) asaltó que ha tenido el régimen de Cuba.* »

²⁰³ Voir : <https://alastensas.wordpress.com/>.

Sans compter que le pluralisme augmente aussi les probabilités de lutte de significations et, conséquemment, les probabilités de remise en question du régime.

4.13 La représentation du futur de la Révolution

Si nous postulons que le présent constitue le futur en puissance, il devient pertinent de cerner quelles sont les grandes représentations de l'avenir que la Révolution inspire. Les probabilités que se réalisent pleinement les projections véhiculées dans les représentations actuelles du futur sont pratiquement impossibles. Et puis, les sciences sociales ne lisent pas l'avenir : elles se contentent humblement d'essayer de comprendre le présent.

Or ces représentations du futur peuvent être révélatrices du présent, dans le sens de l'affirmation d'Arendt (1983), qui veut que « l'action, ainsi reliée à la parole, révèle l'homme comme celui qui initie et régit (le terme grec "arkein" a les deux sens), celui qui *commence* quelque chose dans le monde » (p. 23). JB-12 :

Je pense que la [blogosphère], c'est un pas en avant pour le Cuba que je veux. [...] Je pense que ces gens [les blogueurs] ont commencé à construire ce nouveau Cuba. Et plus les gens auront accès à Internet, plus il y aura de gens avec cette idée et plus de gens seront prêts à dire ce qu'ils pensent²⁰⁴.

Mais vers quoi, au juste, ce commencement initié par l'action et la parole dans la sphère médiatique se dirige-t-il? Comment ces journalistes-blogueurs se projettent-ils dans le futur? Comment entrevoient-ils l'avenir de la Révolution? Ce sont là des questions qui nous aident à comprendre, je crois, les enjeux qui sont débattus

²⁰⁴ JB-12, 23 janvier 2017. Traduction libre de : « *Yo creo que es un paso adelantado por ese Cuba que yo quiero. [...] Creo que esta gente [los blogueros] de alguna manera ha empezado a construir esta nueva Cuba. Y la medida que la gente tenga más acceso al Internet entonces habrá más gente con esta idea y más gente dispuesto a decir lo que piensa.* »

aujourd'hui par une nouvelle génération qui aura à vivre, sous peu, sans les héros d'antan, ceux issus de la « génération historique ».

Un journaliste de *El Estornudo*, un journal indépendant, convient qu'un journal comme le sien n'aurait pu exister il y a quelques années et qu'il y a eu un relâchement des règles. Quant à l'avenir, il lui apparaît plus compliqué :

C'est un pays en transition, mais qui ne sait pas où il va. On ne sait pas vraiment si tous les changements qui sont arrivés ces dernières années vont être une transition vers le capitalisme ou être la fin de la génération historique de la Révolution, la fin d'une époque. [...] En fait, le futur est super incertain. Il y a eu une série de changements qui ont transformé le pays et amélioré certains aspects. Ces changements génèrent également une différence de classe. Il génère une propriété privée en super croissance. Il génère du mécontentement dans une partie importante de la société. Le traitement très discriminatoire du tourisme est malheureux. Il y a des gens qui ont de plus en plus [de richesse], et les pauvres de moins en moins. Pour tout cela, les conquêtes de la santé, de l'éducation sont des conquêtes qui [...] ne peuvent leur être enlevées. Tout cela est un mélange de choses, mais on ne sait pas ce qui va se passer²⁰⁵.

D'autant plus que Raúl Castro a laissé les rênes le 19 avril 2018 à son successeur désigné, Miguel Díaz-Canel. Pour la dissidente Yoani Sánchez, dans ce nouveau contexte, tout est possible, mais rien n'est sûr :

Miguel Díaz-Canel sera assis dans la chaise présidentielle avec le scénario de chaque étape écrite sur la table, il sera confronté au dilemme de devoir prendre ses propres décisions. Avec les yeux des commandants et des généraux fixés sur la nuque, il est susceptible d'opter pour la soumission. Mais quelque chose

²⁰⁵ JB-8, 12 janvier 2017. Traduction libre de : « *Es un país que está en tránsito pero que no sabe dónde va. Realmente no se sabe si todos los cambios de todas las cosas que han sucedido en los últimos años va a ser una transición al capitalismo o a ser el final de la generación histórica de la Revolución, el final de una época. [...]. Realmente el futuro es súper incierto. Se han dado una serie de cambios que han cambiado el país y ha mejorado algunos aspectos. También estos cambios están generando diferencia de clase. Está generando una súper creciente de propiedad privada. Está generando descontento en una parte importante de la sociedad. Está descontenta el tratamiento muy discriminatorio del turismo. Hay gente que tiene cada vez más, y los pobres cada vez menos. Por todo eso no les puede quitar las conquistas de la salud, de la educación [...]. Todo eso es una mezcla de cosas uno no sabe lo que va ocurrir.* »

de son empreinte, de sa personnalité, se glissera dans l'ordre du jour. Un jour, par bravoure ou par peur, il finira par donner des coups mortels au castrisme²⁰⁶.

À partir de ce que nous avons vu, il apparaît clair, cependant, qu'une certaine parole a été libérée. Plus d'acteurs agissent publiquement, un plus grand nombre de sujets sont débattus et le débat s'est élargi à de nouveaux thèmes –autrefois tabous –, comme celui de la pluralité de la presse qui, implicitement, engage le pays dans un débat sur le pluralisme politique. Le monopole de la représentation, le « régime de vérité cubain », n'appartient déjà plus uniquement au PCC et à ses porte-parole autorisés. JB-8 :

Que ce soient *El Estornudo*, *Periodismo de Barrio* de Elaine (Díaz), il existe beaucoup d'autres médias alternatifs de show-business, de sport et qui ne sont pas liés à l'État. [Cela] vous dit que quelque chose a changé. Qu'il y a eu une avancée. Ce n'est pas assez. [...] Il faut un dialogue avec l'État et régler notre rôle [comme presse indépendante] dans le Cuba d'aujourd'hui. Mais je pense que si le pays abandonne toute cette politique, ces perspectives ancestrales, soviétiques et dogmatiques, la presse va aussi être changée. Parce que tous les aspects de la vie à Cuba sont en train de changer. Et un moment donné ça va arriver à la presse [...] et nous mettons de la pression là-dessus²⁰⁷.

Une première revendication pour l'avenir concerne donc une plus grande diversité de la presse. Le modèle « soviétique » est aussi critiqué par Raúl Castro lui-même

²⁰⁶ Sánchez, Y. (2017, 4 août). Miguel Díaz-Canel, ¿un futuro Lenin Moreno?. *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/opinion/Miguel-Diaz-Canel-futuro-Lenin-Moreno_0_2266573329.html. Traduction libre de : « *Sentado en la silla presidencial y con el guion de cada paso escrito sobre la mesa, Miguel Díaz-Canel se enfrentará al dilema de tener que tomar sus propias decisiones. Con las miradas de los comandantes y generales fijas en su nuca, es probable que opte por la sumisión. Pero algo de su impronta, de su personalidad, se irá colando en la agenda. Un día, por valentía o por miedo, terminará dándole algunos golpes mortales al castrismo* ».

²⁰⁷ JB-8, 12 janvier 2017. Traduction libre de : « *Que sean El Estornudo, Periodismo de Barrio de Elaine (Díaz), que hay muchos más medios alternativos de farándula, de deportes, existan hoy y que no estén ligados al Estado, te dice que algo cambio. Que se ha dado pasos. Que no son suficientes [...] Tiene que haber un dialogo con el Estado y regular el papel nuestro en la Cuba de hoy. Pero pienso que poco apoco a medida que el país se vaya soltando toda esa política, esas perspectivas ancestrales, soviéticas, y dogmáticas, también la prensa se va a ir soltando. Por qué se cambia todos los aspectos de la vida en Cuba. Y un momento se va llegar a la prensa [...] y nosotros lo estamos poniendo con mucha presión.* »

comme nous l'avons vu. Et si des journalistes sont toujours emprisonnés à Cuba, le secteur de la presse non officielle est tout de même toléré.

D'ailleurs, de l'intérieur du PCC s'élèvent aussi des voix pour une plus grande diversification de l'information afin que d'autres sujets puissent entrer dans l'espace public. L'État cubain, aussi, lâche de plus en plus de lest aux journaux socionumériques indépendants, prenant acte qu'il ne peut pas tout contrôler. Le journaliste indépendant JB-10 dit :

Maintenant on ne t'arrête pas pour 20 ans, mais pour quelques heures. C'est quelque chose d'important. En 2013, 27 journalistes ont été emprisonnés et condamnés entre 20 et 30 ans [de prison]. Ils sont tous sortis beaucoup plus tôt. C'est pourquoi j'avais peur. Maintenant, il t'arrête et tu es quelques heures au poste de police et il te laisse partir. C'est un changement. [...] Et avec Internet il a des nouvelles du monde entier ainsi que des *paquetes*. L'information n'est plus le monopole de l'État. Il y a des fissures²⁰⁸.

L'avenir, par la force des choses, risque donc d'être pluriel. Malgré l'ouverture de la sphère médiatique socionumérique à Cuba, les débats demeurent tout de même restreints, tandis que d'autres font l'objet d'interdits, comme l'affirme JB-3 :

Nous avons une liste de sujets qui sont tabous et qui ont été absents du débat public précisément parce que, dans un contexte d'agression [par les États-Unis], Cuba est devenu une tranchée dans la guerre. La discipline prédomine plus que le débat à l'occasion. Et je ne pense pas que nous puissions avoir le luxe de perdre la capacité de dialogue national [...]. Autrement dit, la discipline ne peut pas peser plus que le besoin d'un dialogue national²⁰⁹.

²⁰⁸ JB-10, 17 janvier 2017. Traduction libre de : « *Ahora no te detiene por 20 anos sino por unas horas. Eso es algo importante. En 2013, encarcelaron 27 periodistas que condenaron entre 20 y 30 anos (de cárcel). Todos salieron mucho antes. Por eso daba miedo. Ahora te detiene y estas en algunas horas en la unidad policial y te suelta. Eso es un cambio. [...] Y con Internet tiene noticias de todo el mundo así mismo que con los paquetes. Ya la información no es el monopolio del Estado. Hay fisuras.* »

²⁰⁹ JB-3, 04-01-17. Traduction libre de : « *Tenemos una lista de temas que son tabo y que han sido ausentes en el debate público precisamente por qué en un contexto de agresión Cuba se ha convertido en una trinchera en la guerra. Predomina más la disciplina que el debate en ocasión. Y no creo que*

Parmi ces sujets tabous, poursuit JB-3, il y a la question de la gouvernance du pays, très contesté par la presse « alternative », c'est-à-dire le monopole du PCC sur l'appareil d'État, et la question spécifique et « tabou » de la place de la famille Castro dans la gouvernance de l'avenir à Cuba. JB-12 :

Je voudrais vivre dans une société plus ouverte. Plus dans le XXI^e siècle, que les gens se respectent plus. Partir du quotidien pour arriver dans la sphère politique majeure. Que les gens respectent plus leurs citoyens, leurs amis, leurs voisins. Je pense que plus que cela [cette façon d'être] doit être le reflet d'une politique totale du gouvernement. De l'acceptation de la différence, de toutes les différences. Et je suis une de celles qui pensent qu'il doit y avoir une résolution pour qu'il ne puisse plus y avoir de Castro, ou des descendants des Castro, ou des enfants, ou des amis de Castro au pouvoir. Jamais plus²¹⁰!

Autrement dit, les prochains sujets « tabous » à être discutés sur la place publique concernent le débat public sur les libertés « abandonnées » justifié par un « communisme de guerre » et une politique de représentativité où le pouvoir n'est plus une affaire de famille :

Nous avons sacrifié toutes ces libertés dans les années 1960, en pensant peut-être que cela serait conjoncturel. Nous n'avions pas imaginé arriver en 2017 dans cette situation. Je pense qu'en ce moment, nous devons repenser quelles sont les libertés que nous pouvons continuer de sacrifier et lesquelles ne le peuvent pas. Et même envisager si c'est légitime, dans un contexte d'agression extérieure, dans un pays qui vit sur la défensive, s'il est légitime que nous abandonnions une seule de ces libertés²¹¹.

nos podemos tener el lujo de perder la capacidad de dialogo nacional [...]. Es decir, la disciplina no puede pesar más que la necesidad del dialogo nacional. »

²¹⁰ JB-12, 23-01-17. Traduction libre de : « *Me gustaría vivir en una sociedad más abierta. Mas en el siglo XXI, que la gente respetara más. Partiendo de la cotidianidad para llegar en la política mayor. Que la gente respetara más a su ciudadano, a su amigo, a su vecino. Creo que más que eso tiene que ser reflejo de una política total desde el gobierno y de la aceptación de la diferencia, de todas las diferencias. Que por lo menos yo soy de los que piensan que debe haber una resolución que no puede haber ningún Castro, ni descendentes de castro, ni hijitos, ni amiguitos de Castro en el poder. ¡Nunca más!* »

²¹¹ JB-3, 4 janvier 2017. Traduction libre de : « *Nosotros sacrificamos todas esas libertades en los anos 60 quizás pensando que va a hacer coyunturalmente. No habíamos imaginado llegar en el 2017*

Pour l'avenir, Cuba doit aussi régler son problème démographique. Il est pour l'instant difficile de trouver des statistiques fiables sur le nombre de Cubains qui quittent l'île chaque année. Or la plupart de ceux qui partent sont jeunes et ont profité du système d'éducation, si on se fie au blogueur et journaliste JB-10:

Ce pays vieillit. En 2025, 35 % de la population [...] aura plus de 60 ans. Parce que les plus lucides, les plus jeunes, les plus intelligents, les mieux préparés quittent le pays. Donc, avec une économie qui est une douleur, qui fonctionne à peine, comment vas-tu soutenir des services sociaux suffisants²¹²?

On remarque donc que tous les thèmes abordés par les blogueurs et les journalistes indépendants, et même révolutionnaires, ont trait d'une manière ou d'une autre à la liberté. Cette liberté exercée de manière publique par la parole, une parole à son tour disséminée par une nouvelle technologie dont l'accessibilité et l'usage sont devenus irréversibles. Nous sommes ainsi devant une conjoncture où se combinent une ouverture politique et une technologie, avec une population instruite qui a soif de liberté. Que nous nous placions depuis la perspective révolutionnaire ou que nous nous situions depuis celle de la dissidence, ou de cette troisième voie du « ni-ni », le statu quo, sauf pour le dernier carré des révolutionnaires purs et durs, est devenu inacceptable.

Un résumé de ce chapitre dans le tableau suivant:

en esa situación. Creo que en este momento y hace mucho tiempo nos toca replantearnos cuales son las libertades podemos ir sacrificando y cuáles no. Incluso plantearnos si es legítimo incluso en un contexto de agresión externa y de un país que vive en la defensiva si es legítimo que nos cedamos una sola de esas libertades. »

²¹² JB-10, 17 janvier 2017. Traduction libre de : « *Es país está envejeciendo. De aquí al 2025, el 35 % de la población [...] va a ser mas de 60 anos, por qué los más lúcidos, los más jóvenes, los más inteligentes, los más preparados están marchando del país. ¿Entonces, con una economía que a pena funciona, como vas a sostener servicios sociales suficientes? »*

Tableau 4.13 Principaux résultats

Représentations	Révolutionnaires	Réformistes	Dissidents
Fidel (La Révolution)	<ul style="list-style-type: none"> - Héritier de Marti - Marxiste et léniniste - Indépendance - Justice sociale - Infaillibilité de Fidel - Incarnation de la Révolution 	<ul style="list-style-type: none"> - Le pays est meilleur état qu'en 1959 - Sectarisme et conservatisme - Déficit démocratique - Nécessité d'un débat sur le monopole politique du PCC - Le PCC traversé par des tensions - Nécessité d'un pluralisme dans la presse. 	<ul style="list-style-type: none"> - Fidel a instauré un régime totalitaire - Usurpateur des droits - Fidel oppresseur - Fidel fasciste - Fidel responsable de la misère absolue - Fidel = Hitler + Staline - Échec économique
L'éducation à Cuba	<ul style="list-style-type: none"> - Nous sommes à l'avant-garde 	<ul style="list-style-type: none"> - Il faut aller au-delà de l'éducation révolutionnaire 	<ul style="list-style-type: none"> - Endoctrinement - Les professeurs dépassés - Violence dans les écoles
La santé à Cuba	<ul style="list-style-type: none"> - La Révolution a permis une médecine de qualité universelle 	<ul style="list-style-type: none"> - Oblige à restreindre la liberté des médecins - Ne sont pas payés à leur juste valeur 	<ul style="list-style-type: none"> - Les hôpitaux manquent de tout - Des malades mentaux meurent de froid
Conditions de vie équitables	<ul style="list-style-type: none"> - Assure un minimum pour le besoins vitaux 	<ul style="list-style-type: none"> - Les diplômés sous-payés - Carence de nourriture 	<ul style="list-style-type: none"> - Migration des cerveaux - Égalité = pauvreté pour tout le monde - Carence de nourriture - Culture de survie, délitement éthique
Relations Cuba-États-Unis	<ul style="list-style-type: none"> - Rétablissement des relations diplomatiques = nouvelles formes de domination - L'embargo responsable de la situation économique 	<ul style="list-style-type: none"> - Sacrifice de certaines libertés - Économie en mode rattrapage 	<ul style="list-style-type: none"> - L'embargo justifie l'échec économique du régime

Visite d'Obama	<ul style="list-style-type: none"> - Nouveau visage de la domination - Travail louable de la diplomatie cubaine - Succès pour Obama et Raoul 	<ul style="list-style-type: none"> - Nous devons réfléchir sur un rôle de la société civile - La normalisation doit devenir une priorité 	<ul style="list-style-type: none"> - Euphorie et sympathie de la part du peuple - L'État cubain contrarié - Mauvaise prestation de Raul Castro - Accentuation de la répression après la visite
Presse et blogues indépendants	<ul style="list-style-type: none"> - Des agents de l'empire - Guerre de 4^e génération : guerre des NTIC 	<ul style="list-style-type: none"> - Presse indépendante = Cheval de Troie - L'industrie du militantisme - Carence d'analyse - Touche à des sujets que la presse officielle évite : LGBT, l'état des logements, la misère, la pollution. - Permet l'expression de la singularité - Remise en cause publique de certains aspects du régime - Permette un début de dialogue avec les autorités - Ne jamais attaquer de front la presse officielle 	<ul style="list-style-type: none"> - Porte-parole de la dissidence - Apporte une nouvelle voix - Remet en question le régime - Réclame plus de liberté - Donne la voix à une nouvelle génération - Rupture avec le régime - Remise en cause publiquement du régime
Journalisme révolutionnaire	<ul style="list-style-type: none"> - Médias au service du peuple - Défend l'indépendance - Le PCC est le maître de la presse révolutionnaire - Le journalisme révolutionnaire est affranchi des intérêts marchands - La censure est un droit de la Révolution - Journalisme « libéral » = la solde du capitalisme financier 	<ul style="list-style-type: none"> - Nécessité de la fin du monopole de l'État sur la presse - Sujets tabous : président à vie, ratées de la révolution. - Thèmes absents : LGBT, mauvaise gestion, ect. 	<ul style="list-style-type: none"> - Outil de propagande - Carburant aux mensonges - Omissions graves : les défaites militaires, les fiascos diplomatiques, les dommages graves à la nature, ect. - Intégration des habitudes révolutionnaires - Révélateur du peu de liberté

Dissidents politiques	- Agents de l'impérialisme	- Agents de l'impérialisme - Désire de se démarquer de la part de la presse indépendante à la fois des dissidents et de la presse révolutionnaire.	- Victimes de répression
Internet	- Arme de 4 ^e génération - Internet est révolutionnaire - Nécessité d'un meilleur accès à Internet - L'arrivée d'Internet a changé le journalisme à Cuba	- Outil au service de la pluralité - Nécessité d'un meilleur accès à Internet - L'arrivée d'Internet a changé le journalisme à Cuba - Construction d'un nouveau Cuba	- Outil de liberté - Outil au service de la pluralité - Nécessité d'un meilleur accès à Internet - L'arrivée d'Internet a changé le journalisme à Cuba

CHAPITRE V

LA CONSTRUCTION ET LA CONTESTATION DU MONOPOLE DE LA REPRÉSENTATION À CUBA

Cette seconde partie du travail d'analyse sera plus poussée, c'est-à-dire qu'elle consiste en un travail de catégorisation, un travail avant tout « d'explication et de classification » (Bourdieu, 2001, p. 303). L'analyse proposée dans cette partie constitue également, et humblement, « une théorie en construction » (Paillé et Muchelli, 2013, p. 125).

Je reviens dans un premier temps sur la figure de Fidel.

5.1 Fidel Castro le maître des illusions

La conquête du pouvoir de Castro n'aurait jamais pu être menée à terme sans qu'il y ait eu mainmise totale sur le pouvoir symbolique. Même dans les systèmes autoritaires, l'usage de la répression demeure un ultime moyen. L'adhésion pleine et entière des personnes constitue ce qui est le plus économique en matière de moyens déployés et le plus efficace du point de vue de la gouvernance politique.

Fidel Castro a fait de la question du monopole du capital symbolique – du monopole, en fait, de produire des représentations et de leur donner un sens – une question centrale. Avec le monopole du capital symbolique vient également le pouvoir de faire

croire, d'imposer une cohérence au monde, mais aussi le monopole de l'exercice de la violence symbolique.

Bien sûr, le monopole de la représentation ne maintient pas à lui seul un régime. La prise de contrôle du pays a d'abord été faite par les armes. Ensuite, la conquête de la Révolution s'est étendue aux instances politiques, avec la concentration du pouvoir au sein du PCC. Les mouvements comme l'Union de la jeunesse communiste ou encore les syndicats agissent comme des succursales. Mais la « maison-mère » demeure le PCC. Dans ce contexte, il n'est pas anodin que Raúl ait conservé la direction du parti, même s'il a passé la main à Canel-Díaz en tant que président du Conseil des ministres.

Les lignes qui suivent veulent identifier la démarche entreprise par le régime révolutionnaire pour la conquête monopolistique du pouvoir symbolique, car c'est ce monopole qui est mis à mal aujourd'hui à Cuba. Voilà pourquoi un retour sur le processus de conquête peut nous faire comprendre l'ampleur du chambardement qui se joue actuellement dans l'ordre symbolique cubain.

Lorsque Fidel Castro est entré à La Havane le 8 janvier 1959 après huit jours de « marche victorieuse » qui l'a mené de Santiago jusqu'à la capitale, la victoire militaire était acquise. La voie était libre. Le dictateur Batista avait fui, Che Guevara et Camilo Cienfuegos avaient sécurisé le parcours de 800 kilomètres et, ultimement, ils s'étaient emparés des deux principales casernes militaires de La Havane. Or la victoire demeurait à être étendue et consolidée.

Étendue, parce même si Batista avait laissé un énorme vide institutionnel et que ses partisans les plus proches essayaient de quitter précipitamment le pays, les vieilles lois de son régime persistaient, avec ses juges et ses procureurs, une nouvelle législature tentait de se mettre en place et la presse de droite comme de gauche

continuait à publier malgré le chaos. Autrement dit, l'ordre ancien persistait. L'institutionnalisation de la Révolution devenait une tâche urgente.

Avant d'étendre la Révolution à travers l'institutionnalisation, la victoire devait donc être consolidée. Une fois Batista parti, Castro a entamé, à compter du 1^{er} janvier 1959, la seconde partie de sa campagne militaire, soit la conquête du pouvoir symbolique, laquelle passait d'abord par *apparaître* d'un bout à l'autre de l'île comme le vainqueur unique et sans équivoque de la Révolution. Cette représentation allait durer huit jours, huit jours où il allait incarner le *líder máximo*, l'héritier de Martí, à qui il extirpait le capital symbolique pour le faire sien. L'enjeu de cette stratégie demeurait « le monopole du droit de *parler et d'agir* [je souligne] » (Bourdieu, 2001, p. 238), de faire mainmise sur la liberté, dans le sens entendu par Arendt.

Nous sommes ici devant un exercice de conquête non pas d'une caserne, d'une poche de résistance loyaliste ou de la réplique à une attaque contre-révolutionnaire, mais bien de la construction symbolique du sens à donner à la Révolution qui devait émerger. Nous sommes devant une des plus grandes mises en scène politique de l'histoire, dont le but, cette fois, était de monopoliser le pouvoir symbolique, le pouvoir de faire croire, de donner le sens au monde, mais aussi le pouvoir de contraindre à croire à ce nouveau monde qui naît.

Ultimement, Fidel Castro allait concentrer l'ensemble des pouvoirs : exécutif, législatif, judiciaire et, enfin, ce pouvoir autoproclamé, que nous appelons le 4^e pouvoir, celui de la presse, c'est-à-dire le pouvoir de construire en partie le monde en instituant la Révolution de manière univoque, un monde où Castro incarnerait la représentation centrale. Le journaliste Reinaldo Escobar, maintenant un dissident notoire, montre bien comment la presse révolutionnaire, après la victoire « totale », présentait ce nouveau *caudillo* dont la figure a marqué le XX^e siècle :

Pendant des années, les annonceurs [à la télévision et à la radio] ont été obligés de mentionner chacun des postes hiérarchiques de ses innombrables positions : « Guide suprême de la révolution, Commandant en chef, premier secrétaire du Parti communiste de Cuba, président des Conseils d'État et des ministres »²¹³.

Fidel Castro devenait à 33 ans l'homme qui allait contrôler jusqu'en 2006, au moment où il céda le pouvoir à son benjamin Raúl, le pouvoir symbolique, un pouvoir soumis au pouvoir politique cubain et dont il avait le monopole. Castro savait d'instinct – ses gestes subséquents le montrent lorsqu'il a institué la règle « du tout en dedans, rien en dehors » – que la victoire de la Révolution passait donc par ce monopole de faire croire. Un monopole qui lui conférait l'exercice « légitime » de la violence symbolique et celui, à travers son contrôle sur l'appareil du Parti, d'instituer, à travers les lois, les tribunaux, les rituels révolutionnaires, le régime de vérité révolutionnaire. Une telle concentration des pouvoirs lui a permis, comme le souligne Bourdieu (2001), de produire

[l]'existence de ce qu'il énonce [et ainsi] par le fait de dire les choses avec autorité, c'est-à-dire à la face de tous et au nom de tous, publiquement et officiellement, il les arrache à l'arbitraire, il les sanctionne, les sanctifie, les consacre, les faisant exister comme dignes d'exister, comme conformes à la nature des choses « naturelles » (p. 283-284).

Une fois installé à La Havane, Castro a poursuivi « sa marche victorieuse » en organisant dès la première quinzaine de janvier 1959 l'*Operación Verdad* (Opération Vérité) où, cette fois, il a aménagé une vitrine destinée à la presse internationale « qui a rassemblé près de 400 journalistes du continent à La Havane. Ils ont pu voir une

²¹³ Escobar, R. (2017, 16 avril). Secretos del secretismo. *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/blogs/desde_aqui/Secretos-secretismo_7_2200649914.html. Traduction libre de : « Durante años los locutores estaban obligados a mencionar cada una de las jerarquías de sus innumerables cargos: "Máximo líder de la revolución, Comandante en Jefe, primer secretario del Partido Comunista de Cuba, presidente de los Consejos de Estado y de ministros. »

gigantesque manifestation [d'appui] devant l'ancien palais présidentiel et, en plus, assister aux procès contre certains criminels de guerre »²¹⁴ .

Une fois que Castro et sa révolution se sont rendus visibles au monde, le « nettoyage » interne pouvait se poursuivre, car il fallait bien annihiler les poches de résistance, dont une partie de la presse demeurée indépendante. Castro savait d'instinct que, sans la mise au pas de la presse, la Révolution risquait de s'enliser.

Les années 1960 à 1965 auront été des périodes cruciales, où la presse révolutionnaire a surgi à travers une série de prises de contrôle, de départs en exil, d'« épurations » et d'institutionnalisation :

La création de journaux provinciaux et de revues a coïncidé avec les fusions d'organismes nationaux, comme ceux qui ont eu lieu en 1962 entre *Prensa Libre* et *Combate y La Calle*, qui ont donné naissance plus tard à *La Tarde*. En 1965, il y a eu à nouveau une fusion de *la Tarde* avec l'hebdomadaire *Mella*, qui a donné naissance à son tour à *Juventud Rebelde*. La plus importante [fusion], comme l'expression accrue du processus unitaire, a été la fusion de la *Révolution* et des journaux *Hoy* pour fonder le journal *Granma*, également en 1965. Plus tard, le journal *Trabajadores* (1970) et la *Agencia de Información Nacional* (1974) ont fusionné pour élargir l'horizon du journalisme national²¹⁵.

Voilà assez bien décrite, par des auteurs « révolutionnaires » en plus, l'infrastructure médiatique mise en place par la Révolution et qui persiste pour l'essentiel encore

²¹⁴ Marrero, J., Pavón, R. et Vera, E. (2013). *Cuando la verdad se resiste a morir*. Récupéré de <https://www.torontoforumoncuba.com/nacional/el-periodismo-en-larevolucincubana>. Traduction libre de : « a casi 400 periodistas del continente. Pudieron ver una gigantesca manifestación frente al viejo Palacio Presidencial y, además, asistir a los juicios contra algunos criminales de guerra. »

²¹⁵ Marrero, J., Pavón, R. et Vera, E. (2013). *Cuando la verdad se resiste a morir*. Récupéré de <https://www.torontoforumoncuba.com/nacional/el-periodismo-en-larevolucincubana>. Traduction libre de : « La creación de periódicos y revistas provinciales coincidió con las fusiones de organizaciones nacionales, como las que tuvieron lugar en 1962 entre *Prensa Libre* y *Combate y La Calle*, que luego dio a luz a *La Tarde*. En 1965, hubo una fusión de *Tarde* con el semanario *Mella*, que dio a luz a *Juventud Rebelde*. La [fusión] más importante, como la mayor expresión del proceso unitario, fue la fusión de los periódicos *Revolución* y *Hoy* para fundar el periódico *Granma*, también en 1965. Más tarde, el periódico *Trabajadores* (1970) y la *Agencia de Información nacional* (1974) se fusionó para ampliar los horizontes del periodismo nacional ».

aujourd'hui. La paternité de ce type de presse qu'on appellera le *journalisme révolutionnaire* revient au *líder máximo*: « C'est une presse pour Cuba et pour le monde, comme le veut Fidel²¹⁶. »

Dans l'atmosphère des années 1970, pleine de slogans, de phrases toutes faites, de lieux communs et, surtout, de succès chiffrés, raconter une histoire était la chose la moins importante; surtout parce que l'histoire officielle qui prévalait, celle déjà imposée par la vision personnelle que les protagonistes et les témoins avaient d'elle²¹⁷. (Salado, 2016, p. 25.)

Cette vision dont il est question dans le langage révolutionnaire est celle du peuple, transmise par personne interposée, par et pour le peuple, incarné par Fidel en tant que dépositaire du capital symbolique dont il a conquis le monopole. Il devenait, au nom du peuple même, le porte-parole autorisé, et c'est cette parole qui s'imposait en tant que loi qui institue et sanctionne :

Avec la fondation totale de la presse révolutionnaire, Cuba entamait le processus orienté à avoir, comme question principale de l'exercice du journalisme et de sa raison d'être, le droit du peuple à avoir une information véritable, en tant que droit social, collectif, et en tant que valeur suprême à laquelle tous devaient se soumettre²¹⁸.

Une fois de plus, réitérons que cette conquête s'est faite rapidement, mais non sans qu'il y ait l'exercice de la contrainte, une violence qui portait pour l'essentiel sur ce qui devait être représenté, ou non, sur le sens à donner à la *Revolución* :

²¹⁶ *Ibid.* Traduction libre : « *Es una prensa para Cuba y para el mundo, como Fidel quiere* ».

²¹⁷ Traduction libre de : « *En la atmósfera de los setenta, plagada de consignas, frases hechas, lugares comunes y, sobre todo, cifras exitosas, contar una historia era lo que menos importaba; sobre todo porque la historia oficial que prevalecía, ya se imponía sobre la visión personal que protagonistas y testigos tenían de ella.* »

²¹⁸ Marrero, J., Pavón, R. et Vera, E. (2013). *Cuando la verdad se resiste a morir*. Récupéré de <https://www.torontoforumocuba.com/national/el-periodismo-en-larevolucincubana>. Traduction libre de : « *Con la fundación total de la prensa revolucionaria se iniciaría en Cuba el proceso orientado a tener como cuestión principal del ejercicio del periodismo y su razón de ser el derecho del pueblo a la información veraz, derecho social, colectivo, generador del hacer de los medios de prensa y valor supremo al que se deben someter éstos.* »

La concentration des médias contre ce qu'ils appellent la dispersion a abouti à cette diversité nulle qui permettrait de mieux contrôler l'opinion cachée sous l'appel à un exercice journalistique « dans la Révolution », comme cela avait été établi depuis 1961 : en dehors [de la Révolution] rien²¹⁹. (Salado, 2016, p. 57-58.)

JB-13, journaliste au journal indépendant *Periodismo de Barrio*, illustre, lors d'une entrevue qu'elle m'a accordée, comment Castro possédait finalement le monopole incontestable et incontesté du pouvoir symbolique à Cuba :

[Fidel] était la seule personne qui pouvait critiquer. [...] S'il le disait, c'était bien parce qu'il le pouvait. Ensuite, vous vouliez répliquer [...] vous n'aviez pas la possibilité de le faire. En fait, je crois que lorsque Fidel était président, le seul qui faisait du journalisme était lui. Parce que le seul qui avait accès aux données, c'était lui²²⁰.

Ce monopole de la parole est passé par un processus d'institutionnalisation. C'est à travers la contrainte exercée par les pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire sur les médias, entre autres, que Castro a pu institutionnaliser le discours de la Révolution, dans le sens de « consacrer, c'est-à-dire sanctionner et sanctifier un état de choses, un ordre établi, comme fait, précisément, *constitution* au sens juridico-politique du terme » (Castoriadis, 1975, p. 177).

Castoriadis (1975) se montre plus précis en conférant au processus d'institutionnalisation un aspect symbolique primordial : « L'institution est un réseau symbolique, socialement sanctionné, où se combinent en proportion et en relations variables une composante fonctionnelle et une composante imaginaire. » (p. 177.)

²¹⁹ Traduction libre de : « *La concentración de medios frente a lo que nombraban dispersión, dio como resultado esa nula diversidad que haría más fácil el control de la opinión encubierto bajo el llamado a un ejercicio periodístico “dentro de la Revolución”, como se había establecido desde 1961: afuera nada.* »

²²⁰ JB-13, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *[Fidel] era la única persona que podría criticar. [...]. Si él lo dice, estaba bien por qué él podía. Luego tu querías replicar [...] tu no tenías la posibilidad de hacerlo. De hecho yo creo cuando Fidel era presidente, el único que hacía periodismo era él. Por qué el único que tenía acceso a los datos era él.* »

Cette distinction que fait Castoriadis nous aide à mieux saisir le discours révolutionnaire et ses manifestations symboliques. Que nous pensions d'abord à cette partie fonctionnelle incarnée par le PCC, l'armée révolutionnaire, ensuite l'*Unión de la Juventud comunista*, les *Comités de Defensa de la Revolución* (CDR), l'*Unión de la Prensa de Cuba* (UPC) et ses organes officiels, comme *Granma* ou *Radio Rebelde*, sans compter les services de renseignement intérieur, qui sont autant de pièces essentielles pour faire fonctionner cette grande machine qui s'appelle la Révolution.

Il y a en outre cette partie « imaginaire » où le régime cubain dessine les contours de l'homme nouveau, se drape dans la résistance héroïque aux États-Unis, s'autoproclame la voix des opprimés du monde entier, s'impose comme le modèle par excellence du pays qui lutte pour son indépendance, à coup de « de combats héroïques », d'éducation et de services de santé pour tous. Ces représentations quotidiennes du régime ont gorgé les institutions comme la presse, mais aussi l'école, la télévision et les rituels récurrents que fournit l'histoire de Cuba : l'anniversaire de la « défaite » de Moncada, la fête des Travailleurs, la commémoration de la Révolution, manifestations qui sont les seules à être tolérées et où le *leader máximo* habitait alors à lui seul, il n'y a pas si longtemps, tout l'espace public indivisible, en tenant du bout des lèvres, parfois pendant plusieurs heures, une foule béate devant un orateur en transe.

En fait, il n'y a pas une société qui peut vivre sans un système symbolique fort qui sollicite l'imaginaire dit Castoriadis (1975). Le système symbolique de Cuba carbure aux icônes que sont Che Guevara, Camilo Cienfuegos, José Martí et le *leader máximo* – présentés à l'imaginaire de chacun comme les modèles de l'homme nouveau. Cette force symbolique est d'une telle puissance que la jeunesse du monde entier, encore aujourd'hui, arbore l'image christique de Che Guevara.

C'est une des conséquences de la mainmise par Fidel Castro sur l'ensemble de la vie publique qui a confiné les Cubains à l'espace privé en restreignant le droit

d'apparaître aux autres acteurs sociaux, mais aussi en interdisant toute discussion publique sur le sens et la direction du monde. C'est en fin de compte la liberté au sens d'Arendt (1972) qui est usurpée en éliminant à la fois l'usage public de la parole et de l'action sur le monde :

Partout où le monde fait par l'homme ne devient pas scène pour l'action et la parole – par exemple dans les communautés gouvernées de manière despotique qui exilent leurs sujets dans l'étroitesse du foyer et empêchent ainsi la naissance d'une vie publique – la liberté n'a pas de réalité mondaine. Sans une vie publique politiquement garantie, il manque à la liberté l'espace mondain où faire son apparition. (p. 193.)

Les luttes de représentation, à Cuba, n'ont cependant pas été inventées avec l'arrivée de l'Internet, des blogues ou de la presse indépendante. Les journalistes à Cuba ont bel et bien été contraints de se plier de gré ou de force au nouveau diktat révolutionnaire : « La condition révolutionnaire exigeait une discipline qui se traduisait par le silence, le contrôle de soi, l'abandon de toute idée propre qui pourrait nuire au processus [...]. C'est ainsi que s'est fait l'apprentissage de force de l'autocensure²²¹ » (Salado, 2016, p. 67).

Les luttes de représentation ont été ravivées, aujourd'hui, – comme un volcan longtemps endormi qu'on croyait pourtant mort – par une conjoncture sociopolitique produite par la chute du Mur de Berlin, la période spéciale qui a suivi, la passation des pouvoirs à Raúl, la disparition peu à peu de la « génération historique » dont celle de Fidel, l'avènement de Miguel Díaz-Canel à la présidence du pays et, bien sûr, l'arrivée d'Internet, qui a facilité techniquement la circulation de nouvelles représentations engageant à Cuba une lutte de sens nourrie par les contradictions politiques qui traversent le pays. Ces contradictions politiques s'alimentent d'une situation économique précaire pour des professionnels hautement qualifiés, mais

²²¹ Traduction libre de : « *La condición revolucionaria exigía una disciplina que se traducía en silencio, autocontención, abandono de cualquier idea propia que pudiera perjudica al proceso [...]. Así fue de fuerte el aprendizaje de la autocensura* ».

s'expliquent aussi par l'effondrement, après l'URSS, du Venezuela en tant que pourvoyeur d'énergie à bon marché, par la dépendance aux importations pour les produits de base et par la détérioration avancée des infrastructures industrielles, de transport ou de logement, etc.

Nous pouvons seulement songer sur un plan pratico-pratique, en quoi consistait posséder un journal à Cuba. Il fallait l'imprimer, le distribuer et le vendre. Seul l'État cubain pouvait se le permettre, seul l'État pouvait acheter du papier, de l'encre, des presses et distribuer le produit. Un coût immense qui s'est révélé lors de la période spéciale et qui *de facto* montre bien que toute concurrence sur le plan de la lutte des représentations était impossible, ne serait-ce que pour le simple accès au papier journal :

Cuba importait de l'URSS 41 000 tonnes de papier journal [en 1989], dont 25 000 pour la presse, en plus des machines, de l'encre, des rouleaux photographiques, bref tout le matériel nécessaire. En mars 1992, 17 mois plus tard, après les mesures restrictives touchant la presse écrite, le pays avait 58 % de publications en moins et 78 % d'exemplaires en moins. Pour *Granma*, la baisse était de 41,2 % de son tirage et, pour *Juventud Rebelde*, 87 % [en moins]²²².

La production de représentations par la presse devait reposer sur l'immatérialité avec l'arrivée des nouvelles technologies. Cet élément sera déterminant dans l'apparition d'une presse d'opposition d'abord et par la suite d'une presse indépendante à Cuba. Cet aspect sera traité plus loin.

²²² Marrero, J., Pavón, R. et Vera, E. (2013). *Cuando la verdad se resiste a morir*. Récupéré de <https://www.torontoforumoncuba.com/national/el-periodismo-en-larevolucincubana>. Traduction libre de : « Cuba importaba de la URSS, 41 mil toneladas de papel gaceta, 25 mil de las cuales eran para la Prensa, además de maquinarias, tinta, rollos fotográficos, en fin todo el material necesario. Ya para marzo de 1992, diecisiete meses después de las medidas restrictivas de la prensa impresa con relación a 1989, el país tenía “el 58 % menos de publicaciones y un 78% menos de ejemplares”. Para *Granma* significaron un 41,2% de sus tiradas y para *Juventud Rebelde* un 87%. »

Pour l'instant, rappelons que Fidel Castro, à travers d'abord la conquête par les armes du pouvoir politique et ensuite des conquêtes cumulatives des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire, a pu exercer une prise de contrôle de l'ensemble des espaces publics. Ce processus confirme que le champ de la production des représentations est aussi un champ qui se caractérise par une tendance à être conquis et soumis au champ politique, comme à Cuba.

En d'autres mots, le monopole politique à Cuba a permis, à travers une lutte – le pouvoir ne se donne pas –, d'exercer l'hégémonie sur le champ médiatique, à l'instar du capitalisme financier qui aura tendance à exercer ce type de monopole en s'appropriant les grands groupes de presse des démocraties libérales. Il devient donc pertinent d'affirmer qu'on ne peut étudier le domaine des représentations au sein de la sphère médiatique sans tenir compte des rapports que ce champ entretient avec les champs politiques et économiques. Ces rapports ont un équilibre fragile et peuvent aussi se transformer en relation oppositionnelle dans certaines conditions, comme l'accès à de nouvelles technologies combiné à des changements importants dans le champ politique. Une loi comparable à la loi de la gravité de Newton semble s'appliquer. Lorsque la force de gravité de l'un diminue en raison de la diminution de sa masse – masse qu'on peut associer, sur le plan social, au pouvoir symbolique –, le pouvoir d'attraction de celui-ci sur l'autre s'amoindrit. La relation se poursuit, mais devient fluctuante parce que la force exercée sur l'autre est moindre. Une forme de marge de manœuvre apparaît, faite de fluctuations qui auront tendance à augmenter avec un risque de rupture chaque fois plus grand qui peut se concrétiser par une sortie du champ magnétique ou du champ de pouvoir.

La prétendue « plasticité du régime » évoquée plus tôt dans la problématique semble liée, à mon avis, à cette fluctuation du capital symbolique, plutôt que sur la capacité présentée comme intrinsèque du régime de s'adapter aux nouvelles situations. En d'autres mots, la « plasticité du régime » constitue la partie visible, un indice de l'état

des rapports de force au sein du champ politique cubain, une lutte qui, à son tour, détermine la relation de ce champ avec le champ médiatique.

Ce sont ces fluctuations qui agitent le champ médiatique cubain, dont le modèle révolutionnaire craque de toute part, à l'image de ces édifices qui longent le *Malecón* à La Havane et qui regardent ironiquement en direction de La Floride, vers ce pays avec qui les Cubains entretiennent une relation d'amour-haine des plus intenses.

5.2 L'apparition de la presse indépendante et dissidente et la désaffection à la Révolution

Bourdieu (2001) écrit que « le langage d'autorité ne gouverne jamais qu'avec la collaboration de ceux qu'il gouverne, c'est-à-dire grâce à l'assistance des mécanismes sociaux capables de produire cette complicité fondée sur la méconnaissance, qui est au principe de toute autorité » (p. 167). C'est là une violence symbolique, donc, qui ne peut s'exercer qu'avec la complicité de ceux sur qui cette violence s'exerce. Or quelles sont les conditions qui favorisent la contestation de ce pouvoir, comme c'est le cas actuellement à Cuba au sein de la sphère médiatique?

D'abord, les journalistes interrogés, ou ceux qui sont cités dans cette étude, sont passés pour la très grande majorité par la Faculté de journalisme de l'Université de La Havane. Ce sont des diplômés universitaires, donc des personnes élevées dans un univers qui aurait dû construire un *habitus* révolutionnaire favorisant l'adhérence à la doxa castriste. L'*habitus* est défini par Bourdieu (1994) comme ce qui dicte aux acteurs sociaux « la loi de leur direction et de leur mouvement, le principe de la vocation qui les oriente vers telle institution ou telle discipline » (p. 46). Les *habitus*, ainsi, fournissent le sens des actions. Ils agissent comme un élément qui oriente les actions et qui, en plus, par ce sens qu'ils leur donnent, « objectivent » la

signification de ces actions dans le monde, et ce, même si nous savons que ces sens se construisent très souvent selon des critères, eux, subjectifs.

Dans le contexte cubain, aller travailler, par exemple, à la récolte de sucre les week-ends, à l'image du *Che*, était une manière, dans les premières années de la Révolution, de créer l'« homme nouveau ». Cette créature, née de l'idéologie révolutionnaire, s'objectivait en s'incarnant dans ces centaines de citoyens qui suivaient les traces de Guevara. Cette représentation de l'homme nouveau en construction était par la suite institutionnalisée à travers, entre autres, la presse révolutionnaire.

Le défi de l'analyse qui vient consistera donc à cerner et à expliquer le « rapport entre les positions sociales (concept relationnel), les dispositions (ou les *habitus*) et les *prises de position*, les choix que les agents sociaux opèrent dans les domaines les plus différents » (Bourdieu, 1994, p. 19).

Pour mener à bien cette tâche, un détour par le parcours scolaire des journalistes s'impose, car l'*habitus* révolutionnaire se construit particulièrement à l'école, une des principales institutions révolutionnaires qui fait l'orgueil et la réputation de Cuba à travers le monde. On y inculque dès le jeune âge les représentations les plus prégnantes de l'imaginaire de la Révolution. Un blogueur cubain raconte ici les premiers exercices que son enfant a dû faire lors d'une rentrée scolaire récente :

Quelques semaines après le début du cours [...], l'album de la patrie devait être préparé. Maintenant, c'était une collection d'images de figures de l'Histoire cubaine : Céspedes, Martí, Maceo, « Perucho » Figueredo, Máximo Gómez, Martí, Mariana Grajales, Calixto García, Fidel Castro, Che Guevara, Celia Sánchez, Raúl Castro, Camilo Cienfuegos²²³...

²²³ Reyes, D. L. (2018, 30 janvier). Guerra de imágenes. *Cuba News*. Récupéré de <https://oncubamagazine.com/columnas/guerra-de-imagenes/>. Traduction libre de : « Pocas semanas después de iniciado el curso (...) había que confeccionar el “Álbum de la Patria”. Ahora, se trataba

Cet extrait illustre une des représentations fondamentales du régime, reprises sur tous les tons, déclinées *ad nauseam*, à savoir la filiation et la continuité qui unissent les guerres d'indépendance de Cuba et la Révolution. S'élever contre l'hégémonie américaine, préserver coûte que coûte l'indépendance de l'île, montrer un courage sans faille pour défendre la Révolution, tout en s'élevant l'esprit grâce à une éducation accessible, voilà de quoi les jeunes Cubains sont nourris dès le plus jeune âge. La Révolution devient ainsi palpable, incarnée, mise en récit : « C'est en tant qu'instruments structurés et structurants de communication et de connaissance que les "systèmes symboliques" remplissent leur fonction politique d'instruments d'imposition ou de légitimation de la domination. » (Bourdieu, 2001, p. 206.)

La *Revolución*, en ce sens, peut être abordée comme un système symbolique qui agit en tant qu'instrument d'imposition ou de légitimation de la domination.

Malgré tout, certaines personnes trouvent le moyen de critiquer le régime, tandis que d'autres affichent publiquement leur dissidence dans la sphère médiatique. Une fois de plus, les rapports mécaniques entre causes connues et conséquences prévisibles ne tiennent pas le coup. Nous constatons plutôt que la légitimation de la domination révolutionnaire chez beaucoup de journalistes fonctionne de moins en moins. C'est là que nous plongeons au cœur même de l'une des grandes contradictions cubaines, très prégnante dans le cas des journalistes :

Je pense que c'est la contradiction systémique de Cuba qui forme les professionnels, qui investit beaucoup dans la formation des personnes. Et les

de una colección de imágenes de figuras de la Historia de Cuba: Céspedes, Martí, Maceo, "Perucho" Figueredo, Máximo Gómez, Martí, Mariana Grajales, Calixto García, Fidel Castro, el Che Guevara, Celia Sánchez, Raúl Castro, Camilo Cienfuegos... »

jeunes finissent l'université, avec une licence d'habitude [...] et ne voient pas... n'ont pas d'avenir ici dans le pays²²⁴.

Plusieurs journalistes ou blogueurs interrogés pour cette recherche sont revenus, en entrevue comme dans leurs écrits, sur le fait que la Révolution ne remplissait pas ses promesses. Les personnes sont formées aux études supérieures, apprennent à poser des questions, à chercher le sens des événements par un travail de mise en contexte, à avoir un rapport critique avec le monde social et, une fois sur le marché du travail, ce sont la censure et l'ennui qui les guettent. Leur critique de la presse révolutionnaire montre que la quasi-totalité des jeunes journalistes rencontrés n'adhère tout simplement plus aux représentations de la Révolution, une désaffection qui se traduit par la contestation de la légitimité de la presse révolutionnaire, une institution centrale de la révolution cubaine. Pourtant, le changement de régime n'est pas pour eux à l'ordre du jour. Tentons de voir comment se vit cette autre contradiction.

Je constate d'abord une érosion importante du capital symbolique de la *Revolución*, mesurable à la dépréciation que suscite l'*objet* de la presse révolutionnaire, à commencer par le fleuron castriste et le porte-parole du PCC que représente *Granma*. JB-15 est passée par *Granma* et travaille maintenant dans la presse indépendante : « J'ai commencé à travailler à *Granma*. J'y ai été un mois et demi. Je me suis ennuyée immédiatement en raison de la dynamique du journal qui est très distincte de celle que je vis actuellement [avec *Periodismo de Barrio*]²²⁵. »

Une autre contradiction fondamentale s'observe : les journalistes doivent décrire une réalité qui se heurte à ce qu'ils voient, cela au nom d'une soumission à première vue négociée, pour un salaire, pour le prestige de travailler dans une institution

²²⁴ JB-15, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *Creo que es la contradicción sistémica de Cuba que forma profesionales, que invierte muchísimo en la formación de las personas. Y los jóvenes terminan la universidad, la licenciara por lo general [...] y no ven...no consiguen un futuro aquí en el país.* »

²²⁵ JB-15, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *Empecé primero a trabajar a Granma. Estuve una mes y medio. Me aburrí al instante rápido de la dinámica del periódico que es muy distinta de la que hay ahora (con Periodismo de Barrio).* »

révolutionnaire. JB-13, aujourd'hui à *Periodismo de Barrio*, est également passée par la presse révolutionnaire en travaillant à *Radio Rebelde* à sa sortie de l'université. Elle relève aussi cette contradiction quasi « schizophrénique » à laquelle sont confrontés les journalistes cubains travaillant pour les médias « révolutionnaires » :

Le journaliste cubain ne peut prétendre toute sa vie qu'il va faire une chose et en faire une autre. Parce que l'être humain ne peut pas vivre tout le temps avec cette contradiction. [...] C'est comme dire que j'aimerais faire une chose, mais ne jamais la faire. En fin de compte, c'est comme vivre une double vie. [...] À un moment donné, le journaliste cubain doit résoudre cette contradiction. Et l'espace existe comme [c'est le cas] à *Periodismo de Barrio* ou à *El Estornudo* qui sont d'autres moyens²²⁶.

JB-5 vit au quotidien avec cette contradiction, lui qui travaille au *Granma*, où il est reporter.

Le problème, ce sont les filtres. Ceux qui décident que cela est approprié pour le publier ou non [...]. Donc ce sont des choses d'orientation, je ne sais pas. Alors j'écris ce que je vois, ce que j'ai, ce que j'ai vu, ceux que j'ai interviewés... D'un seul souffle. *Granma* décide de le publier ou de ne pas le publier [...]. Et au moment de l'édition on dit : « Cela ne va pas, ça ne va pas, ça ne va pas, ça, ça ne peut pas être dit ». C'est pourquoi je parle de censeurs, et non d'éditeurs²²⁷.

Ce journaliste de *Granma* identifie les rouages de la censure qui agissent en amont de la publication d'un texte dans les colonnes de l'organe révolutionnaire. Et en amont se trouve la main du Département idéologique du PCC, un gardien du droit canon

²²⁶ JB-13, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *El periodista cubano no puede estar toda la vida pretendiendo que va a hacer una cosa y hacer otra. Por qué el ser humano no puede vivir todo el tiempo con su contradicción. [...] Es como decir me gustaría hacer una cosa, pero nunca lo hace. Al final eres como vivir una doble vida. [...] En algún punto, el periodista cubano debe resolver esta contradicción. Y el espacio esta como (el caso de) Periodismo de Barrio o El Estornudo que son otros medios.* »

²²⁷ JB-5, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *El problema son los filtros. Los que deciden que esto es oportuno publicarlo o no [...]. Son así cosas de orientación, no sé. Entonces yo escribo lo que veo, lo que tengo, lo que vi, lo que entreviste...De un tirón. Granma decide de publicarlo o no publicarlo [...]. Y en el tiempo de la edición te dice: "Eso no va, eso no va, eso no va, eso no se puede decir" Por eso estoy hablando de censores, y no de editores.* »

castriste : « Il y a une chose appelée le Département idéologique du Comité central du Parti [communiste] qui règne – régner est le mot – sur ce qui est publié et ce qui n'est pas publié. Ces personnes sont les médiateurs entre le gouvernement et les journalistes²²⁸. »

La censure agit sur des sujets particuliers qui heurtent, on ne sait trop précisément pourquoi, la sensibilité révolutionnaire, comme une partie de la réalité qu'on voudrait gommer. En d'autres mots, il y a des représentations de la réalité cubaine qui publiquement n'existent tout simplement pas, dit JB-5 : « Ils n'ont pas pris un travail sur le suicide [que j'avais produit] et l'explication était : *Granma* ne parle pas de suicide. Il n'a jamais été publié. [...] *Granma* n'a jamais abordé la question du suicide. [...] *Granma* ne parle pas de suicide. Je ne sais pas pourquoi²²⁹. »

Voilà illustrer la contradiction dont il était question plus tôt : une réalité qu'on voit, qu'on sent, avec qui on est mis en contact à travers les acteurs qui l'habitent, et, de l'autre, la réalité révolutionnaire qui se rétrécit à celle édictée par le Département idéologique du PCC. La position du journaliste devient intenable. Pourtant, Fidel demeure la figure de proue pour JB-5 :

Fidel est le fond d'écran de ma machine [ordinateur]. C'est la personne que j'ai toujours voulu être [...]. C'est comme un modèle. [...] Fidel était journaliste, il était avocat, je ne sais trop quoi et il faisait tout bien. En fait, il était quelqu'un qu'on aimerait être²³⁰.

²²⁸ JB-5, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *Hay una cosa que se llama Departamento ideológico del Comité central del partido (comunista) que ellos rigen –rigen es la palabra- lo que se publica y lo que no se publica. Esas personas son los mediadores entre el gobierno y los periodistas.* »

²²⁹ JB-5, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *Me quitaron un trabajo sobre el suicidio y la explicación fue: Granma no habla del suicidio. Nunca se publicó. [...] Granma jamás ha abordado el suicidio en un trabajo [...] Granma no habla del suicidio. No sé por qué.* »

²³⁰ Jesús Janke, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *Fidel es el fondo de la pantalla de mi maquina (computadora). Es la persona como la que yo siempre he querido ser [...]. Es como un modelo. [...] Fidel era periodista, era abogado, era no sé qué y en todo era bueno. Entonces era como uno quisiera ser.* »

Soulignons le paradoxe : il s'agit pourtant du même Fidel qui est responsable en très grande partie de la mise en place d'un appareil médiatique replié sur lui-même, avec des accents désuets de Guerre froide. Voilà une autre contradiction qui ne peut être résolue que par un exercice périlleux, tel que le décrit Bourdieu (1994) :

Il n'est sans doute pas d'instrument de rupture plus puissant que la *reconstruction de la genèse* [je souligne] : en faisant resurgir les conflits et les confrontations des premiers commencements et, du même coup, les possibles écartés, elle réactualise la possibilité qu'il en a été (et qu'il en soit) autrement et, à travers cette utopie pratique, remet en question le possible qui, entre tous les autres, s'est trouvé réalisé (p. 107).

On peut comprendre, ici, que la reconstruction de la genèse incarnée par Fidel est aussi un moyen de montrer du doigt les défaillances de ceux qui ont par la suite été chargés de matérialiser la pensée de celui qui en est l'initiateur. Une question d'ordre herméneutique est ici posée. Expliquée d'une autre manière, la source et l'inspiration demeurent, c'est l'interprétation de l'héritage qui varie. Le journaliste reste au sein des fidèles, en faisant acte de foi au fondateur, profitant au passage du capital symbolique de *Granma* dont les colonnes lui sont toujours ouvertes, mais, du même souffle, paradoxalement, il remet en question les interprétations dominantes.

5.3 La soumission conflictuelle

Nous sommes dans ce que nous appellerons une *soumission conflictuelle*, que je définirai, conscient de la contradiction qui traverse ce concept, comme, d'une part, la position qui permet de demeurer au sein d'une organisation ou d'une institution dans un équilibre précaire, de profiter des avantages dudit système en s'appuyant entre autres sur le capital symbolique qu'il possède. D'autre part, il s'agit d'une position utilisée pour permettre une remise en question de l'intérieur de pans fondamentaux de ce système à travers l'injection de conflits. J'ajouterai que, dans le cas cubain, les

espaces publics souffrent de rareté. Hypothèse non vérifiable : les médias officiels seraient pour les journalistes le seul espace accessible pour que leur parole existe, pour que l'action sur le monde soit possible, en raison de l'inexistence des corps intermédiaires hors parti (syndicats, partis d'opposition, regroupements d'intérêt et société civile indépendants de l'État). Il y a donc collaboration, mais sans la méconnaissance de la violence symbolique qui s'exerce et dont faisait état Bourdieu (1994). Au contraire, la collaboration est consciente et fait même partie de la stratégie.

Ce concept diffère de celui de « soumission négociée » en ce sens que la « soumission conflictuelle » implique une absence de négociation, puisque le dialogue n'existe tout simplement pas²³¹, le dogme s'inscrivant comme tout dogme au-delà de la rationalité pour se situer dans « le crois ou meurs ».

La *soumission conflictuelle* peut être incarnée, aussi, par ceux qui comme JB-3 sont associés au courant réformiste du PCC. JB-3 revendique, nous l'avons vu, la pluralité de la presse, un dogme castriste qui tient sa source du « tout à l'intérieur, rien à l'extérieur ». JB-3 entretient pourtant des conflits larvés avec la faction « pure et dure » du PCC, ce qui lui a valu d'être exclu des élections de l'*Unión de la Juventud comunista*. JB-3 entend demeurer « révolutionnaire », donc conscient des contraintes que cela suppose, mais en jouant constamment avec les limites, dans un équilibre plus que précaire :

Un révolutionnaire à Cuba est une personne qui cherche des changements dans le pays, et non pas pour que tout reste pareil. Sinon, pour changer plusieurs choses et qui nous aide en même temps à préserver les bonnes choses que possède ce pays. Cela signifie qu'un révolutionnaire, c'est celui qui cherche constamment le changement, afin que ces changements respectent les intérêts nationaux.

²³¹ Cette position ressemble de manière frappante à la position adoptée par les théologiens de la libération en Amérique latine, demeurés fidèles, selon eux, à l'esprit de Vatican II et au modèle de Jésus-Christ, même sous la gouverne conservatrice de Jean-Paul II. (Voir Bois, 2010)

— (Question) Quels sont ces intérêts nationaux?

— Premièrement, la souveraineté nationale. La souveraineté a coûté beaucoup de sang à ce pays.

Et à côté de cette souveraineté, un niveau de vie décent pour les Cubains. Je viens d'une génération, nous avons été des étudiants très heureux et quand vous obtenez votre diplôme il y a un esprit de grande frustration professionnelle, parce que ce pays ne peut pas payer ce que nos connaissances valent. En d'autres termes, il y a un écart entre le salaire et l'éducation que nous avons reçue, [une éducation] qui est très élevée²³².

D'un côté, il y a la soumission à un dogme fondamental, la souveraineté nationale, en d'autres mots l'indépendance vis-à-vis du voisin américain²³³, de l'autre, l'injection d'un conflit, en montrant l'échec économique du régime. Sans oublier que l'analyse de JB-3 repose sur des critères de « marché ». Des gens hautement instruits, donc rares même dans le contexte cubain, devraient gagner un salaire en fonction de leur rareté et de leur apport à la société cubaine qui, implicitement, est plus élevée qu'un ouvrier non spécialisé par exemple. *Exit* donc le concept de dictature du prolétariat.

JB-3 a été particulièrement actif lors de la session du parlement cubain en avril 2018, qui a porté à la présidence du pays Miguel Díaz-Canel. Sur Twitter, JB-3 – qui complétait à l'époque un doctorat à l'Université de Columbia – y allait d'une proposition exigeant plus de transparence des dirigeants cubains et des réformes

²³² JB-3, 4 janvier 2017. Traduction libre de : « *Un revolucionario en Cuba es una persona que está buscando cambios en el país no para que todo sigue igual. Sino para que cambié muchas cosas y que nos ayuda a nosotros a preservar las cosas buenas que tiene este país. Quiere decir, un revolucionario es aquel que busca cambio constantemente ya, para que estos cambios respeten los intereses nacionales. (Pregunta) Cuáles son?/Primero soberanía nacional. La soberanía ha costado a ese país mucha sangre. Y junto a esa soberanía, un nivel de vida decoroso por los cubanos. Yo vengo de una generación, hemos sido estudiantes, muy felices y cuando te gradúas existe un espíritu de frustración profesional muy grande por qué este país no puede pagar lo que nuestro conocimiento vale. Es decir hay un desfase entre el salario y la educación que hemos recibido que es muy alta.* »

²³³ Remarquons un autre paradoxe : la question de la souveraineté nationale n'a jamais été posée quand les Soviétiques étaient les principaux pourvoyeurs de Cuba et que des milliers de soldats et de techniciens travaillaient dans l'île.

fondamentales : « L'unanimité à l'Assemblée nationale cubaine est commune, l'argument est que le débat réel se passe dans le travail des Commissions. Et le problème est que ce débat en commissions des fonctionnaires publics n'est pas PUBLIC, et qu'il devrait l'être²³⁴. »

Exiger la « publicité » des débats à l'Assemblée nationale cubaine est loin d'être banal pour un membre du PCC, car, là aussi, la loi du « tout à l'intérieur, rien à l'extérieur » s'applique. Au PCC, les débats restent à l'intérieur du parti et, une fois la décision prise – comme ce fut le cas pour la nomination de Díaz-Canel à la présidence du pays –, le parti affiche une unanimité sans faille. Critiquer publiquement une telle façon de faire tient de l'hérésie dans le contexte cubain. JB-3 va plus loin en entrevue, avec des accents qui ressemblent presque à de la dissidence ouverte, lorsqu'il soutient que le PCC doit être régulé par la société, une réforme fondamentale qui ni plus ni moins imposerait un contre-pouvoir au parti unique. Il introduit même la notion de *pluralisme* comme règle de base du fonctionnement du Parti :

Je suis plus intéressé de rendre visibles les différents courants du Parti actuel. Autrement dit, un courant ou une interprétation n'a pas à avoir d'hégémonie sur les autres. [...] Il devrait y avoir une démocratie [à l'intérieur du Parti] qui, à l'heure actuelle, ne semble pas exister. Je crois que nous devons nous assurer que toutes les interprétations que la gauche cubaine possède sur la façon de gérer le pouvoir soient exprimées au sein du Parti et sur le plan politique. Et bien sûr fournir aux dirigeants une capacité politique pour soutenir les propositions. [...] Il est difficile d'avoir un leadership [parce que] les actions des leaders sont invisibles. [...] Nous ne savons pas qui parle avec nous et qui ne

²³⁴ Le gazouillis original : « *La unanimidad en la @AsambleaCuba es común, el argumento es que el debate real ocurre en el trabajo de las Comisiones. Y el problema es que este debate en comisiones de funcionarios públicos no es PÚBLICO, debería serlo #PorCuba #SomosContinuidad, 10:03 - 18 avr. 2018 depuis Manhattan, NY* ».

parlent pas. Nous ne savons pas qui a les idées les plus progressistes ou non. [...] Nous avons besoin que les leaders ressentent la pression sociale²³⁵.

La déclaration de JB-3 représente un archétype de la *soumission conflictuelle*, car, tout en se référant à la genèse incarnée par le Parti qu'il présente comme le seul ayant la légitimité pour gouverner, il injecte dans un second mouvement une bonne dose de *conflictivité* en y réclamant la pluralité et l'imputabilité des gouvernants devant le peuple.

Il critique de la même façon la presse révolutionnaire, elle aussi une institution centrale du régime trop soumise, selon lui, au Parti :

[À Cuba, on maintient] la subordination des journalistes à un appareil partisan qui s'endort en leur donnant [aux journalistes] un rôle qui n'est pas le leur. Et on finit par négliger des aspects clés tels que l'idéologie, la construction symbolique et la communication politique du projet révolutionnaire. C'est ce que les journalistes voient et savent, mais qui peut le changer? Quelle souris peut cliqueter ce chat? Personne, seul le parti peut se changer²³⁶.

JB-3 se permet même de souligner, dans une déclaration à *Reuters* le 18 avril 2018 une journée avant la nomination officielle de Díaz-Canel à la présidence, que le nouveau président devrait « *“increase the speed of change in Cuba while preserving*

²³⁵ JB-3, 25 janvier 2017. Traduction libre de : « *A mí me interesa más dentro del Partido actual visibilizar las corrientes. Es decir que una corriente o una interpretación no tenía una hegemonía sobre las otras. [...] Debería haber una democracia (adentro del Partido) que ahora mismo no me parece que hay. Creo que nosotros tenemos que lograr que todas las interpretaciones que tienen la izquierda cubana sobre cómo se debe hacer la gestión del poder están expresadas adentro del partido y al nivel político. Y también por supuesto, dotar los dirigentes de una capacidad política para poder apoyar las propuestas. [...]. Es difícil tener un liderazgo (por qué) es invisible las acciones de los dirigentes. [...] Nosotros no sabemos quién hablan con nosotros y quién no. Nosotros no sabemos quién tiene las ideas más progresistas o no. [...]. Tenemos que los dirigentes sientan la presión social.* »

²³⁶ JB-3. (2017, 31 janvier). Los periodistas imprescindibles. *La Joven Cuba*. Récupéré de <https://jovencuba.com/2017/01/31/los-periodistas-imprescindibles/>. Traduction libre de : « *(En Cuba se mantiene) la subordinación de los periodistas a un aparato partidista que se desgasta asumiendo un rol que no es el suyo. Y termina descuidando aspectos claves como la ideología, la construcción simbólica y la comunicación política del proyecto revolucionario. Esto lo ven y lo saben los periodistas, pero ¿quién puede cambiarlo? ¿Qué ratón puede ponerle cascabel a ese gato? Ninguno, solo el partido puede cambiarse a sí mismo.* »

the good things,” [...] adding that resistance from within the party to Castro’s economic reforms had held the country back²³⁷. »

Les deux faces de la *soumission conflictuelle* sont illustrées une fois de plus : d’abord, la reconnaissance du nouveau président, doublée d’un appui implicite à la préséance du parti – c’est à l’intérieur du parti que doivent se discuter les réformes –, déclaration ensuite accompagnée d’un apport conflictuel, soit la dénonciation de la résistance aux réformes au sein du parti qui a provoqué un recul pour le pays. Une fois de plus, nous sommes dans l’inédit, une critique publique du PCC par un membre du PCC.

Une pratique qui se rapproche des conceptions de Géraldine Muhlmann (2004), qui caractérise

le journalisme « idéal » comme un double mouvement : à la fois un mouvement qui injecte du conflit dans la communauté politique et un mouvement de rassemblement, de constitution d’un nouveau « commun ». Les deux choses vont de pair. C’est ce double mouvement, finalement, qu’il faut essayer de penser (p. 144).

5.4 La soumission conflictuelle étendue à la presse indépendante

La pratique de la *soumission conflictuelle* est également prégnante dans la presse dite « indépendante », rejoignant ainsi le communiste réformateur cité plus tôt. Elle se traduit par une stratégie d’évitement qui consiste pour l’essentiel à ne jamais prendre le régime de front, à ne jamais remettre en question la Révolution – en omettant entre autres d’attaquer la génération historique –, tout en exerçant des pressions à travers

²³⁷ Daniel, J. D. Et Marsh, S. (2018, 18 avril). Castro nears retirement as Cuban president, lawmakers vote on successor. *Reuters*. Récupéré de <https://in.reuters.com/article/cuba-politics/castro-nears-retirement-as-cuban-president-lawmakers-vote-on-successor-idINKBN1HP0DZ?il=0>

les reportages qui illustrent les carences du régime sans pour autant demander que ce régime change.

C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre l'émergence d'une presse indépendante – ni révolutionnaire ni dissidente – et que le concept de *soumission conflictuelle* prend tout son sens, dans la perspective, justement, de créer ce « nouveau commun » à Cuba en y injectant du conflit. Cette pratique est partagée par des journalistes qui ont sensiblement le même *habitus* construit par un haut niveau d'études, un passage, pour la très grande majorité, par la presse révolutionnaire et qui ont décidé de rester à Cuba – contrairement à un bon nombre qui a quitté le pays – et qui sont déterminés à se battre pour réformer le régime sans rompre avec celui-ci... pour l'instant, car la presse indépendante marche aussi sur le fil du rasoir.

Les prises de position de ces nouveaux médias, qui regroupent une nouvelle génération de journalistes, reposent en partie sur une autre forme de capital décrite par Bourdieu (1994), qui se loge au cœur de l'*habitus* de ces réformistes cubains, soit le capital scolaire :

Les détenteurs de capital scolaire sont sans doute les plus inclinés à l'impatience et à la révolte contre les détenteurs de capital politique, et aussi les plus capables de retourner contre la Nomenklatura les professions de foi égalitaires ou méritocratiques qui sont au fondement de la légitimité qu'elle revendique. (p. 35.)

Les institutions journalistiques de la Révolution demeurent, pour cette nouvelle génération de journalistes à Cuba, peu attrayantes. En d'autres termes, on ne croit plus à la Révolution qu'on associe à un monde qui n'est plus, qui est passé dans l'ordre du mythe et qui, surtout, n'apporte pas de réponse aux enjeux actuels, enfermant les journalistes dans une double contrainte – le monde ancien *vs* le monde nouveau – qui doit être dépassée. Par contre, ne jamais prendre de front les journalistes de *Granma* ou de *Juventud Rebelde* demeure une règle implicite dans la presse indépendante cubaine :

Nous essayons de maintenir les meilleures relations possibles avec les journalistes des médias d'État et de ne pas les attaquer ouvertement. Ce qui assez courant dans la presse d'opposition. C'est différent de la part des nouveaux médias indépendants qui ont émergé. Et différent également d'autres médias qui confrontent directement les médias d'État. [...] Chacun va séparément. [...] Nous avons décidé de faire du journalisme sans plus, sans dire ce qui devrait être publié ou non à *Granma*²³⁸.

On peut y voir sans doute l'influence du « capital scolaire », parce que beaucoup de journalistes dans la presse révolutionnaire sont aujourd'hui issus de la même vague de diplômés que ceux des journaux indépendants, partageant sensiblement les mêmes idées sur la pratique du journalisme.

JB-5 incarne cette situation. Il est journaliste à *Granma*, l'organe du PCC, mais écrit aussi de temps à autre pour les journaux indépendants, comme *El Estornudo* et *El Toque* :

J'écris pour *El Estornudo*, parce qu'ils sont des amis [...]. Abraham (Jiménez, fondateur de *El Estornudo*) est mon ami; Elaine (Díaz, directrice du journalisme de *Periodismo de Barrio*) est mon amie. [...] En fait, nous nous voyons, nous nous entendons parfaitement. Nous sommes de la même génération, nous partageons des critères concernant beaucoup de choses. Fondamentalement, je respecte leur manière de faire. Je veux dire du point de vue stylistique, comment dire [c'est] un journalisme plus littéraire, plus lisible, mieux écrit, et à partir de là, toute une relation est créée qui n'a rien à voir avec le lieu où l'on travaille²³⁹.

²³⁸ JB-15 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *Tratamos de mantener las mejores relaciones posibles con los periodistas de los medios estatales y de no atacarlos abiertamente. Es algo bastante frecuente en la prensa de oposición. Eso es distinto de parte de los medios independientes nuevos que han surgido. Y distintos también a otros medios que se confrontan directamente a los medios estatales. [...]. Cada uno va por separado. [...] Hemos decidido ya hacer periodismo ya., sin decir lo que debe publicar o no a Granma.* »

²³⁹ JB-5, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *Yo escribo por El Estornudo, por qué son amistades [...]. Abraham (Jiménez, fundador de El Estornudo es mi amigo) es mi amigo; Elaine (Díaz, directora de Periodismo de barrio) es mi amiga. [...] De hecho nos vemos, compartimos perfectamente. Somos de la misma generación, compartimos criterios respecto a un montón de cosas. Fundamentalmente respeto a la manera de hacer. Me refiero a estilísticamente, como decir un periodismo más literal, más*

Tout en illustrant la convergence sur le plan de l'*habitus* entre les journalistes, JB-5 omet un élément important : les journaux indépendants sont *techniquement* illégaux à Cuba. Au moment d'écrire ces lignes (avril 2018), le *Periodismo de Barrio* était accessible à partir de l'île, alors que le *El Estornudo* venait d'être banni de la toile cubaine. Étant donné l'absence de dialogue entre les autorités et la presse indépendante, les raisons de ce bannissement demeurent inconnues. Par contre, c'est dans les pages de *Periodismo de Barrio* que le directeur de *El Estornudo* a donné la réplique à ce cas flagrant de censure à Cuba, radicalisant du même coup le discours de la presse indépendante :

En guise de récompense pour ce petit, mais complet exercice de résistance, le gouvernement cubain a décidé de bloquer l'accès direct au magazine [*El Estornudo*] depuis le territoire national, nous faisant perdre non seulement un nombre considérable de lecteurs, mais aussi une bonne partie de nos lecteurs fondamentaux, ceux qui remplissent probablement une fonction plus vitale, des citoyens qui souffrent de la grisaille informative des médias de propagande de l'État et qui regardent avec audace l'histoire vraie et honnête d'un pays qui ressemble au pays dans lequel ils vivent réellement, gouverné jusqu'à aujourd'hui avec l'ineptie et le poing de fer²⁴⁰.

En fait, ces journalistes indépendants n'adhèrent plus aux dogmes de la Révolution. Ils sont pour ainsi dire dans l'antichambre de la *dissidence active*. Voici ce qu'écrivait *El Estornudo* au lendemain de la nomination du nouveau président :

leible, mejor escrito, y a partir de ahí, se crea toda una relación que no tiene nada que ver con el lugar donde uno trabaja. »

²⁴⁰ *Periodismo de Barrio* (2018, 26 février). Notal al Censor: ¿Por qué no puede leerse El Estornudo en Cuba?. *Periodismo de Barrio*. Récupéré de <https://www.periodismodeBarrio.org/2018/02/nota-al-censor-por-que-no-puede-leerse-el-estornudo-en-cuba/>. Traduction libre de : « *Como recompensa por este pequeño pero íntegro ejercicio de resistencia, el gobierno cubano ha decidido bloquear el acceso directo a la revista desde el territorio nacional, haciéndonos perder no solo una suma considerable de lectores, sino también una buena parte de nuestros lectores fundamentales, aquellos para los que El Estornudo probablemente cumplía una función más vital, ciudadanos que padecen la grisura informativa de los medios de propaganda del Estado y buscan con denuesto el relato verídico y honesto de un país que se asemeje al país en el que realmente viven y vivimos, gobernado hasta hoy con ineptitud y puño de hierro ».*

Miguel Díaz-Canel est devenu président pour être un « bon révolutionnaire ». Mais on ne s'attend pas à ce qu'il conduise une autre révolution, mais à une réforme. Cela veut dire gérer le déclin de l'éternité et l'apogée de l'incertitude. Pour relever ce défi, on n'a pas besoin d'être un héros, mais pour en sortir avec un minimum de succès, vous devrez être un titan²⁴¹.

Un contraste avec la pratique du journalisme à *Radio Rebelde*, par où est passée JB-13, aujourd'hui à *Periodismo de Barrio* :

À *Radio Rebelde* [...] vous écrivez le bulletin de nouvelles et on te dit : « retire ce mot [...] retire ce petit mot qui peut sembler un peu discordant ». Je parle de mots aussi simples que, par exemple, la « réactualisation du modèle économique » au lieu de « réformes économiques ». C'est une politique éditoriale où l'on ne peut pas dire le mot « réformes économiques à Cuba » parce que ça peut sonner comme mal²⁴².

En fait, c'est tout ce système de censure, de contrôle, que cette nouvelle génération de journalistes rejette, incapable de pratiquer un journalisme qui se réduit à être le porte-parole d'une Révolution qui s'étiole :

Vous devez décider ce que vous faites. Je le fais ou je ne le fais pas. Est-ce que je prends le risque ou je passe toute ma vie dans cela? Vous devez décider. Et ce sont les plus jeunes bien sûr qui se rapprochent à vivre avec moins de contradictions [...] Et je sens qu'il se passe quelque chose. Il y a des gens qui sont à la faculté (de journalisme), qui ont obtenu leur diplôme et qui veulent

²⁴¹ De la Nuez, Y. (2018, 21 avril). Hombre Nuevo al timón. *El estornudo*. Récupéré de in <https://www.revistaelestornudo.com/hombre-nuevo-al-timon/>. Traduction libre de : « Miguel Díaz-Canel ha llegado a presidente por ser un "buen revolucionario". Pero no se espera que lidere otra revolución sino que pilote una reforma. Que administre el declive de la eternidad y el apogeo de la incertidumbre. Para entrar en ese reto no ha necesitado ser un héroe, pero para salir de él con un mínimo éxito tendrá que ser un titán ».

²⁴² JB-13, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « En *Radio Rebelde* [...] tu escribes el boletín y te decía : "quita esta palabra [...] quita esta palabrita que tal vez puede sonar un poco discordante". Estoy hablando de palabras tan simple como por ejemplo decía ponga "reactualización del modelo económico" en vez de "reformas económicas". Es una política editorial donde no se podría decir la palabra "reformas económicas en Cuba" por qué sona como está mal. »

collaborer avec nous (à *Periodismo de Barrio*). Ils voient une autre possibilité [que les médias d'État]. Il s'agit de vivre plus près de la façon qu'on pense²⁴³.

Cette désaffection à l'égard des dogmes révolutionnaires peut aussi être abordée comme un indice de la fonte du capital symbolique de l'institution même que représente la *Revolución*, c'est-à-dire ce capital bâti sur la réputation, le statut, le prestige, la tradition, les mythes et même les lois : un « *crédit* fondé sur les innombrables opérations de crédit par lesquelles les agents confèrent à une personne (ou à un objet) socialement désignée comme digne de créance les pouvoirs mêmes qu'ils lui reconnaissent » (Bourdieu, 2001, p. 241). La marge de crédit de la Révolution, du moins chez les journalistes interrogés, apparaît en processus d'épuisement. Et, avec cet épuisement, c'est tout le pouvoir de faire croire, de construire le monde qui diminue d'autant, comme si « l'acte de magie sociale qui consiste à tenter de produire l'existence de la chose nommée » (Bourdieu, 2001, p. 286) ne fonctionnait plus. En fait, si on se fie à JB-15, c'est tout le journalisme révolutionnaire qui souffre de mépris à Cuba :

J'ai eu la fierté de mon travail il y a quelques années. Et puis est arrivé un moment où les gens me demandaient dans la rue ce que je faisais et je ne disais pas que j'étais journaliste parce que les gens n'aimaient pas que je sois journaliste. [...] Et les gens commençaient à te questionner, à te défier, il n'y n'avait aucun respect. Quand je leur disais que je travaillais à *Granma* ou à *Bohemia*, ils riaient de moi²⁴⁴.

²⁴³ JB-13, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *Tienes que decidir que hago. Lo hago o no lo hago. ¿Me riesgo o paso toda mi vida en esto? Tienes que decidir. Y son más jóvenes por supuesto que se acercan a vivir con menos contradicciones [...] Y yo siento que algo está pasando. Hay que gente que está en la facultad (de periodismo), que se ha graduado y que quiere colaborar con nosotros (a Periodismo de Barrio). Están viendo otra posibilidad (que los medios estatales). De vivir más cercano en la manera que uno piensa.* »

²⁴⁴ JB-15, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *Yo tenía hace pocos años el sentimiento orgulloso de mi trabajo. Llegué un momento de que yo llevaba por la calle y la gente me preguntaba lo que hago y no decía que yo era periodista por qué la gente me gozaba por qué eres periodista [...] Y la gente empieza a cuestionarte, a desafiarte y no tenía ningún respecto cuando yo decía que yo trabajaba a Granma o a Bohemia s rien de ti.* »

Ce n'est pas JB-15 en tant que personne qui était visée par ce mépris, mais le journalisme révolutionnaire cubain en tant qu'institution. Par contre, c'est l'image de soi qui est égratignée au passage, celle que nous renvoie l'autre. C'est là un indice, cette fois, que la subjectivité de l'individu mène aussi à cet engagement politique que constitue le fait de travailler dans un journal indépendant, avec la prise de risques que cela suppose.

Toutes ces contraintes vécues au sein de l'appareil médiatique révolutionnaire ont joué un rôle déterminant dans la fondation de la presse indépendante :

Tout le monde [*d'El Estornudo*] est sorti de la même vague de l'université (Faculté de journalisme de l'Université de La Havane). Ce qui s'est passé, c'est que nous partagions une conception assez semblable du journalisme à Cuba. Je pense que ce [journalisme] n'est pas adéquat. [...] Nous savons que toute la presse cubaine est dirigée par l'État, elle est loin de montrer à son public, à son utilisateur la réalité de Cuba, ce qui se passe réellement. Je ne sais pas si tu lis le journal *Granma*? Il décrit une réalité qui n'est pas ce qui se passe dans le pays²⁴⁵.

De plus, les critiques citées plus tôt du benjamin des Castro et premier successeur de Fidel allaient donner le signal que la presse révolutionnaire devait être mise en concurrence. Le recrutement des journalistes au sein d'un nouveau type de presse allait reposer sur cette « contradiction », un *moi* nourri par une vision du journalisme plus près des gens et une formation poussée d'une part, et les exigences imposées par le travail au sein de la presse révolutionnaire d'autre part.

²⁴⁵ JB-8, 12 janvier 2017. Traduction libre de : « *Todos (de El Estornudo) salimos de la misma ola de la universidad (Facultad de periodismo de la Universidad de Habana). Lo que sucedió fue que nosotros teníamos un criterio cerca del periodismo que se hace en Cuba. Considero que (este periodismo) no es adecuado. [...] Sabemos que toda la prensa en Cuba es estatal, está bien lejos de mostrarle a su público, a su usuario la realidad real de Cuba, lo que realmente ocurre. ¿No sé si coges el periódico Granma? Bajo una realidad que no es la que ocurre en el país.* »

5.5 La migration du blogue vers le journal numérique indépendant, le cas de *14 y medio*

Dans le contexte cubain, on constate que la sphère médiatique numérique constitue un champ de force qui carbure au travail symbolique qu'on appelle aussi « travail de constitution » ou « de consécration ». Le champ de force, nous l'avons décrit, divise et unit. Dans cette division à l'œuvre, l'*habitus*, lui-même conditionné par ces mêmes forces qui s'affrontent au sein du champ, agit en établissant des écarts entre les acteurs. Cette loi, écrit Bourdieu (1994), est celle de la différenciation. Ainsi, il faut chercher les significations « dans l'opposition, qui est constitutive de tous les champs de production culturelle et qui revêt sa forme paradigmatique dans le champ religieux, entre l'orthodoxie et l'hérésie » (p. 70). Dans cette perspective, *14 y medio*²⁴⁶ est à situer sans contredit dans le camp de l'hérésie, affichant quotidiennement son « anticléricalisme » révolutionnaire. Sa directrice, Yoani Sánchez écrivait en avril 2016 :

Le castrisme [...] traverse une agonie sans images glorieuses ou héroïsme collectif. Son résultat médiocre est devenu plus évident ces derniers mois, alors que les signes d'effondrement ne peuvent plus être cachés derrière l'attirail du discours officiel. L'épilogue de ce processus, qui s'appelait autrefois Révolution, est parsemé de faits ridicules et banals, mais qui sont – oui – des symptômes évidents de la fin. Comme un mauvais film, avec un scénario hâtif et des acteurs moches, les scènes qui illustrent l'état final de ce fossile du XX^e siècle semblent dignes d'une tragédie²⁴⁷.

²⁴⁶ J'ai échangé très souvent avec *14 y medio* dans le but d'obtenir des entrevues avec Yoani Sánchez et Reinaldo Escobar lors de mes deux séjours à La Havane pour cette thèse. Les deux principaux dirigeants de la publication ont refusé de me rencontrer, par manque de temps m'a-t-on répondu. Je n'ai donc pas de témoignages directs sur le fonctionnement de *14 y medio*.

²⁴⁷ Sánchez, Y. (2016, 26 avril). El desmoronamiento. *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/blogs/generacion_y/desmoronamiento_7_1987671214.html. Traduction libre de : « *El castrismo, sin embargo, transita por una agonía sin imágenes gloriosas ni heroicidades colectivas. Su mediocre desenlace se ha hecho más evidente en los últimos meses, en que las señales del desmoronamiento ya no pueden ocultarse tras la parafernalia del discurso oficial. El epílogo de este proceso, que una vez se hizo llamar Revolución, está salpicado de hechos ridículos y banales, pero*

Avant de s'interroger plus profondément sur les caractéristiques propres à *14 y medio*, qui représente le média dissident le plus connu de Cuba, il convient toutefois de rappeler le processus ayant mené à l'apparition de cette presse qui se situe « en dehors » du spectre révolutionnaire. D'abord, je l'ai souligné, un meilleur accès à Internet et un assouplissement du régime ont permis l'apparition d'espaces de liberté. Yoani Sánchez, reconnaît même à Raúl Castro, en avril 2018, le mérite de certaines réformes :

Castro II [Raúl] a autorisé la vente de maisons, paralysé pendant des décennies; il a permis que les nationaux puissent contracter une ligne de téléphonie cellulaire, jusque-là un privilège dont seuls les étrangers jouissaient; et a lancé une réforme de l'immigration sur l'île de la prison. Le secteur privé a été encouragé, sous l'euphémisme de l'auto-emploi; le pays s'est ouvert à l'investissement étranger et des milliers d'hectares de terres improductives depuis des années ont été livrés en usufruit. Même les actes idéologiques publics ont été réduits, les campagnes politiques de masse auxquelles son frère était accroché ont été enterrées et un processus de contrôle a été lancé pour essayer d'arrêter le gaspillage, la corruption et l'inefficacité dans les entreprises d'État²⁴⁸.

Sur un plan séquentiel, il y a eu, dans un premier temps, l'apparition des blogues (révolutionnaires comme dissidents), suivie, dans un deuxième temps, par la naissance de la presse dissidente et, dans un troisième temps, par l'arrivée de la presse indépendante.

que son – eso sí – claros síntomas del final. Como una mala película, con un guion apresurado y pésimos actores, las escenas que ilustran el estado terminal de este fósil del siglo veinte parecen dignas de una tragicomedia ».

²⁴⁸ Sánchez, Y. (22 avril 2018). Adios a los Castro. *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/opinion/Adios-Castro_0_2423157661.html. Traduction libre de : « *Castro II (Raúl) autorizó la compraventa de viviendas, paralizada por décadas; permitió que los nacionales pudieran contratar una línea de telefonía celular, hasta entonces un privilegio del que solo disfrutaban los extranjeros; y lanzó una reforma migratoria en la isla-cárcel. De su mano se impulsó el sector privado, bajo el eufemismo de trabajo por cuenta propia; el país se abrió a la inversión extranjera y se entregaron en usufructo miles de hectáreas de tierra que llevaban años improductivas. Incluso se redujeron los actos ideológicos públicos, se sepultaron las campañas políticas masivas a las que su hermano fue adicto y se impulsó un proceso de contraloría para tratar de atajar el despilfarro, la corrupción y la ineficiencia en las empresas estatales ».*

Dans le cas spécifique de *14 y medio*, on peut identifier un moment charnière où un blogue permet, grâce à la notoriété acquise – une forme de capital symbolique –, la création d'un journal socionumérique. Le blogue de la dissidente Yoani Sánchez s'appelle *Generación Y*²⁴⁹. Il constitue la vitrine de la dissidence cubaine et il est maintenant intégré à *14 y medio*. Il incarne ce passage du blogue à la création d'un journal en bonne et due forme.

En effet, *14 y medio* existe d'abord et avant tout à travers Yoani Sánchez. Son apport en capital symbolique est essentiel, et cet apport de capital vient en bonne partie de l'étranger puisque le site demeure interdit sur l'île depuis sa fondation. La liste des prix qui lui ont été décernés trône dans la présentation même de son blogue :

(J'ai remporté) en mai 2008 le prix Ortega y Gasset de journalisme dans la catégorie du travail numérique. J'ai été sélectionnée par le magazine *Time* parmi les 100 personnes les plus influentes au monde dans la catégorie « Héros et pionniers » et mon blogue figurait parmi les 25 meilleurs blogues du monde, dans une sélection réalisée par ce même magazine avec CNN. J'ai mérité le prix du jury dans le concours espagnol Bitácoras.com et la plus haute distinction dans les récompenses reconnues *The BOBs*, qui incluent plus de 12 000 participants du monde entier. Le magazine hebdomadaire du journal *El País* a publié dans son édition du 30 novembre une sélection des 100 hispanophones les plus remarquables de l'année (dont je faisais partie); le magazine *Foreign Policy* m'a choisi parmi les 10 intellectuels les plus importants de l'année en décembre et le prestigieux magazine mexicain *Gato Pardo* a fait de même²⁵⁰.

²⁴⁹ Sánchez, Y. (2018, 17 octobre). La chusmería desatada en la ONU. *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/blogs/generacion_y/

²⁵⁰ Sánchez, Y. (2014, 1^{er} janvier). Yoani Sánchez. *14ymedio.com*. Récupéré de http://www.14ymedio.com/blogs/generacion_y/generacion_y-yoani_sanchez-cuba-habana_7_1558714114.html. Traduction libre de : « (He ganada) en mayo de 2008 el premio de Periodismo Ortega y Gasset en la categoría de trabajo digital. Fui seleccionada por la revista entre las en la categoría "Héroes y pioneros" y mi bitácora fue incluida entre las , en una selección hecha por esa misma revista junto a la CNN. Merecí el premio del jurado en el concurso español y el máximo galardón en los connotados premios The BOBs, que incluyen a más de 12 mil participantes de todo el mundo. La revista semanal del periódico El País publicó en su edición del 30 de noviembre una selección de los; la revista Foreign Policy eligió en diciembre los y otro tanto hizo la prestigiosa revista mexicana. »

On remarque cependant un glissement dans la politique éditoriale, qui correspond à cette étape où, si les commentaires anticastristes s'imposent toujours, ils sont confinés dans la partie « opinion » du journal. Comme si l'appellation de « journal dissident » corsetait *14 y medio* dans un rôle de propagande, réduisant son rang à celui de *Granma*, son rival. C'est probablement pourquoi *14 y medio* tente d'appliquer le modèle de la presse libérale : des sections sont consacrées au reportage, d'autres à des chroniques, aux sports, à la culture et, enfin, à des blogues, où l'opinion domine. On y fait en plus de la sollicitation pour du sociofinancement, y garantissant même l'objectivité de l'information :

Nous sommes le premier journal numérique indépendant fabriqué à Cuba. Grâce à un journalisme sérieux, responsable et objectif, nous accompagnons notre pays à une époque de profonds changements. Chaque jour, nous atteignons plus de lecteurs cubains dans l'île et nous nous préparons pour le jour où, avec liberté et sans censure, nos compatriotes pourront nous lire sur leur écran d'ordinateur ou acheter une copie de notre journal au kiosque au coin de la rue²⁵¹.

Cette « autoproclamation » de journal « indépendant » masque mal l'engagement politique de *14 y medio*, mais le changement est significatif dans l'évolution de la sphère médiatique cubaine puisqu'il s'agit du plus important média dissident de l'île. Le mari de Sánchez, Reinaldo Escobar, qui a déjà travaillé au sein de la presse révolutionnaire, à la revue *Bohemia*, précise cette nouvelle orientation :

La définition même du « journalisme indépendant » devrait être considérée comme une redondance. Car la seule façon honnête de pratiquer cette profession est sans le mandat des sphères gouvernementales, inconscient de toute partisanerie, sans gémissements à la terminologie et libéré des corsets de

²⁵¹ *14ymedio.com*. Récupéré de <http://membresia.14ymedio.com/>. Traduction libre de : « *Somos el primer diario digital independiente hecho en Cuba. A través de un periodismo serio, responsable y objetivo, estamos acompañando a nuestro país en un momento de profundos cambios. Cada día llegamos a más lectores cubanos dentro de la Isla y estamos preparándonos para el día en que –con libertad y sin censura– nuestros compatriotas puedan leernos en la pantalla de su ordenador o comprar un ejemplar de nuestro periódico en el kiosco de la esquina.* »

toute rectitude politique extrême, que ce soit progouvernemental ou d'opposition²⁵².

Nous sommes donc devant une nouvelle forme de journalisme indépendant, qui demande la fin d'un régime depuis longtemps. Il s'agit d'un des rares cas dans le monde, car si les journaux indépendants partout, adoptent des prises de position très critiques, il est plutôt rare de les voir exiger, carrément, un changement radical de système comme le réclame *14 y medio*. Ce message donne l'impression de vouloir occulter la nature dissidente du journal en prenant pour cible les lecteurs de l'étranger, qui représentent de possibles contributeurs encore nostalgiques de l'époque où Che Guevara incarnait le soulèvement des pauvres contre les exploités et l'impérialisme.

Du même souffle, il faut reconnaître que *14 y medio* porte une attention particulière à tout ce qui concerne l'accès à la nourriture, l'inflation qui touche les produits de base²⁵³, la situation précaire de certaines couches de la population ou encore l'émigration d'une partie importante de la jeunesse cubaine²⁵⁴. Les articles de *14 y medio* ne sont donc pas constitués uniquement d'opinions et d'attaques contre « l'hydre ».

L'opinion est plutôt à chercher dans le choix des reportages à produire. Choisir, par exemple, de faire un reportage sur les difficultés d'approvisionnement des magasins d'État ou le manque de réponses adéquates des autorités aux dommages causés par les ouragans, ou encore de faire des articles de fond sur des sujets que la presse

²⁵² Escobar, R. (2018, 8 janvier). La corrección política y la relatividad moral. *14ymedio.com*. Récupéré de https://www.14ymedio.com/blogs/desde_aqui/correccion-politica-relatividad-moral_7_23_60833895.html. Traduction libre de : « *La propia definición "periodismo independiente" debe ser considerada una redundancia. Puesto que la única forma honesta de ejercer esta profesión es sin el mandato de esferas gubernamentales, ajena a cualquier partidismo, sin genuflexiones a la terminología y liberada de los corsés de toda extrema corrección política, sea esta oficialista u opositora.* »

²⁵³ Voir : <http://www.14ymedio.com/mercados/>.

²⁵⁴ Voir : <http://www.14ymedio.com/migracion>.

révolutionnaire ignore, sont autant de façons de critiquer implicitement l'autorité révolutionnaire.

14 y medio incarne ainsi un de ces nouveaux espaces de liberté que sont les blogues et les publications socionumériques indépendantes qui ont permis, disons-le une fois de plus, l'entrée dans l'espace public de nouveaux acteurs, lesquels ont pu soumettre aux débats, dans une perspective d'élargissement de l'*agora* cubain, de nouvelles représentations à proposer, un nouveau style de journalisme à mettre de l'avant ainsi que de nouvelles idées et de nouvelles situations sociales, environnementales, etc. Cette démarche est essentielle à toute société. « Les acteurs entrent en politique en étant des acteurs regardés [...]. Non regardés, non mis en scène, l'agir semble condamné à l'irrationnel; il est comme pré-politique [...]. Le "vrai" lieu de la politique pour Kant n'est pas l'agir immédiat, mais l'agir *mise en scène* » (Muhlmann, 2004, p. 144).

Un nouveau monde est donc en train de se créer à Cuba, sous l'impulsion d'une liberté nouvelle, mesurable à une scène publique élargie, caractérisée par une plus grande circulation publique d'une parole plus variée.

5.6 Le cas de *Periodismo de Barrio*

Le champ de la sphère médiatique cubaine a été abordé, jusqu'à maintenant dans cette recherche, selon la perspective qu'il s'agit d'un

[u]nivers social *comme les autres* où il est question, comme ailleurs, de pouvoir, de capital, de rapports de force, de luttes pour conserver ou transformer ces rapports de force, de stratégies de conservation ou de subversion, d'intérêts, etc., et un *monde à part* doté de ses lois propres de fonctionnement (Bourdieu, 1994, p. 96).

Et j'ajouterais : un champ qui utilise des codes bien à lui, ceux de la presse, à travers les photos, les mises en page, les choix éditoriaux et les représentations qu'il produit et qui se confrontent.

Dans cet univers de « *stratégies de conservation ou de subversion* » s'est glissé, j'en ai brièvement traité un peu plus tôt, la presse indépendante qui, elle –contrairement à *14 y medio* –, n'est pas passée par la dissidence politique, mais plutôt pour la majorité des journalistes, par la presse révolutionnaire.

Periodismo de Barrio (PdB) constitue un acteur significatif et singulier de cette presse indépendante. La politique éditoriale de *PdB* se concentre sur les désordres environnementaux (ouragan, pollution, changements climatiques) et la vie de quartier. Ce journalisme s'est inséré dans cet espace entre la presse révolutionnaire et la presse dissidente, comme le dit un des fondateurs, Juan Batista : « Il y a deux facettes [du journalisme à Cuba]. Ou tu es journaliste national [révolutionnaire], ou de l'opposition [...]. La meilleure évaluation que nous pouvons faire de *Periodismo de Barrio* est qu'il s'est converti en une source crédible d'information²⁵⁵. »

Un positionnement que confirme en entrevue la journaliste JB-13 :

14 y medio serait le plus critique [vis-à-vis de la Révolution] et les moins critiques seraient *Granma* et *Juventud Rebelde*. Nous serions comme au milieu. Finalement, ce que nous proposons, c'est un journalisme d'enquête objectif qui évite par tous les moyens toute propagande politique, ce que *Granma* fait, et qui évite ce que fait *14 y medio* ici à Cuba en matière de polarisation politique.

²⁵⁵ Periodismo de Barrio. (2015, 17 octobre). ¿Por qué hacer Periodismo de Barrio en Cuba hoy?. *Periodismo de Barrio*. Récupéré de <https://www.periodismodeBarrio.org/2015/10/por-que-hacer-periodismo-de-Barrio-en-cuba-hoy/>. Traduction libre de : « *Hay dos facetas. O eres del periodismo nacional o eres de la oposición [...] El mayor balance después un año es que Periodismo de Barrio se ha convertido en una fuente creíble de información.* »

Nous faisons du journalisme. [Nous décrivons] la réalité! [...] Nous racontons seulement la réalité²⁵⁶.

La directrice de *PdB*, Elaine Díaz, est diplômée de l'Université de La Havane et y a par la suite enseigné. Son CV montre l'obtention de multiples bourses, dont une de la *Nieman Foundation for Journalism* de l'Université Harvard. C'est à la suite du stage qui accompagnait cette bourse qu'elle a eu l'idée, avec Juan Batista, de lancer ce journal numérique. Elle possède aussi son propre blogue, *La Polémica Digital*²⁵⁷. Sa crédibilité constitue l'essentiel du capital symbolique de *PdB*.

À *PdB*, Raúl Castro a été pris au pied de la lettre quand il a déclaré, nous l'avons vu plus tôt, qu'il souhaiterait que la presse soit plus critique, bien sûr, implicitement, en demeurant « à l'intérieur de la Révolution ». Voici comment JB-13, de *PdB*, a décodé le message :

Je sens que le contexte a changé. [...] Les gens ont commencé par dire – surtout ma génération, qui a terminé ses études quand Raúl était président – que nous ne pouvons pas être si incohérents dans la vie et faire des choses plus critiques. Mais ma réalité [dans les médias officiels] ne me le permet pas, alors j'essaierai de créer une réalité parallèle. Je vais essayer de créer une réalité dans laquelle je peux être cohérent avec cela, comme me le demande [Raúl] et démontrer que nous pouvons faire des choses sans nécessairement nous opposer au gouvernement²⁵⁸.

²⁵⁶ JB-13, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « 14 y medio *seria es más crítico y los menos críticos serian Granma y Juventud Rebelde. Nosotros seriamos como en el medio. Por qué al final lo que estamos proponiendo es un periodismo de investigación que sea objetivo que evita para todos los medios la propaganda política lo que hace Granma y también la polarización política lo que hace 14 y medio aquí en Cuba. Nosotros hacemos periodismo. (Describimos) la realidad! [...]. Solo contamos la realidad.* »

²⁵⁷ Voir : <https://espaciodeelaine.wordpress.com/>.

²⁵⁸ JB-13, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *Yo siento que el contexto ha cambiado. [...]. La gente empezó –sobre todo mi generación que ha graduado de la universidad cuando Raúl era presidente – (a decir) no podemos ser tan incoherente en la vida y hacer cosas más críticas. Pero mi realidad (en los medios oficiales) no me lo permite entonces voy a tratar de crear una realidad paralela. Voy a tratar de crear una realidad en la que yo puedo ser coherente con eso, como me está pidiendo (Raúl) y demostrar que podemos hacer cosas sin necesariamente oponerse al gobierno.* »

La stratégie d'éviter de prendre de front les autorités cubaines constitue une façade, comme un bouclier pour diminuer sa vulnérabilité. Reconnaissons-lui cependant une certaine efficacité : en établissant comme priorité les questions environnementales et la vie de quartier, *PdB* crée l'illusion de se situer sur un terrain moins sensible pour les autorités révolutionnaires. En d'autres mots, le journal indépendant feint de se situer « hors politique », alors qu'il a les deux mains dans la pâte. Comme dans cet article où la décrépitude des logements de la Vieille Havane est décrite :

Les voisins les plus désespérés du 212 [rue] Merced disent que, dans la Vieille Havane, les choses ne se résorbent que d'une façon, soit par le scandale. Plus encore quand il s'agit de logement et que le problème doit être résolu d'urgence. Ils savent que s'il y a quelque chose que ne supporte pas le gouvernement, c'est que les gens mettent leur chien mort dans la rue. [Autrement dit] que les problèmes deviennent publics! C'est pourquoi, le lundi 11 septembre, ils ont décidé de s'asseoir sur des sièges, des fauteuils, un banc; ce qu'ils ont jugé suffisant pour être remarqués et pour rappeler aux autorités qu'ici, dans un immeuble déclaré inhabitable, il y avait encore 16 familles qui y habitent : 44 personnes, 11 mineurs, 3 femmes enceintes²⁵⁹.

Le responsable connu de cette situation –l'éléphant dans la pièce- demeure la politique castriste qui a favorisé autant que faire se peut la campagne –la base révolutionnaire cubaine – plutôt que la ville. Or cette réalité décrite par *PdB*, JB-13 l'admet elle-même, est traversée par le politique. En effet, cette vérité représentée – donc construite – sous le couvert de l'« objectivité » va jusqu'à remettre en cause implicitement l'égalité des citoyens, une représentation centrale de la Révolution :

²⁵⁹ Nadie quiere que le olviden. *Periodismo de Barrio*. Récupéré de <https://www.periodismodeBarrio.org/2017/11/nadie-quiere-que-le-olviden/>. Traduction libre de : « *Los vecinos más desesperados de Merced 212 dicen que en Habana Vieja las cosas solo se resuelven de una manera y que esa manera es el escándalo. Más cuando se trata de viviendas y hay que resolverlas con urgencia. Saben que si algo no soporta el gobierno es que la gente saque el perro muerto de su casa. Que los problemas se vuelvan públicos. Fue por eso que el lunes 11 de septiembre decidieron sacar a la calle butacas, sillones, un banco; lo que estimaron suficiente para hacerse notar y recordar a las autoridades que aquí, en un edificio declarado inhabitable, seguían habitando 16 familias: 44 personas, 11 menores de edad, 3 embarazadas.* »

Nous abordons les questions de changement climatique, des ressources naturelles, de stratégie de développement local... Bien sûr, tout à Cuba est proche de la politique. C'est ce que nous avons trouvé. Parce que les thèmes que nous abordons touchent fondamentalement [à la politique]²⁶⁰.

Nous voilà donc, une fois de plus, devant un cas de *soumission conflictuelle*, où la politique de logement de l'autorité révolutionnaire est montrée du doigt, sans contester pour autant sa légitimité, ni pousser trop loin dans la « contextualisation ». Une telle critique, même indirecte, s'avère impossible dans les pages de *Granma* ou de *Juventud Rebelde*. Le censeur interviendrait.

JB-15 précise la trame de fond qui guide les journalistes de *PdB* :

Le journalisme doit être le journalisme c'est tout! Et avoir des tâches claires. Ce n'est pas un parti, ce n'est pas être dirigeant. [...] Un parti est une série de gens qui sont au pouvoir. Díaz-Canel et le Conseil des ministres qui sont 23 personnes. [...] Pour moi faire du journalisme, c'est travailler pour votre société, pas pour les 23 qui sont au pouvoir qui ne transportent pas leur eau et qui ne savent pas ce que c'est que de faire les comptes pour pouvoir manger à la fin du mois. [...] Pour moi [faire du journalisme pour les gens au pouvoir,] c'est trahir votre profession et trahir votre société²⁶¹.

En fait, ce que soulève cette journaliste a trait au dépassement de cette contradiction dont il était question plus tôt, à savoir ce décalage entre la réalité perçue par le journaliste et l'impossibilité que cette réalité soit décrite et qu'elle devienne publique en raison de la soumission de la presse révolutionnaire au diktat du parti unique. Le type de journalisme pratiqué à *PdB* semble faire en sorte que ces jeunes journalistes

²⁶⁰ JB-13, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *Nosotros tomamos temas de cambio de clima, recursos naturales, estrategia de desarrollo local... Por supuesto todo en Cuba está cerca de la política. Es lo que hemos encontrado. También por qué el tema que cubrimos básicamente lo toca (a la política)* ».

²⁶¹ JB-15, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *¡El periodismo tiene que ser periodismo ya! Y tener claras sus tareas. No es un partido, no es una dirigencia [...] Un partido es una serie de personas que están en el poder. Díez-Canel y el Consejo de los ministros que son 23 personas [...] Para mi hacer periodismo es trabajar para su sociedad, no para los 23 que están en el poder que no coge agua, que no sabe lo que es hacer cuenta para comer al final del mes. [...]. Para mi (hacer periodismo para la gente en el poder) es traicionar tu profesión y traicionar tu sociedad.* »

ont pleinement l'impression de faire leur métier et ainsi d'être en paix avec eux-mêmes :

Cette situation de partager avec les gens dans des moments et des situations critiques et de vivre cette réalité de la pauvreté [...] vous change, change votre vie. Au point que parfois vous ne voulez pas écrire cela parce que vous êtes tellement déprimée que vous vous dites « ah... je la sens cette douleur, cette oppression ». Mais ça change réellement beaucoup ta vie²⁶².

Cette pratique du journalisme change l'acteur social « *au-dedans comme au-dehors* » et touche à la subjectivité de l'acteur, au *moi* toujours en construction et qui va au-delà de l'*habitus*. Ici, c'est la fabrication d'une nouvelle identité pour cette journaliste. JB-13, à travers une nouvelle pratique sociale et après être passée par la presse révolutionnaire, pose maintenant un nouveau regard sur elle, tout en n'étant plus regardée de la même manière par les autres (elle qui disait ne plus avouer publiquement qu'elle était journaliste).

Ce processus peut être associé à une nouvelle institutionnalisation liée à la pratique d'une nouvelle forme de journalisme. Il culmine ensuite à travers

un acte de communication, mais d'une espèce particulière : il *signifie* à quelqu'un son identité, mais au sens à la fois où il la lui exprime et la lui impose en l'exprimant à la face de tous [...] et en lui notifiant ainsi avec autorité ce qu'il est et ce qu'il a à être (Bourdieu, 2001, p. 180).

Cette autorité, cette fois, n'émane ainsi plus de la Révolution ou de la directrice de *Granma*, mais plutôt de la politique éditoriale d'un nouveau média – qu'on peut aussi aborder comme une institution – qui met en scène de nouvelles représentations de la vie sociale cubaine et qui a conquis un espace dans la sphère médiatique numérique en étant toléré par le régime – jusqu'à maintenant.

²⁶² JB-13, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *Esa cosa de compartir con la gente en momento y situaciones críticas y vivir esa realidad de pobreza, de todo, te cambia, te cambia la vida. Hasta un punto que a veces no quieres escribir eso por qué eres tan deprimido que tú dices " ah... lo siento este dolor, esta opresión". Pero realmente te cambia mucho la vida.* »

Le fait de passer à cette nouvelle forme de journalisme implique une décision où le journaliste doit surmonter certaines contraintes. Changer le regard de l'autre sur soi par exemple, particulièrement pour les proches, peut être un exercice angoissant dans le contexte cubain :

[Prendre la décision de travailler à *PdB*] était une décision cohérente, mais c'était une décision très difficile. Quand j'ai décidé d'être indépendante, ma famille [m'a dit] : « Pourquoi vas-tu faire ça? Sais-tu ce que ça veut dire ? Nous allons devoir te rendre visite en prison. » [...] Et bien sûr, ma mère avait peur que cela arrive à n'importe quel moment. Mais ma mère savait que je ne pouvais pas être une autre année à *Radio Rebelde*. Elle le sait aussi et peut le respecter²⁶³.

JB-13 parle d'une « décision cohérente », mais cohérente par rapport à quoi? D'abord, sans doute, par rapport à un choix personnel de rupture avec la presse révolutionnaire et, ensuite, plus largement, implicitement, par rapport au choix conscient, ou non, de rompre avec la Révolution elle-même :

[Dans les médias de l'État,] il n'y a jamais d'espace pour ce qui ne va pas. Le journalisme révolutionnaire n'est pas un journalisme citoyen, il ne fait aucun journalisme civique. C'est un journalisme qui correspond aux intérêts du Département idéologique du Parti communiste de Cuba. Tout ce qui ne répond pas à cela n'est plus du journalisme révolutionnaire²⁶⁴.

La cohérence du choix d'aller travailler dans la presse indépendante doit être également mise en rapport avec ses valeurs personnelles, avec sa façon de voir le rôle

²⁶³ JB-13, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *(Tomar la decisión de trabajar a Periodismo de Barrio) era una decisión coherente, pero fue una decisión muy difícil. Cuando yo decidí de ser independiente mi familia (me decía): "por qué tú vas a hacer eso? ¿Tu sabes lo que significa Geisy? Vamos a tener que visitarte en la prisión."* [...] *Y por supuesto mi mamá tenía el temor de que se pasa en cualquier momento. Pero mi mamá sabía de qué no podía estar un año más en Radio Rebelde. También lo sabe y lo puede respetar.* »

²⁶⁴ JB-13, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *(En los medios estatales) Nunca hay espacio por lo que está mal. El periodismo revolucionario no es un periodismo ciudadano, que no acompaña ningún tipo de periodismo cívico. Un periodismo que corresponde a los intereses del Departamento ideológico del Partido Comunista de Cuba. Todo lo que no responde a eso ya no es periodismo revolucionario.* »

du journalisme dans la société cubaine, d'exercer ce métier sans la contrainte du censeur, etc. C'est l'actrice politique dont la singularité est en constante tension avec l'espace social : « Instituer, assigner une essence, une compétence, c'est imposer un droit d'être qui est un devoir être (ou d'être). C'est *signifier* à quelqu'un ce qu'il est et lui signifier qu'il a à se conduire en conséquence. » (Bourdieu, 2001, p. 179.)

Aussi, à n'en pas douter, cette cohérence dont il question est liée à la façon de pratiquer le journalisme dans un monde globalisé dont l'influence, malgré toutes les barrières qu'on voudra bien ériger autour de l'île, agit sur cette nouvelle génération de journalistes à Cuba et qui, à travers l'accès à Internet, a aussi accès à la presse d'ailleurs :

Je crois que notre code d'éthique [à *PdB*] est le consensus le plus important en tant que principes journalistiques qui régissent notre pratique. Mais nous sommes encore un média très jeune. Nous avons commencé à travailler, je pense que la première publication date de 2015. Nous essayons de savoir quelle est notre dynamique. Jusqu'à présent, ce dont nous sommes conscients c'est que nous nous intéressons au journalisme d'enquête, au journalisme narratif²⁶⁵, qui recherche des sources officielles ainsi que des sources spécialisées, de même que des sources dans les communautés. Nous tentons, dans des circonstances cubaines qui sont assez spéciales, en particulier pour la presse non étatique, de faire du journalisme comme il se fait au niveau international²⁶⁶.

²⁶⁵ Dans le contexte cubain, le journalisme narratif concerne une pratique où vous « incarnez » le sujet dans les conditions de vie de la personne elle-même, un journalisme à l'opposé du journalisme « révolutionnaire », où la parole est donnée essentiellement au PCC.

²⁶⁶ JB-15, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *Creo que nuestro código de ética está el consenso más importante como principios periodísticos que rigen la práctica de nosotros. Pero todavía estamos en un medio muy joven. Empezamos a trabajar, creo que la primera publicación fue en 2015. Estamos como de tratando de averiguar cuáles son nuestras dinámicas. Hasta ahora lo que tenemos claro es que nos interesa el periodismo de investigación, el periodismo narrativo, que busca tanto las fuentes oficiales, como las fuentes especializadas, como las fuentes de la comunidad. Tratar en las circunstancias cubanas que son bastante especiales sobre todo para la prensa no estatal de hacer el periodismo como se hace al nivel internacional.* »

Le code d'éthique de *PdB*²⁶⁷ compte 86 articles. Il se revendique de la Constitution cubaine, tout en y apportant une interprétation qui lui est propre :

La liberté d'expression, la liberté de la presse et la liberté d'information sont des conditions nécessaires pour promouvoir une participation citoyenne consciente et préserver la démocratie. [...] L'article 53 de la Constitution de la République de Cuba stipule : « il est reconnu aux citoyens la liberté de parole et de presse conforme aux buts de la société socialiste ». Par conséquent, en tant que citoyens, nous avons décidé d'exercer des libertés constitutionnellement reconnues²⁶⁸.

C'est donc une stratégie de *soumission* où on adhère « publiquement » à la loi suprême de Cuba, tout en se donnant un espace pour l'interprétation de cette même loi, qui débouche sur une pratique *conflictuelle* en représentant une réalité sociale alternative où la responsabilité de l'État n'est jamais loin. Ne l'oublions pas, par ailleurs, cette stratégie se déploie dans un contexte où les médias à Cuba doivent être la propriété de l'État, limitant ainsi la circulation de la parole. La conséquence principale de cette limitation pour toute société se traduit par une vie publique appauvrie, car « la raison humaine a besoin d'entrer en communication avec d'autres et par conséquent doit être rendue publique dans son propre intérêt » (Arendt, 1972, p. 298).

Ce code d'éthique peut aussi être abordé comme un indicateur important de l'*habitus* à l'œuvre chez ces journalistes, dans la perspective que « les *habitus* sont des principes générateurs de pratiques distinctes et distinctives. [...] Ils font des

²⁶⁷ Voir : <https://www.periodismodeBarrio.org/codigo-de-etica/>.

²⁶⁸ Periodismo de Barrio (s.d.). Código de ética. Introducción. *Periodismo de Barrio*. Récupéré de <https://www.periodismodeBarrio.org/codigo-de-etica/>. Traduction libre de : « *La libertad de expresión, la libertad de prensa y la libertad de información son condiciones necesarias para promover una participación ciudadana consciente y preservar la democracia. [...] El artículo 53 de la Constitución de la República de Cuba establece: "se reconoce a los ciudadanos libertad de palabra y prensa conforme a los fines de la sociedad socialista". Por tanto, como ciudadanas y ciudadanos, decidimos ejercer las libertades constitucionalmente reconocidas.* »

différences entre ce qui est bon et ce qui est mauvais, entre ce qui est bien et ce qui est mal, entre ce qui est distingué et ce qui est vulgaire » (Bourdieu, 1994, p. 24).

Le code d'éthique agit en effet comme un « guide », regroupant un ensemble de valeurs qui ultimement donne un sens à l'action symbolique sur le monde en établissant des principes de division avec la presse révolutionnaire.

Ce choix de travailler dans la presse indépendante comporte des risques. Je l'ai mentionné plus tôt, lors de la couverture de l'ouragan Irma, les journalistes de *PdB* ont été « retenus » pendant neuf heures par la police. Les reporters de *PdB* doivent vivre avec un statut qui rend le journal techniquement illégal, même si sa publication est tolérée :

Toute personne qui ne travaille pas peut être emprisonnée. Et nous « ne travaillons pas » entre guillemets parce que nous ne travaillons pas pour l'État. Donc notre travail n'est pas reconnu, nous n'avons pas d'entité légale [...]. C'est un crime et demain nous pouvons être emprisonnés parce que nous représentons un danger²⁶⁹.

Cette menace constante n'est pas, avant tout, une menace à la liberté de pensée ou à la liberté de parole, contrairement à ce qu'on pourrait croire à première vue. Il s'agit plutôt d'une menace à cette liberté d'action qui est celle de faire voir, celle liée au pouvoir symbolique dont dispose dans une certaine mesure la presse indépendante par le fait d'exister dans la sphère médiatique. Comme le rappelle Arendt (1974), « le fait de penser n'est pas en lui-même dangereux, de sorte que seule l'action a besoin d'être contenue » (p. 201).

Travailler dans « l'illégalité tolérée » comporte d'autres désavantages, dont l'extrême difficulté à avoir accès aux données et aux fonctionnaires de l'État :

²⁶⁹ JB-15, 6 janvier 2017. Traduction libre de : « *Puede ser preso cualquiera persona que no trabajé. Y nosotros "no trabajamos" entre comillas por qué no trabajamos por el estado. Entonces nuestro trabajo no es reconocido, no tenemos persona jurídica [...]. Eso es un delito y mañana podemos ser presos por el estado de peligrosidad.* »

Il n'y a pas de système qui régleme ou qui vous aide à faire votre travail et à vous protéger. [...] Nous sommes membres de l'Union de la Presse de Cuba (UPC), bon certains d'entre nous. [...] Et on ne vous soutient pas... L'UPC ne fait rien pour vous. Aucune autre institution ou organisation ne protègent les journalistes... Personne ne vous protégera jamais. [...] Même les avocats. S'il se passe quelque chose [avec la justice cubaine], aucun avocat ne ferait rien [...] parce que cela lui coûterait probablement son travail, sa crédibilité et tout le reste²⁷⁰.

À cette vulnérabilité sur le plan judiciaire s'ajoute les difficultés d'accéder à Internet, ce qui est semblable, pour les journalistes de *PdB*, à la difficulté des Cubains en général, contrairement à la presse révolutionnaire : « [Pour envoyer nos reportages,] nous nous connectons au wi-fi dans un parc, sous le soleil, la pluie, sur une couverture sur le sol et donc c'est ainsi que nous travaillons²⁷¹. »

Ces conditions de travail répondent d'elles-mêmes à la critique souvent faite que la presse indépendante – comme la presse dissidente –, qui demeure à la solde de l'« Empire²⁷² ». *PdB* réplique à ces accusations par la transparence, qui est, pour ce média, la garantie de son indépendance :

Notre futur modèle de financement comprend la demande de fonds auprès d'entités publiques et privées de différents pays du monde, y compris les États-Unis. [...] Mais nous voulons être clairs : nous n'accepterons pas les dons de toute institution qui cherche – ou ont cherché – la subversion du système politique cubain, ou de quiconque a l'intention d'influencer notre agenda. Et nous publierons le nom du donateur et le montant des dons que nous recevons. Nous adopterons un modèle où les finances seront complètement publiques et

²⁷⁰ JB-13, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *Tenemos muchas limitaciones por qué porque podemos ser detenido en cualquier momento muy arbitrariamente. Podemos incluso ser presa et se pasará absolutamente nada. No tiene un sistema que regule ni que te ayude a hacer tu trabajo y protegerte. [...] Somos miembros de la Unión de prensa de Cuba, buenos algunos... Y no te apoya...La UPC no hace nada por ti. Tampoco otra institución o organización que proteja periodistas... Nadie nunca te va a proteger. [...]. Incluso avocados. Si se pasa algo (con la justicia cubana) ningún abogado tampoco haría nada [...] por qué eso le cuestaría probablemente su trabajo, la credibilidad y todo lo demás.* »

²⁷¹ JB-13, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *Nos conectamos a wi-fi en un parque, bajo el sol, la lluvia, sobre una manta en el suelo y así es como trabajamos.* »

²⁷² JB-3, 4 janvier 2017.

seront disponibles sur notre site web et dans des rapports périodiques. Nous le faisons parce que nous voulons montrer l'exemple en faveur d'une plus grande transparence à Cuba²⁷³.

Or ces conditions de travail difficiles sont compensées par cet espace de délibération qui a été construit au sein du journal, ce qui est pratiquement unique dans la société cubaine :

À *Periodismo de Barrio*, tout est démocratique. L'idéal pour nous serait de fonctionner comme une coopérative. [...] Par exemple, les décisions prises sont consensuelles. [...] Notre façon de fonctionner est celle d'une certaine manière que devrait avoir le système social à Cuba. La gestion [du journal] est beaucoup discutée entre nous. Ce n'est jamais imposé. Nous recherchons un consensus en tout²⁷⁴.

Voilà donc un espace de liberté qui nous fait penser une fois de plus à René Char et son groupe de résistants, où

être libre exigeait, outre la libération, la compagnie d'autres hommes, dont la situation était la même, et qui demandait un espace public commun où se rencontrer – un monde politiquement organisé, en d'autres termes, où chacun des hommes libres put s'insérer par la parole et par l'action (Arendt, 1974, p. 192).

²⁷³ Periodismo de Barrio. (2015, 17 octobre). ¿Por qué hacer Periodismo de Barrio en Cuba hoy?. *Periodismo de Barrio*. Récupéré de <https://www.periodismodeBarrio.org/2015/10/por-que-hacer-periodismo-de-Barrio-en-cuba-hoy/>. Traduction libre de : « *Nuestro modelo de financiamiento futuro incluye la solicitud de fondos a entidades públicas y privadas en diferentes países del mundo, incluido Estados Unidos. [...] Pero queremos ser claros: no aceptaremos donaciones de ninguna institución que busque – o haya buscado – la subversión del sistema político cubano, ni de nadie que pretenda incidir en nuestra agenda. Y vamos a publicar el nombre del donante y el monto de las donaciones que recibamos. Adoptaremos un modelo donde las finanzas serán completamente públicas y estarán disponibles en nuestro sitio web y en reportes periódicos. Hacemos esto porque queremos predicar con el ejemplo a favor de una mayor transparencia en Cuba.* »

²⁷⁴ JB-13, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *En Periodismo de barrio, todo está democrático. El ideal para nosotros sería que funcionara como una cooperativa. [...] Por ejemplo las decisiones que se toman son consensuales. [...] De la manera que nosotros funcionamos es como de alguna manera debería funcionar el sistema social en Cuba. Se discute mucho la gestión. Nunca se impuesta. Buscamos el consenso en todo.* »

Ces journalistes de *PdB* peuvent donc être approchés comme des acteurs sociaux « institués » par un journal socionumérique indépendant, acteurs qui produisent des représentations – autrement dit qui crée du sens – à partir de Cuba vers des publics local et global. Ces représentations apportent des divergences, parfois même des conflits dans la sphère médiatique, mais, de temps à autre, incitent au dialogue, malgré une situation précaire sur le plan judiciaire. Cette action sur le monde se fait à partir d'un espace public, où la délibération qui établit les choix éditoriaux sert d'outil de rationalisation.

5.7 Une sphère médiatique qui influence... mais aussi sous haute surveillance

5.7.1 La question de l'influence

La conquête d'un espace dans la sphère médiatique par *Periodismo de Barrio* et *El Estornudo* en tant que médias indépendants, de *14 y medio* qui incarne la dissidence active, ou encore des blogues « révolutionnaires » réformistes comme *Joven Cuba*, pose toute la question de l'influence de ces nouveaux acteurs non seulement dans le champ médiatique, mais aussi sur un éventuel changement de l'ordre établi à Cuba. Comment mesurer si des représentations oppositionnelles, ou même « hérétiques » comme l'affirme Bourdieu (2001), ont un effet déterminant sur

la possibilité de changer le monde social en changeant la représentation de ce monde qui contribue à sa réalité ou, plus précisément en opposant une *pré-vision paradoxale*, utopie, projet, programme, à la vision ordinaire, qui appréhende le monde social comme monde nature (p. 188)?

Pour JB-8, la seule existence d'une presse alternative, hors étatique, à Cuba montre que quelque chose a changé. Mais on ne peut parler encore de dialogue avec l'État :

Il doit y avoir un dialogue avec l'État et [celui-ci doit] reconnaître notre rôle [celui de la presse indépendante] dans le Cuba d'aujourd'hui. Je pense que peu à peu, au fur et à mesure que le pays va laisser cette politique et cette perspective ancestrale, soviétique et dogmatique, la presse va aussi aller de l'avant. Parce que cela [le changement] se passe dans tous les aspects de la vie à Cuba. Et je pense qu'en fin de compte cela va atteindre la presse. C'est probablement le dernier lieu [où les changements vont avoir lieu]. Mais pareil, cela arrivera [le changement] et nous mettons beaucoup de pression pour que cela arrive²⁷⁵.

La presse indépendante s'institue ainsi à Cuba comme agent de changement en exerçant, dans la mesure de son pouvoir symbolique, une pression sur le régime, un rôle inédit depuis la victoire de la Révolution. Ce pouvoir symbolique se mesure à sa « *capacity to intervene in the course of events, to influence the actions of others and indeed to create events, by means of the production and transmission of symbolic forms* » (Thompson, 1995, p. 22).

Essayer de mesurer le pouvoir symbolique ressemble cependant à une tentative de mettre Paris en bouteille. Postulons donc qu'exister dans la sphère médiatique, produire des représentations, les confronter à d'autres dans une lutte de significations, confère une forme de pouvoir symbolique. Autrement dit, le pouvoir symbolique constitue un pouvoir d'influence caractérisé par des fluctuations liées à la conjoncture politique et à la position occupée dans l'espace social.

Cet extrait de JB-8 montre également que l'état de la presse constitue pour lui un indicateur des changements qui agitent l'espace social cubain – « parce que cela se passe dans tous les aspects de la vie à Cuba » –, comme si la sphère médiatique représentait un microcosme de la société cubaine. Nous pourrions, dans cette

²⁷⁵JB-8, 12 janvier 2017. Traduction libre de : « *Tiene que haber un dialogo entre el Estado y reconocer el papel nuestro (de la prensa independiente) en la Cuba de hoy. Yo pienso que poco a poco a medida que el país se vaya soltando esa política y esa perspectiva ancestral, soviética y dogmática, también la prensa se va a ir soltando. Por qué está sucediendo en tos los aspectos de la vida en Cuba. Y yo pienso que al final va llegar a la prensa. Probablemente es el último sitio (que los cambios van a ocurrir). Pero, igual llegaré (el cambio) y igual nosotros lo estamos poniendo con mucha presión.* »

perspective, aborder – avec prudence – la presse indépendante à Cuba comme un miroir – sans doute déformant à plusieurs égards – des changements qui affectent l’espace social cubain.

La tâche consiste donc maintenant à identifier les effets possibles de ces nouveaux médias sur la situation sociopolitique cubaine. Elle consiste à poser la question plusieurs fois abordée dans cette recherche en tant qu’enjeu « transversal », soit celle de l’importance cruciale, pour les acteurs sociaux, d’apparaître sur la scène publique et d’entrer en discussion et aussi, pourquoi pas, en conflit : « *If democracy is about the civic in general sense of the public and the public good, it is also about political, that is, when issues arise in the civic realm that have to do with conflicts, over interest, resources and power.* » (Dahlgren, 2009, p. 59.)

Il apparaît clair que les différents acteurs-journalistes se connaissent entre eux, se lisent, se critiquent, échangent parfois, qu’ils s’affrontent, ou s’inspirent les uns les autres :

Nous avons réalisé qu’il y a deux ans (en 2015), le sujet du changement climatique à Cuba n’était pas discuté. Et depuis 2 ans, toutes les questions que nous avons rendues visibles, les suivis que nous avons faits sur la pollution et le changement climatique à Cuba sont aussi sortis dans la presse [étatique]²⁷⁶.

Notons donc une première influence des *nouveaux médias* sur le champ médiatique cubain lui-même : l’arrivée de nouveaux acteurs qui produisent de nouvelles représentations qui passent dans le domaine public, créant ainsi la potentialité qu’une discussion « civique » puisse être engagée pour reprendre le terme de Dahlgren.

²⁷⁶ JB-13, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *Nos hemos dando cuenta que hace dos años (2015) no se hablaba del tema de cambio climático en Cuba. Y hace 2 anos todos los temas que hemos visibilado dando el seguimiento así como de contaminación, de cambio de clima en Cuba está saliendo en la prensa [estatale].* »

C'est l'espace social qui s'en trouve élargi par cette meilleure circulation de la parole, augmentant dans une humble mesure la pratique de la citoyenneté. En effet, « [l]e sujet ne se conçoit pas sans l'autre ni les autres, sa parole est toujours destinée à l'autre et s'y articule dans une relation réelle ou imaginaire » (Ardoin et Burns-Michel, 2006, p. 263). Cet élargissement devrait donc avoir une influence sur les relations réelles des Cubains entre eux, et des Cubains avec les autorités. Certains en doutent, comme JB-7, qui travaille dans un journal étatique et qui reconnaît la justesse de certaines analyses dans la blogosphère. Elle demeure sceptique quant aux effets de ces nouveaux acteurs de la sphère médiatique sur la société cubaine :

La *Joven Cuba* [communiste et réformiste], par exemple. Ces gens rendent le journalisme d'opinion citoyen assez louable pour moi. Ce ne sont pas des journalistes. Ce sont des citoyens cubains qui expriment leur opinion tout le temps. Ils analysent la réalité cubaine et sont également attachés à la vérité. Une vision d'équilibre. Ils critiquent parfois, et d'autres fois ils donnent raison. Mais ils ne quittent jamais le débat. Finalement, c'est bon. C'est dans l'esprit du blogueur de participer, de faire partie [du débat]. Même si tu sais que cela n'aura aucun effet sur la réalité concrète, sur la réalité physique du pays. Mais au moins vous contribuez avec votre opinion²⁷⁷.

JB-7 pose ici une question implicite intéressante : le fait d'apparaître dans la sphère médiatique suffit-il à avoir une influence concrète sur la réalité du pays?

JB-6, militant gai et ex-directeur d'un journal révolutionnaire, réplique que l'influence a aussi à voir avec qui parle de quoi, au nom de qui :

La blogosphère cubaine émerge sur la base d'une sélectivité de ceux qui y parlent. Et d'une manière ou d'une autre, elle était le reflet de la position peut-

²⁷⁷ JB-7, 17 janvier 2017. Traduction libre de : « *La Joven Cuba, por ejemplo. Esos muchachos hacen un periodismo ciudadano y de opinión bastante loable para mí. No son periodistas. Son ciudadanos cubanos que expresan su opinión ahí todo el tiempo. Hacen análisis sobre la realidad cubana y además comprometidos con la verdad. Una visión de equilibrio. Critican a veces, y otras veces le dan la razón a lo que está sucediendo. Pero nunca dejan que estén el el debate. Que al final esta lo bueno. Es en el espíritu del bloguero de participar, de ser parte. Aunque tu sepas (que este) no va a surtir ningún efecto en la realidad concreta, en la realidad física del país. Pero por lo menos estas aportando tu opinión.* »

être la plus élaborée sur la réalité politique cubaine. Et cela [lui] donne beaucoup de valeur. Si je suis l'État et si j'ai tous mes journalistes, mes intellectuels, mes scientifiques, qui ont des opinions dans un espace, alors je leur prête une attention. Et c'est ce qui est arrivé. Peut-être que les blogues n'ont pas été en mesure d'atteindre toute la population cubaine parce qu'il n'y avait pas d'accès [à Internet], mais cela a eu beaucoup d'impact parmi les décideurs²⁷⁸.

Ce journaliste met le doigt sur un aspect primordial : l'influence est liée directement à la position sociale de celui qui prend la parole, soulignant implicitement l'inégalité des positions qui affecte la sphère médiatique cubaine. Selon Foucault (1975), « [c]hacun se définit par la place qu'il occupe dans une série, et par l'écart qui le sépare des autres. » (p. 171.) La discipline, c'est donc aussi l'art du rang, une discipline appliquée, ici, dans la sphère médiatique cubaine.

De plus, JB-6 souligne que la sphère médiatique n'est pas un électron libre au sein de l'espace social. Elle est influencée autant qu'elle influence. Pour Bourdieu (1994),

[I]a tension entre les positions, qui est constitutive de la structure du champ, est aussi ce qui détermine son changement, à travers les luttes à propos d'enjeux qui sont eux-mêmes produits par les luttes; mais pour si grande que soit l'autonomie du champ, le résultat de ces luttes n'est jamais complètement indépendant des facteurs externes. (p. 72.)

En d'autres mots, la sphère médiatique cubaine demeure dépendante des tensions qui traversent le champ politique cubain, en particulier au sein du PCC. Autrement dit encore, il y a une influence de la sphère médiatique sur le pouvoir cubain, mais le siège du pouvoir « réel » à Cuba se situe dans le champ politique qui, ultimement, a le dernier mot.

²⁷⁸ JB-6, 16 janvier 2017. Traduction libre de : « *La blogosfera cubana surge sobre la base de una selectividad de quienes hablan ahí. Y de alguna manera eran el reflejo de quizás la postura más ...elaborada acerca de la realidad política cubana. Y esto le da mucho valor. [...] Si fuera la autoridad estatal ...Si tengo todo a mis periodistas, mis intelectuales, mis científicos, y tienen opiniones en un espacio, pues le prestó atención. Y eso es lo que ha sucedido. Que quizás los blogs no han podido llegar a toda la población cubana por qué no había acceso (a Internet) pero si ha tenido mucho impacto entre los decisores.* »

Par contre, les médias indépendants (incluant les blogues indépendants) à Cuba ont ce pouvoir de lancer sur la place publique des *représentations conflictuelles* qui s'attaquent à l'image de la *Revolución* et qui peuvent induire une fluctuation, ou carrément une baisse du capital symbolique révolutionnaire. C'est le cas du *El Estornudo*, qui revient, par exemple, sur des patients psychiatriques morts de froid à La Havane en 1998 à travers la publication d'un album photos²⁷⁹. Cette nouvelle avait d'abord été publiée par le *El País* d'Espagne en 2010²⁸⁰. Si on se fie à la blogueuse JB-2, les autorités ont pourtant tout fait pour garder le secret sur cette affaire qui montrait à la face du monde les ratées des services psychiatriques cubains²⁸¹. Sans ces nouveaux acteurs de la sphère médiatique cubaine, ce drame serait demeuré dans les limbes de l'information.

5.7.2 L'échange entre le local et le global

Les autorités ont beau bloquer l'accès sur l'île au *14 y medio* ou au *El Estornudo* (aux dernières nouvelles), le public international a toujours accès aussi à la presse indépendante cubaine.

Le lectorat global constitue une caractéristique importante du système médiatique moderne, avec des conséquences sociales significatives où « *individuals are able to communicate across spatial and temporal distances, and hence are able to act and interact at a distance* » (Thompson, 1995, p. 22).

²⁷⁹ El Estornudo (2018, 24 avril). Mazzorra, 1998. *El Estornudo*. Récupéré de <https://www.revistaelestornudo.com/mazorra-1998/>

²⁸⁰ Vicent, M. (2010, 16 janvier). 26 pacientes mueren de frío en un hospital psiquiátrico de Cuba. *El País*. Récupéré de https://elpais.com/diario/2010/01/16/internacional/1263596412_850215.html

²⁸¹ JB-2, 11 janvier 2017.

Comme l'affirmait un peu plus tôt le journaliste JB-10, la présence dans la sphère médiatique globale des médias cubains comme des journalistes procure une forme de protection aux acteurs en fonction de leur capital symbolique. Les autorités cubaines doivent chaque fois tenir compte du coût politique que représente la décision de bloquer un site ou encore d'arrêter un journaliste.

Citons à nouveau cet exemple de l'arrestation des journalistes de *Periodismo de Barrio* à Guantanamo lors de la couverture des dégâts causés par l'ouragan Irma. La nouvelle s'est répandue rapidement sur Twitter à partir du compte de la directrice²⁸², Elaine Díaz, et de nombreux appuis y ont été enregistrés. Puis, de manière bien concrète, il serait difficile aujourd'hui – quoique toujours possible – de fermer *Periodismo de Barrio* dont le journaliste Juan Batista a remporté en avril 2018 le prix *Rey de España* (du Roi d'Espagne) qui souligne l'excellence en journalisme environnemental²⁸³. Il s'agit là d'un apport de capital symbolique important dans un contexte où l'Espagne constitue un partenaire majeur sur les plans économique et politique, sans oublier que le jury – sans rien enlever aux qualités du reportage primé – a dû tenir compte du statut de journal indépendant *Periodismo de Barrio*. Il y a là un appui tacite à la presse indépendante à Cuba.

Les rapports de force entre les « conservateurs » et les « nouveaux », les orthodoxes et les hérétiques (et) entre les anciens et les « nouveaux » (ou les « modernes ») dépendent très fortement de l'état des luttes externes et du renfort que les uns et les autres peuvent trouver au-dehors. (Bourdieu, 1994, p. 72.)

Au contexte politique s'ajoute l'aspect technologique, où on constate que les Cubains ont potentiellement augmenté leurs sources d'information pas seulement à l'intérieur du pays mais aussi à l'extérieur, grâce aux antennes paraboliques qui, en s'ajoutant à un service internet chaque fois plus accessible, permettent justement cette jonction

²⁸² Voir : <https://twitter.com/elainediaz2003>.

²⁸³ Voir : https://elpais.com/elpais/2018/04/24/album/1524571536_121864.html#foto_gal_2.

entre le local et le global, remettant significativement en question l'ordre établi médiatique révolutionnaire :

Internet [...] était jusqu'à tout récemment assez censuré, assez limité, mais [il] donnait à celui qui avait l'argent pour payer x montant la possibilité de découvrir ce qui se passe dans le monde. À cela s'ajoutent les antennes paraboliques et le « *paquete*²⁸⁴ ». Déjà l'information n'est plus un monopole d'État. Il y a des fissures. Car les gens sont informés, les gens ont une autre version des faits. Et ça, c'est un changement²⁸⁵.

Il y a donc bel et bien un contre-pouvoir qui n'existait pas au XX^e siècle à Cuba et qui est apparu dans le champ médiatique cubain, non plus essentiellement « local », mais dont l'effet réel est tout de même difficile à évaluer. Pour des auteurs comme Thompson (1995), cependant, il ne fait aucun doute que l'usage médiatique favorise de nouveaux types de relations entre les personnes, tout en ayant une influence déterminante sur les façons d'exercer le pouvoir :

In a fundamental way, the use of communication media transforms the spatial and temporal organization of social life, creating new forms of action and interaction, and new modes of exercising power, which are no longer linked to the sharing of a common locale (p. 4.)

²⁸⁴ Le *paquete* est né de la « débrouille » cubaine. Il s'agit d'un CD qui est vendu illégalement, dont le contenu est sans cesse renouvelé et sur lequel on peut retrouver aussi bien les derniers films, de la pornographie, que les dernières séries télévisées de Netflix ou les grandes émissions d'information des réseaux américains ou étrangers.

²⁸⁵ JB-10, 17 janvier 2017. Traduction libre de : « *Con Internet que tuvo hasta un tiempo atrás bastante censurada con bastante tiempo o bastante limitada pero que tenía posibilidad de dinero. Pagaba x cantidad y podía informarse lo que está pasando en el mundo. A eso se suma también las antenas que hay en Cuba más el "paquete" que hay en Cuba. Ya la información de no es un monopolio del estado. Hay fisuras no. Donde las personas se informan, donde las personas tienen otra versión de los hechos. Y eso es un cambio.* »

5.7.3 Une liberté... surveillée

Le pouvoir cubain est un abonné « actif » de la presse indépendante, réformiste ou dissidente, et de tout ce qui se publie sur le web en rapport avec Cuba. C'est ce que m'ont appris les témoignages que j'ai recueillis. JB-3, de la revue réformiste *Joven Cuba*, confirme, à travers ses contacts au PCC, que les autorités suivent avec attention ce qui s'écrit dans la blogosphère cubaine :

Un haut fonctionnaire [de l'État] dit « je lis tout ce que tu écris ». Il sait tout. [...] [C]'est que plusieurs fois dans la blogosphère cubaine on a publié des choses qui ont changé les choses dans la pratique [...]. Il y a donc toujours des choses que nous, lorsque nous publions, voulons changer [et] des choses que nous ne pouvons pas [changer non plus]. Nous n'y sommes pas encore arrivés, mais c'est notre aspiration²⁸⁶.

Être lu, devenir visible peut également constituer un danger :

Non seulement on vous lit [...], le problème est que parfois vous pouvez être arrêté, être cité [par la police]. Comme cela m'est arrivé il y a plusieurs années. Ce dimanche était la dernière fois où j'ai été suivi. Mais il y en a d'autres que je connais qui ont été détenus, à qui on a enlevé leur équipement, l'ordinateur portable, la tablette, l'appareil photo, le téléphone. Ce type de mesures arbitraires [attaquent] évidemment la liberté de la presse²⁸⁷.

La théorie des champs porte peu d'attention à la surveillance dont sont l'objet les différents champs de l'espace social. Elle se concentre surtout sur les rapports de

²⁸⁶ JB-3, 4 janvier 2017. Traduction libre de : « *Un alto funcionario [del Estado] dice "yo leo todo lo que tu escribes". Todo lo sabe. Solo primero. El segundo [punto], es que en muchas ocasiones en la blogosfera cubana publica cosas que han cambiado en la vida cubana han cambiado cosas en la práctica. Es decir, que la blogosfera cubana no es como [...] lo que se dice y lo que hay si hay una transformación a través la publicación. Claro no son todos los blogs, ni son los temas tampoco. Así todavía hay temas que nosotros cuando publicamos queremos cambiar...cosas que no podemos. No hemos llegado todavía, pero es nuestra aspiración* ».

²⁸⁷ JB-10, 17 janvier 2017. Traduction libre de : « *No solo que le lea [...], el problema es que a veces te puede detener, citar. Como me sucede hace muchos años. Este domingo fue la última vez que me seguí. Pero hay otros que conozco los casos lo detienen, le quitan sus equipos, la laptop, la tableta, la cámara fotográfica, el teléfono. Este tipo de medidas arbitrarias que evidentemente (atacan) la libertad de prensa.* »

force qui les traversent et les rapports des champs entre eux pour en tirer des enseignements sur le processus de construction et d'exercice du pouvoir. Il faut donc faire appel à d'autres outils théoriques pour comprendre la surveillance exercée sur la sphère médiatique par le régime cubain et qui a une influence déterminante sur la lutte de représentation dont il est question dans cette recherche.

Si le champ médiatique présente une pluralité plus grande, si de nouvelles représentations font leur entrée dans l'espace public cubain, si de nouveaux acteurs prennent la parole, sans pour autant être capables d'en mesurer concrètement les conséquences sur le champ politique à Cuba, qui est dominant, il y a aussi l'émergence de ce paradoxe : jamais le champ médiatique n'aura fait l'objet d'une surveillance aussi grande de la part des autorités. En d'autres mots, la production facilitée d'un journal ou d'un blogue qu'on peut diffuser localement et globalement avec des moyens maintenant plus accessibles permettent aussi aux autorités une surveillance accrue de ces nouveaux médias, en particulier, et sur l'ensemble de la sphère médiatique en général.

C'est sans effort d'imagination qu'on peut penser que si vous êtes du service de sécurité de l'État, vous avez accès chaque jour, de votre bureau, avec des moyens simples, c'est-à-dire avec un ordinateur et une ligne Internet, à tout ce que publient la presse officielle, la presse indépendante et la presse dissidente sur le web. En prime, vous avez les réactions des lecteurs, qu'ils soient locaux ou situés un peu partout dans le monde, qui vous permettent de mesurer la résonance de tel média ou de tel article et aussi d'identifier qui a des affinités avec tel ou tel autre média. Bref, vous avez facilement accès à beaucoup de données qui vous permettent des croisements d'information et une analyse beaucoup plus pointue depuis la perspective des services de renseignements. Une surveillance efficace qui engage peu de frais.

Cette hypothèse d'une veille active de la toile par les autorités a été validée à travers un reportage du *El Estornudo*²⁸⁸. L'histoire racontée dans le reportage est celle, d'abord, de Rodríguez, un nom fictif, officier au ministère de l'Intérieur. Bien assis chez lui, verre de rhum à la main, il regarde un match de soccer de la Ligue espagnole. Son téléphone sonne, il raccroche après un court échange :

— « Où vas-tu? », lui demande son cousin lorsque Rodríguez raccroche et qu'il enfle chemise et pantalon.

— « Je dois aller travailler, on a publié un article sur Cuba sur Internet qui parle en mal de Fidel. »

Quotidiennement, Rodríguez et ses troupes sont chargés de naviguer et de rechercher les publications les plus controversées et subversives liées à Cuba. Ils ont une liste qui regroupe les blogues, les agences et les médias étrangers, les sites de la presse non étatique et de l'opposition, ainsi que les personnes d'intérêt dans les réseaux sociaux qui sont « plus insidieux »²⁸⁹.

Rodríguez assure cependant, dans l'article, que les actions de son groupe sont essentiellement « défensives » :

Nous n'attaquons ni ne piratons les comptes sur les réseaux sociaux ou les sites web, nous sommes seulement au courant de ce qui est publié sur Cuba à travers Internet. Ce que nous faisons est de réviser continuellement les opinions et, si elles sont négatives, nous ripostons avec les cybercombattants²⁹⁰.

²⁸⁸ Enoa, A. J. (2017, 17 août.) Cuba y su ejército de troles. *El estornudo*. Récupéré de <https://www.revistaelestornudo.com/cuba-ejercito-troles/>

²⁸⁹ Jiménez Enoa, A. (2017, 17 août). Cuba y su ejército de troles. *El Estornudo*. Récupéré de <https://www.revistaelestornudo.com/cuba-ejercito-troles/>. Traduction libre de : « *Tengo que ir a trabajar, publicaron un artículo sobre Cuba en Internet y habla mal de Fidel* », le contesta Rodríguez. *Diariamente, Rodríguez y su tropa se encargan de navegar y buscar las publicaciones más polémicas y subversivas relacionadas con Cuba. Cuentan con una lista que agrupa a los blogs, las agencias y medios de prensa extranjeros, los sitios webs de la prensa no estatal y los de la oposición, así como las personas naturales de interés en las redes sociales que son "más insidiosas" ».*

²⁹⁰ Cité dans Jiménez Enoa, A. (2017, 17 août). Cuba y su ejército de troles. *El Estornudo*. Récupéré de <https://www.revistaelestornudo.com/cuba-ejercito-troles/>. Traduction libre de : « *Nosotros no atacamos ni hackeamos las cuentas en las redes sociales ni los sitios webs, solo estamos pendiente de*

L'intérêt du reportage vient d'abord du fait que, « normalement », Rodríguez aurait dû demeurer invisible. L'impression de pouvoir s'exprimer librement pour l'utilisateur du Net permet une meilleure qualité de cueillette de l'information sur ce même usager. L'autocensure agit beaucoup moins. Or, quand la surveillance est dévoilée au grand jour, on enfreint une règle d'or du renseignement, qui veut que celui qui surveille ne doit pas être vu.

Nous sommes, avec Rodríguez et ses « cybercombattants », devant ce que nous pourrions appeler un « *panopticon numérique* », empruntant la première partie du concept à Foucault (1975). Le *panopticon* est une « manière de définir les rapports du pouvoir avec la vie quotidienne des hommes [...]. C'est en fait une figure de technologie politique » (p. 239).

Le panopticon constitue une technique usuelle quotidienne pour le pouvoir de s'imposer : un minimum de surveillants pour un maximum de surveillés dont le but est de « procurer à un petit nombre, ou même à un seul la vue instantanée d'une grande multitude » (Foucault, 1975, p. 252). Le web facilite cette tâche.

Ajoutons que la Révolution n'a pas attendu l'arrivée des nouvelles technologies pour exercer sa surveillance. On peut même affirmer que la surveillance est au cœur de l'exercice du pouvoir à Cuba, inscrite dès la genèse au sein du fonctionnement de *Radio Rebelde*, par exemple, en pleine *Sierra Maestra*. Non seulement le premier média révolutionnaire avait-il déployé des reporters un peu partout dans les zones conquises, mais, en plus, ce système d'information tentaculaire agissait comme un véritable système de surveillance, comme l'affirme le Che, fondateur de *Radio Rebelde* :

lo que se publica sobre Cuba en Internet. Lo que hacemos es revisar continuamente las matrices de opinión y en caso de que sean negativas, ripostamos con los cibercombatientes. »

Le service d'information était développé de telle manière que les paysans de la zone [nous] avisaient immédiatement de la présence, non seulement de l'armée, sinon de n'importe quoi d'étrange, et nous pouvions l'attraper facilement pour enquêter sur ses agissements. De cette manière, de nombreux agents de l'armée et traîtres qui s'infiltraient dans la zone pour découvrir nos exploits ont été éliminés²⁹¹. (Guevara, 2010, p. 199.)

Vue depuis cette perspective, *Radio Rebelde* en tant que média révolutionnaire avait à la fois un pied dans la propagande révolutionnaire, soulignant les avancées militaires, les victoires héroïques, mais constituait aussi un embryon de services de renseignement à travers un réseau d'informateurs qui pouvaient surveiller sans qu'on sache qu'ils étaient aussi des surveillants.

Cette surveillance se situe au cœur de la lutte de représentations sur la toile pour tout ce qui fait référence à Cuba. Elle peut être associée à une nouvelle guerre de basse intensité, et elle a un nom : la « Bataille des idées ». Elle englobe non seulement le ministère de l'Intérieur, mais aussi le monde universitaire. L'Université des sciences informatiques (USI) fondée par Fidel Castro en 2002 constitue le quartier général de cette guerre nouveau genre :

Alina Entenza est diplômée de l'USI et a décidé de rester enseigner à l'université. Elle travaille avec des professeurs (sur la « Bataille des idées ») depuis 4 ans. « Aujourd'hui, sur Internet, l'une des batailles les plus importantes de notre temps est menée et nous, à l'USI, avons cette responsabilité. Les cybercombattants ne sont rien de plus que les nouveaux révolutionnaires cubains²⁹².

²⁹¹ Traduction libre de : « *El servicio de información estaba desarrollado de tal manera que los campesinos de la zona inmediatamente avisaban la presencia, no solo del ejército, sino de cualquier extraño y podíamos apresarlos fácilmente para investigar su actuación, así fueron eliminados muchos agentes del ejército y chivatos que se infiltraban en la zona para averiguar de nuestra vida y hazañas.* »

²⁹² Cuba y su ejército de troles. *El Estornudo*. Récupéré de <https://www.revistaelestornudo.com/cuba-ejercito-troles/>. Traduction libre de : « *Alina Entenza se graduó en la UCI y decidió quedarse impartiendo clases en la propia universidad. Lleva 4 años trabajando en uno de los claustros de profesores. "Hoy en Internet se libra una de las batallas más importantes de nuestros tiempos y*

Cette surveillance continue s'exerce sur les acteurs du cyberspace et permet l'imposition à tout moment des règles de la discipline révolutionnaire. Car le *panopticon numérique* n'est que le moyen. Qui dit surveillance, dit l'imposition d'une discipline, la discipline qui permet « d'établir les présences et les absences, de savoir où et comment retrouver les individus, d'instaurer les communications utiles, d'interrompre les autres, de pouvoir à chaque instant surveiller la conduite de chacun, l'apprécier, la sanctionner, mesurer les qualités et les mérites » (Foucault, 1975, p. 168).

La discipline dans la sphère médiatique s'impose donc à travers une série de sanctions qui, à Cuba, sont modulées en fonction des fluctuations des rapports de force qui traversent le champ politique cubain :

L'autonomie réelle du champ de production symbolique n'empêche pas qu'il reste dominé, dans son fonctionnement, par les contraintes qui dominent le champ social, et que les rapports de force objectifs tendent à se reproduire dans les rapports de force symbolique, dans les visions du monde social qui contribuent à assurer la permanence de ces rapports de force. (Bourdieu, 2001, p. 306.)

Nous pouvons donc présumer, dans la perspective de Bourdieu, que les rapports de force entre le champ politique et le champ de la production symbolique peuvent être visibles à travers les représentations produites. Et, même si les représentations ne sont pas le monde, elles nous en apprennent sur ce monde et le pouvoir.

Ainsi, quand on décide de bloquer l'accès au journal *El Estornudo* sur l'île, après l'avoir toléré dans un premier temps, nous pouvons interpréter la sanction issue du champ politique comme un moyen d'indiquer aux sujets qu'il y a des écarts de conduite à rectifier, car, justement, « le châtement disciplinaire a pour fonction de réduire les écarts » (Foucault, 1975, p. 211). Il y a donc l'établissement ou la

nosotros en la UCI tenemos esa responsabilidad. Los cibercombatientes no son más que los nuevos revolucionarios cubanos". »

réaffirmation, par le pouvoir politique, de la frontière entre le dicible et l'indicible à travers la sanction, frontière remise en question de manière permanente.

5.8 La Liberté

[Avec *Periodismo de Barrio*,] je sais qu'il y a une façon différente de faire du journalisme à Cuba. Et c'est une façon pour toi, en tant que journaliste, de te sentir mieux. [...] Tu as plus de cohérence entre ce que tu penses et ce que tu écris. Et tu n'as pas cette contradiction tous les jours quand tu te retrouves dans un média [révolutionnaire] où vous devez publier ce qu'ils veulent que tu publies [...] Et que tu te sens mal. [Je me dis :] « Grrrrrr. Regarde ce que j'ai écrit! » [...] [À *Periodismo de Barrio*,] tu peux savoir qu'à la fin de la journée tu te sens mieux²⁹³.

Cet extrait de l'entrevue de JB-13 illustre le lien entre le sujet, sa subjectivité et son contexte politique. Voilà ce pour quoi ce témoignage apparaît intéressant pour plusieurs aspects dans cette partie consacrée à la liberté. Un détour nécessaire qui nous amènera à comprendre mieux la conception de la liberté chez Arendt et comment elle peut s'appliquer à cette quête qui traverse de part en part cette recherche.

D'abord, précisons que le sujet constitue une notion issue de la « modernité ». Il s'appuie sur ce principe que « l'homme [sic] de l'humanisme est celui qui n'entend plus recevoir ses normes et ses lois ni de la nature des choses ni de Dieu, mais qui les fonde lui-même à partir de sa raison et de sa volonté » (Renault, 2003, p. 406). C'est le sujet-acteur qui pense le monde en dehors du religieux – qui peut penser le monde

²⁹³ JB-13, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « [Con *Periodismo de Barrio*] sé que hay una manera diferente de hacer periodismo en Cuba. Y es una manera que tu como persona, como periodista, que te puedes sentirte mejor. [...] Esa cosa que puedes estar con más coherencia con lo que tú piensas y lo que escribe. Y de no tener esta contradicción todos los días cuando está en un medio donde tienes que publicar lo que quieran que tu publicas[...] Y tú te sientes mal. Grrrrrr. ¡Mira lo que escribí! [...]. Puedes saber que al final del día (trabajando en *Periodismo de Barrio*) te sientes mejor. »

en dehors de la Révolution dans ce cas-ci – et qui recherche une cohérence entre sa subjectivité – sa quête de liberté – et l'action qu'il opère sur son monde social. C'est la quête de l'*autonomie* du sujet.

« Le monde pré-moderne était à la fois l'intention d'un dieu et un ordre éternel; le monde moderne est celui où la subjectivité se sépare de l'objectivité, où les lois morales ne sont plus les lois naturelles. » (Touraine, 1995, p. 21.) La subjectivité devient un élément central dans l'apparition de l'individu-sujet-acteur, nouveau maître de la terre. Autrement dit, l'idée du sujet qui émerge avec la modernité ne peut s'imposer qu'en laissant les dieux à leur place tout en favorisant une appropriation du monde ici-bas. Cette rupture est définitive et cet arrachement constitue l'événement fondateur de la société d'aujourd'hui.

Politique selon la représentation, investissement en règle de l'avenir, connaissance selon l'objectivité des causes, arraisonnement de la nature, poursuite de l'efficacité matérielle comme fin en soi : autant d'éléments clés de la modernité dont la genèse solidaire et la cohérence globale ne deviennent intelligibles, en dernier ressort, qu'une fois réinsérées dans le procès central du retournement de l'altérité sacrale dont le christianisme a fourni la matrice. (Gauchet, 1985, p. 201.)

L'institution que représente la Révolution est mise à l'épreuve par cette contradiction qu'elle impose à travers le principe du « crois ou meurs » dirigé vers des acteurs sociaux élevés dans la pensée moderne où le sujet est au centre des préoccupations. C'est un sujet instruit dans la science, le rationalisme, en tant qu'être singulier, mais à qui on demande l'obéissance sans questionnement. D'autant plus que la Révolution, dans sa genèse, véhiculait elle-même cette grande utopie où le sujet pouvait rêver de liberté après les années de plomb de Batista.

L'autonomie du sujet dans la pensée *post-déiste* ne doit cependant pas être confondue avec son indépendance, « qui peut conduire jusqu'à l'affirmation pure et simple de l'égoïté comme valeur imprescriptible, non limitable par essence, soustraite par

essence à toute normativité » (Renault, 2003, p. 409). C'est donc dire que le sujet n'est rien sans ce désir d'« altérité » qui le lie à ses semblables, à ceux qui l'ont précédé et aux règles qui régissent le vivre-ensemble. « L'idée d'autonomie désigne, en un sens, une dépendance à l'égard des règles, mais dans la seule mesure où la valorisation de l'autonomie consiste à faire de l'humain le fondement ou la source de ses normes et de ses lois. » (Renault, 2003, p. 409.) En d'autres mots, le sujet se soumet à une loi commune, dont le fondement demeure l'utopie de l'acceptation librement consentie, ce qui, implicitement, implique une participation de sa part, à travers un espace commun, où ce même sujet pourra prendre part à l'élaboration de cette loi commune à travers la parole et l'action. C'est un monde fait de pluralité et d'altérité, et c'est ce qu'exprime, dans ses mots, la journaliste JB-15 :

Pour moi, la liberté concerne avant tout l'inclusion. J'aime vraiment le concept zapatiste d'un monde qui comprend de nombreux mondes et qui peut être le monde de tous. Et la liberté a à voir avec ça. Que chaque personne ait la possibilité d'être, de s'exprimer, sans aucune répression d'aucune sorte²⁹⁴.

C'est dans cette perspective qu'on peut comprendre, avec Arendt (1983), que « s'il n'y a pas d'espace d'apparence, si l'on ne peut se fier à la parole et à l'action comme mode d'être ensemble, on ne peut fonder avec certitude ni la réalité du moi de l'identité personnelle ni la réalité du monde environnant » (p. 269). Nous voyons ici le lien entre l'« interne » et l'« externe », entre la subjectivité de l'individu qui est unique et le monde, subjectivité qui participe à la construction de la vie sociale à travers une « intersubjectivité ». « Quand les structures incorporées et les structures objectives sont en accord, quand la perception est construite selon les structures de ce qui est perçu, tout paraît évident, tout va de soi. » (Bourdieu, 1994, p. 156). Cela se traduit parfois, chez les journalistes et les blogueurs cubains, peu importe leur

²⁹⁴ Mónica Baró, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *Para mí la libertad tiene que ver con inclusión, sobre todo. Me gusta mucho el concepto zapatista de un mundo de que incluye muchos mundos y puede ser el mundo de todos. Y la libertad tiene que ver con eso. Que cada persona tenga la posibilidad de ser, de expresarse, sin represión de ningún tipo.* »

positionnement politique, par le désir que la singularité puisse apparaître publiquement dans la perspective d'un partage de la condition humaine :

Au début [du blogue], je voulais rendre public [le fait que je sois gai et séropositif] parce qu'il m'apparaissait intéressant de montrer ce qui se passait à Cuba autour de ces thèmes. [Aussi de montrer] le fait d'être en même temps un père, d'être journaliste... et en même temps d'être un militant communiste, « martiste »... C'était une série de thèmes sérieux sur la question humaine qui, dans les stéréotypes qui existaient et qui existent maintenant à propos de Cuba, était aussi peu croyable. Il y a des gens, dans les premiers mois du blogue, qui ont dit que je n'existais pas [tellement c'était invraisemblable]²⁹⁵.

Ce témoignage du journaliste JB-6 s'inscrit dans la nécessité (Arendt, 1983) qu'ont les humains de

[p]roduire la condition imaginaire du partage qui nous arrache à l'épreuve solitaire d'une situation irréductible pour nous proposer de porter nos regards sur une condition commune. L'Humanité [...] c'est la condition de tout sujet qui se veut inconditionné, inventeur, créateur des lieux et des temps de partage (p. 40).

Cette philosophie politique aborde le sujet de manière « relationnelle » et rejoint aussi la sociologie de Bourdieu (1994), où la structure interne s'avère indissociable de la structure externe. C'est l'*illusio*, « ce rapport enchanté à un jeu qui est le produit d'un rapport de complicité ontologique entre les structures mentales et les structures objectives de l'espace social » (p. 151). Le « jeu » demeure plus ou moins ouvert selon la conjoncture qui traverse l'espace social et, potentiellement, peut prendre toutes les formes, de l'adhésion à la Révolution, à l'opposition la plus féroce.

²⁹⁵ JB-6, 16 janvier 2017. Traduction libre de : « *En los inicios (del blog) [...] yo quería hacerlo público (que soy gay y seropositivo) por qué me aparecía una manera interesante de mostrar lo que estaba pasando en Cuba alrededor de estos temas. También el hecho de ser padre, de ser periodista [...] y a la vez de ser martiano, militante comunista... Sea, era una seria [temas] humanos que dentro de los estereotipos que existían y que hoy existen sobre Cuba era como poco creíble. Hay personas en los primeros meses del blog que decían que yo no existía y que eso era imposible.* »

Ce « jeu » dont il est question dans cette thèse se déroule dans la sphère médiatique cubaine et a trait, de près ou de loin, aux sens à donner à la Révolution en tant que signification centrale. Il y a là un régime athée, mais qui exige, comme toute religion, « l'adhésion à ce qui est, et l'essentielle conformité supposée de l'expérience collective à sa loi ancestrale » (Gauchet, 2985, p. 62). Fidel Castro, un ancien élève des Jésuites, fait lui-même le parallèle entre Martí, le christianisme et le socialisme dans cette entrevue-livre avec le journaliste Ignacio Ramonet (2006) :

Si vous suivez la ligne de cette pensée [de Martí], cela se termine par un programme socialiste. C'est ce que je dis aussi du Nouveau Testament et de la prédication chrétienne. Avec la prédication du Christ, un programme socialiste radical peut être développé, que vous soyez croyant ou pas²⁹⁶. (p. 54.)

La Révolution s'appuie aussi sur le concept de *liberté*, un symbole qui est au cœur du castrisme. La conception de la liberté qu'elle propose laisse cependant de côté la subjectivité de l'acteur social pour plutôt privilégier l'indépendance nationale et la justice sociale, des éléments centraux de l'héritage martiste :

Je crois que Cuba continuera toujours comme un pays indépendant. Et pour être indépendant, il doit être un pays juste et solidaire. C'est ce que la Révolution a semé chez les Cubains et qui ne peut pas être facilement volé. Et j'ai confiance en ce que disent les jeunes ces jours-ci (un mois et demi après la mort de Fidel Castro) qui ont 15, 20 ans. Dans 50 ans, ces enfants vont défendre ce qu'ils ont dit : je suis Fidel²⁹⁷.

Pourtant, la Révolution, du moins dans sa genèse, avait semé l'idée de liberté après des années de violation de celle-ci par la dictature de Batista. Les Cubains étaient – et

²⁹⁶ Traduction libre de : « *Si usted sigue la línea de aquel pensamiento (de Martí), termina con un programa socialista. Es lo que digo también el Nuevo Testamento y la prédica cristiana. Con la prédica de Cristo se puede elaborar un programa socialista radical, sea usted creyente o no.* »

²⁹⁷ JB-4, 4 janvier 2017. Traduction libre de : « *Yo creo que Cuba va seguir siempre como un país independiente. Y para ser independiente y para ser independiente, tiene que ser un país justo y solidario. Lo que la Revolución sembró en los cubanos eso no puede ser arrido fácilmente Y confió en lo que dicen los jóvenes en estos días (dos meses después la muerte de Fidel Castro) que tienen 15, 20 años. De aquí a 50 años estos niños van a estar defendiendo eso que dieron ellos: Yo soy Fidel.* »

sont toujours – en droit de s’attendre de la Révolution, qui porte dans le discours des grandes aspirations humanistes, un certain épanouissement sur le plan social comme sur le plan personnel. Du moins, cette idée a été semée.

Cette rhétorique oblige celui qui conteste la Révolution – nous l’avons compris – à se positionner contre *l’apôtre Martí*, une figure qui fait consensus non seulement à Cuba, mais dans l’ensemble de l’Amérique latine.

Retenons tout de même que l’idéal de liberté est partagé à la fois par les acteurs révolutionnaires, les révolutionnaires réformistes, les indépendants ou les contre-révolutionnaires, une liberté qui, dans la conception que se font les uns et les autres de ce qu’elle devrait être, unit et divise à la fois.

Je désigne cette quête qui unit et divise à la fois par le concept *d’unité antagonique*, qu’on peut décrire comme une fluctuation des positions dans un champ donné, conditionnée par des tensions produites au sein de l’ordre symbolique dont l’enjeu tourne autour du sens à donner à une représentation centrale. En d’autres mots, *l’unité antagonique* désigne la lutte autour d’un signifiant central (qui unit) dans un champ, lutte dont l’objet est le signifié (qui divise).

Cette *unité antagonique* peut être illustrée dans cette situation où vous avez d’une part Fidel, qui s’est toujours présenté comme l’héritier de Martí, et, d’autre part, les opposants exilés à Miami, reconnus pour leur haine du *líder máximo*, qui ont appelé leur radio d’opposition *Radio Martí*. Martí unit en tant que grande figure de l’histoire cubaine, mais divise sur le « sens » de son héritage, qui fait l’objet d’une lutte politique – traduite en lutte de représentations – dont l’enjeu concerne l’appropriation du capital symbolique martiste. Ce capital symbolique permet de faire croire, d’installer un régime de vérité, une vérité « religieuse », donc incontestable parce que le domaine de la foi échappe à l’emprise humaine. C’est une vérité transcendante, exempte du débat public.

5.8.1 Le défi de la pluralité et de la société sujette d'elle-même

Il nous manque la possibilité de nous associer, il nous manque la possibilité de manifester. Et si après toutes ces libertés sont reconnues, si elles sont garanties, oui les gens peuvent dire le système socialiste [...] c'est légitime. Mais, je ne crois pas que le système actuel soit légitime sur la base de la répression de la liberté. Il est impossible qu'un système soit légitime sans liberté²⁹⁸.

Cet extrait est tiré de l'entrevue que j'ai réalisée avec JB-15, une journaliste rattachée à une publication qui se fait un devoir de ne jamais attaquer directement le régime en place. C'est probablement ce qui fait que cette publication est toujours accessible sur Internet dans l'île. Or une des caractéristiques des journalistes dits « indépendants » rencontrés pour cette thèse – en tant que sujet-acteur – est que tous contestent la légitimité de la Révolution. Ils ont également en commun de montrer du doigt l'absence de pluralisme dont souffre l'espace médiatique révolutionnaire cubain, qui est, en cela, le reflet de l'absence de pluralisme au sein de l'espace politique cubain.

Arendt (1983) base justement l'exercice de la liberté sur le pluralisme. La liberté dans cette perspective devient le produit de cette rencontre des acteurs dans l'égalité et la diversité au sein de l'espace d'apparence :

La pluralité humaine, condition fondamentale de l'action et de la parole, a le double caractère de l'égalité et de la distinction. Si les hommes n'étaient pas égaux, ils ne pourraient se comprendre les uns les autres, ni comprendre ceux qui les ont précédés ni préparer l'avenir et prévoir les besoins de ceux qui viendront après eux. Si les hommes n'étaient pas distincts, chaque être humain se distinguant de tout être présent, passé ou futur, ils n'auraient besoin ni de la parole ni de l'action pour se faire comprendre. Il suffirait de signes et de bruits pour communiquer des désirs et des besoins immédiats et identiques. (p. 231.)

²⁹⁸ Mónica Baró, 6 janvier 2018. Traduction libre de : « *Nosotros nos falta que la gente se puede asociar, nos falta que se puede manifestar. Y si después que todas estas libertades estarán reconocidas, estarán garantizadas, si, la gente [puede] decir el sistema socialista [...] es legítima. Pero, yo no creo que el sistema actual sea legítimo sobre la base de reprimir libertad. Es imposible que un sistema sea legítimo [sin libertad].* »

Étouffer les opinions contraires au profit d'un « monothéisme idéologique » constitue, pour Arendt, la caractéristique des systèmes autoritaires :

La tyrannie n'est pas une forme de gouvernement parmi d'autres : elle contredit la condition humaine essentielle de pluralité, dialogue et communauté d'action, qui est la condition de toutes les formes d'organisation politique. [La tyrannie] est la seule à ne pouvoir engendrer assez de puissance pour demeurer dans l'espace de l'apparence, dans le domaine public; elle secrète au contraire les germes de sa destruction dès qu'elle commence à exister. (p. 263.)

Miser sur le pluralisme, c'est permettre à la subjectivité des acteurs de se révéler aux autres, c'est miser sur la collaboration, la diversité des opinions, le conflit, mais aussi sur le fait que ce monde appartient aux hommes et aux femmes qu'ils l'habitent. Mais comment, transposés dans le contexte cubain, pouvons-nous saisir les propos d'Arendt, lorsqu'elle affirme que la tyrannie « secrète au contraire les germes de sa destruction dès qu'elle commence à exister »?

D'abord et avant tout, parce que la Révolution se revendique essentiellement de la liberté. Ce « germe » est au cœur de l'institution, à la manière d'une utopie, comme cette promesse non encore tenue dans la perspective de Ricœur (1997). Voilà ce qu'affirme, dans ses mots, l'historienne Minerva Salado (2016), qui, comme plusieurs dissidents aujourd'hui, avait pourtant adhéré à ce monde nouveau, capable de transformer le sujet de l'intérieur à travers la transformation de son espace social :

Parce que ce climat d'accès aux espaces publics, à la culture, au divertissement, au sport, au tourisme et à la vie nocturne, nous ne l'avions pas vécu auparavant et c'était ce qui nous a convaincus que nous étions tous Cubains, propriétaires de notre destin, personnel et social, qui correspond à la notion de liberté que nous avons apprise à l'école. Pour ma génération, l'année 1961, présidée par la campagne qui a aboli l'analphabétisme à Cuba, a réaffirmé la foi dans la Révolution, à laquelle nous avons offert nos énergies²⁹⁹. (p. 34.)

²⁹⁹ Traduction libre de : « *Porque ese clima de acceso a los espacios públicos, a la cultura, al entretenimiento, al deporte, al turismo y a la vida nocturna, no lo habíamos disfrutado antes y fue lo*

À nouveau, la question de la foi revient au centre de la relation entre le sujet et la Révolution, la foi, en cette « terre promise », d'être « propriétaires de notre destin personnel et social ». Le ver de la liberté, même invisible, avait pénétré le cœur de la Révolution.

Pour bien comprendre ce processus, j'établirai un parallèle avec la thèse développée par Marcel Gauchet (1985) qui soutient au sujet des monarchies de droit divin qu'elles étaient aussi porteuses de leurs propres destructions. Il avance que ces monarchies qui se revendiquaient du pouvoir (symbolique) de Dieu montrait en même temps symboliquement, à travers le roi, que le pouvoir sur terre pouvait et devait être exercé par les humains. Il devenait ainsi implicitement possible de penser un monde dont le pouvoir de transformation appartenait à l'humanité :

À partir du moment où la royauté est amenée de la sorte à revendiquer l'indépendance de son institution divine, elle change d'essence [...]. Révolution invisible en laquelle ne se joue ni plus ni moins le commencement de la politique moderne [...] d'où surgira au bout du compte cette nouveauté prodigieuse : le pouvoir représentatif. (Gauchet, 1985, p. 278-279.)

Ce pouvoir représentatif –pouvoir qui permet non seulement d'envoyer des personnes dans un parlement, mais aussi le pouvoir de donner un sens au monde social- tire justement sa légitimité de la volonté des citoyens. D'une société condamnée à subir, les humains passent peu à peu à une société du voulu. Ce retournement religieux, dont il était question plus tôt, semble agir en sous-main dans la société cubaine en ce qui concerne la Révolution, lorsque celle-ci est abordée à travers le prisme religieux. La légitimité contestée de la Révolution, faite de prohibition de se rassembler, d'exprimer des opinions contradictoires, de remettre en cause la domination du parti unique – une forme de monarchie absolue –, nie l'essence même de la pensée

que nos convenció de que éramos, todos los Cubanos, dueños de nuestro destino, personal y social, lo cual emparentaba con la noción de libertad que habíamos aprendido a la escuela. Para mi generación el año 1961, presidido por la campana que abolió el analfabetismo en Cuba, reafirmo la fe en la Revolución, a la que ofrecimos nuestras energías en lo sucesivo. »

moderne, qui veut que la société soit « sujette d'elle-même ». Cette contradiction est au cœur du discours d'opposition à Cuba et de la lutte de représentations qui se déroule dans la sphère médiatique :

[Fidel] Castro a noyé dans de longues heures de discours ce qui aurait été une discussion politique saine, une discussion constructive pour améliorer la nation. Nous devons plutôt l'adorer ou l'applaudir, ne jamais le contredire. Il n'a jamais mis en évidence, peut-être par peur que nous nous rendions compte que « *le roi est nu* » [je souligne] ou que le guérillero n'avait pas « la moindre idée » de ce dont il parlait³⁰⁰.

Les méthodes de Castro étaient celles de l'homme de guerre, méthodes toutes traversées par l'usage de la force. Mais la force n'est pas la puissance, précise Arendt (1983) :

La force au contraire [de la puissance] est indivisible, et si elle est arrêtée et équilibrée par la présence d'autrui, le jeu de la pluralité dans ce cas assigne une limitation précise à la force de l'individu. Que la puissance potentielle du grand nombre tient en respect et peut surpasser. [...] L'omnipotence implique toujours [...] la destruction de la pluralité. (p. 263.)

Voilà sans doute pourquoi le régime cubain porte en lui les germes mêmes de sa destruction, parce qu'il repose en bonne partie sur la force et que la puissance ne peut éternellement être ignorée ou contenue lorsqu'animée par l'utopie centrale de la Révolution que constitue la liberté.

³⁰⁰ Sánchez, Y. (2017, 3 juillet). Fidel Casto en el humor y el olvido. *14ymedio.com*. Récupéré de : http://www.14ymedio.com/blogs/generacion_y/Fidel-Castro-humor-olvido_7_2247445234.html. Traduction libre de : « [Fidel] Castro ahogó en largas horas de discursos lo que hubiera sido una sana plática política y una discusión constructiva para mejorar la nación. Debíamos adorarlo o aplaudirlo, nunca contradecirlo. Jamás cedió protagonismo, temeroso quizás de que nos diéramos cuenta de que “el rey está desnudo” o de que el guerrillero no tenía “la menor idea” de lo que hablaba. »

CONCLUSION

C.1 Retour sur la question de recherche et la problématique

Revenons une dernière fois sur la question de recherche pour voir le chemin parcouru et tirer quelques enseignements de cette démarche d'investigation : quelles sont les principales représentations de la *Revolución* mises en scène et en opposition dans la sphère médiatique cubaine et que signifient-elles sur le plan politique?

Cette question découle d'un constat : il se déroule, dans la sphère médiatique cubaine, des luttes de représentations – que j'ai définies comme des luttes de significations ou des luttes sémiotiques – comme jamais depuis le début des années 1960 à Cuba. Ces luttes ont été rendues possibles par la combinaison de deux facteurs principaux : d'une part, le retrait de Fidel Castro des instances du pouvoir et son remplacement par son frère Raúl; d'autre part, l'arrivée d'Internet et l'accès aux ordinateurs.

Le changement de garde à la direction de l'État cubain n'a pas transformé radicalement le régime, mais des initiatives privées ont été permises. Surtout, il y a eu le rétablissement des relations diplomatiques avec les États-Unis qui constituait – et qui constitue encore pour certains – l'ennemi juré de la Révolution et le socle du communisme de guerre tel qu'il était pratiqué sous Fidel Castro depuis 1959. Même Trump, qui se montre plus froid devant la question cubaine que son prédécesseur, ne peut revenir en arrière sur cette question.

Les témoignages recueillis lors de cette recherche montrent que le régime cubain pratique un certain assouplissement face aux voix discordantes et qu'il tolère – dans des limites fluctuantes et difficilement mesurables – une critique implicite du régime

à travers la presse indépendante. Les frontières du dicible et de l'indicible bougent, mais des reculs sont toujours possibles, comme nous l'avons vu dans le cas du journal indépendant *El Estornudo*, qui a d'abord été toléré pour ensuite être interdit à partir d'avril 2018.

L'arrivée d'Internet et l'accès restreint aux nouvelles technologies ont également changé la donne à Cuba. Ils ont permis à des jeunes et à des moins jeunes de faire entendre leur voix sur la place publique. À Cuba, il s'agit d'un changement radical étant donné que la parole publique avait été appropriée dans son entièreté par la Révolution et, en particulier, par Fidel Castro, qui incarne encore aujourd'hui sa figure centrale.

L'arrivée d'Internet a particulièrement interpellé une nouvelle génération de journalistes rompus à l'usage des nouvelles technologies, qui ont voyagé à l'étranger grâce à des bourses et à du financement de l'extérieur. Ces jeunes journalistes, que nous avons interrogés, n'arrivaient plus à vivre avec cette contradiction entre la formation poussée et critique qu'ils ont reçue à l'université et le travail de courroie de transmission qui leur était exigé dans les médias « révolutionnaires ».

C.2 Le champ médiatique cubain : une contestation du monopole de la Révolution sur l'ensemble du champ social cubain

Nous avons vu que le monopole de la représentation par le régime cubain s'est construit patiemment à partir du principe établi dès les premières années de la Révolution du « tout en dedans, rien en dehors ». La Révolution – ses institutions, ses racines historiques en tant que continuité du processus d'indépendance, en tant qu'héritage de José Martí, avec comme figure centrale Fidel – s'impose comme

représentation centrale, au même titre que la religion dans les enquêtes sociologiques traditionnelles.

L'institutionnalisation de la Révolution a été marquée par un processus d'appropriation de l'ensemble des pouvoirs (exécutif, législatif et judiciaire), couplé à l'appropriation du champ économique, où l'État s'emparait des moyens de production.

Ce processus d'appropriation par l'État culminait avec l'acquisition du monopole de la construction symbolique à partir non seulement de sa mainmise sur l'appareil médiatique, mais aussi en s'imposant dans les champs de la littérature, du théâtre, bref dans l'entièreté des domaines qui touchent de près ou de loin à la production de significations. Cette recherche montre que ce monopole est contesté. En d'autres mots, la pluralité qui est apparue dans la sphère numérique médiatique doit être saisie également comme une contestation de la Révolution en tant qu'institution centrale à Cuba. D'autre part, le régime, -par la force des choses ? - prend acte de cette pluralité en tolérant de plus en plus de brèches à son monopole légal sur les médias de communication.

Cette contestation du monopole de la sphère médiatique ne signifie en rien une remise en question radicale de l'ensemble des acquis sociaux à Cuba, issus eux-mêmes de la Révolution. Aucun des journalistes interrogés n'a réclamé le retour du capitalisme sauvage, la prise du pouvoir par les « ultras » de Miami ou l'ouverture tous azimuts aux investissements étrangers. J'en arrive sur ce point aux mêmes conclusions que Geoffroy (2012) qu'il existe effectivement un attachement aux acquis de la Révolution, surtout en ce qui concerne l'éducation gratuite et l'accès aux soins de santé. Cet attachement a été confirmé par les entrevues réalisées avec les acteurs sociaux. Plusieurs journalistes critiquent cependant la qualité de l'un et de l'autre qui se serait détériorée.

Par contre, il faut bien voir qu'il y a une désaffection au régime mesurable à la contestation du monopole politique du PCC, par cette volonté pratiquement unanime d'une plus grande participation citoyenne, par la nécessité d'améliorer les conditions de vie au quotidien et par une soif de liberté qui ne peut être étanchée par ce régime où le citoyen a été expulsé du processus révolutionnaire.

C.3 La sphère médiatique cubaine plus complexe qu'elle n'y paraît

Revenons à présent sur les trois postures établies par Hall (1994) (adhésion pleine, adhésion négociée et posture oppositionnelle) pour examiner les producteurs de représentations que sont les journalistes-blogueurs.

Les postures de Hall m'ont permis de faire un premier classement des journalistes. Or, en abordant la sphère médiatique comme un champ de force (Bourdieu) où les acteurs luttent pour l'acquisition d'un maximum de capital symbolique, j'ai constaté que les positions des uns et des autres étaient beaucoup plus complexes.

Plus précisément, l'axe « révolutionnaire/dissident » possède des limitations mesurables, par exemple, au fait que les journalistes-blogueurs – de tous les horizons – s'entendent, selon les témoignages recueillis, sur l'importance d'améliorer l'accès à Internet. Autrement dit, les postures des révolutionnaires et des non-révolutionnaires peuvent parfois concorder, même si des écarts ont été révélés entre les blogueurs. Ce n'est donc pas nécessairement blanc, gris ou noir, comme le suggèrent les postures élaborées par Hall. Dans la relation à la Révolution qu'entretiennent les journalistes – ceux qui travaillent en dehors des institutions révolutionnaires –, une critique « à la pièce » des éléments qui conditionnent l'espace social cubain s'observe.

C'est le cas, par exemple, de JB-3, qui se qualifie lui-même de révolutionnaire, mais se situe beaucoup plus près des positions des journaux indépendants que de *Granma* lorsqu'il réclame la pluralité de la presse ou la *publicité* des débats au sein du PCC.

J'ai expliqué ce comportement par le concept de *soumission conflictuelle*, une posture qui consiste à demeurer au sein de l'institution, de profiter au passage de son capital symbolique et des autres moyens dont elle dispose (capital, salaire, équipement, privilèges) tout en entretenant une relation conflictuelle avec ladite institution en contestant des pans significatifs de ce qui en fait son essence. En d'autres mots, on choisit la lutte « à l'intérieur ».

La sphère médiatique n'est pas moins dépourvue de conflits fondamentaux, à commencer par celui qui tourne autour de Fidel Castro. L'écart entre révolutionnaires et non-révolutionnaires, sur ce point, est incommensurable. Portée aux nues par les uns, décriée comme un dictateur par les autres, la figure du *líder máximo* est au centre des luttes de représentations de la sphère médiatique. Elle oppose les organes de presse révolutionnaires aux blogues et aux médias de la dissidence et, parfois, à la presse indépendante, malgré le désir de celle-ci de demeurer « apolitique ». J'affirme, en fait, qu'il se déroule dans la sphère médiatique cubaine une « guerre de basse intensité », un conflit qui carbure à la violence symbolique et, d'autres fois, à la répression.

Voilà pourquoi la sphère médiatique fait l'objet aussi, comme nous l'avons vu, d'une surveillance particulière des autorités cubaines. Cette surveillance de tous les instants de l'Internet par le « cybercombattant » révolutionnaire – en particulier la « veille » de la sphère médiatique dissidente ou critique – incarne une technologie particulière de contrôle social. Je l'ai qualifiée de « *panopticon numérique* » en référence au concept élaboré par Foucault (1975).

C.4 Habitus vs subjectivité

Nous avons vu, également, comme le précise Bourdieu (1994, 2001), que la lutte au sein d'un champ pour l'amélioration des positions de chacun à travers l'acquisition de capital symbolique unit et divise à la fois. C'est exactement ce que fait la représentation centrale incarnée par la Révolution et sa figure de proue, Fidel Castro. Elle unit l'ensemble des journalistes-blogueurs au sein du champ médiatique en alimentant les discussions. Pratiquement tous les sujets abordés ont trait de près ou de loin à cette institution centrale. La Révolution cimente pour ainsi dire les échanges.

Mais, en même temps, elle divise sur ce qu'elle est, sur ce qu'elle a été et devrait être. La Révolution agit en tant que carburant aux échanges et aux conflits. J'ai désigné ce processus d'union et de division au sein d'un champ par le concept d'*unité antagonique*.

Ce qui unit et sépare, affirme aussi Bourdieu, doit être mis en rapport avec l'*habitus* des individus. Comme les classes sociales ont été théoriquement abolies à Cuba et que tous les acteurs présents dans la sphère médiatique cubaine que nous avons interrogés sont passés plus ou moins par le même parcours (éducation étatique, études supérieures, partage du même milieu institutionnel pour plusieurs [*Granma*, *Radio Rebelde*, *PCC*, etc.]), l'*habitus* révolutionnaire aurait dû s'imposer d'emblée. Comme nous l'avons vu, une même éducation et un même milieu social peuvent produire des rapports au monde politique et social différents. Nous sommes dans la complexité de l'être.

Voilà pourquoi j'ai utilisé, dans un effort de compréhension des théories de l'acteur qui font plus de place à la subjectivité de l'être social, l'image que l'être social a de lui-même, l'identité qu'il se construit et ses quêtes personnelles, qui très souvent peuvent déboucher sur un engagement d'ordre politique. La parole a aussi une fonction émancipatrice pour les acteurs sociaux :

C'est dans la constitution et l'affirmation d'un je discursif et dans sa capacité de subjectivation du monde que peuvent naître les paroles qui déconstruisent les carcans des récits publics, les figures convenues et les discours imposés, les canevas prêts-à-l'emploi et les programmations institutionnalisées. (Delory-Momberger et Niewiadomski, cités dans Paillé et Muchielli, 2013, p. 113.)

C'est ce que nous ont exprimé plusieurs témoignages, en particulier ceux des journalistes de la presse indépendante, qui ont fait de leurs journaux un espace public où les journalistes discutent, débattent, cherchent le dépassement de l'idée initiale. Ce modèle brise le fonctionnement vertical qui s'impose au sein de la presse révolutionnaire. Il y a là l'émergence d'un nouvel espace de liberté basé sur la parole, l'action et l'égalité des acteurs.

C.5 La liberté présente partout

La liberté imprègne la lecture de la sphère médiatique cubaine et les témoignages que j'ai recueillis. La liberté, pour les révolutionnaires, consiste à être libérés des chaînes du capitalisme, de la domination américaine qui persiste depuis la guerre d'indépendance, du règne de l'argent, de la consommation ; c'est s'appartenir en tant que nation singulière, à la destinée et à l'histoire non moins singulière. Cette conception de la liberté constitue une synthèse entre l'idéologie de libération issue des luttes anticoloniales et du marxisme.

Bien sûr, cette singularité cubaine évolue en contexte de guerre, lequel est marqué par les nombreuses tentatives d'assassinat du *líder máximo*, le débarquement raté de la baie des Cochons et, surtout, l'embargo américain qui asphyxie l'économie de l'île. Malgré tout, Cuba n'a besoin de personne, écrivait Fidel à son « frère » Obama, lors de la visite du président américain à Cuba. Voilà ce que c'est que d'être libre pour un vrai révolutionnaire!

La conséquence de cette guerre, outre la faiblesse endémique de l'économie, concerne certaines libertés qu'il faut sacrifier, comme celle de la pluralité politique, une pluralité qui ne peut s'affirmer qu'à l'intérieur du PCC. Dans la Révolution, tout est permis. À l'extérieur, rien n'est autorisé. La Révolution possède ses propres droits, supérieurs à ceux des sujets.

Pourtant, nous voyons bien que ce monopole fait l'objet d'une remise en question sur la place publique, aux noms de libertés nouvelles à conquérir. Cette contestation s'exprime par la parole et l'action au sein de la nouvelle agora qui émerge à Cuba. Une nouvelle liberté est apparue, portée par des acteurs sociaux qui n'adhèrent plus « volontairement » à la Révolution, qui ont rompu avec l'institution centrale de la société cubaine. Une désaffection générale émerge, avec ceci de particulier que la rupture s'affiche maintenant sur la place publique. Ces nouveaux acteurs politiques (gay, écologistes, philosophes, analyste) sont autant d'indices de l'élargissement de cette place publique, avec de nouvelles représentations du monde, de nouvelles problématiques à soumettre à la délibération. « Les *représentations* peuvent faire advenir dans la réalité, par l'efficacité propre à l'évocation, ce qu'elles représentent », soutient Bourdieu (2001, p. 287).

De nouveaux acteurs se rendent ainsi visibles les uns aux autres, s'extirpant de la sphère privée pour soumettre ces nouvelles significations au débat, avec comme ultime but la création d'une véritable opinion publique, c'est-à-dire des opinions qui ont passé le test de la confrontation et de la délibération. En ce sens, nous assistons à la reconstruction non seulement de la sphère médiatique, mais aussi aux premiers pas de la reconstruction d'un espace social et politique pluriel à Cuba – sans pour autant présumer de l'avenir.

Il est de la nature même de tout nouveau commencement qu'il fasse irruption dans le monde comme une « improbabilité infinie », mais c'est précisément cet infiniment improbable qui constitue en fait la texture même de tout ce qui est réel. (Arendt, 1972, p. 220.)

C.6 Les limites de cette étude

Les conséquences liées à l'émergence d'une nouvelle sphère médiatique à Cuba marquée par la pluralité sur l'ensemble de l'espace social cubain sont difficilement mesurables. L'accès à Internet, qui connaît les limitations que nous avons vues, constitue la principale limitation de l'influence de cet espace public en construction. Là comme ailleurs, les journalistes et les blogueurs constituent une bonne part des lecteurs des reportages et des blogues. Bref, les journalistes et blogueurs se lisent entre eux. Le Cubain, aux prises avec une économie où la survie quotidienne prédomine, a peu de temps pour lire *Periodismo de Barrio*. Il ne gaspillera pas non plus ses précieuses minutes d'accès à Internet, acquises à fort prix, pour tenter de contourner la censure qui empêche d'emblée d'avoir accès, par exemple, à *14 y medio* sur l'île. L'influence limitée des médias à Cuba – à première vue du moins – mériterait donc d'être explorée plus à fond.

Cuba vit aussi des changements accélérés, après avoir connu des années d'immobilisme incarnées par ces voitures rétro et polluantes. L'accent mis par exemple sur le développement touristique pourrait changer Cuba plus rapidement et radicalement qu'on ne le croit, en accentuant entre autres les tensions qui traversent l'espace social cubain. Plusieurs journalistes de toutes les tendances ont soulevé la question spécifique des salaires qui ne suffisent pas à combler les besoins vitaux liés à l'habillement ou la nourriture. Au moment où s'écrivent ces lignes, un chauffeur de taxi indépendant à Cuba gagne en une journée, par quelques voyages entre la Vieille Havane et l'aéroport, le salaire mensuel d'un professeur à l'université, soit l'équivalent de plus ou moins 40 dollars américains. Cette étude n'avait ni les moyens ni les possibilités d'explorer cet aspect pourtant prégnant.

BIBLIOGRAPHIE

- Ardoino, J. et Burns-Michel, J. (2006). Sujet. Dans J. Burns-Michel, (E. Enriquez et A. Lévy (dir.) *Vocabulaire de psychosociologie, Positions et Référence*. (p. 258-264). Paris, France : Érès.
- Arendt, H. (1972). *La crise de la culture*. Paris, France : Gallimard.
- Arendt, H. (1983). *Condition de l'homme moderne*. Paris, France : Calman-Lévy.
- Bloch, V. (2011). Les dédales du régime cubain, 1959-1989. Dans V. Bloch et P. Létrillart (dir.), *Cuba, un régime au quotidien* (p. 9-62). Paris, France : Choiseul.
- Bois, G. (2010). La radio Pío XII vue à travers l'altérité, la théologie de la libération et l'espace public (Mémoire de maîtrise). Université du Québec à Montréal. Récupéré de <https://archipel.uqam.ca/3137/>
- Bourdieu, P. (1994). *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*. Paris, France : Seuil.
- Bourdieu, P. (2001). *Langage et pouvoir symbolique*. Paris, France : Seuil.
- Burns-Michel, J, Enriquez, E. et Lévy, A. (dir.). *Vocabulaire de psychosociologie, Positions et Référence*. Paris, France : Érès.
- Castañeda, J. G. (1997). *Compañero, vida y muerte del Che Guevara*. New York, NY : Vintage Español.
- Castoriadis, C. (1975). *L'institution imaginaire de la société*. Paris, France : Le Seuil.
- Cojimar, J. (2011). Les Vasquez : une économie familiale à la Havane. Dans V. Bloch et P. Létrillart (dir.), *Cuba, un régime au quotidien* (p. 63-81). Paris, France : Choiseul.
- Couldry, N. (2012). *Media, Society, World. Social theory and digital media practice*. Cambridge, Royaume-Uni : Polity press.
- Charest, P. (1994). Ethnométhodologie et recherche en éducation. *Revue des sciences de l'éducation*, 20(4). Récupéré de http://vadeker.net/corpus/ethnomethodologie_et_recherche_en_education.pdf

- Coulon, A. (1990). *L'ethnométhodologie*. Paris, France : Presses universitaires de France.
- Courrier International, no 1233, du 19 au 25 juin 2014, article tiré de *14 y medio*.
- Dabène, O. (2006). *L'Amérique latine à l'époque contemporaine*. Paris, France : Armand Collin.
- Dahlgren, P. (2009). *Media and Political Engagement: Citizens communications, and Democracy*. Cambridge, England: Cambridge University Press.
- Danic, I. (2006). *La notion de représentation pour les sociologues. Premier aperçu*. Récupéré de http://eso.cnrs.fr/_attachments/n-25-decembre-2006-travaux-et-documents/danic.pdf?download=true
- Dantier, B. (2003). *La chose sociologique et sa représentation : introduction aux règles de la méthode sociologique d'Émile Durkheim*. Récupéré de http://classiques.uqac.ca/contemporains/dantier_bernard/intro_regles_methode/intro_regles_methode.html
- Freedom House (2017). *Freedom on the Net 2017 – Cuba*. Récupéré de <https://freedomhouse.org/report/freedom-net/2017/cuba>
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris, France : Gallimard.
- Gauchet, M. (1985) *Le désenchantement du monde. Une histoire politique du monde*. Paris, France : Gallimard.
- Goeffray, M.-L. (2012). *Contester à Cuba à Cuba. Thèse pour le doctorat en science politique de l'institut d'Études Politiques de Paris*. Paris, France : Dalloz.
- Granma, Edición Única, 27 de noviembre 2016, ano 52, No. 286
- Grenier, Y. (2011). Artistes et intellectuels cubains : entre incertitudes et tâtonnements. Dans V. Bloch et P. Létrillart (dir.), *Cuba, un régime au quotidien* (p. 149-175). Paris, France : Choiseul.
- Guevara, E. (2007). *Voyage à motocyclette N. ED*. Paris, France: Édition Mille et une nuits.
- Guevara, E. (2010). *Pasajes de la guerra revolucionaria. Cuba 1956-1959*. La Habana, Cuba: Editora política, Editorial Pueblo Y Educación.

- Hall, S. (1994). CCCS, Albaret Michèle, Gamberini Marie-Christine. Codage/décodage. *Réseaux*, 12(68), 27-39.
- Hall, S. (1997). *The world of representation*. Récupéré de http://isites.harvard.edu/fs/docs/icb.topic500286.files/Representation_by_Hall_Pt1.pdf
- Hine, C. (1994). *Virtual Ethnography*. Récupéré de https://pcst.co/archive/pdf/Hine_PCST1994.pdf
- Jouët, J. et Rieffel, R. (2013) L'actualité politique : appropriation, mise en discussion et formes d'engagement. Récupéré de http://www.pur-editions.fr/couvertures/1385456282_doc.pdf Dans J. Jouët et R. Rieffel (dir.), *S'informer à l'ère numérique*. Rennes, France : Presses universitaires de Rennes.
- Kissinger, H. (1979). *White House years*. Boston, MA : Little Brown Edition.
- Morin, E. (1995). Le concept de sujet. Dans F. Dubet et M. Wieworka (dir.), *Colloque de Cérisy, Penser le Sujet autour d'Alain Touraine* (p. 47-56). Paris, France : Fayard.
- Muhlmann, G. (2004). *Du journalisme en démocratie. Critique de la politique*. Paris, France : Payot.
- Nadeau, C. (2005). *Étude socio-économique et politique : Cuba (1989-2005)*. Observatoire des Amériques, UQAM. Récupéré de http://www.ameriques.uqam.ca/pdf/dossier_cuba_05_03.pdf
- Paillé, P. et Muchielli, A. (2013). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris, France: Armand Collin.
- Paranagua, P. A. (2015, 27 août). Cuba retrouve la mémoire. *Le Monde.fr*. Récupéré de http://www.lemonde.fr/ameriques/article/2015/08/27/cuba-retrouve-la-memoire_4738518_3222.html#gZPEcRcCkxIptBVg.99
- Pérez-Stable, M. (1999) *The Cuban Revolution, Origins, Course, Legacy, Second Edition*. Oxford, England: Oxford University Press.
- Quivy, R. et Van Campenhoudt, L. (2006). *Manuel de recherche en sciences sociales* (3^e édition). Paris, France: Dunod.
- Raffy, S. (2003). *Castro l'infidèle*. Paris, France : Librairie Anathème/Fayard.
- Ramonet, I. (2006). *Cien horas con Fidel* (3^e édition). La Habana, Cuba : Oficina de Publicaciones del Consejo de Estado.

- Reeves, H. (2008). *Poussières d'étoiles*. Paris, France: Le Seuil.
- Renault, A. (2003). Liberté et autonomie. P. Raynaud et S. Rials (dir.), *Dictionnaire de philosophie politique* (3^e édition) (p. 406-409). Paris, France : Presses universitaires de France/Quadrige.
- Ricœur, P. (1955). *Histoire et Vérité*. Paris, France : Le Seuil.
- Ricœur, P. (1997). *L'idéologie et l'utopie*. Paris, France : Le Seuil.
- Salado, M. (2016). *Censura de prensa en la Revolución cubana*. Madrid, Espagne : Editorial Verbum.
- Szulc, T. (1987). *Castro, 30 ans de pouvoir*. Montréal, Québec : Éditions du Roseau.
- Touraine, A. (1995). La formation du sujet. F. Dubet et M. Wieworka (dir.), *Colloque de Cérisy, Penser le Sujet autour d'Alain Touraine*. Paris, France : Fayard.
- Thompson, J. B. (1995) *The media and modernity, a social theory of the media*. Stanford, CA : Stanford University press.
- Voirol, O. (2005), Les luttes pour la visibilité. Esquisse d'une problématique. *Réseaux*, 1(129-130), 89-121